
LA DÉCOUVERTE DE L'AMOUR

PREMIÈRE PARTIE

FORTUNE DE MER

A SAINT-PIERRE d'Oléron, dans cette île aux immenses grèves plates. Aucun détail pittoresque sur ces sables d'or pâle qui se fondent dans la mer d'un bleu doux. Paysage d'abstraction, cette grande île en apparent repos paraît un symbole de l'éternité. Les vagues de l'Atlantique emplissent l'atmosphère de leur symphonie mélancolique.

Dans une blanche demeure de la rue Pierre-Loti, en vis-à-vis de la maison familiale où le célèbre écrivain dort son dernier sommeil, un jeune homme se promène lentement à travers une pièce au plafond de bois en carène renversée, qui évoque l'intérieur d'un navire. Venus de Chine, du Japon, des Indes, de Syrie, d'Égypte, des Amériques ou de Russie, sièges cannés et dorés, tapis évocateurs des jardins persans, kakémonos meublent cette chambre où se respirent les aventures coloniales. Au passage, Jean Berguerie touche le sommet des chaises et fauteuils d'un geste singulier d'oiseau qui plane, et, la tête un peu renversée, yeux levés, s'avance vers la fenêtre centrale. Là, son front appuyé contre une vitre, il laisse tomber ses bras dans une attitude d'ennui.

Soudain, d'un logis voisin, s'élève le chant d'un piano et sa musique le fait tressaillir. Jean se retourne, très attentif. Tout à l'heure morne, son visage exprime maintenant un vif intérêt,

puis une sorte de contrariété, enfin d'exaspération. Sa bouche s'est entr'ouverte et les narines de son nez aquilin, gonflées, paraissent respirer les sons dont la passion le fait souffrir. Ses yeux d'un brun vert qui évoquent des algues en eau profonde s'emplissent d'angoisse. Sur son front les cheveux dorés rebelles au peigne s'élèvent en flammes.

Le piano se tait après un final frénétique, sorte de cri vers la joie.

— Simone! chuchote Jean.

Il lève une main et son geste indique tout à la fois un soulagement et le regret de ne plus entendre la musicienne. La lumière qui avait éclairé quelques instants sa figure s'évanouit et ses traits reprennent leur morne sérénité habituelle.

La rumeur de l'océan se fait entendre; Jean Berguerie porte ses doigts à son front avec une expression de souffrance. Quels souvenirs douloureux réveille le flot qui s'abat au rivage? Par une porte ouverte rapidement, une voix cordiale annonça :

— Je viens de trouver dans mon courrier le bulletin du bureau « Veritas ». Fasse le ciel que...

Un vieillard de haute stature, qui tenait une revue à couverture verte, illustrée d'une Vérité nue assise sur le grément d'un navire au bord de la mer et levant vers le ciel un miroir et un flambeau, pénétra dans la pièce.

Une femme, encore jeune d'allure mais aux cheveux déjà argentés, apparut, pâle, anxieuse.

— Père, lis-nous ce bulletin... Mais pourquoi Louis nous laisse-t-il sans nouvelles?

— Parce que l'on ne dirige pas à son gré un voilier, ma chère. D'ailleurs le navire de ton mari ne possédait malheureusement pas la télégraphie sans fil. Comment pourrait-il communiquer rapidement avec nous? De Patagonie à notre île d'Oléron, quelle distance vertigineuse! Je garde confiance. Louis est un capitaine habile et prudent. Parcourons ce « Veritas » qui nous renseignera peut-être.

Aliénor s'assit près de Pierre Lachenaud, l'architecte naval, son père. A l'entrée de ses parents, Jean s'était accoudé au dossier d'un fauteuil : les yeux dilatés, son visage marquait une curiosité intense.

D'une voix chantante de marin, de ces voix qui savent se faire entendre à travers les ouragans, Pierre Lachenaud lut :

— A
d'avarie

— D
gros ten
noie tro

Voye

— A

Abando

Perte

— S

pendant

— C

éclaté, m

— A

— J

Perte de

— G

pas le n

de malh

— I

car les p

Ah! con

catastro

qu'à l'in

perditio

la peine

Pauvres

les alba

absorbe

D'un

nua :

— M

magnific

construc

après es

teurs, at

de la ra

même d

la form

Chili. N

— *Aïn-Mokra*, se rendant à Baltimore, désarmé à cause d'avarie de chaudière. Remorqué à Djidjelli.

— *Dolphin* arrive à Bombay avec avaries sur le pont par gros temps; l'eau entrant dans le magasin cause des avaries et noie trois hommes...

Voyons plus loin!...

— *Roméo*, mer Rouge, gravement endommagé par incendie. Abandonné comme perte totale.

Perte de plusieurs vies humaines... Hélas!...

— *Saint-Eloi*, causé par abordage au large de Gilderness pendant fort brouillard. Équipage en partie sauvé.

— *City of Sydney*, au large de Mull of Galloway, cylindre éclaté, mécanicien tué, trois chauffeurs brûlés. Remorqué.

— *Francesco*, à la côte à Port-Sudan, risque perte totale.

— *Jessie*, sombré à l'ouest de Misurata pendant la tempête. Perte de l'équipage... Les malheureux!

— Grand-père, interrompt vivement Jean, tu n'aperçois pas le nom de l'*Eugène Fromentin* dans cette liste interminable de malheurs?

— Interminable, en effet, répond avec émotion Lachenaud, car les pages du « *Veritas* » se succèdent chargées de sinistres. Ah! construire de beaux navires et les voir disparaître dans les catastrophes de l'eau, des récifs, du feu, des explosions! Songer qu'à l'instant même où nous parlons, des vaisseaux sont en perdition quelque part sur des mers farouches, indifférentes à la peine des pères, mères, femmes, enfants dans l'attente! Pauvres oiseaux du large, ils finissent trop souvent ainsi, comme les albatros tombés du ciel dans l'océan houleux qui les absorbe!

D'un ton volontairement allègre, Pierre Lachenaud continua :

— Mais ce ne peut être le cas de l'*Eugène Fromentin*, magnifique quatre-mâts à moteur auxiliaire, chef-d'œuvre de construction navale, robuste, invulnérable, à son premier voyage après essais heureux. J'avais seulement regretté que ses armateurs, afin de hâter son départ, eussent négligé l'installation de la radiophonie à son bord, car il faut des mois à un voilier, même dans les circonstances les plus favorables, pour franchir la formidable distance qui sépare la Pallice de Santiago du Chili. Nous devons donc patienter. Les calmes plats des mers

australes peuvent immobiliser un bateau pendant des semaines.

Aliénor avait pris le bulletin Veritas et lisait rapidement à mi-voix :

— *Masuda*, heurte un rocher à Carrumeiro Viejo près Corcubion. Chambre des machines et cales pleines d'eau. Mis à la côte. Brisé en deux. Condamné. Équipage débarqué.

— *Principe de Asturias*, jeté sur des rochers pendant un cyclone. Sombéré. Pertes d'hommes encore inconnues.

Ah ! Ah ! Ah ! Mon Dieu !

Un flot de sang au front, Aliénor, la respiration coupée par l'émotion, put dire enfin :

— *Eugène Fromentin*, de la Rochelle, sans nouvelles depuis le 23 décembre...

— Sans nouvelles depuis.... que signifie ? questionna Jean penché sur l'appui de son fauteuil, et ses yeux dilatés paraissaient immenses dans sa face pâle.

Affectant la sécurité, Lachenaud expliqua que le bureau « Veritas » donnait exactement la marche et l'état des navires qui tenaient toutes les mers du globe. Sans nouvelles de l'*Eugène Fromentin* depuis le 23 décembre, signifiait seulement qu'il avait été rencontré pour la dernière fois à cette date. Une précédente dépêche avait indiqué sa position dans les parages du cap Horn. Il se trouvait donc maintenant dans une région désertée des paquebots qui pouvaient renseigner rapidement. Des vents contraires expliquaient suffisamment son silence. Il fallait savoir attendre. Anxieux, le jeune homme gardait sa position inclinée. M^{me} Berguerie, qui maintenait son index sur la ligne imprimée concernant le bateau de son mari, murmura plaintivement que l'absence de nouvelles avait dû inquiéter le bureau « Veritas » pour qu'il l'eût mentionnée.

Lachenaud appuyait sa tête puissante sur une paume recourbée ; Aliénor étreignait ses doigts dans l'attitude de la prière ; le front levé, Jean tournait lentement ses yeux de sa mère à son grand père avec un automatisme étrange, comme s'il les cherchait très loin dans l'espace. Le piano de la maison voisine fit entendre une « suite » où les ivresses de la vie, soleil, beauté, amour, frémissaient. On croyait ouïr des oiseaux voluptueux au printemps et toute la féerie d'un paradis terrestre transparaissait à travers l'allégresse dionysiaque de cette musique.

Jean frappa d'un poing impatient son fauteuil et, comme si son vœu avait été perçu de Simone Méré, le piano devint muet. La voix rauque, Jean demanda :

— Pourquoi gardez-vous le silence ? Quand tout se tait, vous le savez, il ne reste plus rien que le vide !

Un sanglot de M^{me} Berguerie répondit à cette plainte. Alors Jean se précipita vers sa mère, heurta une table, tomba et sa tête frappa l'angle du meuble si cruellement qu'il ne put retenir un cri de douleur. Aliénor secourut son fils qui levait vers elle des yeux sans plus d'expression que les gouffres des abysses.

Enveloppant Jean de ses bras tendres, M^{me} Berguerie se rappelle l'enfance de son fils.

Il avait dix-huit mois et commençait à marcher lorsque ses chutes répétées, ses maladresses avaient commencé de l'inquiéter. Bébé, comme beaucoup de nourrissons, ses prunelles hagardes ne se posaient jamais sur un visage ou un objet, car la vue, opération intellectuelle, réclame intelligence, raison. M^{me} Berguerie ignorait donc que son fils fût aveugle-né : la double cataracte totale sans aucune lésion objective des milieux transparents restait insoupçonnable. Il fallut la cruelle expérience des accidents renouvelés de l'enfant pour que sa cécité fût démontrée. Né dans la nuit et par conséquent inconscient des joies de la vision, Jean ne se plaignait pas d'être privé du sens merveilleux qu'il ne soupçonnait pas. Il pouvait croire qu'autour de lui, père, mère, parents et les autres enfants, fantômes aux bras en antenne parmi d'autres fantômes, vivaient comme lui dans l'ombre perpétuelle, privés des formes et des couleurs du ciel, de la mer et de la terre.

Chaque jour, une nouvelle contusion de Jean, qui n'avait pas encore acquis la prudence et le tact subtil des aveugles adultes, prouvait sa cécité absolue. Consulté par M^{me} Berguerie, son beau-frère le docteur Chardonnière, éminent oculiste, reconnut l'infirmité de son neveu. Sa cataracte bi-latérale de naissance, pigmentée du même brun vert que les yeux, dissimulait le mal. Car les yeux étaient demeurés beaux, veloutés, profonds. Avec l'âge, leur sérénité trahirait pourtant leur infirmité. Jamais touchés par les émotions nées des spectacles de la vie, ces yeux inertes communiquèrent au masque tout entier la fixité qui donne parfois une noblesse statuaire aux

aveugles, noblesse de renoncement souvent voisine du désespoir.

Comme si elle se croyait responsable de la cécité de son enfant, Aliénor avait décidé de lui vouer désormais tous ses instants. Le docteur Chardonnière ayant déclaré qu'aucune opération ne lui semblait possible, — au moins avant plusieurs années, — et qu'il avait peu d'espoir de rendre la vue à son neveu, Aliénor, épouvantée par ce qu'elle savait de l'état de déficience du cerveau de presque tous les aveugles-nés par arrêt de développement, faute de culture visuelle, source de prodigieux enrichissement cérébral pour les petits enfants qui apprennent autant par les yeux que par les oreilles, résolut de sauver Jean de l'imbécillité. Depuis dix-huit années, uniquement préoccupée de son fils, elle lui avait d'abord enseigné la nouvelle méthode Braille : caractères latins dont la bibliothèque spéciale, déjà importante, lui avait permis l'instruction de son enfant. Par ses conversations de femme cultivée, M^{me} Berguerie s'était efforcée de donner au jeune aveugle le sentiment de la multiple splendeur de ce monde et du prodigieux intérêt des phénomènes naturels. Ainsi Jean avait été initié aux merveilles de la nature. Les féeries de la mer et du ciel lui avaient été si souvent évoquées qu'il parlait du mouvement des flots avec une telle vérité que son père, le capitaine, à ses séjours à Saint-Pierre d'Oléron, stupéfait, pensait : « Cet enfant décrit mieux l'Océan que beaucoup de marins. » Et il disait à sa femme : « Chaque fois que je rentre dans cette île après une longue campagne, je découvre de tels progrès en Jean que je ne puis les attribuer qu'à ton dévouement intelligent. Non seulement tu as sauvé notre fils de la débilité mentale, mais il promet d'être un homme remarquable. C'est ta victoire, ma chère amie ! »

— Sans nouvelles depuis le 23 décembre ! répéta M^{me} Berguerie qui continuait de retenir son grand fils contre sa poitrine dans la tendre attitude d'une jeune mère et de son petit enfant. Jamais Louis ne me laissa cinq semaines sans écrire ou télégraphier. Que se passe-t-il ?

Pierre Lachenaud s'approcha de sa fille et, ses mains posées sur les têtes d'Aliénor et de Jean, leur dit avec gravité :

— C'est la fortune de la mer, mes chers amis ! Un long courrier à voiles ne peut atteindre son port avec la régularité

d'un v
privés
s'inqu
un sp
pourr
droit
Je
—
J'atten

En
loppé
comp
music
Lo
nuit c
il con
violon
jusqu
vaient
sens,
reche
ments
un oi
volait

Pe
aurai
parce
Méré
mort
recou
à l'a
toute
de Si
positi
terres
impr
son c

d'un vapeur. Encore qu'il soit pénible pour nous de rester privés de correspondance, j'affirme qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter. *L'Eugène Fromentin*, tout flambant neuf, est un splendide navire. Ah! si Louis commandait un rafiôt pourri de l'étambot à la pomme des mâts, nous aurions le droit de tout redouter. Attendons!

Jean, qui s'était retiré de l'étreinte de sa mère, repartit :

— Attendre, c'est ce que je fais depuis ma naissance. J'attends l'aube, mais ma nuit finira-t-elle jamais?

SIMONE

En s'apercevant de la subtilité de l'ouïe de Jean, développée par sa cécité, car la nature donne heureusement des compensations aux infirmes, Aliénor lui avait enseigné la musique.

Lorsque le soir d'une longue journée aveugle se reliait à la nuit commençante et inclinait le jeune homme au désespoir, il consolait sa misère avec les vibrations mélodieuses de son violon. Les voix géniales de Bach et de Beethoven pénétraient jusqu'au plus profond de son âme et les phrases ailées l'enlevaient dans l'infini des espaces. Délivré de la matérialité de ses sens, Jean participait aux seuls biens qui méritent d'être recherchés : l'amour, la beauté, la générosité. Aux frôlements de l'archet, son violon palpitait sur sa poitrine comme un oiseau, et, se croyant devenu lui-même albatros, Jean volait jusqu'à ces régions où la lumière ne s'éteint jamais.

Peut-être, à l'origine de cette passion pour la musique, aurait-on trouvé chez lui quelque esprit d'imitation. C'est parce qu'il avait entendu, dans la maison voisine, Simone Méré jouer au piano les œuvres de son père, un compositeur mort à la veille d'obtenir la gloire, qu'il avait si souvent recours à son violon. Et comme deux rossignols invisibles l'un à l'autre sous les feuilles de leurs frondaisons chantent de toute leur âme, ainsi, le violon de Jean répondait au piano de Simone. Mais tandis que la jeune fille interprétait les compositions de son père où toutes les joies du ciel, des eaux et des terres en fleurs étaient célébrées, Jean Berguerie, lorsqu'il improvisait ses réponses, cherchait ses thèmes déchirants dans son désenchantement. Aux chants d'oiseaux amoureux de

Simone exprimant leur bonheur de vivre, répondait la mélodie grave d'un jeune homme qui accepte son sort avec résignation.

Étranges duos où les exécutants qui s'entendaient sans se voir pouvaient d'autant mieux livrer le secret de leurs cœurs. Mains nerveuses, la respiration accélérée, Simone et Jean lançaient à l'espace leurs cris contradictoires; et tandis que la pianiste semblait adjurer Jean d'aimer l'existence pour les joies qu'on y peut trouver, le violoniste ripostait par des sons d'une poignante nostalgie. Simone traduisait la lumière du soleil comme Jean chantait l'ombre de sa nuit. Lorsque les derniers accords chaleureux du piano s'éteignaient, Jean éprouvait l'impression d'une telle solitude noire qu'il en pleurait parfois.

Cependant il ne connaissait guère Simone, bien qu'elle passât ses vacances à Saint-Pierre avant de s'y installer l'année précédente, après la mort prématurée du compositeur. Sa mère, née Césarie Bouchot et fille d'un ostréiculteur de Saint-Troyan, étant peu sympathique à Pierre Lachenaud et à M^{me} Berguerie, ils recevaient assez rarement les visites de M^{me} et M^{lle} Méré, bien que leurs propriétés fussent mitoyennes.

Quoique Jean n'eût qu'assez rarement l'occasion de converser avec Simone, elle était la voix fraîche de sa nuit, la voix idéale d'une jeune fille dont il n'arrivait pas à se représenter l'apparence. Assise à ses côtés dans le salon, elle lui restait physiquement lointaine puisque sa cécité l'empêchait de la réaliser. C'était sa voix seule qui l'unissait à lui, une voix tour à tour sonore, puérile, audacieuse, tendre, suivant ses récits ou l'objet de ses préoccupations. Une fois que la jeune fille l'entretenait avec émotion de son père, elle s'était brusquement interrompue à l'approche de M^{me} Méré et Jean avait cru deviner l'antipathie de la mère et de la fille.

Rentrée chez elle, Jean essayait encore de se représenter Simone, mais son infirmité l'en empêchait. Sans contours, sans physionomie, elle restait floue, incertaine : une nuée. Qu'est-ce que la beauté pour un aveugle ? une pure construction de l'esprit. Au vrai, il ne la connaîtra jamais. Comment aurait-il pu définir, décrire Simone ? Comment aurait-il pu se représenter l'aspect d'une jeune fille, puisqu'il ne savait pas comment il était fait lui-même et s'il paraissait laid ou bien agréable aux clairvoyants ? N'ayant aucun sens du volume et

de la c
succès
pas to
femme
Seu
Encore
le vis
contou
une id
lui per
harmo
alors q
connai
vue, il
encore
pas le
pour l
parents
Sa
d'assez
sportif
confian
pers su
modest
animai
blait g
autome
Cett
aucune
la mus
démén
guère a
gracieu
dans l'
sait un
sionnel
marée
De
Simone
le timb

de la couleur, ses perceptions tactiles ne pouvaient être que successives et fragmentaires. Tout être humain qu'il n'avait pas touché, — c'est-à-dire presque tous les hommes et femmes, — restaient pour lui des fantômes parlants.

Seuls, ses proches parents avaient une certaine réalité. Encore ne pouvait-il pas même se représenter en son ensemble le visage de sa mère. Quand ses doigts avaient suivi les contours de son profil, il arrivait par la mémoire à s'en faire une idée assez vraie. Néanmoins, cette image schématique ne lui permettait pas de concevoir l'ensemble du visage avec son harmonie produite par les deux côtés symétriques. En somme, alors que ses caresses journalières semblaient lui donner la connaissance de sa mère, s'il avait brusquement recouvré la vue, il ne l'aurait pas reconnue parmi d'autres femmes. Et encore moins pouvait-il se représenter Simone, qu'il n'avait pas le droit d'étreindre affectueusement. Elle serait donc restée pour lui une charmante voix de l'espace, si les récits de ses parents ne l'avaient renseigné sur son apparence.

Sa mère lui avait décrit Simone comme une jeune fille d'assez grande taille, aux hanches étroites, à l'allure de garçon sportif. Sa figure petite, ronde, exprimait la décision, la confiance. Elle avait une façon audacieuse de poser ses yeux pers sur les gens, qui offensait presque Aliénor, accoutumée à la modestie provinciale traditionnelle des filles. Une vie intense animait Simone qu'on ne voyait jamais inoccupée et qui semblait goûter les travaux exigeant adresse et vigueur : jardinage, automobile, canotage.

Cette description stupéfiait Jean, car elle ne s'accordait aucunement avec la voix cristalline, nuancée, et la passion pour la musique et la lecture. Pressée de questions, M^{me} Berguerie démentait les suppositions de son fils qui ne concordaient guère avec les faits. Virile de manières, tout en sachant rester gracieuse, Simone semblait sans aucun déplaisir aider sa mère dans l'exploitation de son établissement ostréicole. Elle conduisait une camionnette avec l'habileté d'un chauffeur professionnel et savait barrer la pinasse à voile qu'elle menait à marée haute au-dessus de leurs concessions.

De plus en plus étonné, Jean ne pouvait raccorder cette Simone à celle qu'il avait construite d'après leurs conversations le timbre nuancé de sa voix et ses inclinations avouées pour la

vie spirituelle dont son père, délicieux artiste, lui avait donné le goût.

Aliénor, afin de ne point entretenir son fils dans de trop charmantes illusions, lui affirmait que Simone était née « capitaine » comme s'expriment les gens d'Oléron et qu'à l'imitation de sa mère, seuls, l'intéressaient les êtres forts, les chefs, ceux qui savent vaincre et gagner de l'argent. Bien que déconcerté, Jean ne voulait pas reconnaître qu'il se trompait. Son instinct d'aveugle et les chants enthousiastes qui s'élevaient chaque jour du piano de Simone, ses propos, l'accent de ses paroles, tout lui faisait concevoir une jeune fille indifférente aux basses réalités et tenant toute sa distinction d'âme de son père, le musicien.

Quand Aliénor et Lachenaud entendaient Jean leur exprimer ses intuitions, ils souriaient avec une indulgence qui eût offensé l'aveugle, s'il avait pu apercevoir ce sourire ironique sur leurs lèvres : à ce moment, ils pensaient qu'il était beaucoup plus évident que Simone était la vraie fille de sa mère.

Née Césarie Bouchot et fille d'un ostréiculteur de Saint-Trojan, M^{me} Méré, jeune fille, avait eu la beauté redoutable d'une Junon : corps statuaire un peu viril, régularité des traits d'une tête petite où flamboyaient des yeux au feu vert.

Pendant une villégiature à Saint-Pierre, où il avait été attiré par le désir de rencontrer Pierre Loti et d'écrire la partition de *Rarahu*, Paul Méré, prix de Rome, déjà célèbre, s'était épris d'une vive passion pour M^{me} Bouchot. Son imagination d'artiste l'avait persuadé qu'elle était l'inspiratrice nécessaire du poème lyrique qu'il méditait. Comme un enfant désire un jouet, cet artiste génial et puéril, tout de sentiment, avait enfin obtenu Césarie de M. et M^{me} Bouchot, positifs négociants émus par la célébrité de leur futur gendre.

A dix huit-ans, encore naïve, tout au moins ignorante du monde des arts, Césarie elle-même fut touchée par la grâce chaleureuse du musicien. Elle était d'ailleurs persuadée qu'un monsieur dont les journaux vantaient le talent ne pouvait qu'être appelé à la fortune la plus haute. Contre son attente, après vingt années de mariage, Paul Méré, compositeur apprécié, n'obtenait pourtant pas les gains d'un modeste marayeur ou ostréiculteur de Marennes. A l'expérience, elle s'apercevait même que son mari dépensait souvent pour l'exécution de ses

œuvres au concert plus d'argent qu'il ne lui en rapportait. L'art, mauvaise opération, avec beaucoup d'efforts payés en applaudissements. En vain, Paul s'efforçait-il de lui prouver qu'il était heureux dans sa médiocrité : le bonheur le plus élevé consiste à vivre dans le culte de la beauté. Cette femme solide et prosaïque comprenait d'autant moins cette apologie du désintéressement que l'art lui restait lettre close. Elle avait épousé Méré pour son charme et l'illusion qu'il lui avait donnée de l'enrichir grâce à sa célébrité. Elle s'apercevait, au contraire, que l'artiste écornait sa dot afin de faire jouer sa musique et de créer son jardin de Saint-Pierre.

Lorsque la consommation emporta prématurément le fragile et ardent Paul, Césarie ne s'attarda pas longtemps à le pleurer et, à trente-huit ans, revenue tout entière à la nature réaliste des Bouchot, elle quitta Paris, afin de reprendre la direction des parcs à huitres de son père récemment décédé. De souche paysanne saintongeaise, Césarie, de grande taille, carrée des épaules, étroite des hanches, appuyait des regards calculateurs sur les gens et les choses ; elle avançait, les genoux levés par l'habitude de la marche sur les vases et les sables de l'île. Lorsque, en culotte bleu de roi et hautes bottes comme les femmes d'Oléron employées aux parcs, elle allait examiner le labeur de ses travailleurs à marée basse, elle évoquait un officier au front de sa compagnie. Ses ordres éclataient secs et nets ; précis, ses gestes indiquaient le but à atteindre ; elle ne tolérait aucune observation, dans sa certitude de posséder vérité et connaissance. Persuadée de la supériorité de sa raison, ses décisions lui paraissaient la sagesse même. La folie et la puerilité de presque tous les êtres, fussent-ils d'élite, lui avaient été démontrées pendant son mariage avec un musicien uniquement soucieux des jeux de la vie, — art, beauté, amour des fleurs, des arbres, des oiseaux, — en somme toutes les futilités qui ne donnent jamais un gain matériel. Au contraire, la vie sensée n'était-elle pas comme le grand livre de caisse où les « avoir » devaient toujours l'emporter sur les « devoir » ?

A peine son artiste disparu, Césarie, qui avait subi ses fantaisies parce qu'elle aimait néanmoins en lui l'homme séduisant, délivrée et rendue à sa nature, réagit. Redevenue une Bouchot économe, positive, âpre au gain, elle reprit avec énergie les affaires paternelles. Dix-huit années de vie parisienne

avec un artiste raffiné s'effacèrent en quelques mois et la paysanne maritime, laborieuse et intéressée, reparut. Habile à bien vendre ses huîtres et à faire fructifier ses capitaux dans des entreprises immobilières qui exigeaient astuce et mépris de la partie adverse, bientôt, M^{me} Méré conquist dans l'île d'Oléron une grande considération.

En sa vie sévère, elle ne s'accordait qu'une seule satisfaction : s'occuper, en ses instants de repos, de sa chevelure dont elle perfectionnait sans cesse la coiffure. Ses cheveux, d'un roux vénitien cruel et beau, surprenaient par leur disposition compliquée. Ondés, calamistrés et partagés par une raie médiane, ils s'achevaient à leurs extrémités en bouclettes luisantes et métalliques comme des croissants d'or. Cette coquetterie villageoise qui réclamait des attentions minutieuses contrastait tellement avec l'allure hommasse de cette grande femme aux yeux avides de goéland, qu'elle surprenait presque désagréablement.

Cette passion capillaire l'emportait sur sa maternité et elle s'intéressait assez peu à sa fille, en laquelle elle ne se reconnaissait pas. Cependant, Simone, si elle possédait les vertus et les faiblesses de son père, pressée par les circonstances et respirant l'air du siècle, ne répugnait aucunement aux activités matérielles de la vie moderne. Son culte pour son père lui rendait chers le jardin qu'il avait créé et sa musique qu'elle jouait chaque jour avec la piété d'un fidèle en prière. Quoique Césarie trouvât absurde de dépenser argent et temps pour l'entretien de fleurs qui ne se vendaient ni ne se mangeaient, elle avait accordé à Simone d'entretenir le paradis de son père en dehors des heures de travail lucratif qu'elle exigeait d'elle. Simone conduisait donc à chaque marée la camionnette de l'exploitation ostréicole ou menait sur les parcs l'embarcation chargée de rapporter les huîtres aux cabanes à détroquer. Ces besognes terminées, la jeune fille avait la permission de se mettre au piano ou de soigner son jardin.

Pendant ce temps, Césarie, en culotte de toile et chaussée de lourdes bottes de mer au cuir cloué sur les semelles de bois qui protégent les pieds de l'humidité glacée des eaux, gouvernait impérieusement ses ouvriers. Appuyée sur un haut râteau portant suspendu à ses dents un panier en fil de fer, elle ramassait autour d'elle ses femmes coiffées de la quichenotte ruchée

à fleurs
huîtres,
de mar
culottes
chissai
Château
la grè
les plu
les tem
sées. P
crustac
lusques
retrous
visières
le feu
ordre l
marino

Ho
march
enjam
Derrière
de la
intern
lité de
Parfoi
la der
ligne
déjà s
temen
boues

La
Honn
glacé
donn
au ch
Elle
suffit
contr
pour
flottie

à fleurettes de couleur, armées de leurs outils à cultiver les huîtres, car les parcs, parterres de la mer, réclament un travail de maraîcher. Minces de taille et larges des hanches en leurs culottes, ces Oléronaises, à la suite de leur patronne, franchissaient la poterne ouverte dans les remparts majestueux du Château d'Oléron, la ville forte de Richelieu. Descendues vers la grève, elles retrouvaient les hommes employés aux besognes les plus rudes des parcs qu'il fallait sans cesse défendre contre les tempêtes qui jetaient bas leurs murailles de pierres entassées. Par ces brèches, c'était aussitôt l'invasion des poissons, crustacés et étoiles de mer, mangeurs et broyeurs de mollusques. Leurs maigres jambes visibles sous le pantalon retroussé, des tridents sur l'épaule comme des fusils, les visières de leurs casquettes posées sur leurs nez cramoisis par le feu du soleil et les hâles des vents, ces ouvriers, sur un ordre bref de Césarie, s'avançaient à travers l'immense plaine marine découverte par le jasant.

Hommes et femmes, le corps penché comme des haleurs, marchaient avec un rythme lourd, car chacune de leurs enjambées, dans la vase qui les engluait, réclamait un effort. Derrière eux et devant eux, des centaines d'autres travailleurs de la mer, dégorgés par la poterne du Château, formaient un interminable défilé aux sinuosités commandées par la possibilité des sentiers à travers l'immensité des grèves boueuses. Parfois, une énorme butte de vase, poussée par les courants de la dernière marée, obligeait cette armée à la contourner et leur ligne prenait la forme d'un immense serpent dont la tête allait déjà se perdre à plusieurs kilomètres en avant dans les miroitements de l'océan, tandis que les anneaux ondulaient entre les boues aux reflets de perle.

Les parcs enfin atteints, commençait le pénible labeur. Hommes et femmes, plongés souvent jusqu'à la taille dans l'eau glacée, ràtissaient les huîtres. La plus énergique, Césarie, donnait l'exemple, réparant ses clôtures, détroquant, aidant au chargement des coquilles, disposant les tuiles à naissain. Elle savait qu'avec ses Iliens de caractère indépendant il ne suffit pas de commander : son travail habile lui valait au contraire l'estime des Oléronais après au gain. Impitoyable pour elle-même et pour les autres, de sa voix au timbre de flûtiau rustique, voix à la fois modulée par l'arrière-gorge et

le nez, elle excitait ses tâcherons. Dépassant de sa haute stature leurs échines courbées et maniant son râteau avec une force inlassable, Césarie était obéie parce qu'ils reconnaissaient tous en elle la meilleure femme de leur race laborieuse.

Après plusieurs heures de ce dur combat contre l'eau, les pierres, les coupures des mollusques rocailloux, la vase envahissante et les ravageurs aquatiques des coureux, raies, cancre, astéries, Césarie, superbe d'endurance, demeurait aussi souple qu'à son arrivée. Alors que la congestion rendait vineuses les faces de ses ouvriers, son teint restait rose et ses cheveux roux conservaient leur ordonnance compliquée. Protégée du soleil par sa quichenotte blanche, dont les ailes battaient au vent sur ses épaules, ses yeux de goéland avides de proie continuaient de scruter ses parcs avec le désir d'en obtenir un rendement sans cesse accru. Ses bateaux enfin chargés des huitres qu'ils ramèneraient au port, à marée haute, elle calculait la somme qu'ils lui rapporteraient.

Pour se délivrer des erreurs d'appréciation, elle ne regardait jamais rien du ciel et de la mer. Sa vue se limitait à ses enclos comme le laboureur à ses champs. Elle tenait toujours dans une pochette de son corsage, un carnet et un stylographe, et notait le chiffre probable des mollusques, l'augmentation de leur croissance et le numéro qu'ils atteindraient à l'automne. Née dans une île qui participe à la fois des grâces de la France d'Oïl et des beautés des terres d'Oc, porte du Nord sur le Midi radieux où la végétation luxuriante dans un climat béni et ses forêts au bord de l'Atlantique offrent toutes leurs féeries, Césarie gardait toujours fermés ses yeux à la nature pour ne les ouvrir, avec rapacité, que sur les colonnes de chiffres de ses actif et passif.

Et tandis que M^{me} Méré participe au pénible travail de ses parcs ou que, ses mains chaussées de gros gants de drap, elle détroque ses portugaises dans une cabane quand elle ne court pas à Marennes pour ses expéditions et à ses « claires » de Saint-Trojan, ou ne visite pas ses vignobles de Saint-Denis, et ses marais salants de Dolus, — car elle produit aussi vin et sel, — sa fille Simone, après avoir satisfait aux exigences de son service de mécanicien, regagnait sa maison voisine du vieil hôtel des Lachenaud-Berguerie.

En cette jeune fille tous les contrastes s'allient : mélancolie

et joie, nonchalance et passion, goût du silence, besoin de chanter, crier, jouer, contemplation, puis extraordinaire activité. Retirée dans le studio de son père, chaque jour elle interprète avec ferveur quelques-unes de ses compositions. Tandis qu'elle joue, elle pense quelquefois que Jean l'écoute. Par pitié et par affection, elle demeure plus longtemps à son piano et choisit parmi les œuvres de Paul Méré celles qui lui furent inspirées par les ivresses de cette vie : splendeur des flots, luminosité des cieux, vertes magnificences des forêts, chatouillement embaumé des fleurs, puissance statuaire des grands arbres. Elle souhaite que les notes ailées de ces mélodies ou de ces sonates arrivent encore si pleines d'allégresse aux oreilles de l'infirme qu'il en éprouve du réconfort.

Souvent en effet Jean, l'auditeur de ces concerts intimes, éprouve lui-même le sentiment qu'elle joue à son intention et sa gratitude l'attendrit. Il juge Simone sur ses qualités de musicienne et d'amie attentionnée. Comment donc pourrait-il se représenter l'autre face de la jeune fille, celle que ses yeux éteints ne sauraient apercevoir, la mécanicienne, la jardinière, la sportive qui se livre chaque jour à des courses et à des sauts d'obstacles afin de maintenir en forme son souple et musculeux corps d'éphèbe ? Le piano refermé, Simone en blouse de cretonne fleurie se précipitait dans le vaste jardin dont son père disait : « Voilà ma symphonie la mieux écrite ! »

Encore qu'un vigneron de M^{me} Méré fût chargé de bêcher les plates-bandes, Simone seule soignait ses rosiers, repiquait les fleurs annuelles, arrosait. Parfois elle s'interrompait pour regarder sa montre-bracelet et criait un : zut ! si retentissant qu'il effarouchait les merles des buissons qui fuyaient en gloussant de colère. Courant à travers les allées, elle regagnait sa maison dont elle ressortait bientôt vêtue d'une combinaison de mécanicien en toile kaki. La porte du garage ouverte, elle mettait en marche le moteur de sa camionnette et roulait à toute allure malgré boue, ornières, poussière ou cailloux, car il lui fallait se trouver sur l'esplanade du Château afin d'y recueillir sa mère et l'outillage des parcs que la marée montante submergeait.

SANS NOUVELLES DEPUIS...

Les journées sans nouvelles de l'*Eugène Fromentin* se succèdent de plus en plus pénibles. Arrivé dans les eaux désertes de la Patagonie, peut-être le voilier avait-il été obligé d'aborder à une côte hantée des seuls indigènes et le capitaine Berguerie restait sans moyens de communication avec un consul de France qui eût avisé les armateurs et les familles de l'équipage.

Jean, qui possédait dans sa bibliothèque Braille quelques romans maritimes, essayait de se représenter les sévères aventures de son père. Étrange vocation que celle de marin ! Son père aurait pu trouver un emploi paisible à terre, mais l'éternelle inquiétude qui gît au cœur de presque tous les hommes suscite de ces vocations chez les fils de la côte. Quoique Louis Berguerie eût de la tendresse pour sa femme et son fils, après un mois de congé, il éprouvait la nostalgie d'errer encore sur les mers à la découverte de ce je ne sais quoi qu'on n'atteint jamais mais qu'on poursuit sans cesse. Parfois, Jean pensait avec amertume qu'il tenait de son père une soif terrible d'aventures. Il périssait de sa stagnation dans la nuit. N'était-il pas atroce de sentir battre dans ses veines le sang des Guiton de la Rochelle, des corsaires, des explorateurs, et d'être tenu par sa cécité dans une cage comme un oiseau ?

Afin d'échapper à la misère de ses réflexions, Jean soliloqua :

— Allons ! puisque je suis un rossignol à qui l'on creva les yeux pour qu'il chante mieux en sa cage, jouons de notre violon.

Ses mains trottinèrent sur la table comme des petits chiens, en quête d'une proie et trouvèrent l'instrument auquel il arracha quelques clameurs poignantes.

— La musique trop bien rythmée des clairvoyants ne me convient pas. Les airs avec trous, chutes et culbutes rappellent mieux les tâtonnements et heurts d'un aveugle !

Avec une cruelle moquerie de lui-même, Jean fait rendre à son instrument des sons bizarres, plaintes, interjections, grondements, appels. Bientôt, comme une réponse, les sons

d'un piano retentissent. Ils semblent exprimer curiosité, inquiétude.

— Simone Méré commence à m'excéder, maugrée-t-il. Je ne puis toucher mon violon sans réveiller cette pianiste. Nos conversations musicales à distance deviennent ridicules.

Immobile et contrarié, Jean jette son archet. Plusieurs fois, le chant du piano paraît l'interroger, puis il s'éteint avec une sorte de timidité. Dans le silence revenu, Jean médite :

— J'essaie en vain de me représenter Simone et je n'y arrive pas. Si mon tact m'a renseigné un peu sur ma mère et mon grand-père, je ne puis pas dire à ma voisine : « S'il vous plaît, mademoiselle, laissez-moi donc frôler votre figure avec les mains, afin que je prenne conscience de vos traits ? » — C'est par la mémoire, après avoir palpé ma mère que, reliant mes impressions, je tente de me représenter l'ensemble de son cher visage. Sa représentation totale m'est déjà presque impossible, car lorsque mon index a suivi les contours du profil, je ne parviens pas à réaliser l'ensemble de sa tête avec la symétrie des traits qui me donneraient la ressemblance. Comment donc Simone pourrait-elle être autre chose pour moi qu'une voix dans la nuit ? Ainsi voilà tout ce qu'un aveugle assez bien doué peut obtenir de cette vie !

Entré à l'École Braille de Saint-Mandé, à cinq ans, sur les conseils de son oncle, le docteur Chardonnière, six mois plus tard, Jean savait lire et à dix ans il aurait été capable d'obtenir son certificat primaire. Il n'était d'ailleurs pas un enfant aveugle exceptionnel. Autour de lui ses petits camarades pouvaient, à égalité d'âge, concourir avec les écoliers clairvoyants. Peut-être y a-t-il une raison à cette précocité des enfants atteints de cécité. Ils ne sont pas distraits par les spectacles amusants ; enfermés dans leur ombre, réfléchis et graves, mûris par leur infirmité, ils jouent moins que les autres garçonnets. Ses distractions se bornèrent à l'apprentissage de son tact et de son odorat. Très jeune, il eut une mémoire développée des odeurs et il savait, rien qu'en les respirant, quelles personnes s'approchaient de lui. Enfin, son ouïe subtile les retrouvait dans le seul rythme de leurs respirations.

Le docteur Chardonnière n'avait donc pas trompé ses parents en leur affirmant qu'il n'y a pas de déficience intellec-

tuelle chez les aveugles dont on s'occupe assidûment. Pas un jour, sa mère ne l'abandonna. C'est à elle qu'il dut une culture à peu près égale à celle d'un jeune homme lucide.

« Est-ce un bien ? se demandait Jean. Peut-être souffrirais-je moins de mon infirmité si l'on m'avait laissé ignorant, imbécile. Mes connaissances me rendent plus sensible la perte d'un sens que je devine merveilleux. Dans mes ténèbres, je n'imagine pas plus le soleil que les couleurs qu'on assure une source profonde de joie. Et noir sur noir ne permet pas même de concevoir un dessin. Physiquement et mentalement, je me meus dans une obscurité illimitée en laquelle seraient plongés tous les êtres et objets. Quand mes doigts ont suivi les ondulations du pied tourné d'une table, puis caressé son plateau, il m'est cependant difficile de me l'imaginer dans son volume total. Je conçois une partie de meuble, mais mes moyens d'investigation me défendent de l'apercevoir en son entier dans sa perspective. Il est impossible à un homme normal de se figurer les représentations de la nature chez un aveugle. Comment donc, sur le seul son de sa voix, pourrais-je avoir la prétention de m'imaginer Simone ? Elle est pour moi presque une fiction de mon esprit. Une nuée, pour un clairvoyant, possède une forme fuyante, bougeante, discontinue ; pour moi, Simone est moins qu'une vapeur : un fantôme de mon imagination. Or, j'ai vingt ans ! Ma souffrance augmente avec les mois et j'en arrive à regretter que ma mère m'ait arraché au crétinisme des aveugles nés abandonnés à leur torpeur. Ignare, j'eusse croupi comme un cloporte insensible sous sa pierre. Ma mère n'a donc pas compris qu'en m'instruisant des beautés de cette vie, elle me conduirait jusqu'au seuil interdit de l'amour ? »

Quelquefois Jean se demandait quelle impression il pouvait produire sur sa voisine. Il concluait avec amertume qu'un aveugle devait lui paraître à la fois pitoyable et rebutant. Parmi toutes les infirmités, la cécité est celle qui sépare le plus sa victime des autres personnes. C'est le sens visuel qui relie le mieux les êtres les uns aux autres. Comment une affection pourrait-elle exister entre celui qui voit et ne peut pénétrer par ses prunelles dans l'âme de celui qui ne voit pas et présente des yeux bouchés de plâtre livide ? A son insu, l'aveugle ferme les portes de son cœur aux clairvoyants. Par consé-

quent, même proche de Simone, il devait lui rester lointain, de même que pour lui-même cette jeune fille, irréalisable en sa vérité physique, demeurait un rêve.

Une rafale, en faisant gémir la cheminée, apporte à Jean la rumeur inquiétante de l'Océan et, angoissé, il pense à son père. Il cherche à l'imaginer à sa dunette de commandant à bord de l'*Eugène Fromentin* en navigation vers Santiago-du-Chili. Il n'arrive pas à se le représenter exactement : il s'en fait une image conventionnelle. Son père, excellent mais rude, l'a toujours intimidé. D'ailleurs, à tort ou à raison, il le croit humilié d'avoir un fils infirme. Cette conviction restreint ses élans lorsqu'il retrouve le capitaine au retour d'une de ses campagnes. Seules, les descriptions de sa mère et de son grand-père l'aident à donner un corps à son père de forte carrure et tête puissante et volontaire. Silencieux comme la plupart des longs-courriers, quand Louis Berguerie parle, sa voix saccadée, rapide, semble vouloir exprimer beaucoup de pensée après le long mutisme de son bord. Parfois, le capitaine enveloppait Jean de ses bras musculeux en répétant d'une voix profonde :

— Cher petit ! Mon cher petit ! Pauvre petit !

Le père et le fils sortaient de ces effusions comme brisés l'un et l'autre.

Une nouvelle bourrasque, en ramenant les clameurs des flots, trouble la méditation de Jean. Son inquiétude l'oblige à circuler dans la pièce.

— Sans nouvelles, murmure-t-il. Sans nouvelles !

Afin de traverser le salon sans se heurter aux fauteuils Empire d'acajou à velours frappé, Jean suivait les murs lorsque ses mains éprouvèrent le froid d'une glace.

— Ce miroir réfléchit, paraît-il, ma personne. Maman m'a expliqué cette chose qui me semble invraisemblable. Mon double se trouverait sur ce cristal argenté ? Mais je ne le verrai jamais. Je ne saurai jamais si mon aspect est ridicule, agréable ou banal. Ainsi, j'erre dans cette vie sans personnalité physique pour moi-même. Quand je touche une de mes mains avec mon autre main, j'en perçois bien le volume et la forme relative, mais il m'est impossible de relier cette perception fragmentaire aux perceptions successives qui me permettraient de concevoir simultanément ma figure, ma poitrine, mes

jambes. Et comme la couleur n'existe pas pour moi, le total de mes investigations aboutit au plus décevant pantin.

L'index appuyé sur la glace, Jean, au hasard, traçait de lui-même un contour dérisoire, lorsque par la porte demeurée ouverte sur le vestibule son grand-père Lachenaud le surprit. Apitoyé, l'architecte naval se recula, attendit, puis s'avança d'une marche bruyante. L'aveugle s'éloigna de la glace comme un enfant pris en défaut. De sa grosse voix cordiale, Lachenaud lui offrit de le conduire à ses ateliers du Château d'Oléron : il lui fallait surveiller la construction d'un nouveau yacht.

A soixante-dix ans, Pierre Lachenaud au visage ferme et presque sans rides était demeuré si jeune d'allure que sa barbe et ses cheveux blancs semblaient poudrés par coquetterie. Bombé à son sommet, son front s'incurvait au-dessus des yeux d'un bleu ingénu. Sa bouche petite aux fortes lèvres souriait presque toujours, car il avait la nature optimiste des hommes aux parfaites digestions. Vigoureux, ignorant les maladies, sa belle humeur ne se démentait jamais. D'ailleurs épicurien et sans ambition, il se faisait une joie des plus humbles choses. Une valériane fleurie dans une muraille, la pousse des arbres de son jardin, la rencontre d'un bel enfant, l'attitude gracieuse d'une jeune fille, les bonds de son chien fidèle, tout l'enchantait. Ce vieillard aimait à la passion la jeunesse, la force et la gaieté. Il voulait non seulement le bonheur des gens de son entourage mais que les animaux fussent heureux. Il défendait donc qu'on tuât jamais les poules de sa basse-cour et ses chiens, ses chats, aussi vieux fussent-ils, étaient conservés, soignés. Aux hirondelles de ses cheminées, aux geais, moineaux ou merles de son potager, il offrait abris et fruits sans permettre jamais qu'on les chassât sous le prétexte qu'ils pillaient poires, pêches, ou raisins. D'une politesse exquise, il soulevait sa casquette à la plus modeste des mareyeuses et comblait les enfants de Saint-Pierre dont il disait : « Ce sont les jeunes dieux de l'avenir ! » Il trouvait dans l'abondance de son cœur toutes les raisons de ses joies.

Depuis trois siècles les Lachenaud, de père en fils, construisaient des navires en Oléron. Le premier de la lignée, François, avait fabriqué des galères sous le grand cardinal avec les chênes renommés des forêts de la Saintonge.

Avant de succéder à son père comme architecte naval,

Lache
d'Orie
nais
les p
Chino
P
nou
petit-
et ce
avait
Moin
pour
tiers
Caly
—
de P
senti
Ah !
qu'H
auss
—
ses y
qu'il
nous
pou
truis
à to
sens
—
son
de s
hon
con
—
nav
pou
jap
cap
hid
adv

Lachenaud, jeune homme, avait voulu étudier dans les pays d'Orient les modèles des voiliers créés par l'expérience millénaire des Ulysse navigateurs. Il avait relevé les plans et étudié les procédés des Grecs, Égyptiens, Syriens, Arabes, Hindous, Chinois et Japonais.

Pendant les veillées de cet hiver attristé par le manque de nouvelles de l'*Eugène Fromentin*, Lachenaud avait lu à son petit-fils l'*Odyssée*, traduite et commentée par Victor Bérard, et cette lecture avait fait revivre au vieillard le périple qu'il avait naguère accompli dans le bassin de la Méditerranée. Moins sage qu'Ulysse il n'avait pas toujours bouché ses oreilles pour ne point entendre le chant des sirènes et il s'était volontiers attardé dans les îles grecques aux bras de complaisantes Calypso...

— Quel marin ayant bourlingué comme moi sur les côtes de Phénicie, d'Afrique, d'Espagne et de Sicile, disait-il, ne se sentirait pas le cœur réjoui aux récits des aventures d'Ulysse ? Ah ! elles n'ont point vieilli, je t'assure ! Je ne puis croire qu'Homère, qu'une légende nous représente aveugle, n'ait été aussi un fameux marin ?...

— D'après vous, grand-père, si Homère n'avait pas vu de ses yeux la mer et les pays qu'il a décrits avec tant d'exactitude qu'il a été possible de les retrouver, il eût été incapable de nous en donner d'aussi saisissantes images ? Ainsi donc, je ne pourrai jamais voir par vos yeux les bateaux que vous construisez et encore moins participer autrement que par des récits à toutes les belles aventures du large dont, moi aussi, je me sens avide, avait soupiré Jean dans sa nuit.

Pierre n'avait pas toujours été l'homme affable et bon de son âge mûr. En ce temps-là, de sang ardent, il usait à l'excès de sa force pour défendre ce qu'il croyait son droit et son honneur. Ce vigoureux jeune homme avait brisé un nombre considérable de nez dans les ports d'Extrême-Orient.

Puis, rentré à l'île d'Oléron, riche de ses expériences navales, il avait construit loyaux navires ou robustes pinasses pour les ostréiculteurs. Quelques années plus tard, un vapeur japonais, le *Samouraï*, étant venu séjourner au Château, son capitaine se présenta aux ateliers de Pierre. La face écrasée, hideux, il se nomma. L'architecte reconnut un de ses anciens adversaires à Canton. L'idée d'avoir défiguré par sa brutalité

un homme qui n'avait eu d'autre tort que d'être moins fort que lui le tourmenta. Peu à peu, Pierre Lachenaud commença de témoigner à ses amis et ses ouvriers autant d'indulgence qu'il avait montré autrefois d'intransigeance et d'orgueil. Sa bonté porta ses fruits. Il se réveillait heureux et s'endormait satisfait. D'un séjour à Salonique il avait rapporté un dicton dont il abusait avec les personnes de son entourage : *Hora kali!* Que l'heure te soit favorable!

Parfois, son optimisme irritait son petit-fils.

— Eh bien! Jean, prends ton chapeau, un chaud manteau et partons.

L'automobile traversait de blancs villages maritimes répandus sur l'île sablonneuse aussi plate qu'un radeau. La mer s'apercevait tout autour de ses grèves, azurée, scintillante.

Lachenaud avait voulu arracher Jean à ses tristes pressentiments. Lui-même, malgré sa confiance, souffrait du silence de son gendre. Hantée par une anxiété qui augmentait avec les jours, Aliénor était partie pour la Rochelle, afin de presser les armateurs de l'*Eugène Fromentin* d'obtenir coûte que coûte des renseignements sur la traversée du voilier.

La torpédo de l'architecte naval atteignit la petite capitale de l'île, le Château, ville de guerre construite géométriquement par le génie militaire du Premier Empire et descendit vers le port, niché à la base de la majestueuse citadelle de d'Argenson, dont les remparts en noble appareil se miraient dans l'eau argentée. Ces remparts et cette citadelle révélaient par leur splendide ordonnance le génie de la vieille France. La pensée de Richelieu planait encore sur cette île armée par lui contre les religionnaires et les Anglais. Un soleil diffus miroitait à mer basse sur les vases vert-de-grisées d'une exquise finesse de tons. Au firmament, un vol triangulaire de canards sauvages, immense flèche ailée, remontait vers le nord, tandis que sur les lagunes des Coureaux, entre le continent et l'île, des milliers de mouettes, courlis, goélands, leurs becs avides tendus, jetaient d'aigres cris en tournoyant au-dessus de leurs proies.

— Nous arrivons chez moi, avertit Lachenaud.

Sur les quais du port, quelques retraités de la marine aux teints de crustacés halaient des pinasses en forme de gondoles vénitiennes chargées d'huitres. La quichenotte ruchée ombrä-

geant leurs yeux verts et bleus, les femmes qui allaient détroquer les portugaises avant de les repiquer dans leurs parcs, s'avançaient lourdement bottées.

— Donne-moi la main, petit. Nous sommes devant mes ateliers.

— Je sais déjà où je me trouve, grand-père, rien qu'à respirer l'odeur des chênes, des frênes et du teck que tu emploies dans la fabrication de tes bateaux. Quelles senteurs enivrantes ! Il me semble me trouver dans une forêt. Merci ! Je n'ai pas besoin de ta main. Je saurai me conduire.

L'aveugle s'avançait à travers les gabarits en bois courbé naturel, rectifiés à la scie, et son odorat subtil reconnaissait les sèves des bois divers, la peinture et les étoupes à calfater. Les hangars de construction occupaient le fond du port, face aux cales qui permettaient la mise à l'eau des bateaux terminés. Le bruit des instruments en travail mêlé aux voix des ouvriers aida Jean à se diriger vers l'atelier où l'*Aliénor d'Aquitaine* se trouvait en chantier.

— Mon dernier né, annonça gaiement Lachenaud. Il porte un beau nom : aussi je le voudrais très réussi. Un architecte naval crée des êtres vivants, mon cher garçon. Chaque fois que je fabrique la quille, l'étrave, les couples et l'étambot d'un nouveau vaisseau, il me semble que j'édifie une colonne vertébrale, une tête et des côtes humaines. Le bateau terminé, ce n'est pas du bois mort que je livre, mais une créature jeune et forte qui ne demande qu'à bondir à la lame. Les matelots ont si bien le sentiment qu'ils naviguent sur un être vivant, qu'ils pleurent lorsqu'un naufrage les en sépare.

Devenu pâle, Jean murmura :

— Un naufrage !

Saisi, Pierre Lachenaud repartit .

— Quand ton père rentrera bientôt, il te dira beaucoup mieux que moi le sentiment des marins pour leur navire. Son *Eugène Fromentin*, tout battant neuf, promet une telle carrière que son mousse aura mes cheveux neigeux avant qu'il ne finisse de naviguer. Mais viens caresser l'*Aliénor d'Aquitaine*. J'ai décidé mon client à baptiser son cutter *Aliénor d'Aquitaine* en souvenir de notre suzeraine, l'épouse répudiée par le roi Louis le jeune, l'imbécile ! Réfugiée en Oléron, *Insula Olorum*, l'île des parfums, comme on la nommait alors,

Aliénor méditait en sa bonne âme les règlements maritimes qui nous gouvernent encore sous le nom de « Rôles d'Oléron ».

Lachenaud et son petit-fils étaient entrés dans le plus vaste des hangars où les charpentiers travaillaient au yacht majestueux sur son berceau. L'aveugle promenait ses doigts sur la poupe dont il admirait la sveltesse.

— Oui, oui, la ligne de son allonge de voûte est assez élancée, accorda l'architecte flatté. Avec son étambot cambré, l'arrière de ce bateau ressemble à celui d'un grand oiseau de mer, aussi gagnera-t-il au vent. Par sa proue il évoque une poitrine humaine bien développée et sa membrure ployée lui donne des hanches solides. Quand je commence le tracé d'un navire, je pense d'abord qu'il s'agit de créer non pas une auge à bestiaux, mais un bel être avec une tête d'étrave qu'une longue colonne vertébrale unira à ses couples d'arrière. Oiseau ou poisson, presque toujours les deux à la fois, puisqu'un voilier a des ailes, mon navire participe aux inventions sublimes de la Création. L'homme, Jean, ne fait que retrouver les lois écrites de toute éternité sur cette terre et c'est ce qu'on appelle génie. Au vrai, nous n'inventons jamais. Nous nous efforçons de traduire et d'utiliser des forces préexistantes. Le jour où l'ingénieur arrive à la perfection relative dans un navire, avion, locomotive, automobile, il est tout surpris de s'apercevoir qu'à son insu il s'est inspiré d'un insecte ailé, d'un oiseau, d'un mammifère, d'un poisson. Je dois mes réussites les meilleures, mes yachts de course aujourd'hui célèbres par leurs victoires aux régates internationales, à mes observations sur des saumons, esturgeons, bars, frégates, goélands, hirondelles de mer. Je crois, cette fois, avoir réalisé avec cette *Aliénor d'Aquitaine* mon chef-d'œuvre. La vie est belle, cher petit, pour ceux qui savent voir les miracles de la nature et les bien interpréter.

Un soupir répond à cette déclaration de l'enthousiaste vieillard qui aperçoit son petit-fils une joue appuyée contre le tableau arrière du yacht en construction. « Avec ce pauvre enfant, il faudrait toujours observer son langage. En effet, son infirmité lui interdit tout ce que je viens de célébrer. Et quelle tristesse pour moi de songer qu'il ne pourra pas être mon successeur ! Ce chantier naval en activité dans notre famille depuis le grand cardinal sera donc fermé ? »

Par la baie qui ouvrait tout le fond de l'atelier sur le port,

Lachenaud apercevait à l'extrême pointe du glacis de la citadelle un ormeau géant à la frondaison versée sur un côté par les norois, baptisé : l'arbre de Richelieu. Au-dessous de lui, à la corne des remparts, les armes en haut relief du cardinal s'offraient à la vue de la mer. S'étant retourné vers Jean, l'architecte le vit caresser des mains la ligne fuyante de sa poupe, qui permettait à ce rapide voilier de gagner au vent dans l'écume de l'eau partagée.

— J'aurais voulu être officier au long cours, déclare l'aveugle d'un ton poignant. Quand mon père dit que vivre toute sa vie à terre lui semble une infériorité, il a raison. Je pressens qu'un marin au gaillard d'avant de son navire en marche doit se sentir délivré de cette inquiétude qui pèse sur nous, terriens immobilisés. Courir l'immensité, même au risque de l'existence, quelle délivrance ! Allons, n'y pensons plus. Grand-père, laisse-moi feuilleter l'ouvrage de construction navale de notre aïeul François Lachenaud de la Cailletière. J'aime à toucher ses gravures en creux que je crois me représenter un peu.

Pour se rendre au cabinet de travail de l'architecte, le jeune homme rencontre sur son chemin les charpentiers. Presque tous sur l'âge, ces vieux compagnons de Pierre Lachenaud, à moitié marins, à moitié artisans, la chique à la bouche, attrapent au vol les mains de l'aveugle et les serrent avec sympathie. Puis, leurs outils recommencent à siffler sur le bois dont les copeaux fleuriront bon les arômes sylvestres.

Sur les larges tables d'un cabinet de travail organisé dans une baraque en sapin, dessins, épures, gabarits, lattes en bois flexibles s'emmêlaient. D'une armoire à coquilles Lachenaud sortit un volume relié en cuir à fers d'or. C'était pour lui comme le titre de noblesse de sa famille. Sur le premier feuillet on lisait en lettres rouges : TRAITÉ PRATIQUE DE LA CONSTRUCTION DES VAISSEAUX, — par M. François Lachenaud de la Cailletière, — de l'Académie Royale des Sciences, — Inspecteur général de la marine, — à Paris, rue Dauphine, — chez Charles Antoine Joubert, — libraire du roi, — à l'Image Notre-Dame, — M.D CC. L II.

Des gravures d'Ozanne illustraient le vélin de cet ouvrage majestueux. En page de garde, une dame à la romaine, casquée et empanachée, symbole de la marine, accueillait des angelots

parfaitement nus, dont l'un établissait un gabarit, le second prenait une mesure au compas, les autres déroulaient des plans, apportaient des hunes, des ancrs, des cordages.

Jean, qui palpe les pages gravées avec une expression de détresse, demande à son grand-père de lui en faire la description.

— Je t'ai déjà donné ces explications, mon cher enfant.

— Qu'importe ! Recommencez !

— Eh bien ! ce traité d'architecture navale est orné sur son premier feuillet d'une vignette d'Ozanne représentant un vaisseau de haut bord en construction. A califourchon sur des échafaudages, des ouvriers sculptent à sa proue une sirène et des dauphins. Un peu plus loin, un vaisseau, tous pavillons déployés, flotte avec la superbe d'un grand seigneur. Devant le bateau en chantier, quelques gentilshommes à tricorne et habits à longues basques appuyés sur de hautes cannes, l'épée au côté, s'arrêtent devant un entassement d'équerres, filins, mâtures, gouvernails, outils, voilures sur lesquels les plans du navire en fabrication sont étalés. Un gentilhomme, de sa canne tendue, donne un ordre à l'architecte naval, notre aïeul François qui, un rouleau à la main, se découvre et semble solliciter l'approbation du prince en inspection.

— Ensuite ! Ensuite, grand-père !

— Mais, mon ami, c'est tout ! Tu ne voudrais pas m'obliger à te lire ce manuel. Quel pensum pour tes oreilles !

— Lisez-moi au moins la préface.

— Tu dois la savoir par cœur. Relisons-la, puisque tu désires te pénétrer du style de ton fameux aïeul.

D'un ton solennel où il y avait quelque moquerie, Lache-naud déclame : « La place que j'occupe dans la marine m'ayant obligé de travailler sur la construction des vaisseaux, je me déterminai à faire des cahiers qui ne devaient servir qu'à ma propre instruction. Mais tous ceux qui ont été dans le cas de faire imprimer leurs ouvrages, conviendront que la facilité qu'on a à lire ce qui est imprimé, fait qu'on remarque, en lisant son propre ouvrage, bien des négligences, et même des fautes qu'on n'avait pas aperçues (*sic*) dans son manuscrit. Ainsi, ce que nous allons rapporter peut être considéré comme une critique sévère de tout l'ouvrage. Maintenant, bientôt au terme de ma vie, j'ai pourtant le droit de ne pas me croire inutile, puisque j'ai construit pour le service de Sa Majesté, le

Soleil-Royal de 80 canons, le *Dauphin-Royal*, le *Sceptre*, la *Couronne*, le *Lis*, l'*Arc-en-ciel*, le *Mars*, et le *Magnifique*. »

— Illustrant ces lignes pompeuses, mon cher Jean, une gravure montre le *Soleil-Royal* avec ses trois étages soutenus par des cariatides charnues et musculeuses de Pierre Puget. Les voilures rehaussées de couronnes semblent des bannières processionnelles ; à la pointe des mâts, quelques pavillons immenses flottent au vent ; ce grand vaisseau évoque une île enchantée à végétation luxuriante où beauté, force, jeunesse, fleurissent au service du Roi. Du quai s'élance une embarcation à rames bordant seize avirons. Un étendard à son arrière et un pavillon à son avant déploient leurs couleurs joyeuses et fières sur les officiers de l'état-major qui regagnent leur *Soleil-Royal*. En rade, des forts tonnent et les nuages de la poudre s'élèvent au-dessus des canons ; une foule enthousiaste, bras levés, regarde l'aventure qui va commencer.

— Pendant que tu parlais, grand-père, s'écrie Jean, je croyais être l'un de ces officiers. Je voguais, le ciel et les eaux m'appartenaient. Oh ! il y a des hommes trop heureux !

Apitoyé, l'architecte répond d'une voix grave :

— Crois-moi, le bonheur n'est pas absolument le lot de tous. La misère git au fond de presque tous les cœurs. Tu en vois ces navigateurs sans connaître leur état d'âme. Quant à leurs superbes navires, de quelles douleurs ils étaient payés et quelle fin les attendait !... En ce temps-là, les machines-outils dont nous disposons n'existant pas, la peine des hommes n'était jamais épargnée. Un des plus terribles métiers, c'était le mâturier, le charpentier des mâts. Comme les arbres étaient toujours d'un trop petit diamètre et d'une hauteur insuffisante pour la mâture de ces vaisseaux, on devait assembler plusieurs chênes ensemble pour arriver à l'épaisseur et à l'élévation nécessaire. Cet assemblage ne pouvait s'obtenir sans le risque de la vie des ouvriers. Aussi, employait-on des forçats dans les arsenaux de la marine ; les plus gravement condamnés accomplissaient cette besogne meurtrière. Pour ajuster deux énormes pièces, l'on mettait un billot de bois en travers, par-dessus. Ce billot était amarré avec une forte corde. On chassait ensuite avec une espèce de béliet des coins de bois entre la pièce supérieure, ce qui s'appelait : serrer avec des briedelles. Le forçat était-il maladroît avec son béliet, l'appareil

sautait et lui brisait bras et jambes. Il est vrai que l'on demandait ce sacrifice à des coquins.

Lachenaud regarde son petit-fils et pense : « Mais pourquoi certains innocents paient-ils parfois eux-mêmes si cruellement le droit de vivre ? »

Jean, que le silence de l'architecte étonne, le cherche de ses mains tendues et le saisit en lui disant :

— J'envie le sort de ces forçats. Si j'avais leurs yeux, au risque de périr, volontiers je frapperais le béliet pour apercevoir ensuite un haut mât pavoisé de ses pavillons s'élever sur la mer. Quand mon aïeul François voyait se balancer à la lame le *Soleil-Royal*, le *Sceptre*, le *Magnifique*, le *Mars*, la *Couronne* et l'*Arc-en-ciel*, escadre créée par son talent, quelle ivresse devait être la sienne, tandis que moi !...

Un rauque coup de sifflet interrompt Jean. Le vapeur *Ville-du-Château*, qui assurait le service entre le continent et l'île d'Oléron, pénétrait dans le port dominé par les gigantesques remparts à talus et les échauguettes de la citadelle de d'Argenson.

— Allons recevoir ta mère, propose Lachenaud.

Son bras offert à l'aveugle, ils s'avancent vers le quai. L'hélice renversée et dans un bouillonnement de l'eau, le vapeur sur un nouveau cri de la sirène accoste et c'est le spectacle toujours amusant d'un navire, son arrivée avec ses passagers gais, pressés de débarquer aussitôt la passerelle établie. Dans toute cette foule joyeuse, seuls, Pierre et son petit-fils restent graves. Le tendre visage aux yeux de bleuet d'Aliénor apparaît, très pâle parmi les Oléronais hâlés.

— Eh bien ? interroge l'architecte.

M^{me} Berguerie lève les mains d'un air tragique et considère la foule remuante et tapageuse avec inquiétude. Son père comprend qu'elle répugne à s'épancher au milieu des passagers. Cependant, impatient, il ne peut s'empêcher de lui crier :

— Ainsi, pas de nouvelles de Louis ?

Elle incline au contraire affirmativement la tête.

— Maman ! maman ! je veux savoir, réclame l'aveugle.

Après un baiser désespéré à son fils, Aliénor murmure :

— Les armateurs ont reçu une dépêche annonçant l'abandon de l'*Eugène Fromentin* dans les eaux de la Patagonie par

le cargo *Highland* dans la nuit du 24 décembre. Le capitaine de ce vapeur anglais assure que quatre marins du voilier se trouvent à son bord, dont le maître d'équipage Hervé Lescoat. Il a été obligé de les ramener en Angleterre d'où ils seront rapatriés sur leur port d'attache : la Rochelle. Aucun autre détail.

— Comment cela ? repart Lachenaud. C'est la dépêche d'un fou ou d'un menteur ! Aucune allusion à l'*Eugène Fromentin* et à son équipage. C'est invraisemblable ! Jamais on ne me fera croire qu'un officier long-courrier a rédigé pareil télégramme. Ne serait-ce pas une fausse nouvelle, une erreur ?

— Ce n'est pas l'avis de MM. Levasseur, nos armateurs. Ils croient à la réalité de l'abordage, mais estiment que le capitaine de l'*Highland* doit être coupable d'une grave faute. Le retard invraisemblable à l'envoi de sa dépêche le prouverait, comme aussi sa rédaction ambiguë.

Étreinte par Jean angoissé, Mme Berguerie étouffe un sanglot qui fait aussitôt verser des larmes à son fils. Quoique lui-même très inquiet, Lachenaud affecte la sérénité.

— Voyons, mes amis, pourquoi cette désolation ? J'ai assez l'habitude des mœurs des gens de mer pour deviner un peu cette énigme. Il y a eu faute de l'abordeur anglais et son capitaine n'est pas pressé de donner des explications claires. Il n'en demeure pas moins certain qu'il ne parle pas du naufrage de l'*Eugène Fromentin* après l'accident. Donc, avant longtemps, nous recevrons des nouvelles précises, soit par Louis, soit par le maître d'équipage Lescoat qui va nous revenir d'Angleterre. S'il y avait perte totale du voilier, nous le saurions déjà. J'imagine que ton mari a pu gagner la côte patagone avec de graves avaries. Sans aucun moyen de communiquer avec nous et avec ses armateurs en ce pays sauvage et dénué de toutes ressources, il lui faudra beaucoup de mois, soit pour pouvoir réparer son quatre-mâts, soit pour l'abandonner et rentrer à La Rochelle par un moyen de fortune, car il n'existe pas un seul service de paquebot avec la Patagonie. Nous devons donc attendre avec courage.

Aliénor et Jean l'avaient écouté avec une ardente attention, mais lorsque Pierre se tut, il n'était pas arrivé à se convaincre lui-même. Ses explications lui parurent surtout des consolations. Les mois écoulés depuis la catastrophe ne donnaient

guère d'espoir dans le sauvetage de l'*Eugène Fromentin*. Au moins son équipage avait-il pu gagner la terre australe dans ses canots? Mais, par quel hasard invraisemblable, quatre hommes du voilier pouvaient-ils se trouver seuls à bord de l'*Highland*? Tous les autres marins de l'*Eugène Fromentin* s'étaient-ils donc noyés?

Lachenaud, sa fille et Jean s'étreignirent silencieusement. Le redoutable inconnu les épouvantait.

LA RUE PIERRE-LOTI

La maison des Lachenaud-Berguerie faisait presque face à la demeure ancestrale de Pierre Loti, habitée au *xvii^e* siècle par une héroïne de la religion réformée, Judith Renaudin, aïeule du grand écrivain.

Ce jour-là, sa mère retournée à La Rochelle pour ses pénibles démarches, l'architecte retenu à ses ateliers du Château et la servante Bonne-Mie en courses, Jean, demeuré seul, éprouve un si triste ennui qu'il n'a plus le goût de lire avec ses doigts l'un des ouvrages de sa bibliothèque Braille ou de jouer du violon. Sorti dans le jardin, il essaie de s'intéresser à la pousse des arbustes dont il tâte les bourgeons précoces. Les épaules soulevées, il pense : « A quoi bon, puisque je n'en verrai pas les feuilles! »

Des parfums exquis lui parviennent et, comme il a l'odorat subtil des aveugles, il respire avec volupté les premières jacinthes d'un jardin voisin, celui de Simone Méré séparé du verger des Lachenaud-Berguerie par un petit mur. Il gravit alors l'escalier d'un belvédère qui permet une vue sur la propriété Méré et la ville. Appuyé au balcon, il médite amèrement :

« Pourquoi suis-je ici? Je crois toujours qu'un miracle va se produire. A force de me décrire le paysage qui m'entoure, ma mère m'en a donné l'obsession. Vaine obsession! »

Tourné vers la rue, Jean songe :

« La maison de Pierre Loti me fait vis-à-vis, et le grand écrivain dort son dernier sommeil dans sa petite cour intérieure, à l'ombre de ses arbres. Quand on le coucha dans le simple tombeau maçonné, enveloppé seulement d'un linceul comme un musulman, il avait été rassasié de toutes les belles

images de ce monde : aussi je l'envie. Je l'admire et je le vénère, parce qu'il a contemplé les hommes et les bêtes, avec un sens profond de la pitié et de l'amour. Ma mère, qui l'a parfois rencontré, m'a raconté qu'il ne semblait pourtant pas heureux. Ses prodigieux yeux, à la fois sombres et étincelants, trop grands pour son visage amenuisé, semblaient crier au secours quand il se trouvait en présence d'une personne sympathique. Lorsque Loti examinait ma mère, elle ne savait pas s'il la voyait, ou bien s'il l'imaginait, car de plus en plus, en sa vieillesse, la réalité et le songe se mélangeaient en lui. Une fois, d'un ton douloureux, il lui confia qu'il ne faut pas trop aller au fond de la vie pour n'en pas apercevoir la fatale misère. D'ailleurs à quoi bon trop admirer et trop aimer, lorsque l'immortalité ne vous est pas assurée ? Dès que l'angoisse de la fugacité des êtres vous hante, c'en est fini du bonheur.

« Grand-père l'a surpris plusieurs fois penché à la fenêtre de sa chambre qui domine maintenant sa tombe. Les bras croisés, immobile, ses grands yeux scintillants, rayonnants, ne quittaient pas le sol de la cour, s'en pénétraient, l'absorbaient. Tragédie silencieuse ! En ces moments, Pierre Loti creusait déjà son tombeau, à l'endroit même où il se trouve actuellement. Pourtant, il continuait d'adorer la vie. C'était elle qu'il eût voulu garder pour l'éternité. Une fois, qu'en compagnie de ma mère il apercevait le cadran d'une horloge, il lui dit avec une angoisse extraordinaire :

— Ces aiguilles sont les affreux couteaux qui nous guillo-tinent tous. On ne devrait pas regarder une montre sans frémir... si l'on comprenait !

« Cet insatiable Loti avait pourtant reçu sa récompense, et les richesses inouïes de sensations que je retrouve dans ses livres le prouvent ; tandis que moi, misérable infirme, toujours affamé, je devrai me contenter de désirer ce que je ne pourrai jamais obtenir. Ma mère ne se doute pas de sa cruauté : elle a voulu faire de moi un être pensant et n'a réussi qu'à me donner le désespoir de ne pouvoir posséder les joies des gens lucides. Plus charitable, la nature voulait me tenir dans une nuit totale où, sans désirs ni sentiments, crétin béat, je n'aurais guère souffert ! »

La brise, en lui apportant la fine senteur des jacinthes, fait se retourner Jean vers le jardin de ses voisins qu'il domine du

balcon de son pavillon, recouvert par les torsades des glycines. « Je n'entends pas la serfouette ou le sécateur de Simone. J'aime le bruit de ses outils grattant la terre ou cisailant les arbustes. Quel silence aujourd'hui! Sans doute a-t-elle été obligée de véhiculer dans sa camionnette l'outillage des parcs de sa mère. Quelquefois, au retour de ses expéditions, Simone me dit : « Laissez-moi me tenir à distance, car je sens l'huître, l'étoile de mer et la raie. J'en ai ramené un plein chargement! »

« Jamais je n'ai éprouvé une telle détresse. Ah! je sais ce qui m'accable! Cette même inquiétude dévore ma mère. Quelles nouvelles rapportera-t-elle de La Rochelle? Les armateurs indignés du silence du *Highland* ont fait agir notre ministère de la Marine. Cet officier a dû être interrogé. Ce soir nous saurons donc ce qu'il faut penser de l'abordage de l'*Eugène Fromentin* et du sauvetage possible de mon père et de son équipage. Quelle angoisse, mon Dieu! Ah! je ne puis demeurer en place. J'ai besoin de bouger. J'étouffe ici, sortons. »

La porte du jardin ouverte, il s'avance prudemment, une canne à la main. Des lunettes teintées protègent ses yeux aveugles, pourtant sensibles aux réverbérations de la lumière.

La rue Pierre-Loti commence à l'église, grande nef où sont suspendus, en ex-voto, les navires en miniature offerts par les équipages miraculeusement sauvés. Crépies de blanc ou d'ocre pâle, les maisons de cette rue ont une allure coloniale avec leurs jardinets aux fleurs éclatantes.

Avec un seul étage et six fenêtres, aux volets de la couleur glauque de l'Océan, la maison de Pierre Loti est modeste et digne. Sa porte d'entrée dans le goût du XVIII^e siècle garde son étrier de fer et son marteau. Un porche plus vaste donnait accès aux voitures. Après le porche commence un apprentis à tuiles rousses, chenues, fatiguées par les vents du large. Débordant le mur de la cour du tombeau, la frondaison d'un ormeau éparpille les feuilles de sa tignasse dépeignée quand souffle le vent du large. Tout reste ordinairement clos en cette maison, inoccupée depuis la mort de l'illustre écrivain, sauf la fenêtre au pignon du grand logis. C'était justement, penché à cette fenêtre, que Pierre Loti, à ses séjours dans l'île, avait décidé de l'emplacement de son tombeau en ce foyer ancestral. Dès cette époque il décrétait que, lui mort, personne n'aurait le droit de violer son repos. Et plutôt que les propos souvent absurdes des admi-

rateurs
harmo

Jea
aujour
loin, i
suspens
courlis
oreille
Gemm
arbres
santes
Four

Sa
planté
une fl
un jet
l'hexa
était
barqu
leur s
venir
destin
base
fusain
sons a
et min
par de

L'
teurs
et des
marc
entière
ramèr
il épr
canne
ner l'
des p
il sou
Pierre
sa vie

rateurs eux-mêmes, Loti n'entend aujourd'hui que la clameur harmonieuse de l'Océan.

Jean promène ses doigts le long des murs de cette maison, aujourd'hui devenue sacrée, des Renaudin-Loti. Un peu plus loin, il doit éviter un puits à margelle encochée par la chaîne suspendue à la poulie de sa ferronnerie ; matin et soir, le cri de courlis de ce puits, quand on hale son eau, parvient aux oreilles de Jean. Face à la demeure de Loti s'ouvre la rue Sainte-Gemme aux claires maisonnettes chaulées débordées par les arbres, les lianes et les ceps de leurs jardins. Plus loin, éblouissantes de blancheur au soleil, la rue de la Brûlerie et la rue du Four évoquent les ruelles d'une Médina arabe.

Sa canne rasant la base des maisons, Jean atteint une place plantée en son centre d'un étrange monument du ^{xiii}^e siècle ; une flèche au bel appareil de pierre argentée, jaillit comme un jet d'eau d'un large massif de maçonnerie. Au sommet de l'hexagone ajouré de cette svelte construction, jadis un feu était entretenu en l'honneur des disparus en mer. De leurs barques, les Oléronais apercevaient la nuit cette flamme qui leur servait de phare, tout en ramenant leurs pensées au souvenir des naufragés. Un escalier permet d'accéder à l'autel destiné aux services en l'honneur des trépassés, qui accoste la base de cette lanterne des morts. Quelques ifs, ormeaux et fusains, pressent ce monument médiéval que les petites maisons aux tuiles rousses entourent dévotement. Palmiers, agaves et mimosées ajoutent à l'allure coloniale de cette place habitée par des Iliens à qui le vaste monde est connu.

L'aveugle s'accote à un ormeau. Autour de lui des ostréiculteurs haut bottés, leurs paniers de fer enfilés sur leurs râteaux, et des femmes en culottes et sabots s'acheminent d'une lourde marche sonore vers la mer dont les déferlements enveloppent l'île entière de leur vibration ininterrompue. Cette rumeur des flots ramène Jean au souvenir de son père, et soudain, découragé, il éprouve le besoin de rentrer. Il recommence de tâtonner, sa canne en avant. Quelquefois son sens mystérieux lui fait deviner l'obstacle avant qu'il l'ait touché et il soupçonne l'approche des passants même les plus silencieux. On le salue au passage il souffre de ne pouvoir reconnaître les habitants de Saint-Pierre au son de leurs voix. Combien misérable et restreinte est sa vie !

Dans un atelier, des couturières chantaient. Quoique puériles, leurs chansons l'émeuvent. Le fracas d'un marteau de fer heurtant une porte domine soudain leur voix.

« C'est chez nous qu'on frappe, réfléchit Jean. Bonne-Mie n'est donc pas à la maison ? Mes parents ne rentrent que ce soir. »

Les coups redoublent. Jean se hâte et, croyant avoir une mémoire parfaite des obstacles de la rue, marche à grandes enjambées, heurte un pavé déchaussé et tombe sur les genoux.

— Holà ! Vous êtes-vous blessé, questionne rudement la personne qui secouait l'ancre-marteau au seuil des Lachenaud-Berguerie ?

Déjà relevé, l'aveugle demande :

— Qui êtes-vous ?

— Hervé Lescoat, maître d'équipage de l'*Eugène Fromentin*.

— Mon père, qu'est devenu mon père ?

Le marin garde le silence.

— Mais répondez-moi donc, supplie le jeune homme, dont les yeux inertes s'écarquillent douloureusement avec la volonté dérisoire d'apercevoir Lescoat.

— Je vous expliquerai cela chez vous, monsieur Jean, murmure le maître d'équipage.

Désespéré, Jean n'a même plus l'idée d'ouvrir sa porte. Afin de réveiller l'aveugle de son cauchemar, le matelot donne un nouveau coup de l'ancre sur le bouclier qui sonne comme un glas.

NUIT DE NOËL

— Non, monsieur Jean, je ne m'asseoierai pas sur votre fauteuil avant d'avoir parlé, déclare Hervé Lescoat introduit dans la salle à manger. Ah ! les canailles !... Mais commençons par le commencement.

Trapu, nouveau comme un chêne armoricain, avec un visage dissymétrique, le nez portant à gauche sur une bouche de travers, un œil mi-clos et l'autre dilaté sous des sourcils en ficelle, le maître d'équipage, agité d'un tremblement, commence :

— C'était la nuit de Noël, claire, glacée, étoilée, par mer calme, vraie bénédiction dans ces eaux du Cap Horn presque

toujours tourmentées. A bord de l'*Eugène Fromentin* nous étions trente-huit hommes dont moitié de Bretons et les autres Saintongeais. Notre commandant, votre père, dormait ; le second, M. Bourellic, se trouvait à sa dunette près du gabier. Bien que n'étant pas de service, je veillais avec les Morbihannais : nous fétions la Noël. Nos mousses avaient installé une crèche bien grée de chandeliers, d'animaux, de bergers, de rois. Quoique ce ne soit pas une chose à faire, réunis autour de la crèche nous buvions au souvenir de ceux laissés au pays. On allait atteindre Santiago du Chili. On était content. C'était la moitié de la campagne achevée. Bientôt viendrait le retour vers les femmes, les enfants, les anciens. Notre commandant estimait qu'au commencement de l'été on serait en France. Vive la joie et le petit Jésus !

« Après avoir trinqué, le veau sacrifié par le maître-coq fut mangé. La brise était si molle qu'elle n'éteignait pas même les chandelles de la crèche à l'abri du gaillard d'avant. La vitesse réduite à deux nœuds, on aurait eu le temps de compter toutes les étoiles. A la barre, Cariou chantait pour se tenir éveillé. Notre second, M. Bourellic, signala qu'il apercevait au loin les feux d'un vapeur. Va bien ! Cela ferait de la compagnie dans ces eaux désertes de Patagonie. Nous autres, comme de juste, nous portions aussi à notre mât de misaine un feu blanc, à tribord un fanal vert, à bâbord un rouge. Ainsi bien signalés, les gens du vapeur devaient se dire : « Tiens ! un voilier vient à notre rencontre. D'où arrive-t-il ? On se saluera au passage. »

Sur un temps de pause pendant lequel le son pénible de sa respiration parvient aux oreilles de Jean, Lescoat reprend :

— Je vous impatiente, mon cher monsieur, mais je vous donne ces détails parce qu'ils sont nécessaires pour comprendre l'affaire.

« Après une dizaine de minutes, le vapeur inconnu nous arrive par tribord droit dessus. Ses fanaux sont devenus des yeux énormes, flamboyants. Ce doit être un navire d'importance. Les règlements portent que lorsque deux bateaux, un vapeur et un voilier, courent l'un sur l'autre de manière à se rencontrer, le vapeur doit s'écarter de la route du voilier, ralentir, stopper ou même faire machine arrière, si les circonstances le nécessitent. Notre second capitaine constatant le danger fait sonner la cloche. « Branlez fort, les gars ! » Notre

toecin portait loin par cette nuit de pleine lune silencieuse.

« Levapeur, comme un insensé, continue de marcher à nous couper sur l'avant. Alors nous faisons mugir notre trompe du bord. Ce maudit étranger nous vient dessus. Je tire des fusées. Mes camarades hurlent, les mains en porte-voix. Notre quatre-mâts gouverne à peine, faute de vent, donc pas moyen d'éviter cette bête folle. Je vais chercher votre père, monsieur Jean. Déjà réveillé par notre tapage, le commandant monte à sa passerelle. Il fait tirer notre petit canon. Bah ! le vapeur reste sourd et muet. Il nous court dessus comme un taureau, à dix nœuds au moins. Rien à faire pour l'éviter. En vain le gabier avait renversé tout en grand sa barre. La proue d'acier du monstre nous coupe la hanche par bâbord. Au choc, nous sommes tous renversés. Déjà l'eau se précipite dans la cale de notre voilier, lourdement chargé des moteurs et machines agricoles que nous portions au Chili. A bord de l'abordeur, pas un cri, pas un mouvement, pas un homme visible au clair de lune. C'était incompréhensible. Engagés l'un dans l'autre, nos deux navires formaient bloc. Le commandant m'appelle à sa dunette. Comme dans sa hâte à quitter sa cabine il s'était vêtu trop légèrement, il frissonnait au froid terrible de la nuit australe. Mais il avait sa figure calme habituelle et ses yeux regardaient de tous côtés. Il faisait appel à toutes les ressources de son expérience d'officier pour nous sauver.

— Lescoat, m'ordonne-t-il, prend trois gars solides et tâchez de monter à bord de ce cargo. Voyez ce qui s'y passe. On croirait tous ces gens morts ! Pourtant leur machine fonctionne ? Préviens leur capitaine d'arrêter son hélice. Il nous rentre de plus en plus dans le corps. Est-il fou ? »

« J'entraîne Cariou, Le Hir et Dréano, hommes de ma bordée. Le vapeur était plus haut que nous et son étrave, qui nous avait fendu comme une hache, nous dominait. Grâce à la chaîne de son écuier, mes camarades et moi pouvons grimper sur son coffre ; juste à ce moment, notre abordeur fait machine arrière et se dégage. Nous voyons l'eau se précipiter en torrent avec un grondement de chaussée dans l'énorme blessure de notre *Eugène Fromentin*. Les canailles nous perdaient. Si le cargo était resté dans notre flanc dont il bouchait la plaie, il nous soutenait et empêchait l'eau de nous remplir. A bord de l'abordeur, nous ne voyions pas un seul de

nos a
haute
de lu
accos
accos
«
effet,
«
le lon
à flot
croisé
matel
ferme
seul
pières
singe
son ca
«
imme
n'ava
sans
l'effro
nous
qui e
Quele
comm
camb
moi,
L'eau
et mo
trouv
—
—
ment
l'Eug
poup
Je
spect
—
Lesco

nos assassins. En reculant, le vapeur nous fit arriver à la hauteur de la passerelle du commandant, très visible au clair de lune. Il m'aperçut et me cria trois fois : « Fais-les nous accoster à nouveau ! Fais-les nous accoster ! Fais-les nous accoster ! »

« Terrible de force, sa voix me ravagea. Je comprenais qu'en effet, seule cette manœuvre pouvait nous sauver.

« Le vapeur sans équipage continuait de reculer. Il « ragua » le long de l'*Eugène Fromentin* où l'eau s'engouffrait toujours à flots. Debout à côté de son second, le commandant avait croisé les bras. Alors je cours sur le pont à la recherche de ses matelots de quart et ne les trouve pas. Je grimpe à la passerelle fermée à cause du froid. Aucun officier n'était à son poste ; seul un nègre hébété tenait la roue du gouvernail. Ses paupières lui tombaient sur les yeux et il dodelinait sa tête de singe. Il était ivre. Il ne me comprit pas lorsque je réclamai son capitaine.

« Le Hir, Dréano, Cariou, après avoir cherché à travers cet immense charbonnier officiers et marins, me rejoignirent. Ils n'avaient aperçu personne sur ce cargo qui reculait toujours sans qu'on sût d'où cet ordre leur était venu. A ce moment, l'effroyable clameur de nos compagnons restés sur notre voilier nous fit frémir. Sous la poussée de l'air comprimé par le flot qui envahissait l'*Eugène Fromentin*, son pont venait d'éclater. Quelques-uns de nos camarades avaient été lancés à la mer comme par des ressorts. L'un deux, Mathurin Cariou, notre cambusier, frère de Herbot Cariou qui se trouvait près de moi, en se débattant lui criait : « Frère, jette-moi un filin. L'eau me glace ! Je ne peux pas nager. » Ah ! misère ! Herbot, et moi sur ce maudit vapeur tout en ferraille ne pûmes pas trouver un bout de cordage. On s'en mordait les doigts de rage.

— Mais, mon père ! mon père ! interrompit Jean angoissé.

— M. Berguerie était toujours à sa passerelle de commandement près de son second. Avec des craquements affreux, l'*Eugène Fromentin* acheva de se rompre en son milieu. Sa poupe se leva haut dans le ciel avant de piquer dans l'abîme.

Jean porte les mains à ses yeux comme s'il apercevait le spectacle d'horreur.

— Donc notre navire, éventré, piqua du nez, continue Lescoat. Ses cacatois, perroquets, volants, huniers, misaines,

la brigantine, arrachés à leurs vergues, flottaient tout blanches au clair de lune sur la mer où nous entendions hurler : « A l'aide ! Revenez ! Jetez des bouées ! On glace ! Je me noie ! Les canots ! Secours ! Adieu ! mère ! Ah ! mes petits ! »

Un sanglot interrompt Lescoat dont la bouche se tord :

— Je crie à Cariou, le Hir et Dréano : « Vite ! Vite ! faut trouver du monde, les secourir. » D'une écoutille sort un jeune officier à visage rose qui, pris de frayeur à notre approche, titube et s'affale en grand. Pouah ! il était ivre. A ce moment, la machine stoppe. Rien à obtenir de ce midship sans connaissance. Au poste d'équipage nous trouvons un ramassis de nègres, d'Hindous stupides de boisson. Ils ne nous comprennent pas. On dirait qu'ils ignorent l'abordage. Par gestes, nous les décidons pourtant à nous aider à mettre une baleinière à la mer. Lorsqu'ils commencent à la descendre sur ses palans, voilà qu'une douzaine de matelots anglais qui faisaient bande à part en cette nuit de fête, car ils ne se mêlent jamais aux gens de couleur, leur tombent d'abord dessus et, à coups de poings, veulent les empêcher de mettre à l'eau l'embarcation. Puis, ils nous comprennent et nous mènent au carré de l'état-major. Il était décoré de festons, de guirlandes en papier de couleur, de pavillons à signaux et du drapeau anglais. Sur les lambris de teck des souhaits de joyeux Christmas, des inscriptions pieuses sur l'âme, le devoir, l'honneur étaient piqués. Autour de la table encore chargée de plum-pudding, d'oie rôtie, de pâtés, de whisky, de gin, d'alcools de tous pays et d'une grosse Bible restée ouverte, cinq officiers appuyaient leurs têtes sur leurs mains croisées comme s'ils étaient en prière. Ils ne bougeaient pas. On les touche, on les secoue. Ivres morts, ils restaient pourtant dignes et, relevés de force, ils retombaient sans rien perdre de leur honneur. Leur commandant à cheveux rouges, réveillé, parut étonné d'avoir coulé sans le savoir le quatre-mâts français *Eugène Fromentin*.

« Il donna des ordres pour que les embarcations du *Highland* aillent sauver les naufragés. Mais lorsque nous atteignîmes l'endroit où flottaient encore quelques épaves de notre voilier, le froid avait tué ceux qui ne s'étaient pas noyés.

Les larmes silencieuses de Jean interrompent Lescoat, qui reprend :

— Vous auriez pu recevoir ces mauvaises nouvelles depuis

plusieurs semaines déjà, monsieur Jean, si les officiers du cargo ne nous avaient pas retenus à leur bord de force, sous prétexte qu'ils voulaient notre déposition verbale en Angleterre. Ils nous ont ramenés jusqu'à Londres avec des escales interminables. A la vérité, ils n'étaient pas fiers et cherchaient à retarder le plus possible leurs aveux et nos déclarations. Maintenant ces gens de mauvaise foi prétendent que, s'ils nous ont abordés, c'est parce que nous ne portions pas nos feux réglementaires. L'*Eugène Fromentin* n'étant pas signalé, il était tout naturel qu'un vapeur rapide pût lui rentrer dans le corps sans qu'il y eût de sa faute. C'est maintenant, nous, les victimes, qui serions responsables ! Mais mes camarades et moi avons su nous défendre et prouver que l'ivrognerie de tout l'équipage du *Highland*, du capitaine au dernier soutier, avait seule été la cause de notre malheur. Et nous réclamons justice au tribunal international maritime. Il faut que ces misérables soient punis (1) !

Comme le maître d'équipage voyait Jean lever les bras d'un geste fatal, il reprit :

— Punis ! Bien sûr, leur condamnation ne vous rendra pas votre père, mon pauvre monsieur Jean ! Sachez au moins que notre commandant est mort en héros. Il aurait pu se sauver en quittant son bord en canot, au premier instant de l'abordage. Il n'a pas voulu abandonner son beau voilier. En vrai commandant, il est resté le dernier sur notre *Eugène Fromentin* qui aurait d'ailleurs pu flotter longtemps s'il n'avait pas explosé. Et si moi et mes trois camarades avons échappé seuls au naufrage, c'est parce que votre père nous avait ordonné de chercher du secours sur le cargo anglais. Voilà toute la vérité ! Ah ! nuit de Noël ! Par si belle lune et calme plat ! Quel joyeux Christmas ! Ah ! Jésus ! Jésus ! Cher commandant ! Pauvres gars !

Lescoat toucha pieusement de ses doigts réunis son front, son cœur et ses épaules.

(1) Récit authentique du naufrage de l'*Eugène Schneider* par un vapeur anglais, la nuit de Noël, récit recueilli par l'auteur de la bouche du père du capitaine de l'*Eugène Schneider*.

LA PORTE DE L'ÂME

Ses bras en antennes, Jean marche à travers les meubles du salon Empire qu'il frôle au passage. Vêtue de noir, Aliénor Berguerie apparaît dans la pièce. Son tendre visage porte les coups de griffes de sa misère. D'un ton presque dur, Jean demande à sa mère de lui remettre tous les souvenirs qu'il leur reste de son père. Elle considère avec surprise son fils. A contre-jour de la fenêtre ensoleillée, sa chevelure en buisson ardent flamboie et son visage exprime une sorte d'ardeur désespérée.

— Te remettre ces objets, Jean, pourquoi cela ?

— Pour tâcher, en les touchant, de mieux comprendre celui que je n'aurai jamais vu, répond-t-il àprement.

Aliénor lui remet une lorgnette marine, une croix de la Légion d'honneur, une casquette à ancre et galons d'or, une canne d'ivoire sculpté, un petit portrait peint, deux diplômes de la Société centrale de sauvetage, le brevet d'officier, le cahier de Louis pendant son séjour à l'école d'hydrographie et son livre de bord.

Après les avoir respirés, l'aveugle les caresse avec pitié. Lorsqu'il met la lorgnette à ses yeux, sa mère sort du salon, ne pouvant plus supporter le spectacle de cet examen dérisoire. Puis Jean empaume la canne d'ivoire rapportée de l'Afrique équatoriale et sculptée dans une défense d'éléphant. Il tâte ensuite le portrait peint dont les reliefs de la couleur excitent son épiderme sensible, sans rien lui apprendre. Il pose la croix sur sa poitrine, essaie la casquette. Il frôle le cahier du bord dont il essaie vainement de surprendre l'écriture. Tous les objets examinés, flairés, il pense : « Maintenant que mon père n'est plus, je me rends compte qu'il fut seulement pour moi une voix intermittente qui, de loin en loin, au retour de ses campagnes se faisait entendre. Ma mémoire ne garde aucun souvenir de son visage. A peine me reste-t-il celui de son profil, car mon index frôla quelquefois son nez et son menton carré. Je ne l'ai donc pas réellement connu. Je me suis trouvé envers lui dans la position d'un fils enfermé dans un cachot et qui aurait entendu de loin en loin son père l'entretenir à travers une muraille.

« Mon oncle Chardonnière m'a expliqué la constitution

d'un œil. Il a essayé de me rendre sensible la perception et cette merveille, le regard. Un regard ! Son action immatérielle me semble difficile à comprendre. Le regard de mon père, de ma mère ; ce rayon parti de leur cœur et qui, lancé comme une flèche, ne m'est jamais parvenu, puisque les boucliers opaques de ma double cataracte l'empêchèrent de passer à travers mon iris jusqu'au nerf optique, qui eût communiqué sa vibration à mes centres nerveux.

« Mon père n'est plus et son amour véritable me restera donc inconnu, puisque je n'ai pas pu puiser dans ses prunelles les renseignements dont j'avais besoin. Et lui-même aura peut-être pensé en mourant : « Mon fils m'a-t-il aimé ou détesté ? Son visage aux traits glacés prouvait-il sa haine pour le père qui avait donné vie à un misérable aveugle ? »

LA LAURIÈRE

La cérémonie funèbre, commémorative de la disparition du commandant Louis Berguerie, avait ramené de Paris à Saint-Pierre le docteur Frédéric Chardonnière, oncle de Jean. Veuf de Germaine Lachenaud, sœur d'Aliénor, l'éminent ophthalmologiste habitait chaque été son manoir de la Laurière, près de Dolus.

Au sortir de l'église, après avoir observé son neveu avec une insistance singulière, il pria Aliénor de lui amener son fils dès le lendemain matin. Le doux visage de M^{me} Berguerie, tout macéré par les larmes jaillies pendant l'office funèbre, exprimait la surprise. D'un geste qui refusait une explication en présence de Jean, Chardonnière renvoya sa belle-sœur.

Tout cet après-midi, Aliénor anxieuse songe à l'ordre de son beau-frère. Qu'espère-t-il ? Ou que redoute-t-il ? Jean enlevé par une congestion cérébrale, une méningite ? S'il s'est tu, c'est qu'il craint le pire. Elle revoit le visage de Frédéric, sa puissante tête au front bombé dont la calvitie augmente encore la coupole entre les cheveux qui retombent comme des ailes sur les tempes. Deux profonds plis verticaux à la naissance de son nez fort et droit lui donnent un air de sévérité. Souvent rébarbatif, ce masque de savant charmait pourtant lorsque les yeux du bleu doré des céramiques persanes, yeux profonds, absorbants, compréhensifs, exprimaient la pitié après l'examen

d'un malade. Alors le visage volontaire de Chardonnière prenait cette douleur intelligente des philosophes de la science qui, ayant pénétré tout au fond des misères de cette vie, ne peuvent avoir que compassion pour ses victimes.

« S'il s'agit de la vue de Jean, pourquoi Frédéric n'a-t-il pas répondu à ma question ? réfléchit Aliénor. Ah ! je reconnais bien là son caractère. Il faut accepter ses ordres sans observations. Il jette à la porte le malade le plus riche qui prétend discuter et passe ses nuits auprès du pauvre dont un accident, — barbe d'épi dans l'œil, déchirure, — menace non seulement la vue mais la vie, car l'infection peut emporter le blessé en quelques heures. Mon Dieu ! redoute-t-il quelque complication dans le cas de Jean ? »

Cette nuit, Jean ne put s'endormir. Le contact des mains de l'oculiste sur son front le brûlait encore. Par instants, un espoir enthousiaste dressait le jeune homme dans son lit.

— Ah ! que mon oncle me tue ou qu'il me sauve, gémit-il, exaspéré. Je veux sortir de ma nuit, ou bien y rentrer tout à fait, corps et âme.

Le matin venu, Pierre Lachenaud conduisit en auto Aliénor et son fils à la Laurière, et repartit aussitôt pour ses ateliers du Château.

Des chênes déjà majestueux au temps de Richelieu et du siège de La Rochelle, chênes qui avaient ombragé les officiers de Louis XIII et du grand Cardinal, précèdent de leur avenue imposante la Laurière. Des pylônes surmontés de pots à feu et une grille aux armes des anciens barons ajoutent à la noblesse de ce manoir. Son corps de logis principal, à toiture de tuiles garance, est ouvert de grandes baies à petits carreaux. Des boutons de faïence dont les céramiques luisent au soleil marquent les extrémités du toit. Deux pavillons à hauts combles, couverts d'ardoises rechampies d'or par les lichens, sont flanqués comme des corps de garde. Un beau parc à magnolias, catalpas et une roseraie dans le goût de la fin du XVIII^e siècle, très disciplinée par ses ferronneries, entourent le manoir.

La grille surmontée des écus forgés des anciens seigneurs de la Laurière franchie, Jean et sa mère s'acheminent vers la maison à travers une allée de buis taillés en murailles que dépassent de temps à autre des as de pique et des boules de verdure. La rosée du matin mouille encore les feuilles et l'aveugle

en perçoit la fraîcheur. Et d'avoir ainsi un peu le sentiment des éléments de la nature lui donne une ivresse si pénible qu'il en pleure.

Un trouble extraordinaire émeut Aliénor et son fils. Quel destin se prépare ? Un Vendéen, au fin museau de rat, ratissait le sable. Il leur apprend que M. le docteur se trouve devant sa fuie.

Ils traversent le bois de lauriers d'Apollon qui donna son nom à la propriété. Leurs touffes géantes jaillissent du sable aquifère et aromatisent l'air. Des grèves voisines, le vent apporte les parfums de l'absinthe santonique, et la cadence des déferlements impose son harmonie au silence de la campagne. A l'orée d'une chèneaie dont les arbres montent comme des tours vers le ciel d'azur et d'argent mêlés, une fuie monumentale évoque un donjon médiéval. Devant sa porte en plein cintre à gros boudins surmontée de l'écu des sires de Laurière illustré d'un navire de haut bord, le docteur Chardonnière, étendu sur une chaise-longue, écrit, un carton sur les genoux. Au-dessus de sa tête chauve au front lumineux, les pigeons tournent des rondes, rentrent dans leurs alvéoles, jouent au bord des entablements. Quand ils volent à contre-jour du soleil, leurs ailes blanches, bleues, roses, grises, violettes, deviennent translucides comme des verrières.

L'oculiste a relevé ses yeux du même bleu doré que le ciel et suit les évolutions de ses oiseaux avec un bonheur qui adoucit son austère visage. Le craquement du sable de l'allée l'avertit de l'approche de M^{me} Berguerie et de son fils.

— Ah ! vous, mes amis ! Je vous attendais. Ces liens, quels paresseux ! Les enchantements d'Oléron vous feraient-ils dormir ? Moi, je veux voir chaque matin le soleil se lever sur la Laurière. C'est l'heure exquise. Les hommes ne l'ont pas encore souillée de leurs méchancetés. Il n'y a vraiment que l'aube et le couchant de délicieux, c'est-à-dire la jeunesse innocente et la vieillesse qui sait ; au milieu, l'action et ses cupidités.

« Asseyez-vous, Aliénor. Approche-toi, Jean. Allons ! souriez, mes amis. Le sourire, quel élixir de bonne vie ! Mon beau-père Lachenaud est un sage. J'aime ses sourires indulgents. Pourquoi ne vous a-t-il pas accompagnés ? Ah ! ses chantiers réclament sa présence. Pierre est infatigable. J'admire sa résolution. Il souffrirait de ne plus édifier ses navires. Moins coura-

geux que Lachenaud, j'aspire à prendre ma retraite dans cette Laurière et à ne plus fréquenter que mes auteurs grecs. Le grec, c'est mon violon, mais je n'en joue peut-être pas aussi bien que toi du tien, Jean. Approche-toi, petit.

Brusquement, l'oculiste saisit la tête du jeune homme et relève les paupières avec ses pouces. Il examine les yeux veloutés et en apparence très sains avec attention. L'aveugle frémit d'appréhension. Très pâle, Aliénor sourit avec l'air d'une croyante qui attend le miracle. Le docteur abandonne son neveu et, sans faire allusion à ce qu'il a cru diagnostiquer, reprend le cahier posé sur son carton en disant :

— Oui, dans quelques années, je ferai ma société des grands Anciens. Quelle atmosphère sereine l'on respire avec eux ! La raison humaine a-t-elle rien gagné depuis Socrate et Platon ?

Angoissés, M^{me} Berguerie et son fils trouvaient les paroles de l'oculiste sans aucune opportunité. Était-ce pour leur tenir ces propos qu'il les avait fait venir à la Laurière ? Quel original ! Cependant, le médecin, possédé par son sujet, continuait :

— Je me suis donné trois jours de congé avant de regagner ma clinique et je les emploie à traduire les *Vers d'or* de Pythagore. Ces préceptes resteront pour l'éternité les guides les plus sûrs. Tiens ! Jean, au moment où vous êtes arrivés, ta mère et toi, je transcrivais un passage qui t'intéressera sans doute. Je t'en donne la lecture :

« La clairvoyance. — Devenu clairvoyant, tu ne seras plus tourmenté de désirs illégitimes. Tu reconnaitras alors que les hommes sont créateurs de leurs maux. Les malheureux ! Ils ne savent pas que leurs vrais biens sont à leur portée, en eux-mêmes. Rares sont ceux qui savent se délivrer de leurs tourments. Tel est l'aveuglement des hommes qu'il leur trouble l'intelligence ! Semblables à des roues qui roulent au hasard, ils ne cessent d'être accablés de maux infinis. Car, ne soupçonnant pas la funeste incompréhension qui est en eux et les accompagne partout, ils ne savent pas discerner ce qu'il faut admettre de ce qu'il faut fuir sans révolte. »

Indignée par ce qu'elle croyait une cruelle maladresse de son beau-frère, Aliénor avait cherché plusieurs fois à l'interrompre. Comment ne comprenait-il pas qu'il torturait son neveu aveugle en lui citant ce verset de Pythagore ? Mais impi-

toyable, poursuivant peut-être un but secret, l'oculiste ajouta en tapotant sur l'épaule de Jean :

— La vraie cécité, c'est celle de l'esprit. Dis-toi donc que, grâce à ton admirable mère, tu possèdes le meilleur de cette terre, une pensée saine.

« Maintenant, mon ami, tu vas m'accompagner dans mon cabinet. Vous, Aliénor, restez ici avec mes pigeons. Depuis votre arrivée, vous n'avez pas eu un regard d'attention pour ces oiseaux. Sapristi ! ces bisets sont pourtant de race illustre. Tenez, ceux-ci à poitrine garance pâle et épaulettes blanches viennent de Saint-Marc de Venise. Ces autres pigeons dont le col vert doré vire au bleu turquoise et qui sont chaussés de corail furent rapportés de la mosquée de Sidi-Marez de Tunis. Là-haut ces colombins bordeaux à reflets d'acier brûlé, habitaient l'Arc de triomphe. Ils sont dignes d'admiration. Ah ! surtout ne venez pas me relancer à mon cabinet, Aliénor. Attendez-nous. Au diable les parents ! Je n'en veux jamais pour mes opérations ou même pour le plus bref examen.

Frédéric Chardonnière prend le bras de Jean et l'entraîne. Haletante d'émotion, M^{me} Berguerie s'adosse au tronc d'un chêne dont la ramure en mouvement semble balayer les nuages soufflés par la brise du large. Par douzaines les bisets vénitiens ou tunisiens qui connurent Saint-Marc et les blanches mosquées tournent en spirale, s'élèvent en pointe, ou reviennent d'un vol sibilant aux cases de leur fuite médiévale qui retentit au roucoulement voluptueux des colombes.

Aliénor défaillait au milieu de cette féerie et maudit la dureté de son beau-frère. Après quelques minutes, elle le voit revenir seul d'un pas dont la lenteur l'excède. Elle court à sa rencontre. La puissante face de Chardonnière s'attendrit quand il remarque la lividité de M^{me} Berguerie ; d'une voix sourde, il murmure :

— Je crois maintenant que je puis donner la vue à Jean, bien que son âge rende l'opération délicate.

Aliénor veut baiser les mains de l'ophtamologiste qui riposte, bourru :

— Rien n'est fait ! Je dis seulement que je tenterai l'ablation de cette double cataracte. Ensuite, nous saurons si nous devons nous réjouir ; aussi, je vous conseille de ne pas leurrer votre fils de trop grands espoirs : il a vingt ans ! C'est bien tard...

— Oh ! n'importe, Frédéric, je vous supplie de l'opérer, puisque vous croyez la chose possible. Savez-vous qu'il me faut lutter chaque jour pour l'empêcher de sombrer dans l'indifférence ? Cette bataille afin qu'il conserve le goût de vivre, penser, travailler, lire, jouer, se terminerait par ma défaite, mon fils deviendrait un innocent... peut-être même une brute. Depuis qu'il est un jeune homme, sa détresse devient plus forte que mon dévouement. Se croyant condamné par son infirmité à n'être pas aimé, — je le crois hanté par Simone Méré, — il éprouve un dégoût de plus en plus grand de son intelligence même. Il a des mots terribles pour regretter de n'être pas un imbécile privé de conscience. Ainsi donc, Frédéric, sauvez-nous !

D'un bleu de plus en plus clair à mesure qu'il entendait cette confession, les yeux de Chardonnière pénétraient jusqu'au cœur d'Aliénor, tandis qu'un sourire mélancolique abaissait légèrement un côté de sa bouche. Combien en avait-il entendu de ces appels désespérés de pères et de mères !

— Calmez-vous, dit-il d'un ton autoritaire. Vous me conduirez Jean à ma clinique de Montrouge. Soyez discrète. Inutile de parler de cette opération aux Oléronais. Afin d'éviter à Jean une cruelle dépression nerveuse, si le résultat ne répond pas à mon attente, persuadez-le qu'il ne s'agit pas de guérison totale, mais d'une amélioration souhaitable. Maintenant, allons le chercher.

CHARLES GÉNIAUX.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

ESQUISSE

D'UNE DOCTRINE COLONIALE

FRANÇAISE

III ⁽¹⁾

L'ALGÉRIE. SON RÔLE ACTUEL ET FUTUR

La frontière des Kroumirs une fois franchie, parmi un entassement de montagnes, véritable éboulis catastrophique, et comme nous débouchions sur la plaine algérienne, les yeux fixés sur une haute ligne de crêtes étincelantes de neige sous le soleil, je sentis naître et grandir peu à peu en moi la certitude que cette terre allait m'apporter la réponse à la question qui avait déterminé mon voyage : quels sont les procédés et les méthodes qui assureront les meilleures chances de succès à l'entreprise de la colonisation française dans le monde ?

L'Algérie, où nous pénétrons, est en effet une terre-maîtresse ; nous sommes en présence de réalisations définitivement acquises, dont les traits, après cent ans d'essais et de durée, se trouvent, — dans un devenir constant, — suffisamment fixés. Les résultats acquis sont là. Même les fautes commises, dénoncées par une ardente critique et enregistrées par l'histoire, servent de leçon et d'enseignement (2).

(1) Voyez la *Revue* des 15 juillet et 15 août.

(2) Je crois devoir faire observer que je me tiens de parti pris en dehors de toute polémique, pour ne considérer les résultats que dans leur ensemble. Le Recueil si intéressant publié par le gouverneur général de l'Algérie et qui donne les comptes rendus de la « Colonisation rurale », après avoir exposé les critiques autorisées des divers systèmes de peuplement, fait cette observation

L'Algérie, aînée de la famille des colonies françaises modernes, est en mesure d'apporter à la métropole fondatrice, pour la grande entreprise éparse sur la planète, le concours de son expérience, de sa maturité, de son autorité.

On s'en aperçoit du premier coup d'œil, l'Algérie n'est pas seulement une colonie prospère, c'est un État, une société d'une forme nouvelle, avec un esprit à soi; c'est une création originale, annexée à la civilisation avec un succès et une rapidité extraordinaires, si l'on se réfère à la lenteur habituelle de l'histoire. Je n'ai pas à reprendre l'exposé cent fois fait de la réussite algérienne; deux grandes manifestations récentes, la célébration du Centenaire et l'Exposition coloniale de Vincennes, l'ont mise et remise en pleine lumière. L'opinion est saturée de pittoresque et de statistiques; une énorme bibliothèque algérienne est sur ma table et, s'il fallait seulement énumérer les titres de tant d'ouvrages utiles, précieux, remarquables, un volume n'y suffirait pas.

A la suite de mon nouveau et dernier voyage, j'entends me borner à signaler, parmi les manifestations heureuses du génie constructeur français en Algérie, celles qui ont en elles une puissance d'enseignement, une force exemplaire et persuasive; je voudrais surtout déterminer le rôle actuel et futur de l'Algérie en tant qu'aide et associée de la métropole dans l'extension de sa puissance colonisatrice

L'Algérie, colonie méditerranéenne.

Ce qui distingue d'abord l'établissement algérien et qui aida le plus à son rapide succès, c'est la proximité de la mère-patrie. En quelques journées jadis, en quelques heures aujourd'hui, le colon est rendu sur l'autre rivage; il n'a rien à changer ni à sa nourriture, ni à sa boisson, ni à son vêtement, ni à ses habitudes, ni à son outillage, ni à ses procédés d'existence pour entrer dans une vie qui, quoique transplantée, ne le déracine pas et le laisse même à portée du foyer familial. Cette colonie ne lui apparaît que comme un prolongement de la mère-patrie; et cependant il y obtient d'emblée les mêmes avantages que s'il avait émigré en quelque loin-

qui s'applique, sous tous les régimes, aux systèmes les plus sûrs d'eux-mêmes :
 « La vérité ne s'enferme pas en une seule formule... Shakespeare a dit : « Dans toute erreur, il y a une part de vérité. » (T. II, p. 114.)

taine Amérique, puisqu'il débarque, après une si courte traversée, sur une terre d'une étendue sans bornes et d'une rare fertilité. Au premier coup de pioche, il rencontre, sous la brousse, soit la terre primitive, soit « le grenier de Rome ».

Autre avantage inappréciable, cette terre n'a rien de réellement exotique, ni dans son climat, ni dans sa production. Le colon n'a pas à se déshabituer des cultures ancestrales, ni à courir le risque d'une adaptation difficile ou d'une tâche insolite: les céréales, l'élevage, les jardins seront, ici comme là-bas, l'emploi de son activité journalière et, par une attention insigne de la nature, la plante qui est, depuis le lointain des âges, la richesse de la France, la vigne, va naître sous ses pas dès qu'il se sera saisi du sol, et ce don providentiel le fixera sur un champ qui n'est que l'agrandissement inespéré du vignoble paternel.

La géographie est dispensatrice de richesses non moins que le sol lui-même : sur le rivage méditerranéen opposé à la côte provençale, l'Algérie est située sur le grand chemin de la civilisation : Tyr, Carthage, Marseille, les Colonnes d'Hercule jalonnent cette voie maritime ouverte entre les plus vieilles terres habitées et colonisées. Quand la flotte débarqua l'armée française à Sidi-Ferruch, la navigation s'était, il est vrai, déshabitée de ce rivage; Alger n'avait d'autre port qu'une anse de fortune, asile des pirates; le rivage et la contrée s'étaient dissociées de l'humanité. Or, à peine soumise, elle reprend le rôle auquel la nature l'avait destinée; des ports nombreux et spacieux s'y abritent, depuis Tunis et Bizerte jusqu'à Nemours et Casablanca; des constructions toujours accrues sont toujours insuffisantes. 40 000 navires, près de 50 millions de tonnes de jauge, tels sont les chiffres du trafic maritime en Algérie et par l'Algérie. Depuis l'établissement français au Maroc et surtout depuis l'aménagement trop retardé des voies ferrées et des routes, Oran dépasse presque Alger, puisque son port a reçu 41 000 navires avec 49 millions de jauge et un trafic de marchandises de 3 millions 600 000 tonnes, en 1928, Alger ne comptant que 9 000 navires, avec un trafic de près de 4 millions de tonnes. Bougie, Bône, Mostaganem, Arzew, Nemours sont en plein essor. L'Algérie, rendue à sa destinée primitive, est une des étapes du trafic

maritime universel; venant de toutes les parties du monde, paquebots et cargos y atterrissent.

Par les voies de terre, par les voies de mer, par la voie des airs, l'Algérie est à la croisée de tous les grands chemins du monde. De Paris, de Londres, de Bruxelles, de Genève, les routes du Tchad, du Niger, des Grands Lacs, de Tananarive et du Cap se détachent ici des lignes qui prennent leur vol vers Dakar, l'Amérique, Rio-de-Janeiro, Montevideo, Buenos-Ayres. A peine peut-on entrevoir le prodigieux mouvement de communication et d'échanges qui se fera sous peu en ce point extrême des climats tempérés, par 5° est de Greenwich et 36° nord de l'Équateur.

Les deux populations algériennes.

L'Algérie est peut-être le seul pays du monde où une population autochtone et une population d'apport s'accroissent simultanément d'un rythme semblable, tendant à les faire avancer du même pas, dans une même formation, avec un même but et les fondant ainsi en un alliage fluide et résistant; selon l'expression employée par un publiciste averti, M. Jules Rouanet, l'Algérie est un *creuset de races*. Une race naît dont les fils, soit indigènes, soit français, nourris aux sucs de la terre africaine, se trouvent à la fois français et africains.

La population de l'Algérie est de 6 661 240 habitants se dénombrant ainsi qu'il suit :

Sujets musulmans français	5 548 236
Citoyens français et naturalisés	733 242
Espagnols	409 821
Italiens	26 163
Anglo-Maltaï	3 700
Autres étrangers	40 078

En ajoutant la population comptée à part, en dehors des éléments municipaux, le total s'élève à plus de 6 700 000 habitants.

Dans l'intervalle des deux derniers recensements, 1926-1931, la population musulmane a augmenté de 436 653 unités, et la population européenne a augmenté de 50 418 unités. Le rythme d'accroissement est donc sensiblement le même. Mais, fait digne de toute attention, malgré les avantages qui en résulteraient pour eux, les indigènes ayant demandé et obtenu

la naturalisation française sont à peine au nombre de 6 000 sur 5 millions et demi de musulmans. C'est dire que chaque race reste, l'une à l'égard de l'autre, sur ses positions; l'assimilation volontaire est à peu près nulle.

Le chiffre des Français, tant originaires de la métropole que nés en Algérie ou étrangers et musulmans naturalisés, est de 733 242, y compris plus de 100 000 israélites. La population européenne au total compte plus de 900 000 âmes.

Dans les centres urbains les proportions sont les suivantes : Alger compte 257 122 habitants dont 141 533 français d'origine; Oran 163 743 habitants dont 92 012 français d'origine; Constantine 104 902 habitants dont 41 634 français d'origine et un énorme appoint de 36 000 naturalisés ou israélites. Ainsi les centres urbains, dont l'influence s'exerce avec une autorité particulière sur les destinées d'un pays, groupent des Français en nombre supérieur à toutes les autres fractions réunies.

Comment le contact entre les deux parties de la population algérienne, les 5 millions d'indigènes d'une part et le million de colons d'autre part, tend-il à s'établir après cent ans de cohabitation? Question dont la solution est en marche et se cherchera durant de longues années encore dans une lente et comme imperceptible évolution. En fait, l'union existe; la paix sociale, établie depuis de longues années, l'organisation du travail en commun, l'acceptation des charges publiques, l'accroissement indéniable d'une aisance accrue dans une activité commune, et, — avec une vigueur, un accent qui l'emportent sur tout le reste, — le dévouement mutuel, la fraternité d'armes qui a uni les deux portions de la France africaine au cours de la dernière guerre, ce sont là des faits patents, nés eux-mêmes d'une situation fortement établie.

Un travail puissant d'unification s'est accompli. Deux forces sociales, si différentes, vivent côte à côte et inclinent de plus en plus leur parallélisme vers un but commun; il se crée, non pas tant un seul peuple qu'une grande famille, chaque membre de la famille gardant toutefois sa nature propre, la tournure, la conscience de son individualité. J'évoquerai, à ce point de vue, une de ces observations substantielles dont M. Raymond Aynard a nourri son beau livre : *l'Œuvre française en Algérie*. Parlant du caractère des musulmans algériens, il écrit : « C'est un côté bien attachant de ce

caractère que l'aptitude à servir avec cœur, à se dévouer corps et âme au maître donné par la nature ou par le hasard : père, aîné, grand de la tribu ou chef militaire. Instinct presque animal chez les plus humbles, ou formé de l'esprit religieux chez les plus nobles âmes, c'est à coup sûr un penchant important qui actuellement fortifie notre armée indigène, et qui pourrait être canalisé au profit de notre action administrative et politique. » Il est « canalisé » en fait ; il se manifeste dans l'esprit de paix, de discipline, dans cette collaboration assidue des Délégations financières et du Conseil supérieur qui apporte au Gouvernement général de l'Algérie le concours d'une organisation intérieure sans polémiques bruyantes et sans partialités atroces. La confiance mutuelle est dans l'air, si l'on peut dire, et cette pratique est plus précieuse et plus efficace que si on la trouvait seulement inscrite dans « ces fameuses trente mille lois ».

Tout le sol algérien, toute la prospérité algérienne proclament cette mutualité confiante, et, depuis que l'échange du sang versé sur la frontière de l'Empire y a mis le sceau, le pacte est conclu devant l'histoire ; son autorité ne fera que s'accroître par la force du temps et de la coutume.

Les efforts faits pour aboutir à ces résultats et les résultats eux-mêmes ont été l'objet, de la part du gouvernement général, d'une étude attentive à laquelle toute l'Algérie laborieuse a apporté la plus intelligente collaboration, c'est le Recueil consacré par la grande Enquête du Centenaire à la « colonisation agricole ». Tous les problèmes sont abordés et exposés avec une sympathie active, une lucidité féconde qui, si je puis risquer le mot, s'introspecte elle-même. Peuplement, céréales, viticulture, hydraulique, santé publique, assistance morale et religieuse, rôle de la femme dans la colonisation, enseignement primaire, enseignement des indigènes..., tableau, non d'une terre qui meurt, mais d'une terre en plein élan de vie.

A l'étude sur l'enseignement primaire, j'emprunterai seulement quelques chiffres : « En 1928, 110 947 élèves ont fréquenté les écoles primaires élémentaires. L'enseignement indigène, qui comptait 3 172 élèves en 1882, comptait 63 166 élèves en 1928 ; l'enseignement primaire des filles indigènes s'organise partout pour répondre à l'appel des indigènes eux-mêmes, notamment en Kabylie ; les établissements dirigés par les sœurs

ont une avance sensible et frappent par le caractère de tolérance réciproque entre les deux éléments. Les agglomérations indigènes du sud et de l'extrême-sud ont aussi leurs écoles (Négrine, El Oued, Ouargla, Ghardaïa, Colomb-Béchar, Timimoun, El Goléah). Dans les villages les plus reculés, on rencontre des enfants parlant correctement le français. »

Est-il nécessaire de faire remarquer à quel point la connaissance parallèle des deux langues, le français chez les indigènes, l'arabe chez le fonctionnaire et le colon, est un élément capital de copénétration et de pacification ? Si l'interprète avait disparu, l'arabe et le français, selon le mot d'Abd-el-Khader, *se prêteraient l'oreille*. Un autre résultat est obtenu au point de vue de l'amélioration des conditions du travail et de la production : partout un enseignement agricole et manuel est adjoint à l'enseignement primaire ; ainsi se justifie une remarque du rapport officiel visant, non sans ironie, la métropole : « Je pense, et je ne suis pas seul de cet avis, que les écoles rurales d'Européens devraient s'inspirer des programmes d'enseignement agricole et manuel appliqués dans les écoles d'indigènes en Algérie. »

Le développement de la richesse algérienne tient en grande partie à cette collaboration volontaire des éléments divers de la population. Quelques chiffres seulement, pour indiquer à quel point la prospérité de l'Algérie, reine de l'Afrique du Nord et de toute l'Afrique, a su résister à la dépression universelle : « C'est l'Afrique, déclare un document officiel relatif à l'année 1931, qui présente la meilleure situation commerciale, malgré le ralentissement général des affaires. La moins-value des échanges de l'Algérie n'a été que de 7 pour 100 par rapport à 1930 et 4 pour 100 par rapport à 1929 ; le déficit de la balance commerciale (20 pour 100), s'il a été supérieur à celui de 1930 (4 pour 100), n'a pas dépassé en valeur relative celui de 1929. Si l'on envisage les seules transactions avec la France, on constate que l'Algérie, la Tunisie et le Maroc ont entretenu avec la métropole un commerce de 10 milliards 58 millions de francs, soit 800 millions de moins qu'en 1930. Cette diminution, qui représente seulement 7 pour 100 du chiffre d'affaires de 1930, peut être rapprochée de celle des transactions de la France avec les autres pays qui s'est élevée à 26 pour 100 ;

une telle comparaison fera ressortir l'intérêt de l'Afrique du Nord et l'élément de stabilisation qu'elle constitue en cette période de crise. Elle a été, en fait, *le premier client de la France* avant l'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne et la Suisse, avec un chiffre d'achats de 5 milliards 632 millions; ses ventes, qui ont porté sur 4 milliards 407 millions, en ont fait le *deuxième fournisseur* après l'Allemagne, avant les États-Unis, la Grande-Bretagne et la Belgique... »

Le premier semestre de 1932, loin de marquer un fléchissement, indique au contraire une vigoureuse défensive contre le « défaitisme économique »; et l'on ne peut que partager la confiance du gouverneur général, s'adressant, en mai dernier, aux délégations financières : « L'équipement de la colonie se poursuit d'une manière continue, selon un rythme régulier et qu'il y a intérêt à ne pas interrompre... Les importations, il est vrai, continuent à diminuer surtout sur les matières minérales et les objets fabriqués (il n'est pas douteux que la concurrence des produits allemands, favorisés par un traité de commerce où les intérêts français ont été positivement sacrifiés, contribue grandement à cette persistante diminution). Mais, ajoute le gouverneur, les exportations ont augmenté assez sensiblement pendant le premier trimestre de 1932. Elles sont de 872 millions contre 660 millions pendant le premier trimestre de 1931. Le chômage diminue. Les grands établissements de crédit algériens sont aussi des indices favorables »... La conclusion se dégage le plus simplement du monde : « Ces résultats sont réconfortants. Ils montrent l'équilibre maintenu par l'Algérie au milieu des secousses économiques qui troublent l'ensemble des nations. » Ils montrent aussi la stabilité de ces résultats venant de la collaboration des éléments métropolitains et indigènes sous la direction du gouvernement général avec le concours des Assemblées algériennes.

La terre parle.

J'ai donné, en particulier pour la région de Sétif, l'impression de prodigieux développement et de fécondité réglée que présente l'Algérie dès le premier regard; c'est une ascension continue vers une richesse croissante, quoique très éloignée encore de ce qu'elle fut au temps des Romains. A partir de

Sétif, en gagnant Alger, la vallée de la Mitidja est, comme on le sait, un des miracles de la colonisation française. Après qu'on a franchi la région des montagnes, qui garde encore par places cet aspect rude et décharné qui parut si décourageant aux premiers colons, et dès qu'on pénètre dans la plaine autour de Palestro, la vue s'étend sur un immense panorama champêtre où la vie ruisselle. Une seule et même vigne, si l'on peut dire, s'est installée le long de la voie ferrée et, par centaines et centaines d'hectares, occupe la vallée, gagne la montagne, se glissant aux moindres coins utilisables et s'y répandant en une perfection de culture presque accablante. Des attelages de mulets et de bœufs font un va-et-vient inlassable dans le plant vigoureux qui pompe le soleil, fendant l'humus, l'approfondissant, l'enrichissant au contact de l'air, pour que la plante emmagasine le sucre et l'alcool de la puissante pénétration solaire. Fermes, cheptels, vergers, tout est à l'unisson : la clameur du travail et de l'allégresse résonne en vibrations brûlantes sur ces longues terres.

Or, ces terres, qu'étaient-elles, il y a à peine un demi-siècle ? Personne ne répondra mieux à cette question que l'un des chefs de la population indigène, l'agha Bou-Médine, adjoint au maire d'Alger, dans les paroles qu'il adressait à M. Doumergue, président de la République, lors des cérémonies du Centenaire : « En parcourant nos campagnes, vous pourrez mesurer l'œuvre splendide réalisée ici par l'effort judicieusement conjugué de nos vaillantes populations françaises et indigènes. Vous verrez, monsieur le Président de la République, qu'à la place des marécages d'autrefois, insalubres et meurtriers, des campagnes ravissantes s'étendent à l'infini, entourant d'une ceinture de verdure et de fleurs, d'un rayonnement de richesses et de gaieté, des cités magnifiques ; vous verrez des routes, des écoles, des hôpitaux, de coquets villages partout. Vous verrez aussi, — chose que nous tenons à proclamer bien haut et dont la France peut se glorifier, — vous verrez, dis-je, cette harmonie complète qui règne parmi les populations algériennes... »

Et partout le même effort, la même union, les mêmes résultats, les mêmes légitimes espérances. Que l'on évoque le tableau de Djemila !... Ce que fut cette terre jadis, elle va le redevenir. Que ce soit la richesse « terrible » des céréales,

selon le mot d'un colon de Sidi Bel Abbès, que ce soit la splendeur de Tlemcen, l'essor prodigieux de l'Oranais soulevant à bras tendu l'Aurès lui-même, que ce soient les vergers de Tiaret, les palmiers de cette perle du désert, Figuig, vision inoubliable de mes premières errances africaines, que ce soient les orangers de Saint-Denys du Sig, le bled inépuisable de Bouffarik, que ce soit l'œuvre des colons ruraux ou des colons citadins, qu'il s'agisse d'huiles ou d'alfa, de primeurs ou d'élevage, de phosphates ou de transhumance, d'industries maintenues ou de créations multipliées, de trafic ou de crédit, l'Algérie s'offre dans une plénitude d'existence qui saisit l'avenir, n'étant encore qu'une étape.

Pour célébrer une telle victoire de l'attelage à deux, le beau génie arabe a trouvé les accents de l'antique poésie. Le même agha Bou-Médine dit : « La population musulmane tout entière est heureuse de participer au couronnement d'un siècle qui a consacré sa résurrection à une vie meilleure, au progrès, à la civilisation... Sa destinée est faite désormais : pour la France, avec la France toujours ! Son désir est de devenir de plus en plus française, *de voir son pays glisser tous les jours de quelques lieues de plus sur ce mince bras méditerranéen pour aller rejoindre, et se confondre avec elle, cette France* qui nous est chère et que nous voulons la plus grande, la plus belle, la plus forte des nations. L'idéal des musulmans est d'être de véritables fils qu'aucune doctrine ne trouble, toujours prêts pour l'ultime sacrifice. »

A des déclarations si belles la métropole peut répondre, non sans fierté, par d'autres paroles inspirées par l'Algérie aux premiers colons de Bouffarik dès 1842, et qui sont inscrites sur le monument de la commémoration : « Monsieur le gouverneur général, si, cédant à nos vœux, vous daignez nous accorder les faveurs que nous vous demandons, *nous nous faisons forts de démontrer, après un an de sécurité, ce qu'on peut faire dans ce pays avec de bons bras et du cœur.* »

Alger capitale coloniale.

Alger n'est pas seulement une belle et noble ville, c'est une capitale, elle est la *tête* du grand corps colonial français. A Alger, la colonie pense et elle pense *colonial*... Nous touchons au but. Inutile d'insister sur les beautés anciennes et les

transformations modernes d'*Alger la Blanche*. La ville s'est dilatée jusqu'à monter à l'assaut de toutes les hauteurs environnantes. Reconnaissons que ce qu'elle a perdu en pittoresque par l'escalade de ses maisons jusqu'aux vergers que nous parcourions, il y a trente ans, à Mustapha supérieur, elle l'a gagné dans l'amplitude de ses vibrations accrues et dans la conscience de sa grandeur exhaussée.

Me permettra-t-on de dire que le débordement d'une telle ascension a détruit bien des choses exquisés et que ce qu'il a mis à la place n'est pas toujours sans reproche? On a bâti là-haut, à la ligne de crête, un monument à la « paperasserie administrative » (vieille ennemie, comme on sait, de la colonisation algérienne) qui est un véritable scandale cubique : il déshonore cette beauté sans pareille qu'était jusqu'ici « la carrière de marbre ».

Laissons cela ! Une bâtisse n'est pas une ville. Alger, dans son renouvellement total, donne, en vérité, un sentiment de tenue et de vigueur animée où s'affirme sa qualité de ville-chef. Il règne ici une volonté d'unité, unité par une fusion plus intime avec la métropole, unité par la fusion entre eux des éléments de races, de religions, d'intérêts, de sentiments locaux : penser et agir énergiquement en commun.

Une visite au gouverneur général, M. Jules Carde, me permet de saisir, en leur élan naissant, ces initiatives nouvelles, filles du temps, mais aussi dues aux jeunes équipes, filles de la colonie elle-même. Pour la première fois le nouveau gouverneur de l'Algérie est un « colonial », un colonial cent pour cent. Dans une de mes visites antérieures à Alger, m'étant trouvé par hasard en pleine période électorale, j'avais souffert, plus que je ne puis dire, de me sentir opprimé par les pires passions politiques métropolitaines ; c'était aux jours fameux de la candidature Drumont. Aujourd'hui, toujours par hasard, j'arrive encore en pleine période électorale, et c'est le calme, la paix de la rue et des esprits, tout au plus une polémique de presse un peu vive et qui n'agite guère que quelques coteries de « spécialistes » attardés.

L'émotion n'est plus là. Et, sur une question que je pose, il devient évident pour moi que les vues et les intérêts, se détachant des polémiques verbales, se portent vers les problèmes économiques, l'équilibre financier, une juste harmonie

dans les relations entre les nécessités métropolitaines et les aspirations coloniales.

Le gouverneur général actuel n'est plus un homme politique, un administrateur métropolitain, un partisan dont on a récompensé le savoir-faire électoral; non, il appartient à l'élite d'un personnel technique hiérarchisé, ayant eu, tout le long de sa carrière, le souci dominant d'appuyer la grandeur expansionniste de la France sur l'union des races et le progrès simultané des colons et des indigènes. Proconsul, dans le sens romain du mot, c'est-à-dire lieutenant d'Empire, avec pouvoirs propres, il se propose de consolider le présent, de préparer l'avenir en faisant appel au concours mieux éclairé de l'opinion métropolitaine (qui se doute à peine de ce que lui est l'Algérie) et en inspirant à l'Algérie elle-même une meilleure connaissance de sa place dans l'œuvre française et dans le champ immense de nos intérêts mondiaux. Les deux éducations se formeront ainsi l'une par l'autre. Les colonies ont, en somme, créé leur propre personnel; elles ont développé chez ceux qui les connaissent et les aiment, pour y avoir consacré leur vie, les aptitudes dont elles ont besoin : hommes de l'Ultramar et non des mares stagnantes, ils voient l'Empire qui leur est confié dans ses rapports avec « toute la terre » et ils s'élèvent, pour un plus haut bienfait, sur un plan neuf et vers de nouveaux horizons. C'est ainsi, pour mettre les points sur les *i*, que M. Carde m'annonce la prochaine organisation, en Algérie, d'un service d'hygiène collective, s'inspirant des admirables résultats obtenus au Cameroun, en A. O. F., au Congo, de telle sorte que la sauvegarde de la main-d'œuvre africaine passe au premier rang de ses préoccupations : demain, on fera pour la sauvegarde de la race dans toutes nos colonies ce qu'aucun pouvoir n'oserait entreprendre en France ! C'est ainsi que M. Carde m'annonce le départ prochain d'une Commission d'études agricoles qui s'embarque pour le Canada, les États-Unis, l'Argentine et les Républiques latines de l'Amérique du Sud, en vue de rechercher les méthodes culturales et commerciales qui donneront à la production et aux débouchés algériens un élan modernisé. Mesures détachées d'un plan d'ensemble et venant de ces conceptions « impériales » qui font l'objet de notre entretien; et nous voilà précisément en présence de cette doctrine nouvelle de l'expansion française que la

France cherche, et que ces Français qu'elle a su choisir s'appliquent à pratiquer avant qu'elle en ait elle-même une claire conscience.

Il ne s'agit plus uniquement, entendez-le bien, de cette « mise en valeur économique », qui fut le premier terme de ces légitimes préoccupations : une colonie, et surtout une colonie-chef comme l'Algérie, n'est pas seulement un lieu de profits ou un comptoir d'échanges ; son activité s'unit au rayonnement intellectuel et moral de la France sur les terres satellites entraînées dans le système.

*L'intellectualité algérienne dans ses rapports
avec l'expansion française.*

Lors de mes premières visites, il n'existait guère en Algérie d'activité intellectuelle : la colonie travaillait pour vivre, *primo vivere*. C'est en 1880 seulement, sur la proposition de Paul Bert, qu'ont été inaugurées les premières « écoles supérieures » d'Alger ; et ces écoles elles-mêmes n'ont été élevées au rang de facultés et groupées en Université, qu'en 1910... Vingt ans seulement, mais quelles abondantes moissons ! Sans insister sur ce qui s'est accompli dans l'enseignement supérieur proprement dit et pour la formation d'une jeunesse qui touche à la virilité, je considérerai surtout, aujourd'hui, le concours apporté par l'intelligence algérienne à l'entreprise coloniale.

Fait caractéristique, dans l'ordre littéraire proprement dit, poésie, roman, théâtre, critique, fantaisie, le génie algérien ne s'est pas affirmé. On dirait même que, depuis Pierre Loti, le romantisme exotique métropolitain s'est détourné d'une terre qui ne lui offrait plus ni rencontres singulières, ni oripeaux multicolores. Déjà les romans de M. Louis Bertrand ont pris un caractère d'observation historique et ethnique qui signale une orientation nouvelle. En revanche, une magnifique enquête scientifique a entrepris de sonder à fond le sous-sol de notre domaine colonial et de creuser jusqu'aux couches profondes sur lesquelles s'étaient appuyées les constructions antiques. Les René Basset, les Masqueray, les Gsell, les E.-F. Gautier, les frères Marçais, les Esquer, les Augustin Bernard, se sont donné pour mission de découvrir et d'exposer ce qu'une telle enquête peut apporter à l'expérience coloniale de connaissances, de traditions efficaces, de hautes

directions. Savoir discerner les origines des races, leurs caractères, leurs mœurs, étudier les langues, la religion, le droit, signaler les erreurs dangereuses, indiquer les problèmes à résoudre, guider les utiles desseins et les soutenir par les exemples du passé, en un mot éclairer la politique par la science, faire dire par nos colonies elles-mêmes ce qu'il leur faut, et arracher à la terre la réponse de la Pythie, tel fut le programme parfaitement conçu et ordonné auquel se soumettent les travailleurs de ces équipes nombreuses et disciplinées. L'Algérie n'a eu qu'à s'interroger elle-même pour s'instruire et instruire la métropole ; elle ne paye plus seulement en céréales, en vins, en deniers et en courage, elle paye aussi génie comptant ; elle prend rang de terre initiatrice (1).

L'Algérie colonisatrice.

Grand fait historique, insuffisamment remarqué : comme suite à l'établissement de la France en Algérie, l'Empire colonial français s'est trouvé, d'un coup de baguette, tiré des limbes. La première naissance en amena d'autres. Les forces organisées qui s'étaient élancées sur la terre africaine développèrent, rien que par leur existence et leur activité, un afflux vital qui chercha lui-même à se répandre et à donner la vie : « L'élan de vie, dit Bergson, consiste, en somme, en une exigence de création. »

Or cette terre restait encombrée de « barbaries » qui appelaient d'instinct une règle, de caravanes perdues malfaisantes parce qu'elles étaient sans guides. D'instinct, une mission d'ordre, une « exigence de création » se tournaient vers elles pour leur apporter le souffle qui les rendrait à la loi et à la vie.

Au premier rang des forces créatrices disponibles en Algérie, il y avait l'armée. « L'armée d'Afrique », école trop méconnue de discipline, de dévouement, de sacrifice, de gravité. Vivant sur le qui-vive ou sous l'embûche, ces soldats au front soucieux sont toujours en alerte, leur regard circulaire toujours tendu. En dépit d'une légende que de plates polémiques

(1) Voir l'importante publication *Histoire et historiens de l'Algérie*, avec introduction de J. Gsell, publiée par les soins de la *Revue historique*, Alcan, 1931, in-4°.

civiles accréditèrent, les cadres algériens ayant reçu le suprême héritage de la tradition napoléonienne, se distinguèrent, — ne parlons pas du courage, — par l'application au travail, la perspicacité psychologique, un exercice constant de l'autorité juste et tolérante, par un absolu désintéressement. L'on ne saurait dire que cette armée fut une école de grands capitaines, mais elle fut une élite de braves gens. Une autre légende non moins répandue par les plus basses ambitions, et maintenant refoulée du pied par l'histoire, calomnie non moins atroce-ment l'œuvre des bureaux arabes. On ne peut que rendre hommage à ce que représente, dans la lente pénétration au cœur de la dure Afrique, le travail persévérant et anonyme de ces officiers perdus, avec un petit poste, à la limite de plus en plus flexible de notre occupation saharienne. C'est par ces hommes que la France se fit connaître et conquit pacifiquement le prestige d'une « grande tente ». Le simple galon d'un sous-lieutenant faisait de son képi une couronne et acquit cette autorité de « l'ainé » dont parle M. Raymond Aynard. L'intuition du chef accepté devinait le moment précis où s'ébranlait vers la France l'adhésion.

Et, parmi les hommes du haut commandement, combien à citer qui furent de fervents pacificateurs, de sages organisateurs, et qui, en dépit des erreurs gouvernementales et parlementaires, tinrent la main à ce que leur victoire ne se tournât pas en abandon et en faillite : Bugeaud, Lamoricière, Margueritte, Vallée, Mac Mahon, Changarnier, Cavaignac, Chanzy, Hano-teau, Vuillot, Roches, l'illustre famille des Mangin, Laperrine. Nombre d'entre eux furent de perspicaces interrogateurs de la géographie, de l'histoire, de la langue, de la religion, hommes d'action et hommes d'étude. Comment oublierait-on que Faidherbe, Borgnis-Desbordes, Saussier, Duchène, initiateurs au Sénégal, au Niger, en Tunisie, au Dahomey, au Tonkin, à Madagascar, et le plus miraculeux de tous, Lyautey au Maroc, sont des soldats d'Afrique ?

L'armée eut en Algérie une puissance de création à la romaine : par elle, la colonie est ce qu'elle est, avec un je ne sais quoi d'indéfinissable qu'elle a reçu de ses origines en forces : un esprit de réalisation, de patience, d'endurance et d'audace, — un esprit soldat.

Du soldat au colon, c'est par des nuances infiniment

variées que le temps a tissé sa trame et enchaîné une descendance ; elle existe avec ses traits héréditaires que j'essayais de déterminer il y a trente ans et qui, sauf de légères retouches, restent semblables et ressemblants : « Rien qu'à l'aspect, on distingue ces nouveaux Français ; les hommes ont la figure ronde, la mâchoire forte, le poil dru, les épaules larges, la taille courte, l'œil vif, le geste prompt, avec un sans-façon et un tantinet de balancement militaire où il reste du populo. Cette nature de Français possède l'instrument de la civilisation méditerranéenne par excellence, le sens du réel, l'intelligence de l'œil et du doigt. Je m'imagine qu'un Grec du bon temps, un Grec de Phocée, par exemple, de ceux qui fondèrent Marseille, avait cette ouverture d'esprit, cette application à saisir et cette aptitude à tirer parti des choses, qui caractérisent l'Algérien. Mais surtout cette race en voie de se différencier, s'affirme par une qualité maîtresse, l'activité. Il suffit de comparer la conception que peut avoir de la vie un petit bourgeois d'une de nos villes de province avec celle du Français d'Algérie, pour reconnaître l'évolution profonde qui s'est accomplie. La prudence, la réserve, l'ignorance timide et inquiète sont devenues, sur l'autre rivage, hardiesse, goût du risque, ardeur, parfois témérité (1). »

Tels sont ces hommes de l'Afrique française. Et comment n'évoquerais-je pas la figure et la carrure d'un des Algériens les plus significatifs qu'ait connus notre génération, l'un des plus robustes artisans de l'œuvre coloniale, Eugène Étienne ? Avec des traits divers, mais où le pli nouveau se distingue nettement, d'autres Algériens ont déjà apporté à la France métropolitaine des dons qui leur sont propres, le savoir-parler et le savoir-faire de la France africaine, Thomson, Viviani, Herriot. De là-bas le sang revient comme rafraîchi, rajeuni.

La première œuvre des Algériens, c'est l'Algérie, et l'œuvre seconde, c'est l'Empire colonial. Établie en terre musulmane, ayant pris conscience de sa vertu propre, de son propre succès, ayant enrôlé une force indigène qui ajoute à son propre nerf une infinie robustesse et élasticité, la colonie algérienne déborda en premier lieu sur les terres voisines selon la pente

(1) *La Paix latine*, p. 67 (1930).

de l'inévitable activité française et aussi selon cette loi de la nature qu'a formulée le même Bergson : « Que l'action grossisse en avançant, qu'elle crée au fur et à mesure de son progrès, c'est ce que chacun de nous constate en se regardant agir. » Et combien plus décidé et plus fort cet élan quand il s'agit de tout un corps social !

L'Algérie donc a formé ses hommes, son personnel, ses méthodes : tout cela est en instance d'efficacité, en émotion de faculté créatrice lorsque le délabrement voisin pose le problème des Kroumirs et que l'opération tunisienne s'accomplit avec la facilité et la rapidité que l'on sait. La cadette est aussitôt modelée sur un nouveau type par la tendre expérience de l'ainée. Dans le même temps, le long acheminement algérien se faufile à travers les dunes du Sahara ; il gagne sur la piste ensanglantée des explorateurs, des missionnaires, des soldats. De l'autre côté du désert, l'ébauche côtière est esquissée au Sénégal, en Guinée, à la Côte d'Or, à la Côte d'Ivoire, vers la Nigeria. Un projet de Transsaharien est mis à l'étude dès 1883. De tombeaux en oasis, la liaison s'affermir. Le Tchad devient un aimant vers quoi les courages, de partout, sont attirés ; mais c'est l'Algérie qui mène le jeu. La liaison totale Méditerranée-Congo s'achèvera par la convention de 1898. Brazza choisira sa tombe à Alger.

La loi de l'hinterland englobait le Maroc. Ici, Algérie, Tunisie, et même Soudan (par le concours de cette force noire qui devient l'instrument colonial par excellence), agissent ensemble et décident du succès. Les hommes, les méthodes, la connaissance des mœurs et de la langue, l'expérience et le tour de main, tout sert. La dernière fondation africaine est enfoncée dans le sol. Il n'est que temps. La Grande Guerre éclate... Mais Lyautey est là : sa forte main suffit pour tenir un monde ayant, pour appuyer son levier, l'Algérie.

Que ce soit au Tonkin en 1885 et 1895, que ce soit au Siam, en Annam en 1893, que ce soit au Dahomey en 1894, que ce soit à Madagascar, en 1895, que ce soit après la guerre, en Syrie, au Cameroun, partout où la France recevra un mandat de civilisation, le circuit s'accroît par son propre mouvement : phénomène d'« évolution créatrice » le plus frappant peut-être qu'ait relevé l'histoire. La philosophie fournit, d'ailleurs, la loi de ce besoin de créer qui agit sur une société en action :

« Les individus, dit le perspicace observateur des évolutions humaines, se juxtaposent en une société; mais la société à peine formée voudrait fondre en un organisme nouveau des individus juxtaposés, de manière à devenir elle-même un individu *qui puisse à son tour faire partie d'une société nouvelle* (1). »

Suivons donc la marche des faits, et voyons comment, dans leur développement, la loi s'applique et se vérifie.

Nous avons vu naître, en vertu d'un élan vital se précipitant en acte, une première condensation multipliant ses nœuds en un système stellaire qui évolue autour d'un centre, le système restant clos dans son interdépendance. L'union existe, l'unité n'est pas faite.

Mais l'histoire même du centre initiateur et mainteneur (dans le cas présent, la mère-patrie, la France) nous donne la leçon exemplaire d'une lente condensation aboutissant à une formation d'unité. Cet achèvement qui a fait la France manque, dans l'état actuel des choses, à l'Empire colonial français : ce n'est pas que l'élan vital ait fait défaut; ce qui a manqué, c'est le coup de pouce, la vibration décisive, bloquée et empêchée en quelque sorte par un trop lent déclie du principe initiateur. Tel est le point précis où nous en sommes et d'où, après de si grandes émotions accumulées, il faut partir, pour hâter maintenant les destinées de la nébuleuse en passe de devenir astre. La famille coloniale dispersée se retourne donc vers le foyer créateur; ramassant dans sa propre sphère toute l'ardeur dont elle dispose, elle s'efforcera d'achever, par elle-même et par le rayonnement central, l'être complet dont elle a reçu, originairement, par sa naissance, l'idée.

Une organisation coloniale.

Le temps presse. Contre la France une campagne d'affaiblissement ou même de dissolution suscitée par la jalousie, l'esprit de revanche ou l'anarchie est engagée et menée avec audace au grand jour ou souterrainement. Or, le pays soupçonne à peine la grandeur du péril; il hésite à serrer d'une main vigoureuse les armes de sa défense et de sa sécurité; il ignore ses propres lenteurs, insuffisances, défaillances; il

(1) H. Bergson, *L'Évolution créatrice*, 1907, p. 270 et suiv.

s'amuse au jeu des polémiques verbales et des acrimonies personnelles. Il laisse faire et il se laisse faire.

Je n'ai voulu relever, dans ces courtes pages, aucune des critiques qui m'ont été exprimées en confiance au cours de mon voyage. On se plaint, non seulement par politique (puisque la politique n'est qu'une éternelle plainte), mais parce que, en fait, il y a lieu de se plaindre. Les plus graves reproches et les plus fondés accusent l'inertie administrative, les complications bureaucratiques, l'instabilité dans le personnel et dans les idées, l'application obstinée à ne pas bouger et à empêcher qu'on ne bouge. Les ministres ne font que passer; ils ont à peine ouvert un dossier qu'une crise parlementaire le leur arrache des mains. Leurs bureaux, qui devraient les instruire, les amusent ou les lanternent selon le vent qui souffle. J'ai signalé, par exemple, les retards apportés à la distribution des indemnités promises, au nom de la métropole, pour les ravages causés par le cyclone tunisien. Si je tentais d'énumérer seulement les défaillances personnelles, les calculs insidieux, les manœuvres et les « combines » barrant la route aux « bonnes intentions », la conscience nationale ne serait pas fière. Mais, encore une fois, le pays ignore.

Après un demi-siècle, la misérable voie ferrée qui conduit cahin-caha de Tunis à Alger, par Constantine, en est toujours aux déplorables insuffisances de la vieille concession Bône-Guelma que j'ai eu tant de peine à arracher, dans la hâte de la fondation, à l'opposition acharnée de Camille Pelletan. La voie côtière est toujours unique et exposée soit au débarquement, soit au bombardement d'un ennemi maître de la mer; et l'on ne construit qu'en paroles la fameuse ligne du Sud-algérien réclamée, il y a plus longtemps encore, par le marquis de Noailles. J'ai fait partie, il y a toujours plus d'un demi-siècle, d'une commission dite « du Transsaharien » convoquée par M. de Freycinet et où figurait toute une équipe de grands Africains, Jules Ferry, Eugène Étienne, Duveyrier, Paul Revoil, sous la présidence de M. Alfred Picard. Tous sont morts; on va convoquer à bref délai une nouvelle commission « du Transsaharien »... Je n'insiste pas sur l'urgente évolution agricole dont M. Carde fait, en ce moment même, l'objet de ses préoccupations, pas davantage sur le difficile problème des

débouchés commerciaux, soit métropolitains, soit internationaux; mais la réforme judiciaire, l'achèvement des codes, l'organisation de la publicité, de la propagande, du secours à la colonisation, des mesures à prendre d'urgence pour sauver la magnifique organisation du tourisme, due à l'initiative du regretté Dal Piaz et de la Compagnie transatlantique, faute de quoi le tourisme africain déjà si atteint succombe, le programme maritime, le programme d'aviation, tout cela demande à être étudié, mis sur pied, articulé à tout notre système colonial.

L'Algérie, la Tunisie se plaignent; la jeune Afrique du Nord tourne ses yeux suppliants vers la métropole; que dirons-nous de l'Empire colonial si rapidement échafaudé, si hâtivement bâti avec ce que l'on avait sous la main et que la crise actuelle fait pencher dangereusement? C'est l'ensemble qu'il faut considérer. Toute réforme partielle est un emplâtre provisoire. C'est sur le système qu'il faut porter la main; ce qu'il s'agit de créer, c'est l'unité: l'unité dans les vues, dans l'organisation, dans la direction, dans les objectifs, dans l'effort, dans l'équilibre des sacrifices, dans leur prévoyante et sage économie. La sécurité et la valeur de notre empire total dépendent justement de cette réalisation, l'unité.

L'Angleterre vient de nous donner à Ottawa l'exemple de ces vastes mises au point impériales: l'a-t-on taxée d'impérialisme? On jugera au succès les résolutions adoptées par la Conférence et la qualité pratique des mesures qui ont été prises, — un peu tard peut-être: ce qui est certain, c'est que des transformations profondes en résulteront et qu'il y a un dessous des cartes. Tout n'a pas été exclusivement douanier dans ces pourparlers mémorables; l'Angleterre ramasse autour d'elle ses forces dispersées dans le monde en vue d'événements que son haut esprit pratique prévoit. Là-bas aussi, on a parlé d'unité... Et nous hésiterions?

Un ministère d'Empire.

Je demande, pour l'Empire colonial français, un ministère d'Empire, ou, si le mot effraye, un ministère de l'Expansion française. L'unité peut se faire dans la diversité.

Je demande que toutes les forces soient mises sur pied, toutes les ressources employées, toutes les volontés mobilisées,

toutes les puissances reconnues et disposées en cas d'alerte ; en un mot, que cette expansion, si magnifiquement prévue par le cours prolongé de notre histoire et réalisée en moins d'un siècle, soit coordonnée dans les conditions pratiques indiquées par l'expérience. En matière de production, de commerce, de crédits, en matière économique, politique, militaire, l'importance du champ colonial est désormais hors de contestation. Nos colonies sont nos meilleures clientes, nos amies les plus sûres, notre plus vaste marché, nos plus fermes associées. Les données les plus récentes, relevées hier en pleine crise, fournissent, au point de vue des affaires, une démonstration décisive : le trafic de la mère-patrie avec l'ensemble colonial *pendant les sept premiers mois de 1932* se présente ainsi qu'il suit : les colonies ont importé en France 3 313 120 000 francs de marchandises ; c'est autant que nous n'avons pas acheté au dehors ; *cet argent reste chez nous*. Les exportations de la métropole sur les colonies ont atteint 3 448 628 000 francs ; *autant d'argent qui vient chez nous*, avec un excédent de 135 508 000 francs au profit du producteur métropolitain. Ces chiffres, — les plus récents de tous, — doubleront sans doute avec le trafic de la récolte dans le cours de l'année entière. Le total pourrait s'élever à dix ou douze milliards de francs, avec un excédent des exportations de 300 ou 400 millions. Tel est le puissant circuit économique qui subsiste entre la France et ses colonies, en pleine crise mondiale. Je ne demande pas, certes, que cette activité commerciale soit traitée en vase clos, mais encore doit-elle être maniée de telle sorte qu'aucune fuite dangereuse n'en détourne le bénéfice au profit de trop habiles concurrents.

Cela dit, s'il est un caractère de l'expansion française qui se soit dégagé (je le voudrais du moins) de ces études sur les deux établissements français les plus anciens en Afrique du Nord, c'est l'objectif de haute intellectualité et moralité qu'elle s'est toujours proposé. Dans l'*Introduction à l'Histoire des Colonies*, j'ai relevé ce grand fait historique que la France, depuis qu'elle existe, a toujours assuré sa propre sécurité à l'égard des peuples de civilisation inférieure en les *contre-civilisant*. Elle les pacifiait en les élevant : c'est le procédé romain par excellence.

Un écrivain américain, M. Finlay, a reconnu, d'après une

autre expérience, cette aptitude de la France à *élever* des pays immenses par le rayonnement de sa familiarité bienveillante : « Grâce à la foi et à la bravoure de ses enfants, écrit-il, la France a conquis la vallée du Mississipi sur un passé d'un million de siècles ; grâce à ces héroïsmes ignorés, elle l'a faite sienne, et bien que nominalelement elle n'ait plus aucun droit de propriété sur son territoire, elle conserve le droit de toucher encore une sorte d'arriéré de fermage et d'en partager les fruits... » Appliquez cette observation au Canada, à Maurice, à Saint Domingue, à tant de terres séparées, mais où la France a tracé le premier sillon et semé les premières graines, et l'autorité de l'empreinte initiale apparaîtra indéniable, inefaçable, comme un grand bienfait pour l'humanité.

Eh bien ! de même, aujourd'hui, sur toute la surface de l'Empire reconstitué, des vues de haute politique, de prudence, de prévoyance dictent ces mêmes méthodes pour rallier toutes les fidélités éparses à la même cause d'une civilisation et d'une moralisation solidaires.

Il ne suffit pas d'avoir créé une famille : il faut qu'elle se défende par une conscience commune, un dévouement filial et fraternel.

C'est à Paris, par un premier groupement de toutes nos filles coloniales, que ce nécessaire achèvement doit s'affirmer. La création d'un ministère d'Empire, englobant dans sa haute compétence tout ce qui a reçu le baptême de l'expansion, signalerait l'aube des temps nouveaux. Vieilles colonies, colonies d'administration directe, pays de protectorat, pays sous mandat, pays d'influence relèveraient naturellement de cette autorité unique. Les choses resteraient telles qu'elles sont, sans viser à aucune réforme d'assimilation ou de centralisation ayant un caractère réglementaire ou préconçu s'inspirant de quelque système théorique. L'expérience seule et la pratique coutumière laisseraient se développer sous un même toit ces individualités distinctes sans porter atteinte à leurs traits ou à leurs caractères.

Dans le vaste organisme ainsi constitué, un seul et unique personnel, soigneusement recruté et subordonné à une seule et même hiérarchie, serait exclusivement employé. Les règles de ce recrutement et de cette hiérarchie seraient les suivantes : au début, préparation technique dans une université

colo
colo
droi
tion
pas
prot
gèn
bon
qui
not
inté
« l'a
hau
(
et fé
faire
tiren
gloi
et n
l'Ég
a ton
fonc
part
inég
le m
som
rece
avon
libér
de l
écho
con
Unit
puis
sont
qu'u
s'est
color

coloniale ayant son centre à Paris, ses filiales dans toutes les colonies; pour l'admission, la connaissance des langues, du droit, des mœurs, des religions, de l'histoire; pas un fonctionnaire qui ne connaisse les langues et les dialectes locaux, pas un agent qui puisse s'élever aux hautes charges s'il n'a prouvé, par la pratique, qu'il y a en lui le sens inné de l'indigène; pas un, s'il n'a démontré une aptitude spéciale par sa bonté, la dignité de sa vie, ce caractère de familiarité équitable qui est par excellence la qualité coloniale. L'indigène doit être notre préoccupation constante; il faut que, non seulement ses intérêts, mais sa joie de vivre, son élan cordial le portent vers « l'ainé », le grand frère, et que sa volonté d'anoblissement le hausse et le soulève vers le grand cœur de la France.

C'est en se sentant ainsi grandi, compris, qu'il comprendra et fera siennes les raisons de notre établissement tutélaire. De faire partie d'une telle famille si antique et si respectable, il tirera non seulement un mieux-être, mais un honneur, une gloire. Unité non pas seulement matérielle, mais spirituelle et morale. La France, dans sa catholicité de fille aînée de l'Église, dans son humanité proclamant les Droits de l'homme, a toujours reconnu, comme un principe intangible, l'identité foncière des âmes sous tous les climats. L'homme dispose partout de facultés pareilles dans un état de développement inégal. Partout l'homme est compris par l'homme. Partout le mot Bien a un sens identique. Nous serons *choisis* si nous sommes dignes de l'être. C'est la juste observation du plus récent théoricien de la matière coloniale : « Dès que nous avons acquis la foi en notre mission d'aider l'humanité à libérer, de la matière inerte où elle est captive, l'étincelle de la spiritualité, nous entrevoyons l'immense tâche qui échoit à la politique coloniale... A cette tâche, l'Occident prend conscience de sa parenté avec l'Infini et avec l'Éternel (1). » Unité, diversité, union, amitiés sociales, intérêts communs, puissance d'action, élévation morale et intellectuelle, tels sont les objets que doit se proposer la nouvelle organisation qu'un mouvement de l'opinion appelle de ses vœux. L'opinion s'est, en quelque sorte, endormie sur le succès de l'Exposition coloniale; mais elle se réveille, et voici que son impatiente

(1) Dr A. de Kat Angelino, *op. cit.*, I, p. 115.

exigence se fait entendre. C'est la campagne des frères Leblond réclamant une enquête générale sur la situation coloniale; c'est la proposition de M. de Warren demandant la création d'un Conseil supérieur de la France d'outre-mer; c'est le rapport de M. Le Neveu au nom de l'Union coloniale, si frappant, si convaincant; c'est le livre de M. Albert Sarraut couronné par l'Académie française, *Grandeur et servitude coloniales*; c'est, enfin, la parole du ministre lui-même prononcée à Moissac à l'inauguration du monument Dupuis : « Le progrès moderne a unifié la planète; il a mis toutes les races longtemps séparées au contact direct; il les traverse et les émeut des mêmes influences; il les soumet peu à peu aux mêmes lois d'interdépendance qui seront demain des lois de collaboration... Notre pays peut désormais mieux considérer et mieux comprendre l'ample phénomène de l'unité du monde et les devoirs de la diplomatie intercontinentale qui doit tenir compte de cet immense fait. »

L'heure approche où le retard ne sera plus une solution et n'aura plus d'autre effet que de laisser tomber sur la route l'impossible retardataire. Si le guide manque à son devoir, la caravane lui passera sur le corps et l'élan vital suivra sa route. Quelle que soit la voie choisie, il faut s'y engager résolument; enquête préparatoire, délégation au Conseil d'État, débat parlementaire, convocation d'un vaste Conseil des colonies avec représentation coloniale à Paris, simple amendement budgétaire, la procédure la plus brève sera la meilleure. Une mobilisation coloniale rapide rassemblant dans un même corps tout ce qui est formé ou en voie de formation et laissant à chaque membre son caractère et ses qualités originelles, une politique de sommets voyant au loin des horizons plus étendus s'ouvrir à une organisation d'empire, telle est la tâche nouvelle qui s'impose à la France.

Une dernière observation avant de conclure : le développement colonial a été jusqu'ici (sauf dans la période d'établissement) laissé uniquement à la charge des colonies elles-mêmes. Il faut le dire très haut, parce qu'on l'ignore : *les colonies ne coûtent rien à la France*. A l'heure même où nous nous prétons à diverses combinaisons d'effet assez douteux pour sauver d'une ruine menaçante des États européens qui ne sont pas tous des amis, nos colonies, nos meilleures clientes, nos plus

fidèles soutiens, nos filles, restent abandonnées sans secours et sans concours métropolitain, sans autre ressource que leur activité inlassable et leur propre crédit ; si un léger mouvement vers elles s'est dessiné depuis quelques semaines, combien insuffisant et combien marchandé ! Nous tremblons d'être prévoyants, d'être constructeurs, d'être généreux pour nous-mêmes et nous aimons mieux répandre ailleurs un argent qui ne nous sera jamais rendu.

Cependant une politique financière coloniale est réclamée au premier chef par la situation présente. L'unité budgétaire doit être constituée d'urgence en cette matière, bien entendu sous le contrôle souverain du parlement, mais non sans une certaine autonomie souple résultant d'un vote *in globo* et non sur un détail trop minutieux, chapitres par chapitres : la vaste emprise que nous réclamons sur les terres françaises lointaines exige quelque élasticité dans l'emploi des crédits.

*La leçon de l'histoire.
Cent ans d'établissement africain.*

L'Histoire des Colonies, dont la publication m'était imposée par le vœu de Jules Ferry, éditée avec la collaboration précieuse de M. Martineau et d'une équipe digne d'un tel sujet, touche à sa fin : elle réclamait une conclusion. Il m'a paru qu'il suffisait de conclure du passé à l'avenir et de Djemila à Sétif. Si l'histoire ne refait pas sans cesse avec de la mort de la vie, à quoi sert-elle ?

Ainsi j'ai été amené à revenir sur mes propres brisées et à reprendre depuis ses origines l'œuvre coloniale moderne. Dans l'impossibilité de parcourir l'orbe français dispersé sur la planète, j'ai dû me borner à ce court voyage en Afrique du Nord pour revoir la moisson de cent ans en Algérie, de cinquante ans en Tunisie. Spectacle, progrès incomparables ! Dans le court espace d'une vie d'homme, entre deux voyages, pays et habitants transformés, les gouttes de sueur de la peine journalière n'ayant laissé d'autres traces qu'une incomparable fécondation !

Une famille de peuples est née et a grandi sous nos yeux sans que nous y prenions garde et cette famille est nôtre ! Le niveau de la prospérité a monté comme une marée sans retour et le niveau intellectuel et moral s'est élevé en même temps. Un

phénomène historique renouvelé de l'empire romain s'accomplit devant nous : la Méditerranée est rendue à sa destinée primitive. Un tel résultat si plein et si prompt donne la base décisive sur laquelle l'avenir de toute la colonisation française doit s'appuyer. Faire en cent ans, en cinquante ans dans le monde, ce qu'on a fait dans ce laps de temps en Algérie, en Tunisie!

D'autres terres, d'autres tâches, d'autres difficultés sollicitent l'effort français : en Algérie et en Tunisie, d'abord, puis dans les terres complémentaires, au Maroc, au Soudan, en Afrique occidentale ou équatoriale, les grandes œuvres sont ébauchées; elles attendent. A la vigilance maternelle et aux concours familiaux il appartient de soutenir les premiers pas de ces enfances encore chancelantes. Sur la vaste étendue du domaine français, le paysan noir est sauvé; la main-d'œuvre, pourvu qu'on la ménage, est assurée (1). Maintenant, un sage aménagement du travail « africain », c'est-à-dire bienveillant et modéré, avec de bonnes communications et des débouchés soigneusement étudiés, donnera au monde, par une richesse équatoriale indéfiniment accrue, un développement qui dépassera les surprises fameuses du « fabuleux métal ».

A Madagascar, une nouvelle France est née, selon le vœu des anciens initiateurs français. La Grande Ile isolée est entourée de ses sœurs aînées ou cadettes, les îles voisines réservant à l'expansion française une robuste et splendide plate-forme pour traiter dans la paix les problèmes à peine abordés de l'Afrique méridionale et de l'Océan indien. Une population intelligente, active, un moment menacée, a repris, grâce à la science française, sa puissance de natalité. C'est une renaissance sur cette autre et lointaine métropole.

La colonie de Djibouti, qui commande les deux passages, le passage maritime dû à Lesseps et le passage continental dû aux vieilles amitiés abyssines, est d'une valeur sans prix : c'est de là qu'est partie la reine de Saba, portant à Salomon les trésors d'Ophir. Établissons-nous fermement sur cette rencontre des deux mondes et des deux histoires. Les problèmes de l'avenir se poseront là.

(1) Voir, sur cet admirable effort français, l'ouvrage du docteur Paul Brau : *Trois siècles de médecine coloniale française*, 1931, in-4°, et *Histoire des Colonies et de l'Expansion française*, t. IV, in fine.

Sur le revers du monde oriental, notre Indochine, complétée par nos établissements océaniques, et par cette Nouvelle-Calédonie qui deviendra un autre Madagascar, a pris le pas de la future histoire planétaire : là, nous sommes assis sur l'autre pente. La distance n'est plus un obstacle ; toutes les terres que survole l'avion se touchent : minuit et midi dispensent en même temps leur jour et leurs ténèbres. Dans cet Orient *si proche*, la place que la France s'est assurée par cinq cents ans d'efforts, est la meilleure parce que mesurée, elle est admirablement située au pli de l'aisselle du grand corps chinois, prête à recueillir sans risques tout ce qui s'écoulera du prodigieux inconnu que recèlent ces sociétés énormes, défendue non seulement par sa position unique, mais par les rivalités des Puissances voisines, Chine, Russie, Angleterre, Amérique, Japon, dont aucune ne tolérerait que l'une d'elles se substituât à la France. « Faut-il abandonner l'Indochine ? » une telle question est une insulte à l'honneur français. Et pourquoi pas la Corse, la Bretagne, le Roussillon ?

Dans la vaste organisation unitaire que nous réclamons, l'Indochine occupera une place de choix. Sa population douce et nerveuse, appliquée et ambitieuse, sera traitée avec les égards dus à son malheureux passé ; elle a tant souffert ! Ce passé n'a connu que des servitudes : qu'on la relève doucement vers des libertés dont elle n'a jamais connu l'usage. La grande famille s'est accrue d'un Benjamin influençable et imagiatif. C'est une affaire d'éducation : il s'éduquera.

Les cent ans de l'œuvre française en Algérie, les cinquante ans de l'œuvre française en Tunisie, par leurs méthodes conjuguées et sans cesse améliorées, par l'expérience acquise, par les sentiments développés, par le personnel créé, par l'unité en marche, par l'Idée proposée comme une réalisation continue de bien-être, d'amitié, ont empli la poitrine française d'un souffle d'activité, d'espérance et de foi. Quelque chose de grand est né. Que l'enthousiasme colonial soit, dans cette histoire de France aux larges épopées, l'inspirateur des temps nouveaux !

G. HANOTAUX.

LA RIVIERA

QUE J'AI CONNUE

I

« MA NIÈCE CAROLINE »

Une des premières visites que je fis, en m'installant à Nice, au commencement de 1902, fut pour la nièce de Flaubert, M^{me} Commanville, devenue, par son second mariage, M^{me} Franklin-Grout, — enfin pour « ma nièce Caroline », comme disait, avec un accent de dilection et d'orgueil quasi paternels, le solitaire de Croisset.

Cette belle nièce a tenu une assez grande place dans la vie de son oncle pour que son souvenir soit désormais inséparable de celui de Flaubert. Cette femme distinguée, qui a vécu quatre-vingt-cinq ans, a croisé sur sa route des contemporains non moins illustres, avec lesquels elle a entretenu des relations amicales ou sentimentales. Elle a servi de son mieux la mémoire de son père adoptif. Elle a contribué, comme elle a su, ou comme elle a pu, à faire mieux connaître son œuvre et son caractère. Enfin celui qui écrit ces lignes a pu recueillir de la bouche même de M^{me} Franklin-Grout, pendant ses dernières années, une foule de souvenirs intimes, tant sur son oncle que sur ses amis et ses connaissances littéraires. Voilà bien des raisons sans doute pour qu'il essaie d'esquisser le portrait de cette chère amie disparue, et de fixer à son tour le souvenir qu'il conserve d'elle, de ses entretiens, de son entourage et du cadre si pittoresque où elle s'est complu jusqu'à ses derniers jours.

Je puis dire que cette visite était une chose qui devait se faire, qui était décidée depuis longtemps dans les profondeurs de ma subconscience. Aimant Flaubert comme je l'aimais, il était inévitable que je finisse par rencontrer l'être qu'il avait le plus aimé en ce monde.

Dix ans auparavant, passant à Nice, j'avais acheté, à la bibliothèque de la gare, le premier volume de la *Correspondance* de Flaubert, publiée par sa nièce. Et cette lecture, tout en m'apprenant l'existence de celle-ci, avait fait sur moi une impression profonde, presque aussi profonde que la lecture de *Salammbo*, qui, dès mon arrivée en Algérie, me fut une révélation de l'Afrique du Nord, non seulement dans son passé, mais dans son présent le plus immédiat, dans ce qu'elle a, si l'on peut dire, d'éternel.

Au lendemain de mon premier roman, *le Sang des races*, j'avais écrit un grand article sur *Flaubert et l'Afrique*, où j'exprimais précisément cette idée que le roman de Flaubert m'avait aidé à comprendre l'Algérie contemporaine, et où je combattais ce préjugé, à peu près inextirpable depuis Sainte-Beuve, que *Salammbo* n'est qu'un musée de choses mortes, une tentative bizarre de maniaque pour animer toute une poussièreuse archéologie, pour ressusciter un passé étrange avec lequel nous n'avons plus rien de commun. Au contraire, dès que je mis le pied en Algérie, je fus frappé de la vie intense et prodigieuse de ce livre. Cette Afrique du passé se perpétuait dans l'Afrique du présent. Le grand voyant qu'était Flaubert avait vu Carthage comme un spectacle aussi vivant, aussi contemporain que le Rouen d'Emma Bovary, ou le Paris de Frédéric Moreau.

Voilà trente ans au moins que j'ai mis ces idées en circulation : ce qui n'empêche pas les fabricants de manuels ou de thèses sorboniques, de remâcher éternellement le jugement sommaire et parfaitement inique de Sainte-Beuve. Cela dit, en passant, pour rappeler combien les préjugés ont la vie dure, et combien l'opinion est moutonnière...

Or cet article qui avait paru, je crois, dans le courant de l'année 1900, avait fait grand plaisir à M^{me} Franklin-Grout. Mais je l'ignorais, comme j'ignorais qu'elle était venue se fixer à Antibes. Cela aurait pu continuer longtemps encore, si je n'avais appris par Paul Mariéton, — lequel faisait de fréquentes

apparitions à Nice, — que M^{me} Grout était ma très proche voisine. Celle-ci entretenait des relations déjà anciennes avec les parents de Mariéton. Et puis enfin, Mariéton mettait une vanité touchante à présenter les gens les uns aux autres. Ceux qui l'ont connu s'en souviennent, quelquefois avec reconnaissance, mais le plus souvent avec un sourire amusé : il était le grand introducteur des gens de lettres dans les milieux mondains. C'était pour lui un point d'honneur que de rapprocher des confrères brouillés ou en défiance mutuelle, lesquels, après son entremise, ne manquaient jamais de s'entendre ou de se réconcilier sur son dos.

Quoi qu'il en soit, cet excellent garçon, dès les premières allusions que je fis devant lui à la nièce de Flaubert, s'offrit d'enthousiasme pour négocier un rendez-vous entre elle et moi, rendez-vous qui fut immédiatement accordé. Il eut la joie de m'en apporter la nouvelle. Et c'est ainsi que, par un aigre après-midi de printemps, je pris le train pour Antibes, tout éperdu à la pensée de cette rencontre depuis si longtemps désirée; car, en M^{me} Franklin-Grout, c'était Flaubert que je pensais retrouver...

Malheureusement, Mariéton, en bon hurluberlu qu'il était, avait négligé de me donner les indications topographiques indispensables pour découvrir la villa de cette dame. Faute grave en Azurie, et qui expose l'imprudent visiteur aux pires désagréments. Les hivernants, qui d'habitude se connaissent tous entre eux, s'imaginent qu'ils sont également connus des naturels du pays. Et puis quoi ? tout le monde ne doit-il pas connaître le célèbre romancier X..., ou le grand musicien Z..., ou l'illustre Y... de l'Académie française ?... On les ignore royalement. A moins de mettre la main sur leur facteur ou sur un fournisseur déjà ancien, on peut être certain d'avance que tout passant interrogé sur la villa du célèbre Z... vous répondra froidement : « Je ne connais pas ! »

Pour comble de disgrâce, lorsque je descendis en gare d'Antibes, il pleuvait à torrents : une de ces inondations comme il s'en produit fréquemment dans le Midi, aux changements de saison. Les rues deviennent des torrents, les caves sont envahies par l'eau, les toitures ruisselantes sont criblées de gouttières. On s'enlise dans la boue jusqu'aux chevilles,

et les parapluies défoncés par l'averse s'écrasent dans vos mains. J'espérai d'abord que l'averse ne tarderait pas à cesser. Hélas ! elle s'éternisait ! Elle semblait même devenir plus furieuse. Pressé par l'heure du rendez-vous, je dus hâler une misérable voiture qui n'avait que sa capote baissée pour me défendre de l'ondée. Le cocher, toutefois, se faisait fort de me déposer promptement devant la villa de la dame inconnue. Sous les paquets d'eau glacée qui nous cinglaient la figure, nous voilà partis à travers les grandes avenues désertes qui conduisent à la mer.

Après cela, ce fut le labyrinthe du cap d'Antibes, où les voies d'accès étaient beaucoup moins nombreuses qu'aujourd'hui. Le cocher, astucieux, se fit un malin plaisir de nous y égarer. Nous y errâmes désespérément pendant une bonne heure. Les rares passants que nous rencontrions par ce temps de chien, n'avaient jamais entendu parler de *M^{me} Franklin-Grout*, ni de sa villa. Finalement, je me rappelai que celle-ci avait été *Commanville* jusqu'à ces derniers temps et j'eus l'heureuse inspiration de demander à une bonne femme si, par hasard, elle ne pourrait pas nous indiquer la villa de *M^{me} Commanville* :

— Ah ! fit la bonne femme, d'un air révérencieux, si c'est *M^{me} de Commanville* que vous cherchez, sa maison est par là !

Et elle nous montra un petit chemin, raboteux d'une façon extravagante, où nous fûmes à deux doigts de verser. Cependant je m'émerveillai de la particule nobiliaire décernée d'instinct à *M^{me} Commanville* par la voix populaire. J'ignorais encore qu'en Riviera, à cette époque, la particule était obligatoire pour toute personne tenant un certain rang. C'est ce que Jean Lorrain appelait « la noblesse du Var », prétendant que le passage du Var anoblit, qu'il suffit de le passer pour avoir droit à ladite particule... Mais nous nous égarâmes de plus belle dans le petit chemin raboteux. En dépit de sa noblesse, « *M^{me} de Commanville* » restait introuvable. J'allais reprendre, la mort dans l'âme, le chemin de la gare d'Antibes, lorsqu'un jardinier rencontré sur le seuil d'une villa, nous dit :

— *M^{me} Commanville* ? Je ne connais pas !... Il n'y a plus, par là, qu'une *M^{me} Tanit* !...

M^{me} Tanit ! C'était, à tout le moins, quelqu'un de la famille, une cousine de *Salammbô*, une proche parente de

Flaubert !... Sous la pluie interminable, le cocher fit tourner encore une fois sa bête et, quelque cinquante mètres plus loin, nous nous arrêtons devant une barrière rustique que surmontait cette inscription : *Villa Tanit*. Tout s'expliquait : M^{me} Grout, en souvenir de son oncle et de *Salammbo*, avait donné à sa propriété le nom de la Déesse lunaire, et les bonnes gens du quartier, convaincus que Tanit est un nom comme Dupont, ou Durand, en avaient affublé la propriétaire elle-même.

Enfin, je touchais le port ! Mais l'heure du rendez-vous était depuis longtemps passée, j'étais trempé des pieds à la tête et je devais vingt-cinq francs au cocher : ce qui, pour l'époque, était une somme considérable, à déséquilibrer le budget chancelant d'un pauvre diable d'homme de lettres ! Mon retard, mon piteux équipage, mes souliers et mon pantalon crottés, l'apparence cossue du logis, une villa de style moyen-âgeux, tout cela m'inspirait les plus sérieuses craintes et me pénétrait du sentiment de mon indignité. Néanmoins, on voulut bien me recevoir. Le cœur battant d'émotion, je franchis le seuil du sanctuaire...

Du petit salon, où la femme de chambre m'avait introduit, je percevais, dans la pièce voisine, un bruit de voix et d'instruments qu'on accorde. Je dérangeais une réunion musicale. La maîtresse de maison me fit attendre assez longtemps : ce qui me permit de reconnaître les lieux, d'en fixer dans ma mémoire les plus petits détails. Tout ce qui pouvait rappeler le grand homme prenait à mes yeux un caractère sacré.

Ma curiosité fut déçue : ce petit salon contenait très peu de souvenirs du maître, très peu d'objets lui ayant appartenu. Je contemplais, sur la cheminée, un buste représentant la mère de l'écrivain, — œuvre, je crois, du sculpteur Clésinger, — lorsque la Déesse Tanit elle-même parut...

Elle avait, en effet, un port de déesse, bien que déjà chargée d'un considérable embonpoint. Cette jeune mariée touchait alors à la soixantaine. Ses cheveux grisonnants étaient tout blancs de poudre. Mais le docteur, son nouvel époux et son contemporain, la voyait toujours comme à quinze ans. J'avoue que sa réputation de beauté me parut, au premier abord, un peu surfaite. Il ne lui en restait pas grand chose, à part peut-

être deux beaux yeux bleus, à fleur de tête, comme ceux de l'oncle, des yeux de la plus jolie couleur, à l'expression un peu froide et qui, à de certains moments, prenaient une apparence de dureté métallique.

Mais toutes ces tares de l'âge s'enveloppaient de beaucoup de dignité, une dignité bourgeoise, que soulignait encore la sobre opulence de la tenue. Comme pour sa villa, l'épithète également bourgeoise de « cossue » venait naturellement aux lèvres, quand on considérait sa toilette : corsage montant, coupe plutôt austère, étoffes riches et solides, de nuance discrète, mauves, gorge-de-pigeon ou vert d'eau, de belles bagues aux doigts, des bijoux sérieux et coûteux sur la gorge ou dans les cheveux. Avec plus de distinction, elle me rappelait M^{me} Bordin, la riche propriétaire de Chavignolles, que son oncle, dans *Bouvard et Pécuchet*, nous dépeint toute bardée de soie et resplendissante de broches et de chaînes d'or. Plus tard, quand je voulais la taquiner, je l'appelais « M^{me} Bordin », plaisanterie qu'elle accueillait d'assez mauvaise grâce. Et pourtant, entre ces deux Normandes, il y avait plus d'un trait commun, ne fût-ce que le sens de la propriété et la défense de leur bien...

Elle me reçut d'abord avec une certaine réserve, une politesse un peu distante et puis enfin cet air de majesté qui la faisait appeler par son oncle : « l'altière Vasthi ». Mais, quand elle sut que j'étais l'auteur de l'article sur *Salammô* qu'elle avait bien voulu remarquer, le ton devint plus aimable, plus condescendant. Et lorsqu'enfin je lui eus conté mon odyssée sous la pluie, à la poursuite de sa villa; que, pendant une heure, j'avais couru le Cap d'Antibes contre vents et déluges, que j'avais risqué une pleurésie mortelle pour l'honneur de saluer la nièce du grand Flaubert, je la sentis subitement émue, presque attendrie. Nos cœurs se rejoignaient dans le culte du grand homme. Ce ne fut qu'un instant, car elle n'était point sentimentale, ni portée aux émotions tendres. Mais je devinais qu'elle était satisfaite et même flattée de mon hommage. Sans que je le lui eusse demandé, elle me proposa de me montrer un des manuscrits de son oncle.

Je ne me souviens plus quel était ce manuscrit. Je me souviens seulement qu'il était soigneusement enveloppé et revêtu d'un cartonnage à cordonnets. La femme de chambre

qui l'avait apporté à deux mains, comme une relique, l'ouvrit sur un guéridon et je fus convié à contempler les grandes feuilles de papier solide que recouvrait du haut en bas, en lignes très compactes, la fine écriture du maître. C'était une mise au net, — probablement de *Madame Bovary*, — avec très peu de ratures : enfin ce qui s'appelle un très beau manuscrit. J'avoue que je n'ai point la superstition, ni même la religion des manuscrits. Mais la seule vue de cette écriture, qui m'évoquait tout l'homme, au physique comme au moral, me jeta dans un état voisin du lyrisme. Pour bien jouir d'un tel objet, il m'aurait fallu être seul, face à face avec le dieu, et là, comme un dévot enfermé dans le sanctuaire, m'absorber dans sa contemplation. La présence d'un tiers me gênait. Et c'est pourquoi je reportai tous mes enthousiasmes sur l'œuvre elle-même et non sur la copie matérielle. Je crois bien que, dans mon exaltation, je parlai de Flaubert à sa nièce comme jamais on ne lui en avait parlé. Les parents qui ont vécu dans l'intimité de l'homme illustre ne le voient point, d'habitude, aussi grand qu'il apparaît aux autres et qu'il est réellement. Peut-être que je révélai à M^{me} Grout un Flaubert inconnu d'elle. Peut-être aussi que, dès ce premier entretien, elle reconnut entre nous certaines affinités de caractère, qui me firent trouver grâce à ses yeux.

Toujours est-il que ce fut le commencement d'une amitié qui devait durer près de trente ans.

LA VILLA TANIT

Comment M^{me} Commanville, née Caroline Hamard, — que je retrouvais sous les espèces de M^{me} Franklin-Grout, — comment cette Normande, aussi normande qu'on peut l'être, s'était-elle décidée à se fixer à Antibes? Comme il sied à une nièce de Flaubert, il y avait sans doute un peu de littérature dans sa détermination. Il y avait l'exemple de Maupassant et celui de M^{me} Juliette Adam, lesquels avaient passé plusieurs saisons à Antibes ou dans les environs. Et puis enfin le paysage, qui est admirable et dont l'attrait ne pouvait laisser insensible une femme aux goûts artistes, élève de Bonnat, et qui s'était cru longtemps une vocation de peintre.

Il y avait aussi le côté pratique de l'affaire, à quoi elle

n'était point insensible non plus : à savoir l'extraordinaire bon marché des terrains où elle allait bâtir. D'autres raisons encore la déterminèrent. Je tiens d'elle-même qu'à cette époque-là, au lendemain de la mort de son premier mari, elle était gênée dans son privé. Elle me parla vaguement d'un procès en suspens et dont l'issue la laissait fort perplexe. Alors, elle eut l'idée de faire ce que font aujourd'hui une foule de personnes du meilleur monde, dont les ressources sont devenues insuffisantes : celle d'accueillir des pensionnaires dans la villa qu'elle faisait construire. Parlant bien l'anglais, elle hébergea pendant quelque temps des Anglaises distinguées, dont la présence, d'ailleurs lucrative, peuplait la solitude un peu sévère de la villa Tanit en ces époques lointaines, et lui embellissait son veuvage.

Sous sa première forme, cette villa n'était pas très grande. J'en conserve une photographie, qui représente un cottage de style moyenâgeux, assez dépaycé, à mon goût, dans le cadre si méridional d'Antibes. Pour justifier cette architecture, M^{me} Grout me disait qu'elle avait pris à Rouen l'amour du gothique, qu'elle était née, qu'elle avait été élevée dans le gothique, et qu'ainsi elle avait voulu y vivre et y mourir. Je crois plutôt à l'influence contagieuse du castel que les parents de Mariéton possédaient aux portes de Bourg-en-Bresse et qu'on appelait pompeusement le château du Saix. Dans un coin des plus pittoresques de la forêt de Seillon, c'était une assez jolie résidence d'été, que Vincent Mariéton, le père de Paul, grand bibeloteur et brocanteur d'antiquailles, avait garnie et même encombrée de vieux meubles plus ou moins accordés au style troubadour de ce charmant logis. Il y admettait aussi pas mal de crédences et de bahuts néo-gothiques, fabriqués avec une habileté merveilleuse par un professeur du lycée de Bourg, qui avait manqué sa vocation et qui, au moyen âge, aurait été un maître-huchier ou un maître-imagier de premier ordre. M^{me} Grout, qui avait fait plusieurs séjours au Saix, en était revenue éblouie. De là, sans doute, le caractère architectural que, sous son inspiration, prit la villa Tanit, et qui contraste bizarrement avec son nom carthaginois, comme avec tout le décor environnant.

C'est dans cette villa première manière, que je fis à la nièce de Flaubert, au printemps de 1902, la visite que je viens

de raconter. Celle-ci était alors fraîchement remariée au docteur Franklin-Grout. Se trouva-t-elle à l'étroit dans sa maison augmentée d'un hôte pourtant peu encombrant? Fit-elle alors d'importants héritages? Gagna-t-elle le procès en suspens? Toujours est-il qu'elle éprouva bientôt un besoin d'agrandissement et de magnificence. Lorsqu'en 1907, après un long séjour en Orient, je revins à la villa Tanit, je fus tout surpris de la voir agrandie du double. La maîtresse de maison siégeait dans un vaste salon de dimensions seigneuriales, dont la cheminée monumentale avait été copiée par elle-même sur une cheminée du château de Blois. Tout le reste était à l'avant. Une salle de billard avait remplacé l'ancienne salle à manger. Au premier étage de l'aile nouvelle, des chambres spacieuses, munies de tout le confort moderne, avaient été aménagées pour les visiteurs; car M^{me} Grout fut toujours fort hospitalière.

Cela formait un ensemble des plus cossus, — j'en reviens encore à ce mot, qui me paraît le seul juste. Et cela me rappelle un autre mot tout aussi juste qui me fut dit par M^{me} Henri Germain, la première fois qu'elle franchit le seuil de la villa Tanit :

— Ah! il y a de l'argent ici!

C'était vrai, mais il y avait aussi du goût. En tout cas, la villa, dès cette époque, avait pris la figure définitive qu'elle devait garder jusqu'à la mort de sa propriétaire.

Comme cette maison va être vendue et probablement bouleversée; comme elle constituait une sorte de petit Musée Flaubert, qui intéresse, dans une assez large mesure, l'histoire des lettres, on me permettra de la décrire telle que je l'ai vue, en laissant de côté tout ce qui est étranger à la mémoire du grand écrivain.

SOUVENIRS DE FLAUBERT

Dans le vestibule, assez spacieux, il n'y avait, en fait de reliques flaubertiennes, qu'un Bouddha très ordinaire, celui dont M^{me} Grout a dessiné la silhouette dans ses illustrations du cabinet de Croisset et qui y figurait sur un socle, entre deux fenêtres, à droite de la table à écrire du maître. Ajoutons-y des sacoches nubiennes en cuir de diverses couleurs,

simples bibelots pour touristes, qu'il avait rapportés de son voyage en Égypte.

Le petit salon de gauche, qui faisait face à celui où je fus reçu lors de ma première visite, contenait un buste du père de Flaubert (Achille-Cléophas), chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Ce buste, œuvre de Pradier, a été légué par M^{me} Grout au musée Carnavalet. A côté, un buste en plâtre du P. Didon, le célèbre dominicain, qui fut en relations épistolaires avec Flaubert et qui devint l'ami et le directeur spirituel de la maîtresse de maison : il a dû être légué à la bibliothèque de Grenoble. Au-dessus, un grand portrait de George Sand, avec dédicace : « à mon ami Gustave Flaubert », qui doit passer à Carnavalet ; un autre portrait d'Edmond de Goncourt, également dédicacé, si j'ai bonne mémoire. Au-dessus de la porte d'entrée, un médaillon plutôt médiocre de Louis Bouilhet.

Enfin, une armoire vitrée en palissandre, qui renfermait, avec quelques beaux livres du XVIII^e siècle et un certain nombre de volumes dédicacés au maître par des contemporains, la collection complète des différentes éditions et traductions de ses œuvres. Tous ces ouvrages m'ont été légués par M^{me} Grout.

Le grand salon offrait un assez beau tohu-bohu de styles, quand on y regardait d'un peu près. Mais au premier abord, rien ne détonnait, tant la maîtresse du logis, avec son goût très sûr, avait su harmoniser habilement tous ces disparates. Il y avait là, à côté de la haute cheminée Renaissance et sous un plafond à poutrelles imité du château de Blois, une grande pendule et des appliques Louis XIV, une commode et des vitrines Louis XV, une crédence Henri II, de grandes potiches du Japon et une foule d'autres meubles ou objets, parmi lesquels s'épanouissaient des canapés Louis-Philippe et des poufs second Empire, mais tout cela si bien mis à sa place que nulle dissonance n'alarmait le goût le plus difficile. Toute cette variété de formes et d'époques se fondait dans une commune ambiance flaubertienne.

Ce qu'on apercevait d'abord, au fond du salon, c'étaient les quatre grandes bibliothèques en chêne massif, qui, autrefois, avaient garni le cabinet de Croisset, — bibliothèque à colonnes torses, d'un Louis XIII troubadoursque, qui

évoque *Cinq-Mars* et *Marion Delorme* et qui s'apparente au style du grand fauteuil où Flaubert a travaillé toute sa vie, où il a pâti et gémi à la poursuite de la phrase parfaite. Ce fauteuil, qui m'appartient maintenant comme les bibliothèques, a un aspect vaguement farouche et terrifiant : on dirait un instrument de supplice, un garrot ou une guillotine, tellement le dossier et les montants en colonnes torsées qui l'encadrent sont trapus et élevés, — élevés comme des bois de justice. Mais il faut avouer que ce siège monumental est des plus confortables : solidement capitonné et rembourré, il a été recouvert d'applications en tapisserie du plus pur style second Empire, sans doute brodées par les mains pieuses de sa nièce Caroline. Le bon Flaubert pouvait y vivre comme dans une maison, non seulement y polir longuement ses phrases, mais y rêvasser en fumant ses interminables pipes et même, comme il disait dans son langage débraillé, y « piquer un chien »...

De là, aussi, il pouvait contempler à loisir une gravure de Callot représentant la tentation de saint Antoine et dont l'influence est sensible dans la première version de son *Saint Antoine*. Cette gravure à l'encadrement romantique a longtemps décoré le grand salon de la villa Tanit, jusqu'au jour où elle a suivi chez moi la bibliothèque à colonnes torsées.

A l'autre extrémité du salon, face à la bibliothèque, une vaste table ronde, que M^{me} Grout m'a toujours dit être une des tables du cabinet de Croisset. La seconde a été transportée, à Croisset même, dans le pavillon du bord de l'eau. Sur cette table, quelques objets ayant appartenu à Flaubert, et notamment un gros volume à tranches dorées, qui contient une copie manuscrite de *Par les champs et par les grèves*, ce récit de voyage écrit en collaboration avec Maxime Du Camp. Les deux auteurs, alors inconnus et inédits, ne trouvant sans doute pas d'éditeurs pour ce premier ouvrage, s'étaient offert le luxe alors peu coûteux de faire recopier leur prose par un calligraphe de profession, sur magnifique papier vélin grand in-folio : le tout relié en cuir fauve, orné, sur les deux plats, des initiales enlacées de Maxime Du Camp et de Gustave Flaubert, et aussi monumental que le fameux fauteuil en tapisserie et à colonnes torsées. Cette relique est, aujourd'hui, en ma possession.

A deux pas de la table, dans un angle du salon, sur un piédestal, le buste de la sœur de Flaubert, qui mourut en couches, après avoir donné le jour à M^{me} Grout. Ce buste qui, comme celui du père de Flaubert, fut exécuté par Pradier, a été légué également au musée Carnavalet. Il vaut la peine d'être considéré avec attention. Cette belle jeune femme morte prématurément, et qui s'appelait Caroline comme sa fille, cette sœur adorée de Flaubert, a inspiré à l'écrivain des pages d'un sentiment un peu étrange que l'on retrouvera dans la première *Tentation de Saint Antoine*. Et pourtant ce visage à l'ovale régulier, encadré d'une double touffe d'anglaises, selon la mode du temps, n'annonce qu'une âme assez ordinaire. Elle aura été transfigurée par l'amour du frère et l'imagination du grand romancier.

Enfin, épars sur des guéridons ou sur le grand piano à queue qui occupait tout un coin du salon, quelques menus objets achetés par lui au cours de ses voyages : un plateau de cuivre levantin où s'amoncelait, à portée de sa main, la provision de plumes d'oie qu'il avait taillées lui-même, une poire à poudre, comme en portent les Bédouins de Syrie, un poignard à gaine de cuir rouge qui a toute une légende et qui passe pour avoir été laissé par Louise Colet, après une scène orageuse, dans le cabinet de Flaubert, où elle s'était introduite traitreusement pour l'assassiner. Ma conviction est que ce poignard est tout simplement un souvenir de Corse rapporté par Flaubert, en 1841, après une lecture de *Colomba*, — et même sans aucune lecture, par pure élégance de bousinot. Cet engin, des plus redoutables, m'a été donné, il y a longtemps, par M^{me} Grout elle-même.

Voilà à peu près tout ce que j'ai vu au rez-de-chaussée de la villa Tanit comme reliques flaubertiennes, à moins que l'on ne considère comme telle une lourde chope en plomb, ornée de cabochons polychromes, qui figurait sur un buffet de la salle à manger (redevenue plus tard un salon, lorsque la salle de billard fut supprimée) : c'était un présent de Tourguenief à Flaubert et que le « Moscove », comme disait celui-ci, avait dû acheter à Carlsbad ou à Vienne, au cours d'un de ses nombreux déplacements.

Au premier étage, dans le vestibule, il y avait, sous verre, un certain nombre de caricatures, dont une par Alfred de

Musset, qui représentait George Sand, la cigarette au bec, et Liszt ou Chopin, accroupi sur un tabouret devant un piano qu'il martyrise à tour de bras, avec des gestes furibonds et une chevelure tempétueuse. Était-ce un cadeau de George Sand, ou plutôt de Maurice Sand, à Flaubert ? J'avoue que je l'ignore, comme j'ignore ce que sont devenues ces caricatures, probablement vendues aux enchères après la mort de M^{me} Grout.

Plus loin, dans le corridor, qui conduisait aux appartements des hôtes, toute une série de portraits de famille et de photographies d'amis. Dans la première chambre, un dessin au crayon, très curieux et dont je ne sais non plus ce qu'il est devenu : c'était l'œuvre d'un pauvre soldat, recueilli mourant, au bord de la route, par le père de Flaubert, Achille-Cléophas, le médecin de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Ce soldat, qui était dessinateur de son métier, aurait offert ce dessin au docteur Flaubert, en reconnaissance de ce qu'il l'avait sauvé et guéri. On y voyait le bon médecin juché sur son bidet, le médecin en haut-de-forme et cravate blanche, comme ils étaient à cette époque, et, par derrière, en croupe, le pauvre soldat éclopé que son sauveur conduisit à l'hôpital.

Sur la cheminée de la seconde pièce, une garniture de style Empire, qui venait, je crois, du père de Flaubert et qui, d'après le journal des Goncourt, aurait passé dans le cabinet de Croisset : c'était, entre deux coupes de bronze, une pendule en marbre jaune surmontée d'un buste d'Hippocrate également en bronze, le tout ayant un certain caractère. Enfin, au-dessus d'une commode Louis-Philippe, une grande aquarelle représentant une jeune paysanne italienne, œuvre assez roide et banale de la princesse Mathilde, que celle-ci avait offerte à Flaubert, habitué de Saint-Gratien et de la rue de Courcelles.

Outre ces reliques du maître, M^{me} Grout avait apporté à Antibes un certain nombre de beaux meubles ; de belles pendules surtout. Mais rien de tout cela n'était extraordinaire. La grande beauté de la villa Tanit, c'est la vue dont on y jouit tant sur la baie des Anges que sur le golfe de Juan.

Elle est assise au sommet de l'isthme très étroit qui rattache à la ville le cap d'Antibes. Autrefois, avant la croissance des arbres du jardin, qui maintenant forment un rideau épais du

côté du couchant, on embrassait de là tout le panorama du golfe jusqu'à la pointe de la Croisette de Cannes, toute la plaine marine, les Iles d'Or et l'Estérel à l'horizon. Mais l'autre paysage, celui du Levant, est plus immense encore et de plus grand style : en face de la villa, la pleine mer à l'infini, la courbe montagnieuse des rivages jusqu'à Vintimille et Bordighera. A gauche, les toits rouges d'Antibes, les deux tours romaines de l'église et de l'hôtel de ville, qui, avec les remparts subsistants du vieux port, donnent à ce municipe d'Extrême-Provence un aspect déjà tout italien. A droite, la colline du Phare, son antique sanctuaire vénéré des pêcheurs, ses villas perdues dans la verdure des figuiers et des chênes-lièges. C'est le côté *bois-sacré*, celui qui a été le moins abîmé par les dévastations et les gratte-ciels des spéculateurs, celui qui garde le plus intact son caractère latin et provençal, piédestal pour un temple ou pour une acropole...

Ma vieille amie aimait beaucoup ce grandiose paysage. Je me rappelle que, pendant une promenade que nous fîmes ensemble quelque temps avant sa mort, elle voulut descendre de voiture pour le contempler, peut-être avec le pressentiment qu'elle le contemplait pour la dernière fois. C'était au tournant de la nouvelle route du cap, à l'endroit où la mer et les rivages se découvrent dans toute leur splendeur et leur immensité. Elle s'assit sur un banc, malgré l'air vif d'une matinée ensoleillée de décembre et elle resta là, un assez long temps, à regarder et à rêver. Et tandis que je la considérais, allant de sa pâle figure contractée par l'émotion au sublime paysage marin, je me remémorais le vers de Lamartine, que nous avions relu ensemble quelques jours auparavant :

Je l'emporte au tombeau pour m'embellir le ciel.

LA BIBLIOTHÈQUE

En somme, ce qu'il y avait de plus intéressant parmi les souvenirs de Flaubert, conservés à la villa Tanit, c'étaient ses livres et ses manuscrits.

Hâtons-nous de le dire : Flaubert n'était nullement un bibliophile, en quête d'éditions rares ou de reliures somptueuses. Les beaux livres que renferme sa bibliothèque avaient

dû être achetés par son père, lorsque celui-ci se mit en ménage et organisa son cabinet de travail. C'est la collection d'ouvrages qui s'offraient d'eux-mêmes à l'amateur et qui pouvaient plaire à un bourgeois cultivé entre 1810 et 1820. Bien entendu et tout d'abord, les œuvres complètes de Voltaire et de Rousseau dans la grande édition de Kehl, Montesquieu, Buffon, Bernardin de Saint-Pierre, Fénelon, — le *Télémaque* en particulier admirablement illustré par les maîtres-graveurs du XVIII^e siècle, — les auteurs érotiques de l'époque, Parny et Gentil-Bernard, l'*Art d'aimer* d'Ovide, le *De natura rerum* de Lucrèce, sur grands papiers, reliures en veau, avec fers et illustrations d'Eisen. Et, par une concession au goût romantique qui commençait à s'affirmer, les œuvres complètes de Walter Scott, les poèmes d'Ossian, qui continuaient la série des romans anglais, alors à la mode en France, de *Clarisse Harlowe* à *Robinson Crusoé*.

Tous ces livres ont été plus ou moins maniés et annotés par Flaubert, spécialement *l'Esprit des lois* : on sait qu'il nourrissait une vive admiration pour le président de Montesquieu et qu'il cherchait des modèles et des cadences de phrases dans ce morceau de rhétorique qui s'appelle le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*. Le plus curieux et le plus touchant, ce sont ses bouquins familiers, ceux qu'il a, comme il disait, « eulottés » assidûment et avec ferveur, pauvres vieux livres, tout dépeñaillés, qui sentent la pipe et la poussière, mais pour lesquels je donnerais toutes les raretés, toutes les belles reliures chères aux bibliophiles.

Il y a là un Montaigne et un Rabelais tout disloqués, mais dont les pages, hérissées de béquets, sont couvertes d'annotations et de coups de crayon. Pareillement, un Cervantès à la couverture rompue, un La Bruyère, un Shakespeare, un Spinoza. L'auteur qu'il a peut-être lu de plus près, c'est Boileau, « ce vieux croûton de Boileau », comme il l'appelait, ce qui ne l'empêchait pas de l'admirer pour la justesse de l'expression, la frappe vigoureuse de son vers, comme pour la rigueur de son esthétique, laquelle a plus d'un trait commun avec la sienne propre. Il l'a analysé vers par vers. On peut suivre ses lectures d'un poème à l'autre. Et de même il a fait une étude approfondie de Corneille et de Voltaire, surtout du théâtre de ce dernier : ce que nous ne comprenons plus

guère, mais ce qui prouve son ardeur à connaître les classiques et les procédés de leur art. Lui qui répétait : « Personne ne lit les classiques », il s'est vaillamment évertué à faire exception.

Parmi ces bouquins de pratique ou de consommation journalières, il y en a un tout petit que je trouve plus émouvant que tous les autres : c'est un recueil des contes de M^{me} d'Aulnoy. Une note manuscrite de M^{me} Grout, sur la page de garde, nous avertit que ce petit livre, très fatigué lui aussi, a été le livre favori de Flaubert enfant, lequel s'est amusé à en colorier les images. En effet, presque toutes les illustrations en ont été studieusement barbouillées de teintes éclatantes par ce futur coloriste de la prose. Et ainsi ce recueil de contes de fées prend une signification symbolique : il annonce non seulement le grand peintre verbal que deviendra Flaubert, mais l'amateur de féeries, de récits légendaires et fantastiques, qui écrira plus tard *le Château des coeurs* et *la Légende de Saint Julien l'Hospitalier*.

On s'étonnera peut-être du petit nombre d'ouvrages érudits ou scientifiques que renferme cette bibliothèque, surtout si l'on songe que Flaubert a toujours eu des prétentions à la science comme à l'érudition : *Saint Antoine*, *Bouvard et Pécuchet* en témoignent suffisamment. Mais, pour la documentation de ces œuvres, il avait à sa disposition la bibliothèque de Rouen, dont son ami Bouilhet devint conservateur et, en outre, toutes les bibliothèques de Paris. Les rares volumes de cette catégorie qu'il a dû acheter se rapportent à la préparation de *Salammbô*, de *la Tentation*, de *l'Éducation sentimentale*.

En revanche, il était riche en volumes dédiacés par les contemporains, des plus obscurs et des plus oubliés aujourd'hui aux plus illustres et aux plus glorieux. La série commence par Victor Hugo pour aboutir à des Ange Pechmeja et à des Gustave Toudouze, en passant par Michelet, Renan, Taine, Leconte de Lisle, François Coppée, José-Maria de Heredia, les Goncourt, Zola, Alphonse Daudet...

A cette époque-là, les dédiacées étaient modestes, économes de formules laudatives ou admiratives. Elles occupaient une place pudique dans un petit coin de la page : telles les dédiacées de Taine, de Renan, de Michelet : « A M. Flaubert, son ami » ou : « Son dévoué confrère ». Celles de Victor Hugo, plus impériales, exigent naturellement plus d'espace : « A

Gustave Flaubert, fraternellement, Victor Hugo. » Il en est d'étranges ou de pittoresques. Par exemple : « A Gustave Flaubert, au Grand Mee, Alphonse Daudet. » Ou bien celle-ci, sur un exemplaire assez disgracieux de *l'Assommoir* : « A Gustave Flaubert, en haine du goût ! Émile Zola. » C'est ce que nous appellerons du Zola tout craché.

Malheureusement, dans cette bibliothèque, telle que je l'ai reçue, il manque un certain nombre de volumes que je connais, que j'ai eus en mains autrefois et qui ont disparu par je ne sais quelle négligence, ou qui ont été vendus inconsidérément : ainsi l'*Histoire de France* de Michelet, une grammaire grecque de Mathiæ (car nous savons par sa correspondance qu'au début de sa carrière, Flaubert s'était pris d'une belle passion pour le grec et s'était mis à le piocher sérieusement), ou encore une traduction de la *Véridique Histoire de la Conquête du Mexique*, de Bernal Diaz, par José-Maria de Heredia, avec une magnifique dédicace comme l'auteur des *Trophées* savait en écrire.

On ne saurait trop protester contre ces dispersions sacrilèges. La bibliothèque de Flaubert est un monument symbolique de ses lectures et de sa culture, de ses goûts et de ses amitiés littéraires : il ne faut plus y toucher. Avec quelques meubles et souvenirs que j'ai pu rassembler, elle offre une image assez fidèle de ce cabinet de Croisset où il a écrit tous ses chefs-d'œuvre. C'est à l'État, c'est à des musées ou à des universités à faire en sorte qu'après moi cette richesse nationale ne soit pas dilapidée et dispersée aux quatre coins de l'Europe ou du monde, ou profanée par des mercantis et des spéculateurs étrangers.

LES MANUSCRITS

Avec la bibliothèque, les manuscrits de Flaubert étaient la grande curiosité de la villa Tanit.

M^{me} Grout gardait ce trésor avec la vigilance d'un dragon des Hespérides. A l'époque où je l'ai connue, elle ne l'ouvrait qu'à un petit nombre de personnes. Il fallait être qualifié par des travaux littéraires ou dûment recommandé pour qu'elle consentit à montrer un manuscrit comme celui de *Madame Bovary* ou de *Salammbo*. Elle-même ne mettait qu'assez rare-

ment le nez dans l'armoire où les papiers de l'oncle étaient rangés, armoire admirablement tenue comme celle d'une fermière normande. Tout était catalogué et classé, jusqu'aux brouillons et jusqu'aux feuilles volantes, et ces liasses étaient recouvertes de chemises ou enfermées dans des cartons verts, des cartons de notaire, qui avaient appartenu à Flaubert lui-même.

La nièce considérait ces archives comme une nécropole. Elle était convaincue que tout cela était mort, qu'il n'y avait plus rien à tirer de cet amas d'écritures. De temps en temps, elle publiait une lettre ou une série de lettres inédites, qui lui valaient de maigres profits. Encore devait-elle se mettre d'accord, pour la publication, avec les héritiers des auteurs ou des destinataires de ces lettres. Elle me disait mélancoliquement que les œuvres de son oncle, à cette époque-là, ne lui rapportaient pas plus de six ou sept mille francs par an, somme où les droits d'auteur sur l'opéra de Reyer, extrait de *Salammbo*, entraient pour la plus grosse part. Et ce revenu dérisoire l'humiliait fort, quand elle le comparait à celui de l'œuvre de Maupassant, qui, alors, atteignait quatre-vingt-dix ou cent mille francs. C'est pourquoi elle tâchait de tirer pied ou aile de toutes les bribes de correspondances qu'elle pouvait retrouver.

En dehors des lettres et de quelques ébauches ou écrits de jeunesse, elle était convaincue que cette énorme masse de papiers laissés par Flaubert ne contenait que des brouillons. J'ose dire que c'est moi qui lui révélai ses propres richesses, — des richesses supérieures à tout ce qu'elle avait pu rêver.

Pendant l'hiver de 1907, étant venu passer quelques jours à la villa Tanit, j'obtins la permission de feuilleter et d'examiner quelques manuscrits. Ma surprise et ma joie furent grandes lorsque je constatai que ces prétendus brouillons étaient, en réalité, des œuvres complètes et inédites. C'est ainsi que je découvris deux versions, très différentes l'une de l'autre, de *la Tentation de saint Antoine* et, un peu plus tard, la version primitive de *l'Éducation sentimentale*, laquelle n'avait presque rien de commun avec celle que nous connaissions. Je n'en eus même pas l'honneur, car ni les éditeurs ni les critiques de Flaubert n'ont l'air de s'en douter, — de sorte

qu'il faut bien que je le dise, ne fût-ce que pour la vérité historique. M^{me} Grout en recueillit, je crois, d'assez beaux bénéfices, — lesquels ne firent que s'accroître, lorsque les éditeurs, alertés par mes articles, s'aperçurent que l'œuvre inédite de Flaubert égalait en étendue celle qu'il avait publiée de son vivant.

Et ainsi c'est grâce à ma découverte et à mes publications, que l'œuvre de Flaubert a eu un regain d'actualité et comme un rebondissement de faveur auprès du public, faveur qui n'a cessé d'augmenter depuis lors.

Mais je me hâte de reconnaître que, sauf les deux *Saint Antoine* et *l'Éducation*, cette œuvre inédite n'a guère qu'une valeur documentaire et n'ajoute rien d'essentiel ni au génie de l'auteur ni à ce que nous savions de lui.

Récemment, après la mort de M^{me} Grout, on a vendu aux enchères un grand nombre de prétendus manuscrits de Flaubert. C'est forcer les termes que de considérer comme tels de simples notes prises par l'auteur, soit pour son seul plaisir, soit pour la préparation de ses romans, ou encore pour les leçons de littérature et d'histoire qu'il donnait à sa nièce. (Et cependant ces notes examinées attentivement nous révéleraient peut-être un Flaubert pédagogue, que nous ne soupçonnions pas.) La partie la plus importante de ces manuscrits, celle qui comprend les essais et les ébauches de jeunesse, est devenue la propriété de M. Lucien Graux qui, je le sais, apporte à les conserver toute la diligence et toute la ferveur d'un grand lettré et d'un bibliophile. Parmi ces œuvres de jeunesse, un autre bibliophile éminent, M. Louis Barthou, a acquis une pièce importante, le manuscrit des *Mémoires d'un fou* et quelques essais moins développés. Enfin, les brouillards de *l'Éducation sentimentale* sont passés entre les mains de M. Sacha Guitry.

Quant aux manuscrits des œuvres maitresses, celles qui ont fait la réputation de l'écrivain, ils ont été donnés ou légués par M^{me} Grout à divers établissements publics : les manuscrits autographes de *Madame Bovary* et de *Bouvard et Pécuchet* à la Bibliothèque de Rouen ; ceux de *Salammbô*, de *Trois Contes* de *la Tentation de saint Antoine* (en trois versions), à la Bibliothèque nationale ; celui de *l'Éducation sentimentale*, seconde version, au musée Carnavalet, la première version ayant

été acqui
de lettr
par des
tilly (co

M^{me}
une dé
a cru s
souven
beauc
endroi
de cré
soit à
les fut
raient
Ils au
meub
qu'au
pour
simpl
sugg

E
et qu
à fai

été acquise par M. Lucien Graux. Enfin toute une collection de lettres autographes de Flaubert et de lettres à lui adressées par des contemporains célèbres, doit entrer au musée de Chantilly (collection Spoelberch de Lovenjoul).

M^{me} Grout, qui ne consultait jamais personne pour prendre une décision importante et qui était très jalouse de ses droits, a cru sans doute agir pour le mieux, en éparpillant ainsi les souvenirs et les papiers de son oncle. Il me semble qu'il aurait beaucoup mieux valu les réunir tous au même endroit. Cet endroit était tout désigné : c'est Rouen, où il est encore temps de créer un Musée Flaubert, soit à la Bibliothèque municipale, soit à Croisset. Les critiques, les historiens de la littérature, les futurs éditeurs et les admirateurs du maître le retrouveraient là dans son milieu natal et dans son cadre inspirateur. Ils auraient tous ses manuscrits sous la main, ses livres, ses meubles familiers, toutes les éditions de ses œuvres, au lieu qu'aujourd'hui il faut courir d'un bout de la France à l'autre pour consulter ou étudier ces documents. J'ajoute que leur simple réunion dans un lieu unique serait infiniment plus suggestive que leur actuelle dispersion.

Et maintenant que nous avons fait le tour de la villa Tanit et que nous en avons épuisé toutes les curiosités, il nous reste à faire la connaissance de la maîtresse du logis...

LOUIS BERTRAND.

(A suivre.)

LA PAIX SÉPARÉE AVEC L'AUTRICHE

L'INCIDENT DES LETTRES

(Avril 1918)

Le 15 mars 1919, M. Henri Allizé, qui avait rempli, avec une rare fermeté de caractère et une haute distinction d'esprit, de délicates fonctions diplomatiques, notamment, durant la guerre, celles de ministre de France aux Pays-Bas, était envoyé en mission spéciale à Vienne. Il s'agissait, en organisant, de concert avec nos alliés et nos amis, la vie de la nouvelle Autriche, de prévenir et de rendre impossible un acte de désespoir qui l'eût poussée à se fondre dans le Reich allemand qui, déjà, avait eu l'audace d'insérer dans la constitution de Weimar l'article qui prévoit l'annexion de l'Autriche. Cette mission, M. Allizé en écrivait l'histoire quand une mort prématurée vint le frapper soudainement le 15 novembre 1930. Plusieurs chapitres de ces précieux et intéressants *Souvenirs* ont été entièrement rédigés, revus et mis au point définitivement par le regretté ambassadeur. Nous publions celui qu'il a intitulé « L'Incident des lettres ».

Personne n'a oublié ce dramatique épisode qui se rattache à la tentative de paix séparée que l'empereur Charles essaya de réaliser, en 1917, par l'entremise de ses beaux-frères, les princes Sixte et Xavier de Bourbon-Parme. M. Allizé, à Vienne, eut l'occasion de rechercher les origines et l'explication de la

fameuse
Czernin
les pag

Per
coup e
Parmi
par E
prince
lamen
partie
d'aille
festati
person

La
tous c
la fail
suite
de M
de tél
Si sé
être c

L'
ration
Fran
souve
Il av
volon
un r
sans
souve
parti

(1)
Grano
l'Offre
mercé
mann
20, 25
prince

fameuse polémique entre M. Clemenceau et le comte Ottokar Czernin. C'est le résultat de son enquête qu'il a résumé dans les pages qui vont suivre (1).

LE COMTE CZERNIN

Pendant ma mission en Autriche, j'ai naturellement beaucoup entendu parler de tous les événements de la guerre. Parmi ceux-ci, l'affaire du mémoire secret de Czernin divulgué par Erzberger, celle des lettres de l'empereur Charles au prince Sixte, la négociation Armand-Revertera, la polémique lamentable qui s'ensuivit avec M. Clemenceau, devaient plus particulièrement retenir mon attention. On représentait d'ailleurs à Vienne ces incidents comme les principales manifestations d'une situation inextricable créée par la politique personnelle de l'Empereur et de son entourage.

La Cour a rejeté sur le comte Czernin la responsabilité de tous ces incidents. Pour elle, c'est Czernin qui aurait abusé de la faiblesse de l'Empereur, d'abord en l'empêchant de donner suite à ses projets de paix séparée et ensuite, après le démenti de M. Clemenceau, pour lui imposer l'envoi à Guillaume II de télégrammes destinés à couper les ponts avec l'Entente. Si séduisante que puisse être cette explication, on est peut-être obligé de chercher la vérité ailleurs.

L'Empereur était monté sur le trône sans aucune préparation, du fait de la disparition prématurée de l'archiduc François-Ferdinand. Il avait d'excellentes intentions, mais souvent contradictoires, et peu de moyens pour les réaliser. Il avait voulu sincèrement la paix, mais il n'apportait aucune volonté à rechercher les moyens d'y parvenir. Et il vivait dans un milieu où l'on traitait les plus graves affaires de l'État sans préparation ni expérience. Conscient de sa faiblesse, le souverain rusait avec les ministres, ne leur disant qu'une partie de la vérité et tendant toujours à se décharger sur

(1) Voyez, entre autres, sur ce sujet : général von Cramon, *Quatre ans au Grand Quartier général austro-hongrois* ; Prince Sixte de Bourbon-Parme, *l'Offre de paix séparée de l'Autriche* ; Un nouveau chapitre de diplomatie secrète, n° des 10, 24 et 31 juillet 1920 de *l'Opinion* ; Baron Charles de Berckmann, *les Derniers jours de l'Autriche-Hongrie*, dans la *Revue hebdomadaire* des 20, 29 mai, 5 juin 1926 ; Comte Czernin, *Im Weltkrieg* ; Antoine Redier, *Zita, princesse de la paix*.

d'autres des erreurs qu'il avait commises. C'est ainsi que, dans l'incident des lettres, le ministre responsable aurait bien été mis au courant des conversations de l'Empereur avec les princes de Bourbon-Parme; Czernin aurait bien conféré lui-même avec ces princes, mais il aurait été tenu dans l'ignorance des confidences essentielles faites par l'Empereur à ses beaux-frères et surtout du contenu de la lettre remise au prince Sixte et portée par ce dernier à M. le Président de la République. Cette ignorance, révélée par des documents déjà publiés ou encore inédits, explique d'une façon plausible l'attitude peu glorieuse et équivoque que le gouvernement de Vienne eut en face du président du Conseil, M. Clemenceau.

Car on reconnaissait généralement à Vienne que jusqu'à l'incident des lettres, le comte Czernin s'était montré assez habile dans la direction de la politique de la double monarchie. Le prince Louis Windischgraetz, qui n'est généralement pas tendre à son égard, lui reconnaît même « de fréquents éclairs de génie ». Czernin n'était peut-être pas depuis assez longtemps à la tête des affaires pour y avoir acquis l'expérience nécessaire, mais il avait fait preuve d'un tempérament d'homme d'État qui justifiait la confiance que lui avait témoignée l'archiduc François-Ferdinand. On était donc persuadé à Vienne que si Czernin avait eu connaissance des termes mêmes des lettres écrites par l'Empereur au prince Sixte, il se fût bien gardé d'évoquer l'affaire, ou il l'aurait fait en d'autres termes. A noter aussi que Czernin avait tout sacrifié à la fidélité de l'Autriche à l'alliance allemande, malgré son peu de goût pour l'Allemagne. A l'époque où je me trouvais à Vienne, il était encore très affecté, me disait-on, de la réputation de duplicité qui lui était restée en Autriche et en Allemagne, alors que dans les pays alliés il passait pour un pangermaniste à tous crins. On m'a d'ailleurs affirmé qu'il avait toujours été de ceux qui reconnaissaient loyalement que la France et l'Angleterre n'avaient ni voulu ni souhaité la guerre.

Au dire de ses amis, il s'était simplement conformé, durant son activité au Ballplatz et au cours des négociations tendant à la paix, au programme que l'Empereur lui avait tracé et qu'il avait accepté en arrivant au pouvoir : programme excluant toute idée de paix séparée, et qu'il formulait en ces

termes
loyaut
dront
à Vien
sorte d
et l'Al
inévita
pensat
pourr
décisi
tionna
par le
paix.
recon
possée
à néa
tion.

Au
chanc
deux
avec
rétab
dans
comm
prin
Laxe
chez
« Ce
mais
sond
l'Au
répo
cas,
de fe
et d
sign
écha

termes : « obtenir la confiance de nos alliés en notre absolue loyauté, attendre le moment où des succès militaires contraindront l'Entente à causer avec nous, essayer alors de transférer à Vienne le centre des conversations, et servir en quelque sorte de médiateurs entre la France et l'Angleterre d'un côté, et l'Allemagne de l'autre. » Il pensait qu'avec des sacrifices inévitables, c'est-à-dire en assurant à l'Allemagne des compensations pour les pertes qu'elle devrait subir, l'Autriche pourrait jouer ce rôle avec succès, dès qu'un événement décisif, comme la prise de Paris ou un mouvement révolutionnaire en France, de plus en plus escompté en 1917 et 1918 par les Empires centraux, aurait déterminé la France à la paix. Mais ce rôle de médiateur reposait tout entier, il le reconnaissait, « sur le crédit moral que l'Autriche pouvait posséder dans les deux camps ». L'affaire des lettres réduisit à néant son plan, et toute possibilité d'une paix de conciliation. Comment l'Autriche en était-elle arrivée là ?

LA MISSION DES PRINCES DE BOURBON-PARME

Au printemps de 1917, l'empereur Charles avertissait son chancelier, — l'initiative venait donc de l'Empereur, — que deux de ses beaux-frères offraient, « vu leurs étroites relations avec le gouvernement français », leurs bons offices en vue du rétablissement de la paix. Czernin accepta de causer avec eux dans sa pleine responsabilité ministérielle, non en Suisse, comme il était proposé, mais à Vienne. Il eut avec l'aîné, le prince Sixte, trois longs entretiens : deux au château de Laxembourg, en présence de l'Empereur, le troisième à Vienne, chez le comte Erdödy, capitaine de cavalerie, hôte des princes. « Ceux-ci, disait-on, n'apportaient aucune proposition de paix, mais semblaient vouloir, au su du gouvernement français, sonder le terrain en vue de savoir si, et à quelles conditions, l'Autriche consentirait à une paix séparée. » Le comte Czernin répondit qu'il voulait une paix sans annexion, et qu'en aucun cas, il ne traiterait à l'insu ou au détriment de ses alliés. Prié de faire connaître par écrit son point de vue au sujet de l'Italie et de ses alliés, il remit une pièce écrite à la machine et non signée, que le Prince emporta à Paris et qui déclarait « qu'un échange de territoires était possible en Italie, mais qu'il devrait

attendre, pour négocier avec ses alliés, que les conditions et les plans de la France soient précisés ».

L'empereur Charles, dit-on, aurait voulu laisser ignorer à l'Allemagne ces conversations ; il finit pourtant par autoriser Czernin à en aviser le chancelier allemand, mais en taisant le nom des négociateurs. Invité par dépêche, Bethmann-Hollweg se rendit à Vienne, fut mis au courant de l'incident, et parut deviner les noms qu'on lui cachait. Aucune réponse ne vint de Paris, mais les princes firent dire à l'Empereur qu'ils étaient toujours disposés à mettre toute leur influence au service de la paix. Il fut, dit-on, encore souvent question, dans le cours de l'année 1917, de la venue possible ou probable des princes à Vienne ; Czernin approuvait les suggestions de ce genre, qu'elles vinssent de l'Empereur ou de son entourage, et il se déclarait toujours prêt à entrer en conversation « tant que la loyauté d'allié du gouvernement de Vienne n'était pas mise en cause ». C'est dans ces conditions que, dans l'été de 1917, quelques mois après la visite des princes, se produisit l'incident, encore mal élucidé, du mémoire secret.

Le comte Czernin a depuis publié *in extenso* ce rapport, qui mérite de rester dans l'histoire par ses considérations prophétiques et sa franchise courageuse, les unes malheureusement trop faciles, et l'autre très démentie par les faiblesses ultérieures des chefs de la politique autrichienne vis-à-vis de l'Allemagne. Le désespoir des populations, le danger d'une révolution qui, en Autriche comme en Russie, entraînerait la dislocation de la monarchie, la certitude que si une paix honorable n'était pas prochainement conclue par les souverains des Empires centraux, les peuples la feraient ensuite « par-dessus leurs têtes et que les vagues des mouvements révolutionnaires submergeraient tous ces biens pour lesquels se battent et meurent encore nos soldats », la conviction que les espérances fondées en Allemagne sur la guerre sous-marine étaient trompeuses, permettaient au comte Czernin de conclure en préconisant l'acceptation de tous les sacrifices nécessaires pour assurer la paix à l'automne. L'Allemagne avait été avertie par ses soins qu'elle ne pourrait plus, au delà de ce temps, compter sur l'Autriche.

Ce rapport, daté du 12 avril 1917, de caractère strictement confidentiel, n'aurait été établi qu'en quatre exemplaires, pour

les de
mém
copie
jusqu
tère d
plaire
avait

F
erreu
tinée
cette
du m
son
pacifi
qui
ment
que
(13 j
secrè
à « e
Char
il se
une
men
l'inc
M. C
fran
tint
espo
à la

C
entr
Suis
sion
requ
faite
pas
M. C
Lorr
proc

les deux Empereurs, l'ambassadeur d'Autriche et Czernin lui-même. Or, le 22 août, Hohenlohe mandait de Berlin que des copies en circulation en Allemagne avaient pu passer en Suisse, jusqu'aux mains d'agents de l'Entente. Une enquête au ministère des Affaires étrangères, où étaient déposés les deux exemplaires de Czernin et de Hohenlohe, prouva que l'indiscrétion avait une autre source.

Finalement, dit-on, l'Empereur reconnut avoir mis par erreur (*aus Konfusion*) son exemplaire dans une enveloppe destinée à un Allemand. L'ancien chancelier ne croyait pas à cette erreur et pensait qu'il fallait attribuer la communication du mémoire au désir nourri par l'Empereur ou « quelqu'un de son entourage » de développer en Allemagne un mouvement pacifiste. Czernin et Hohenlohe, atterrés par cette « indiscrétion » qui « équivalait à une bataille perdue », offrirent immédiatement leur démission. Le ministre rappela même les menaces que l'ambassadeur avait déjà transmises le mois précédent (13 juillet), alors que Guillaume II lui avait dit que les menées secrètes de l'impératrice Zita contre l'alliance le forceraient à « envahir l'Autriche et à occuper Prague ». L'empereur Charles répondit que, pour donner satisfaction à l'Allemagne, il serait opportun de faire une déclaration publique donnant une image claire de la situation. Czernin se rendait parfaitement compte, a-t-il expliqué lui-même, qu'un tel procédé aurait l'inconvénient d'interdire ensuite toute conversation avec M. Clemenceau. Mais, persuadé que le président du Conseil français ne pouvait être gagné à une paix de conciliation, il tint ce mal pour moins important que celui qui résultait des espoirs nourris par la France sur la renonciation de l'Autriche à la prolongation de la guerre.

C'est de ce raisonnement que sortit sa révélation sur les entretiens du comte Revertera avec le comte Armand en Suisse. Le passage du discours dans lequel il y faisait allusion avait été soumis préalablement à l'Empereur et avait reçu sa complète approbation. Cette révélation n'était pas faite pour ébranler la situation de Clemenceau, — il n'était pas assez naïf pour le croire, — mais 1° pour prouver que M. Clemenceau ne renonçait pas à la conquête de l'Alsace-Lorraine et que c'était là l'obstacle à la conciliation ; 2° pour proclamer à la face du monde que l'Autriche ne voulant pas

faire la paix au prix de son alliance, elle avait dû rompre les négociations. « En d'autres termes, disait Czernin, si nous ne pouvions arriver à la paix, c'est parce que nous n'abandonnions pas l'Alsace-Lorraine et que nous faisons exactement le contraire de ce que prétendaient les rumeurs colportées. Je n'avais ainsi en vue aucune attaque contre Clemenceau. Le point de vue de la France n'acceptant pas la paix sans l'Alsace-Lorraine était aussi correct que celui de l'Autriche ne pouvant abandonner l'Allemagne dans la question d'Alsace-Lorraine. Quant à la révélation de négociations secrètes, il n'y avait non plus rien d'hostile à la France. On avait bien ouvertement parlé au Parlement anglais des négociations secrètes Mensdorff-Smuts après leur échec, et nous n'y avions rien trouvé à redire. »

Le passage du discours de Czernin annonçant les prétendues ouvertures de M. Clemenceau, n'avait donc pour but, dans l'esprit de son auteur, que d'affirmer l'accord austro-hongrois au sujet de l'Alsace-Lorraine, clef de voûte de l'Alliance. Quant au démenti cinglant par lequel il lui fut riposté en précisant que lui Czernin et non le président du Conseil français avait eu l'initiative des pourparlers Armand-Revertera, voici le récit qu'on en faisait pour rejeter sur le souverain la responsabilité complète de l'apparente mauvaise foi du comte Czernin.

LES NÉGOCIATIONS ARMAND-REVERTERA

Le 20 juin 1917, le comte Revertera avait fait part sous le sceau du secret, à l'ancien ministre des Affaires étrangères, le comte Berchtold, des ouvertures que lui avait faites, pendant son dernier séjour en Suisse, une personnalité neutre bien connue de Fribourg, le professeur R..., en contact étroit, de par sa situation, avec les sphères officielles françaises. Cette personne disait avoir reçu mission, — c'est du moins la thèse autrichienne, — « d'un membre important du gouvernement français dont l'influence devenait de plus en plus grande » de se mettre en relations directes par un intermédiaire sûr, hors des cercles diplomatiques, avec l'Empereur pour lui faire tenir le message suivant : « On sait en France que Sa Majesté souhaite la paix. La France aussi souhaite trouver une issue

pacifique, mais il faudrait mettre le Gouvernement français en état d'offrir à l'opinion publique, comme résultat tangible des négociations et comme compensation pour ses sacrifices colossaux, une chose dont tous les partis puissent reconnaître la haute valeur ; il faudrait offrir une acquisition assez populaire pour qu'elle force l'opinion publique tout entière à se prononcer contre la continuation de la guerre et ce ne pourrait être que la cession de l'Alsace-Lorraine à la France. Si l'on tombait d'accord en principe, les négociations *séparées* pourraient être aussitôt commencées entre la France et les Puissances centrales, sous une forme discrète, en pays neutre et menées aussi vite que possible. »

L'intermédiaire neutre, connu du comte Revertera depuis de longues années, et « qui ne s'était jamais occupé de politique », attendait, pour révéler le nom de l'homme politique français, d'apprendre qu'on s'intéressait à la chose en haut lieu. Les résultats des deux premiers entretiens de Revertera et Armand furent consignés dans deux notes.

La première esquissait les lignes générales d'une paix française : restitution de la Belgique et réparation des dommages, évacuation de la France et restitution de l'Alsace-Lorraine avec frontières de 1914, réparations garanties, démilitarisation de la rive gauche du Rhin, sortie du Luxembourg du Zollverein, abandon de Heligoland, rétablissement de la Roumanie dans ses frontières du traité de Bucarest de 1913 et de la Serbie dans celles de 1914, union de la Serbie et du Monténégro avec un port sur l'Adriatique, abandon de territoires, notamment Trente et Trieste à l'Italie, rétablissement de la Pologne de 1772, liberté des détroits, compensations coloniales accordées à l'Allemagne.

La seconde, « spécialement à l'adresse de l'Autriche-Hongrie », indiquait les vues de la France et de l'Angleterre sur cet Empire dont elles veulent éviter, soit la germanisation, soit la dislocation. Solution proposée : une fédération danubienne avec large autonomie des États slaves ; Pologne reconstituée avec un archiduc pour souverain ; rapprochement économique avec les Puissances occidentales, en cas de rupture avec l'Allemagne ; « appui total » de ces Puissances en vue de réaliser l'union de la Silésie et au besoin de la Bavière ; bon voisinage avec la Serbie, rectifi-

cation des frontières du côté monténégrin (le Lovcen) ».

En réalité, la seconde note était postérieure à une lettre de Revertera à Czernin du 11 août, où il se plaignait qu'à une proposition de paix séparée de la France avec les Puissances centrales par la médiation autrichienne, son interlocuteur eût substitué des propositions d'accord franco-anglais avec l'Autriche contre l'Allemagne, chez laquelle des déclarations maladroites (Ludendorff) faisaient redouter la persistance d'intentions belliqueuses. Lloyd George, consulté, approuvait l'action Armand. Revertera répondit que son maître ne se laisserait sans doute pas entraîner à cette action séparée et qu'en tout cas ses instructions lui prescrivaient de s'enquérir : 1° à qui on avait affaire ; 2° quelles propositions de paix l'empereur Charles pourrait éventuellement transmettre et au besoin appuyer à Berlin. M. Armand aurait répliqué : 1° qu'il était envoyé directement par MM. Painlevé et Thomas, indirectement par MM. Ribot et Lloyd George mis au courant ; 2° qu'il demanderait à son gouvernement de formuler les propositions demandées, mais ne les communiquerait que sur l'avis de l'adhésion de l'empereur Charles à son projet d'intervention à Berlin.

Le 13 septembre 1917, nouvelle lettre dans laquelle le comte Revertera dit que l'on s'impatiente en France. Il estime cependant qu'il vaut mieux attendre que la situation soit éclaircie et qu'on sache définitivement à qui on aura affaire.

Le 8 octobre, troisième lettre, compte rendu d'une audience de trois quarts d'heure accordée la veille par l'Empereur. Au cours de cette entrevue, le comte Revertera aurait fait observer au souverain qu'il serait nuisible en ce moment de vouloir forcer les choses ; on ne peut bercer les Français d'espérances trompeuses. Il serait préférable de leur faire clairement savoir que l'on ne peut appuyer à Berlin leurs propositions. L'Empereur lui enjoint de repartir pour la Suisse et de dire à son interlocuteur habituel : 1° qu'il ne pouvait être question d'une paix séparée avec l'Autriche seule ; 2° que, pour l'Alsace-Lorraine, une cession à la France était exclue, mais que l'Allemagne pourrait être amenée à en faire un État fédéral, atténuant jusqu'à un certain point son caractère prussien. En même temps, l'Empereur lui disait de sonder le terrain en vue de l'accueil que feraient les Français à l'idée

d'une
Autric
contre
leurs p
résulte
lait d
contra
séparé
magné

Qu
Czern
Rever
sonna
de Pa
l'Emp
il pul
« cette
égale
sur l'
désag
ne ré
Vi
reur l
« just
ainsi
« Cze
même
sensa
rest.
phiqu

«
peliez
veut
qu'il
savez
tranq

d'une conférence à quatre (Angleterre, France, Allemagne, Autriche) et de faire des démarches pour provoquer une rencontre avec le comte Armand, rencontre qui ne donna d'ailleurs pas plus de résultats que les autres. De cette version, il résulte donc que l'Empereur, pas plus que Czernin, ne voulait de paix séparée pour l'Autriche et que son but était au contraire d'attirer la France dans des négociations de paix séparée auxquelles, le moment venu, se serait jointe l'Allemagne.

UNE LETTRE COMPROMETTANTE

Quand M. Clemenceau, dans sa réponse du 7 avril, rappela à Czernin les ouvertures faites, deux mois avant la tentative de Revertera, à Paris et à Londres, par une « bien plus haute personnalité », le ministre autrichien pensa aussitôt aux princes de Parme et à la réponse qu'il leur avait faite. Il consulta l'Empereur qui lui dit partager cette opinion, et sur-le-champ il publia une réplique qui reconnaissait le fait de l'action de « cette haute personnalité » en ajoutant qu'elle n'avait eu également aucun résultat. Le nom du prince avait été omis sur l'ordre formel de l'Empereur, qui voulait lui éviter des désagréments et pensait que le président du Conseil français ne répliquerait plus.

Vint le communiqué Havas qui mettait en cause l'Empereur lui-même et citait sa lettre de mars 1917 approuvant les « justes revendications de la France sur l'Alsace-Lorraine » ainsi qu'une autre le disant d'accord avec son ministre : « Czernin n'a plus qu'à retirer le démenti qu'il a fait lui-même. » Il était, le 10 avril, quand il apprit cette publication sensationnelle, en train de négocier la paix roumaine à Bucarest. Il pria l'Empereur de conférer avec lui au poste télégraphique et le dialogue suivant se serait engagé :

« L'Empereur. — Bonsoir, je suis heureux que vous m'appeliez. J'apprends à l'instant par le ministère que Clemenceau veut faire des révélations sur moi. Naturellement tout ce qu'il pourrait avancer sur moi en dehors de ce que vous savez, n'est que mensonge. Je vous le répète, vous pouvez être tranquille. Au cas où M. Clemenceau voudrait réellement dire

quelque chose qui dépassât le cadre de ce que vous savez, j'ai l'intention d'envoyer à l'empereur Guillaume un télégramme où je lui exprimerai mon indignation sur ce tissu de mensonges de nos ennemis; je l'assurerais de nouveau de notre absolue fidélité à l'alliance et lui déclarerais enfin que je suis trop haut placé comme souverain, pour me laisser aller à une plus ample discussion avec M. Clemenceau et que je considère l'incident comme clos. Telle est ma résolution définitive. Et vous, que comptez-vous faire ?

« Czernin. — Une pierre m'est enlevée du cœur s'il en est ainsi, car au cas contraire c'était une catastrophe. M. Clemenceau mentionne expressément « deux lettres de l'empereur Charles... » Il faut stigmatiser de la façon la plus catégorique le mensonge, et le télégramme à l'empereur Guillaume est une bonne idée. Je prie cependant avec instance Votre Majesté d'attendre pour le communiqué et le télégramme jusqu'à demain soir. Je serai alors à Vienne et voudrais parler avant à Votre Majesté. Je crains que Votre Majesté n'ait oublié une lettre qu'elle aurait peut-être écrite, car autrement M. Clemenceau jouerait un jeu désespéré, s'il n'était pas en état de produire la lettre dont il parle. Je vous prie donc très instamment d'attendre mon arrivée, car il faut éviter avec soin, en ce moment, de commettre une faute quelconque. *Il s'agit sans doute des lettres au prince de Parme, dont le contenu naturellement échappe tout à fait à ma compétence.* Je ferai aussitôt dire à Berlin que M. Clemenceau a menti, que notre réponse va suivre, et je vous prie encore une fois de ne rien faire en aucun cas avant mon retour. Si Votre Majesté le veut, je puis encore demain, dans la nuit, dès mon arrivée, me rendre à Baden.

« L'Empereur. — Merci, je suis entièrement d'accord avec vous. *Dans aucune lettre au prince de Parme il n'y a jamais eu de politique. Merci.* »

Le jour même, Czernin repartait pour Vienne. Un démenti fut publié et l'empereur Charles adressa à l'empereur Guillaume un télégramme accusant le président du Conseil français d'« accumuler les invraisemblances pour se tirer de l'échec nouveau de mensonges dans lequel il s'était embrouillé lui-même » et invoquant, pour nier tout propos relatif à l'Alsace-Lorraine,

la co
front
défen
défen
vienn
nous

Le
Ce de
l'avan
en eff
mais
une c
mont
sous
aurai
rema
risqu
aurai
huit
cepen
12 av

«
parol
princ
minis
et au
autor
il n'é
l'Alsa
menc

O
graph
31 m
imme
texte
Czern
missi
la Ba
publi
Czern

la coopération de l'artillerie autrichienne aux batailles du front occidental. « Je combats et combattrai toujours pour défendre tes provinces, absolument comme s'il s'agissait de défendre les miennes propres. Aucune intrigue, d'où qu'elle vienne, ne pourra troubler notre fraternité d'armes. Ensemble nous conquerrons la paix pleine d'honneur. »

Le lendemain Czernin avait un entretien avec l'Empereur. Ce dernier apprit à son chancelier que ses allégations de l'avant-veille n'étaient pas complètement exactes *« et qu'il avait en effet écrit tout de même une lettre politique à son beau-frère, mais qu'elle était de contenu tout à fait anodin, qu'il en avait une copie et qu'il la lui montrerait »*. Il refusa cependant de la montrer sur-le-champ à son ministre, prétendant ne pas l'avoir sous la main. Le lendemain, il lui en donnait copie. Czernin aurait encore supplié le souverain de lui dire toute la vérité, remarquant qu'il était *« le cheval attaché à sa voiture »* et *« qu'il risquait de buter s'il avait les yeux bandés »*. L'Empereur lui aurait affirmé en souriant qu'il lui avait tout dit et que, dans huit jours, personne ne parlerait plus de cette affaire. Il remit cependant à Czernin le document suivant signé et daté du 12 avril 1918 :

« Je donne à mon ministre des Affaires étrangères ma parole impériale d'honneur que je n'ai écrit qu'une lettre au prince Sixte de Bourbon-Parme, et que la copie remise au ministre des Affaires étrangères, le 12 avril 1918, est littérale et authentique. Le prince de Parme n'a reçu de moi aucune autorisation de montrer la lettre au gouvernement français ; il n'était pas question de la Belgique et le passage relatif à l'Alsace-Lorraine est falsifié dans la publication de M. Clemenceau. »

Or, ce même jour, M. Clemenceau publiait la lettre autographe de l'Empereur, en précisant qu'elle avait été remise le 31 mars 1917 à M. le Président de la République qui l'avait immédiatement communiquée au président du Conseil. Le texte en concordait avec la copie remise par Charles I^{er} à Czernin, sauf en trois points : la copie n'indiquait aucune mission auprès du gouvernement français, aucune allusion à la Belgique, et disait exactement le contraire du document publié en France à propos de l'Alsace-Lorraine. Le comte Czernin se hâta donc de publier un nouveau démenti, préci-

sant : 1^o que la haute personnalité dont il avait parlé le 7 avril, comme ayant eu l'initiative d'une première action pacifique, n'était pas l'Empereur, mais le prince Sixte de Bourbon ; 2^o que le texte publié par M. Clemenceau était faux, l'Empereur n'ayant écrit à son beau-frère, au printemps de 1917, qu'une lettre toute personnelle non destinée à être montrée au Président de la République française, n'abordant pas la question belge et contenant le passage suivant : « J'aurais mis toute mon influence personnelle au service des revendications françaises sur l'Alsace-Lorraine, si elles étaient justes, mais elles ne le sont pas. »

DÉMISSION DE CZERNIN

A peine ce communiqué était-il publié que Czernin recevait deux documents écrits de la main de l'Empereur, mais non signés et non datés : une note indiquant les éléments d'une nouvelle réplique et une lettre d'envoi en expliquant les raisons. L'Empereur y souhaitait faire croire à une falsification d'écriture, fondée sur le fait qu'en *temps de paix* il avait correspondu avec des Français. Il ajoutait que le gouvernement français n'insistant plus sur la prétendue seconde lettre qui affirmait l'accord du souverain et de son ministre, c'était la preuve qu'il ne croyait plus lui-même à l'existence de cette lettre.

Brusquement, le 14, l'Empereur demanda par téléphone à Czernin, qui croyait l'incident clos, de publier un nouveau communiqué où il déclarerait avoir lui-même rédigé la lettre, afin de cautionner l'authenticité de la version impériale et de prendre l'entière responsabilité de l'incident. Czernin répondit qu'il le ferait si l'Empereur promettait d'accepter en échange sa démission, vu le fâcheux effet produit sur l'opinion publique par ces revirements continuels, et si le souverain s'engageait à ne pas couvrir son beau-frère, dans le cas où celui-ci affirmerait l'authenticité de la lettre publiée à Paris. L'Empereur refusa en disant que le prince ne le démentirait certainement pas.

C'est pendant l'audience même où tous les deux persistaient, l'un dans son exigence, l'autre dans son refus, qu'on apporta à l'Empereur et à Czernin le foudroyant communiqué

français : « Il est des consciences pourries... » L'authenticité de la lettre publiée à Paris, copiée naguère avec l'autorisation du prince pour M. Ribot, ne pouvait plus être mise en doute. L'Empereur fit cependant publier à Vienne le communiqué du 15 avril écartant du prince, pour la rejeter sur un inconnu quelconque, le reproche de la falsification et déclarant l'incident clos. En même temps, Charles I^{er} télégraphiait à Guillaume II : « Notre réponse, ce sont mes canons au front occidental. »

Czernin avait conseillé à l'Empereur, pour se tirer de la désastreuse situation où il s'était placé, de se déclarer atteint d'une fatigue nerveuse qui l'obligerait à un repos complet de quelques mois. L'archiduc Eugène aurait exercé la régence pendant le temps nécessaire pour jeter l'oubli sur toute cette affaire. L'Empereur, selon Czernin, aurait accepté « joyeusement » cette solution, s'écriant « qu'il allait disparaître complètement, non pas à Wartholz, mais en quelque coin ignoré dans la montagne ». Toutefois, dès le lendemain, le ministre aurait été appelé à Baden par l'Impératrice, qui déclara le projet « non susceptible de discussion ». L'Empereur, aurait-elle dit, « restera à son poste et mènera la lutte jusqu'au bout, même s'il a eu la mémoire aussi courte et s'il a écrit effectivement la lettre que lui attribue M. Clemenceau ». Czernin demanda aussitôt à parler à l'Empereur et lui remit sa démission qui fut acceptée sur-le-champ. Le Conseil de la couronne, convoqué en vue d'un projet de retraite momentanée de l'Empereur, avait amené à Baden les deux ministres présidents Weckerle et von Seidler, ainsi que Burian et Stoger-Steiner. L'Empereur, redevenu plein de confiance, fit débattre la question de l'éventualité de sa mort et la façon dont l'Impératrice prendrait en ce cas la régence. C'est après le Conseil seulement que les ministres apprirent la démission de Czernin.

On ajoute, comme épilogue de l'affaire des lettres, que Czernin reçut du comte Erdödy, peu de jours après, une déclaration signée sous la foi du serment d'après laquelle cet officier, chargé de porter en Suisse le message de l'Empereur aux princes de Bourbon, aurait été, par l'erreur d'un commissionnaire, séparé de sa valise pendant quatre heures et aurait constaté ensuite l'effraction de la serrure, sans pourtant apercevoir

rien de suspect dans le document impérial. Quelles puérilités!... Czernin, devant l'absurdité de l'hypothèse d'une falsification de l'autographe en chemin de fer, refusa d'utiliser cette déclaration pour un communiqué suprême. Von Seidler prit, après la démission de Czernin, la responsabilité de tout ce qui était arrivé, bien qu'il n'en eût précédemment aucun soupçon et qu'il ne connût qu'après cette démission la thèse de l'Empereur. « Il aurait aussi bien pris, me disait un diplomate autrichien, la responsabilité de la bataille de Sadowa. » Mais toutes ces manifestations d'ultime affolement, en achevant de briser le prestige de la dynastie, ont consommé la condamnation de l'ancien régime en Autriche.

On sait que la négociation amorcée par la lettre de l'empereur Charles vint se heurter à l'opposition de l'Italie, ce qui déterminait la France et l'Angleterre à ne pas s'engager plus avant. Les polémiques du comte Czernin avec M. Clemenceau n'ont donc été pour rien dans cet échec. Mais des conversations que j'ai eues à Vienne à ce sujet résulte pour moi la conviction qu'il eût été bien difficile à l'Autriche de s'affranchir de la tutelle allemande pour faire une paix séparée. L'empereur Guillaume et le gouvernement allemand, qui connaissaient l'état d'esprit de l'empereur Charles, lui avaient fait savoir à plusieurs reprises qu'à la première tentative de « lâchage » l'armée allemande occuperait Prague et installerait à Vienne, à la place de l'Empereur défaillant, un gouvernement qui se chargerait d'administrer l'Autriche-Hongrie et de la retenir dans la fidélité de l'alliance.

Tel est le cas que faisait l'Allemagne du respect de l'indépendance des peuples. J'ai constaté d'ailleurs, d'après les confidences qui m'ont été faites à cette époque, qu'aucune nation n'avait jamais été plus méprisée et plus humiliée par une autre que l'Autriche le fut par l'Allemagne pendant la guerre.

HENRY ALLIZÉ.

“ A LA BREBIS SANS TACHE ”

II ⁽¹⁾

C'EST fut environ quinze jours après cet aveu, dans le jardin du musée, que M^{me} Paul Milon crut sentir un certain refroidissement parmi les personnes de son entourage. Oh ! très peu de chose. Quelques silences, une ou deux mines pincées. Ce fut tout. D'abord, elle ne s'en affecta point. Les gens qu'elle fréquentait ne débordaient pas à l'habitude d'une telle cordialité, qu'elle pût l'opposer à leur réserve nouvelle. «

Naturellement, elle n'avait parlé de rien à son mari. Pourquoi l'eût-elle fait ? N'avait-elle pas réussi ? N'était-elle pas maintenant débarrassée de ce grand jocrisse ? Pourquoi ennuyer Paul de ces bêtises ? L'essentiel était accompli : Boivin ne l'accostait plus dans la rue à chaque détour, il ne la guettait plus chez le conseiller, il ne la rencontrait plus « par hasard » aux *Galleries* ; c'est à peine s'il la saluait, même, quand elle était seule ; le plus souvent, il détournait la tête et feignait de regarder du côté opposé ! Qu'il fût fâché contre elle, Juliette y comptait bien. N'avait-elle pas fait exactement ce qu'il fallait pour le repousser ? Bon débarras !... Pourtant, l'attitude des demoiselles Ledoux l'inquiétait. Boivin avait-il été discret avec elles ? Discret, il ne l'était jamais. Mais ici ! Un homme qui se prétend bien élevé, va-t-il ébruiter de telles choses ? Voyons, c'est absurde. Mais aussi, Boivin avait-il de semblables prétentions ? Douteux.

Plus tard, bien plus tard... dans un mois, peut-être, quand ils seraient à Lyon, elle raconterait tout à Paul : la poursuite

(1) Voyez la *Revue* du 1^{er} octobre.

du géant, et comment, seule, elle avait su, astucieusement, se débarrasser de ce raseur insupportable. Ils en riraient tous les deux ! Mais, jusque-là, pourquoi le tourmenter de cette ridicule histoire ? Malgré les raisonnements qu'elle se tenait, il y avait trop de la petite fille en Juliette, pour qu'elle n'éprouvât pas parfois quelque malaise, en songeant qu'elle avait agi seule, et sans consulter son mari.

Souvent elle pensait à la nomination prochaine. Quel bonheur ! La petite s'en réjouissait. Iraient-ils s'installer sur les bords de la Saône ? du côté du quai Jules Courmont ? ou près de la Bibliothèque peut-être ? ou à Bellecour ? A certains moments, heureuse d'avoir réussi, la joie l'inondait, et il lui fallait toute son énergie, — une énergie que personne ne lui eût prêtée, — pour maîtriser son exubérance. Un dimanche, à la sortie de la messe, où d'habitude Juliette retrouvait « ces dames », elle constata que leur groupe, très animé, quand elle l'aperçut, devenait silencieux à son approche. Marie Huguet qui au milieu d'elles pérorait et riait, se tut, mais ostensiblement vint à elle. Les demoiselles Ledoux et la femme du maire, au contraire, répondirent brièvement à son salut, et se détournèrent aussitôt.

Marie embrassa bruyamment son amie. Ce baiser opportuniste, on le sentait donné uniquement pour la galerie ; les autres diraient : « Mme Huguet a une belle âme, personne ne parle plus à Mme Milon, elle seule généreusement... »

Juju eut la naïveté de demander :

— Qu'ont donc ces dames ? Tu as vu comme elles m'ont tourné le dos ?

— Mais non ! Qu'est-ce que tu vas chercher là ?

Elle accompagna la femme du professeur jusqu'à la place, puis la laissa rentrer seule.

* * *

La petite Mme Milon, toute pâle, passa devant le café de l'Obélisque, orné de gros lauriers roses, qu'un grillage défendait contre les projectiles des gamins. A cette heure, dans le café, on ne voyait pas une table vide. Juliette reconnut le long Boivin, assis tout près du trottoir, entouré de quelques jeunes hommes débraillés : les fils du député du cru. Renversés sur leurs chaises, ces messieurs la regardaient

venir. Évidemment, sa vue les divertissait particulièrement. Des sourires erraient sur leurs lèvres, et Juliette rougit comme la pécheresse de l'Écriture. Dès qu'elle eut passé, un rire discret fusa. Elle rencontra la femme du conseiller à la Cour qui fut aimable. « Peut-être, se dit M^{me} Milon, qui déjà en était là, ne sait-elle rien encore ? » Marie-Amélie Pot l'attendait devant la statue de Thiers. Gentiment, elle s'accrocha à son bras.

— Ah ! Juliette ! je vous accompagne... Que se passe-t-il ?

— Je n'en sais rien.

Le petit visage de M^{me} Milon apparut livide, dans la pleine lumière de la place.

— Tout le monde bavarde à qui mieux mieux, on vous déchire, on vous accuse de légèreté, pis encore, Georges Boivin en tête. D'où cela vient-il ?

L'autre, atterrée, eut un geste d'impuissance.

— Votre amie, M^{me} Huguet, se montre la plus acharnée. Elle dit pis que pendre de vous ! Je l'ai entendue. Mais elle vous exécute si gentiment, qu'on pourrait la croire désolée de vous savoir si coupable. « Elle n'est presque pas responsable », gémit-elle. Ah ! vous avez là une fameuse amie. Quel dégoût ! Quant aux Ledoux, elles prétendent que vous avez agi avec une coquetterie insigne, vis-à-vis de leur neveu... que vous êtes une allumeuse, que sais-je ?

Juliette n'avait pas prévu tant de noirceur. Déjà blessée par ces ragots, l'entraîn de la petite Pot à les lui dévoiler, la blessa davantage. L'affection de cette amie, sans doute réelle, s'exerçait sans douceur : Marie-Amélie appuyait là où elle eût dû se montrer réservée, interrogeait de trop près, bref, mettait tant d'ardeur à son manège, qu'elle paraissait transformer un intérêt tout amical, en curiosité.

Le cœur de Juliette se ferma. Elle prononça d'une voix blanche :

— Qu'y faire ? Georges Boivin se venge, c'est clair.

Elle en eût pleuré là, devant la redingote de M. Thiers.

— C'est clair, reprit l'amie, ce n'est pas élégant. Eh ! il ne faut pas se résigner, il faut absolument que ces rumeurs-là cessent.

— Comment ?

— Que votre mari intervienne !

— Ah ! non, surtout ne le mêlons pas à ces ragots ! Et

puis, cela ne servirait à rien. Il n'y a plus rien à faire, aïlez!

La petite Marie-Amélie, qui connaissait mieux le monde que Juliette, et ne se réclamait pas des théories *aquabonistes* de M. Pot, rétorqua vivement :

— Je ne suis pas de votre avis. Il y a toujours quelque chose à faire! Mais il faut le vouloir. (Pourquoi donc celle-ci ne le voulait-elle point?)

La jeune femme ne se souciait pas d'expliquer, surtout depuis qu'elle en voyait les effets, comment elle s'était débarrassée de son gêneur. Elle se tut encore une fois. (Quelle école! Juliette apprenait à se taire.) Évidemment, Georges Boivin avait parlé, raconté *discrètement*, les « aveux de la petite Milon » : on en faisait des gorges chaudes à X... Boivin avait dû dire : « Je vais vous en raconter une bien bonne! » Car c'est ainsi qu'il débutait d'habitude. Qui donc prendrait la défense de Juju, parmi tous ces gens qui ne lui avaient jamais marqué de sympathie, si sa meilleure amie l'abandonnait?... Mais celle-ci n'avait pu lui pardonner l'admiration du nouveau venu... Elle considérait sa préférence marquée comme un affront, le premier qui lui fût infligé depuis qu'elle régnait à X... Une inquiétude venait à cette jolie femme. Juliette plus jeune qu'elle, moins belle, la détrônerait-elle? Son petit museau de gamine avait-il tant d'attraits, qu'il fit pâlir les siens, consacrés par dix ans d'encens et de myrrhe? Et si cela était?... Il n'y a pas d'amitié féminine qui tienne devant de telles considérations.

* * *

En quittant Juliette, M^{me} Huguet rejoignit le groupe sans bienveillance qui l'attendait sur le parvis de l'église Métropole.

— Avec sa petite figure innocente, on lui aurait donné le bon Dieu sans confession, disait la mairesse. Qui aurait pu croire...?

— Hélas! soupira M^{lle} Ledoux. L'apparence ne fait rien à l'affaire; pour ma part, l'affectation d'étourderie de cette jeune dame, ne m'a jamais aveuglée sur son compte. Quand je pense qu'elle a fait ses Pâques devant toute la ville!

— Eh bien! moi, déclara rondement l'amie de cœur, je ne crois rien de toutes ces histoires. Juliette est incapable de mensonge..

— Vous voulez dire qu'en s'accusant de mauvaise conduite, elle n'a pas menti ? C'est bien mon avis. On ne se charge pas ainsi pour plaisanter.

L'argument parut écraser Marie Huguet, qui fit mine (à regret ?) de le trouver sans réplique.

— Si cela est vrai, je ne l'eusse jamais deviné, reprit-elle d'un air désolé.

Elle entendit la réponse avec une certaine satisfaction :

— Vous, chère dame, qui êtes la loyauté et la franchise mêmes, comment pourriez-vous concevoir qu'une amie portât ainsi deux visages ?

Paroles comiques, s'adressant à cette débrouillarde. Toutefois, les mêmes dames sentaient bien, au fond d'elles-mêmes, que Marie Huguet, alliée par accident, n'était pas des leurs. Qu'importe ? Entre femmes, l'entente se fait promptement, lorsqu'il s'agit d'en exécuter une autre. Dans ce cas seulement, la discipline règne. Ici, elle fut tacite et parfaite. Le sacrifice consommé, il serait toujours temps, n'est-ce pas ? d'examiner les casiers judiciaires. Incapables de comprendre la valeur réelle du mari, encore moins la gentillesse de la femme, ces harpies affectaient de croire le pire, sacrifiant volontiers ainsi la brebis en holocauste au neveu des Ledoux, aux demoiselles Ledoux elles-mêmes.

Les vénérables demoiselles ne constituaient-elles pas avec le conseiller Desthieux le pivot de la société de X... ? Ne recevaient-elles pas les meilleures familles chaque quinzaine ? Ne dépouillaient-elles pas, en outre, leur salon de ses housses, une fois l'an, pour le livrer généreusement aux organisateurs de la vente charitable qui avait lieu au profit des Sœurs de l'Hospice ?

Que pesait une Juliette Milon à côté de tout cela, je vous le demande ? Purement rien. Et voilà une femme à la mer.

* * *

Juliette éprouvait maintenant une sorte de gêne, lorsqu'elle sortait de sa maison. Il lui semblait que la marchande de primeurs de la place, qui lui vendait des oranges, le pharmacien des Remparts, le poulitier de la rue des prisons, connaissaient tous sa mésaventure, qu'ils la servaient en souriant, ou la regardaient passer en se poussant le coude. « Tiens, c'est la petite Milon ! vous avez su l'histoire ? On plaint le

mari : un travailleur. Elle, c'est pas grand chose de bon ! »

Les demoiselles Ledoux ne l'invitaient plus. Elle s'en serait réjouie, si le prétexte qu'elles devaient prendre, pour la rayer de leur cercle, n'eût été le fait-divers dont toute la ville souriait.

Marie Huguet tenait Juliette à distance. Assez cordiale devant la galerie, dans la rue par exemple ou chez les Pot, qui étaient restés fidèles, partout ailleurs cette dame demeurait invisible. Elle se préparait, disait-elle à la ronde, à faire sa cure de soleil dans le midi, d'où elle ne reviendrait qu'aussi noire que Joséphine Baker.

Le beau temps avait fait cesser les quelques réceptions hebdomadaires, où s'ennuyait tant Juju et dont certes elle eût été aujourd'hui exclue. Ainsi elle se trouvait très seule, et assez déprimée. Le pire est qu'elle se disait : « C'est de ma faute ! Quelle folie m'a prise ? »

Un matin, elle rencontra l'abbé Bongite devant la mairie. Quoique le soleil fût cuisant, il portait sous son bras un maître parapluie, qui eût fort bien pu tenir lieu de tente sur une plage. La petite Milon s'arrêta gentiment pour le saluer.

L'abbé lui sourit

— Eh bé ! M^{me} Milon, toujours seule ? M. le professeur ne vous accompagne donc jamais ?

— Monsieur le chanoine ! A cette heure-ci, sa classe...

— Oui, oui, je sais, cria le prêtre, mais il y a d'autres heures dans la journée. Et, dites-moi, il travaille toujours autant ?

— Mais... oui...

— Son livre est donc bien long à écrire ? Il n'en finit pas !

— Oh ! monsieur le chanoine. Une thèse de 800 pages sur l'hérésie Cathare et les schismes du ⁱⁱe au ^{xiv}e siècle. Il lui faut faire beaucoup de recherches, consulter un monceau d'ouvrages, de vieux textes, de documents religieux, de bulles, de prédications, condamnations... On lui envoie même des manuscrits de bibliothèques étrangères !

— Ah ! oui, oui, dit l'abbé distrait... Mon Dieu ! *ça l'occupe, n'est-ce pas ? ça l'occupe !*

— Mais...

Juliette sentait bien qu'il avait quelque chose à dire encore.

— Enfin ! reprit-il, d'une voix de stentor, décidé coûte que coûte cette fois, je souhaite que tout finisse au mieux, ma chère dame, vous me comprenez ? J'ai beaucoup d'estime pour vous,

vous êtes de braves jeunes gens, enfin un jeune ménage... tout à fait très bien !

Et il s'enfuit avec son parapluie, qui bouffait sous son bras comme une jupe.

Paul Milon, naturellement, ne s'apercevait pas du changement d'attitude des dames de X... à l'égard de sa femme ; rien d'étonnant à cela, puisqu'il ne l'accompagnait presque jamais au dehors. Un envoi récent provenant de la Vaticane, copie d'un registre de l'Inquisition de Pamiers en 1320, l'absorbait. Il ne sortait plus de ce qu'il nommait pompeusement son « bureau », que pour traverser la rue et aller au lycée. Les dames, ne le voyant pas dans la société de X..., ne pouvaient, malgré leur ardeur, empoisonner sa vie, comme elles le faisaient pour celle de Juliette. Néanmoins, à quelques jours de là, l'allure sévère de la mère d'un élève, rencontrée en ville, le frappa... malgré sa distraction habituelle. La dame, en général fort bavarde et aimable, ne manquait pas de l'arrêter quand elle l'apercevait, pour lui parler de tout, et de n'importe quoi, avec l'ardeur de certaines femmes, à qui le mutisme paraît si lourd, qu'elles se déchargent joyeusement à la première occasion des mots qu'elles n'ont pas pu prononcer encore.

Au lieu d'aller à lui, comme les autres fois, elle le dépassa avec raideur, répondant à peine à son coup de chapeau. Y répondit-elle?... Froideur singulière, qui fixa Milon sur l'asphalte. Pareille conduite n'est pourtant pas rare en province, où quelques personnes encore se figurent que sourire en public à un homme, c'est paraître lui faire quelque avance. Toutefois, ici, rien de semblable. La dame, ronde et cordiale, ne pouvait être retenue par aucun souci de ce genre. Alors, qu'y avait-il ?

Il y songea quelque temps avec regret, car il craignait les ennuis de la vie courante, qui troublent et dispersent la pensée, et puis, il ne songea plus qu'aux Cathares jusqu'à la fin du jour. Il se souvint avec tristesse qu'il n'avait écrit qu'un tiers de sa thèse. « Comme je travaille lentement ! » soupira-t-il. Il travaillait prudemment surtout, redoutant de laisser quelque détail dans l'ombre, de ne pas avoir à sa disposition tous les éléments nécessaires pour rendre, comme il le voulait, ce sombre tableau d'inquisitions et de guerres. Il suivait pas à pas la trace de ce schisme étrange, dont certains font remonter

l'origine au paganisme, tout au moins à Manès, et même au mazdéisme, schisme qui eut ses martyrs, et quels martyrs! Ceux-là épris de pureté, de chasteté, introduisirent bientôt le malthusisme dans leurs lois... cinq siècles avant Malthus.

Les hérésies furent si nombreuses au moyen âge, qu'on les confond généralement entre elles, et par exemple, la secte des Vaudois, créée à Lyon au ^x^e siècle par P. de Valdo, avec celle des Cathares. Ces erreurs, très fréquentes, furent commises par les Inquisiteurs eux-mêmes. Les Vaudois, que l'on a nommés aussi *Pauvres de Lyon*, en furent expulsés vers 1180, y rentrèrent, furent excommuniés par le Congrès de Vérone, et encore par le concile de Latran; traqués, ils se dispersèrent dans le Midi de la France, centre de toutes les hérésies, puis passèrent les monts, revinrent... Les Cathares furent l'objet de persécutions plus dures. Malgré l'intervention des Papes et des évêques, malgré les délations et les bûchers (à cause d'eux, peut-être?), ces hérésies diverses florissaient encore si bien au ^{xiii}^e siècle, que Jean XXII chargea Bernard Gui, frère prêcheur devenu évêque, du châtement. Il fut terrible; plus terrible même que ne le fut celui du Saint-Office espagnol.¹

L'époque du moyen âge passionnait le professeur Milon. Il en connaissait imperturbablement les mœurs et la langue, s'incarnant si bien dans les personnages de ce temps, qu'ils paraissaient à ses yeux debout, et non ensevelis sous la pierre. Il en parlait au présent, comme s'ils allaient intervenir d'un moment à l'autre... Quand il aborda l'hérésie albigeoise, qui se confondit à la fin avec les autres schismes, il redouta Raymond VI de Toulouse, comme le plus grand brouillon qui fut, sourit à Louis VIII, dit Cœur de Lion, et se méfia de Thibaut de Champagne, dont il soupçonna la droiture.

Cet homme si doux (le professeur), qui n'eût pas heurté un petit crapaud sur la route, s'exaltait en reconstituant les attaques livrées aux villes assiégées, aux murs qui fument et s'écroulent, aux soixante mille victimes que l'on pend aux arbres de Béziers et aux créneaux. On le surprenait souvent parlant tout haut, poursuivant son rêve au milieu de l'humble vie courante, et aussi discutant dans la rue avec des contradicteurs imaginaires. Un jour, place des Juifs, le grainier, M. Cassin, fut bien surpris d'entendre Milon s'écrier: « Ce Thibaut fut un mécréant, il y a gros à parier qu'il empoisonna le roi! »

— Le professeur du lycée est fou, dit l'honnête commerçant à M^{me} Cassin ; il parle tout haut d'empoisonner le roi. Quand on pense qu'on leur confie des jeunes gens, tout de même !

Le même soir, le professeur se souvint de la mine pincée d'une mère couleur cachou, qui ne lui avait pas rendu son salut. Il dinait avec sa femme, la fenêtre était ouverte sur la petite place.

— C'est singulier, tu ne trouves pas, Juju?... Je n'ai jamais eu que des rapports cordiaux avec ces gens-là. Leur fils est un de mes *bons*, un garçon sérieux, qui certainement préparera une École. Je vois souvent le père, ingénieur à la Société du Haut Grésivaudan. Quand je les rencontre, les uns ou les autres, ils sont particulièrement cordiaux, mais aujourd'hui...

Juliette recula sa chaise dans l'ombre, qui commençait à envahir la pièce : elle avait rougi violemment. Dehors, les cris pointus des hirondelles traversaient l'air.

Comme sa femme ne répondait pas, Paul Milon répéta :

— Tu ne trouves pas ?

Elle haussa les épaules.

— Que veux-tu que je te dise ? Cela peut arriver, il y a des jours où l'on est pressé, où l'on n'a pas envie de parler ; puisque cette dame est toujours aimable avec toi, il n'y a pas de raison...

— C'est ce que je me répète, *il n'y a pas de raison*, et pourtant, je crois lui avoir vu une figure hostile !

— Tu rêves toujours !

En dessous, les propriétaires de l'entreprise *Fruits et primeurs* avaient installé leur gramophone devant la porte ouverte ; on entendit le grand air de *la Favorite*.

Paul Milon, tout distrait qu'il était, commençait à s'inquiéter. Il ne recevait aucune nouvelle de Paris. Une fois ou deux, il avait tenté d'aborder son proviseur, brave homme, et jusqu'ici sympathique, et de lui parler ; il lui sembla que l'autre le fuyait. Enfin l'inspecteur arriva à X... pour sa tournée vers le 15 mai, et suivant les rites s'entretint avec Milon. Celui-ci trouva un homme très sec, qui lui parut pressé. Il lui annonça que le poste de Lyon, sollicité par son collègue le Pivert, avant la mort du précédent titulaire, avait été accordé à ce grand favori, qui l'occuperait sous peu. A vrai dire, l'élu ne resterait peut-être pas dans l'Université, mais, « s'y étant pris

à temps, n'est-ce pas ? il est tout simple qu'il eût obtenu ce que Milon ambitionnait ».

— Je regrette, dit l'inspecteur, de vous apporter une mauvaise nouvelle. J'ajouterai, entre nous, que vous avez trop tardé. Si vous vous étiez hâté davantage, vous seriez déjà à Lyon, et aujourd'hui il n'y aurait pas de question. Regrettable, très regrettable !

L'inspecteur, néanmoins, encouragea beaucoup Paul Milon à quitter X... ; il lui proposa de se rabattre sur Bourg, et de permuter avec le professeur d'histoire actuel, qui ne demandait qu'à venir à X..., son pays natal. C'était la chute d'un rêve, caressé depuis de longues années. Comme Paul Milon, qui avait sursauté au nom de Bourg, réfléchissait avec amertume à toutes ces choses, l'autre insista, annonça assez brutalement :

— Vous avez des ennemis : à votre place je prendrais Bourg, qui certes n'est pas un avancement ; néanmoins, on vous saura gré en haut lieu de vous contenter de ce poste. Vous y achèverez tranquillement votre thèse, et vous pourrez la passer à votre heure, à Lyon, ou même à Paris. Ainsi, vous quittez X... en temps opportun. Si vous y restiez, l'hostilité qui règne dans cette ville à votre égard, et dont on est informé rue de Grenelle, pourrait vous nuire sérieusement quelque jour.

Milon tenta bien d'interroger, de savoir d'où sortait cette hostilité incompréhensible, vu qu'il n'avait démerité en rien ; mais demeurant étourdi du choc qu'il avait reçu, il fut la proie de l'autre, qui le noya sous un flot de bons points, et lui fit perdre haleine.

Des ennemis ! Il avait des ennemis, à X..., où il se croyait aimé, au contraire ! Il revit la femme cachou sous les arcades, le proviseur qui le fuyait... Le pauvre Milon tombait des nues. Il imagina une vaste conspiration ourdie contre lui, la vie désormais intolérable dans ce pays, son travail rendu difficile... Il eut beau s'efforcer d'obtenir d'autres éclaircissements, l'inspecteur se défendit d'en savoir davantage et lui fit comprendre, sans ménagements cette fois, qu'il ne tenait qu'à lui de chasser l'impression défavorable qui régnait rue de Grenelle à son propos, en acceptant d'émigrer dans la patrie d'Edgar Quinet, des poules blanches, du général Jubert, et des émaux bressans.



Bourg. Carrefour ouvert entre le Jura et les Alpes, où tout l'univers passe, où personne ne s'arrête. Pourquoi? Bah! On est pressé d'aller plus loin, vers la neige, les Eaux chaudes, le baccarat, les lacs, que sais-je? et Philibert le Beau, qui dort à côté, sous son merveilleux baldaquin de pierre, reçoit peu de visites, en somme. Songez que Bourg est à soixante kilomètres de Lyon et de ses larges fleuves, de ses quais, de Fourvières. Lyon plein de soieries, de mouvement, de tramways, de radicaux et de fièvre typhoïde... à deux heures de Mâcon, où Lamartine se promène chaque soir, autour de la rue des Ursulines et de Saint-Vincent... à trente-sept lieues de Dijon où habitent Charles le Téméraire et M. Estaunié, à une portée de canon de Genève. De Bourg encore, on va en une matinée à Besançon, ville auguste, qui vit naître un grand poète, et une école d'horlogerie, à bien d'autres villes et villages, au bord des vignes, ou le long des rivières, que les peupliers ombragent en tremblant (ils songent à la hache) : Tournus et Cluny, Saint-Triviers, Chagny, la Rochepot, sans oublier les voisines, Porcieux, Virieu, Ruffieu, Ambérieu, Jujurieux, Montagnieu, Méximieux, Luthézieu, dont le pays d'Ain se pare.

Mais le professeur Milon avait bien le temps, ma foi, de s'occuper du paysage!...

Sur quinze heures de classe, ses cinq heures de supplément s'aggravèrent, ici, de quatre heures consacrées aux jeunes filles; peu de temps pour la flânerie. Ses quarante-cinq élèves l'occupèrent surabondamment; le traitement de trente mille francs, qui lui fut attribué au début, ne suffit même pas à le faire sourire.

Pour le consoler, il trouva dans la bibliothèque du lycée six cents volumes dépareillés, qui ne purent lui servir à rien, presque autant de ressources dans la bibliothèque de la ville, qui n'ouvre ses portes aux travailleurs que deux heures chaque jeudi. Tout cela lui parut mince, mais Juliette chantait! Sa nature puérile oubliait vite, en somme. Elle avait désiré partir, et le plaisir qu'elle eut à quitter les Ledoux effaça le déboire de Lyon.

Toutefois, le couple s'installa pendant une terrible période de pluie; l'humidité, constamment entretenue par les orages

des montagnes voisines, rendait malsain le séjour de la petite maison, où la grippe sévit pendant le premier hiver. Enfin les beaux jours revinrent, le printemps sourit à nouveau, et la thèse du professeur Milon, par un miracle de patience et de foi, progressa. Il fallut, néanmoins, quatre ans encore pour la mener à bien. Que d'espoirs le pauvre mousquetaire attacha à ce travail ! que de rêves il construisit autour de son œuvre !

Comme tous les amoureux qui se verrouillent avec leur amour, et qui font de lui leur but, leur espoir, leur tout, il se figurait de bonne foi que l'Europe entière s'intéresserait à ce qu'il aimait, que les éditeurs s'en disputeraient la publication, que l'Université elle-même reconnaîtrait ses mérites avec éclat, le prendrait, lui, Milon, par la main... On pense bien qu'un sujet pareil ne passionne que les spécialistes et les théologiens. Ils ne sont pas légion. On sait aussi que les éditeurs redoutent les livres de huit cents pages à l'égal de la peste noire, et qu'enfin, si loin d'un centre intellectuel, le professeur ne pouvait guère se faire connaître à ceux qui eussent pu le servir.

Paul Milon fut donc oublié à Bourg. Toutefois, il eut la joie de passer à Lyon une thèse demeurée mémorable, — sur place. Les potentats qui l'écoutèrent (ici, avec grande sympathie) le complimentèrent, et lui sourirent. Ils lui prédirent aussi que les recherches, qu'il avait été le premier à pousser si loin, auraient un retentissement considérable. Ce retentissement ne dépassa pas la portée de quelques provinces élues.

C'est alors que le professeur devint ambitieux. Maintenant que son œuvre était née, et qu'il la savait belle, il désira naïvement de se faire connaître. Il pensa que les revues accueilleraient ses travaux. Une seule lui ouvrit sa porte, les autres refusèrent ses articles : « Le sujet, affirmèrent-elles, très spécial, ne s'adressait qu'à une élite... elles craignaient que leur clientèle ordinaire ne fût pas assez cultivée pour en estimer le prix. »

Ainsi la vie passait. « Il me faudrait une tribune, soupirait le professeur, un journal qui eût à la fois des lecteurs cultivés, et une grande diffusion. J'ai tant de choses à dire ! Il serait très curieux maintenant de reprendre mon sujet de thèse, que je possède à fond, et d'indiquer l'influence des

hérésies autrefois et aujourd'hui encore, dans le Toulousain, le Carcassès, l'Albigeois, la province ecclésiastique de Narbonne, décrire le rôle des différents Papes : indulgent comme Alexandre III, violent comme Boniface VIII, procédurier comme Clément V, l'allié du *faux monnayeur* Philippe, rigoureux comme Jean XXII, etc.»

Pendant les heures de découragement qui vinrent par la suite :

— Tu as épousé un raté, Juju.

Et comme elle s'indignait...

— J'appelle un raté, celui qui n'est pas arrivé où il voulait... Je ne suis d'aucun parti, d'aucune coterie, je ne sais pas me pousser par l'intrigue. Ainsi, je n'ai que mon seul mérite, cela ne suffit pas, je t'assure... Je ne sais plus qui déclarait, comme je pourrais le faire : « J'étais capable d'écrire et même de bonnes choses, je n'étais pas capable de me proposer... » Je crois que c'est Jules Simon, dans son jeune âge, car ensuite...

Pour faire bref, le professeur Paul Milon passa cinq ans au lycée de Bourg, déplorant gentiment qu'un hasard malheureux l'eût privé, dans ce poste, des appuis qu'il eût trouvés à Lyon, et qui l'eussent aidé à gagner le grand large ; et puis, un jour pluvieux d'octobre, il sortit fiévreux de sa classe, pataugea dans la boue glaciale, prit froid, et mourut un mois plus tard d'une grippe infectieuse, laissant trois enfants, dont sa femme Juliette, aussi jeune que les deux autres.

Jamais elle n'avait avoué à son mari son aventure de X..., ni les antipathies qu'elle avait déchainées autour d'elle, cause initiale de la disgrâce. A vrai dire, le professeur ne s'expliqua pas comment il lui avait poussé, soudain, tant d'ennemis dans sa ville natale ; il attribua leur présence à la jeunesse étourdie de sa femme, à la jalousie, à ses propres distractions, qui lui avaient peut-être fait commettre « des impairs », et encore à son indépendance. Toutefois, il se figura que les dix ans qu'il avait jetés aux Cathares, et consacrés à une œuvre consciencieuse et belle, le tireraient honnêtement de la nuit. Il n'en fut rien. Nous avons trop de primaires. Qui s'intéresse, aujourd'hui, à ces travaux de bénédictin ? Trois personnes sur dix mille. En dehors des oasis que sont les bibliothèques, la méditation et l'étude n'ont plus cours chez nous. La lecture,

de moins en moins, depuis que les Saxons nous ont doté du *week-end* et de la bougeotte... Ainsi l'esprit se voile la face. On ne peut à la fois rechercher l'ivresse du ballon ovale, et goûter, comme elle le mérite, l'édition du Saint-Simon de Boislisle. Attendons. Tout recommence.

* * *

Juliette demeura à Bourg après son veuvage. Où aller? Elle comptait dans le pays, maintenant, quelques amis, et avec le temps, qui se mêle de tout, finit par surmonter l'aversion qui l'avait saisie au début, devant cette ville sans mystère, semée sur le revers de la route. Elle ne connut jamais les belles promenades, les églises célèbres, les excursions où courent ceux qui la traversent chaque jour. Elle ne connut même pas le fameux aubergiste, plus renommé dans la région qu'Edgar Quinet lui-même, le fameux aubergiste qui fait, à Priey, sauter ses truites dans l'azur. La vie de la femme du professeur Milon s'écoula ainsi, sédentaire, entre la naissance et la mort.

L'amie de cœur, Marie Huguet, avait disparu, mais la petite Marie-Amélie, mariée à Dijon, devenu M^{me} Rey, demeura fidèle. Il en est souvent de même dans la vie : on commence avec celui qui vous trahit, et le visage de la vérité demeure enseveli dans son puits, jusqu'à l'avalanche qui l'en fait sortir.

Juliette s'était habituée à la rudesse de son amie : ses questions ne la froissaient plus, ni les précisions qu'elle exigeait pour « juger sainement des choses », disait-elle. « Il y a du procureur en vous », déclarait Juliette : Marie-Amélie y consentait. Son origine était de basoche ; en outre, elle avait épousé un juge d'instruction !

Un soir plus triste que les autres, Juliette avoua à son amie ce qu'elle n'avait jamais avoué à personne : la fausse confidence, faite dans un jardin désert, à un homme qu'elle haïssait, et qui s'était si vilainement vengé.

Quoi ! Un mouvement si enfantin ? si absurde : trois mots amenant tant de catastrophes ? Marie-Amélie n'en revenait pas.

Il faut s'y résigner : l'esprit d'équité n'est pas de ce monde.

A l'inverse du professeur d'histoire, la réussite de Georges Boivin apparaissait complète. Pendant que le premier usait ses jours à de rudes besognes, consacrait ses nuits à une œuvre

qu'il désirait parfaite, y sacrifiait son sommeil et ses yeux, l'autre triomphait à la ronde, et sa carrière promettait d'être rapide. Sa curiosité, son désir d'agrandir sa clientèle, le poussaient à « étendre ses relations ». Une mémoire prodigieuse le servait. Elle lui permettait de dépister les uns et les autres, lui évitait les impairs, flattait même les familles sensibles : il n'oubliait aucune date.

Son bavardage, intolérable aux gens délicats, attirait l'attention des autres. Il amusait la galerie avec son répertoire d'anecdotes et de bons mots, et comme le monde n'est malade que d'ennui, Boivin, qui le divertissait, était toujours le bienvenu. Il n'avait pas encore choisi les opinions qui le mèneraient à ses fins. Attaché, au début, à une société bourgeoise qui l'avait épaulé la première, il se dirigeait insensiblement vers d'autres plans, qui lui permettraient de toucher une autre clientèle. Au point où il en était, il avait déjà réussi ce tour de force, de s'entendre avec tous. C'est ainsi qu'il fut l'ami de Monseigneur et des Maçons, des femmes et des maris, des archéologues et des architectes, des Congrégations et des Sociétés : réussite inouïe, qu'il accomplit en se jouant.

Si l'on veut bien y réfléchir, ces qualités sont celles qui conviennent le mieux à la politique. Boivin, naturellement, y songea. Avocat plein d'activité, ami de la réclame, ne négligeant aucune cause, se poussant dans tous les cercles, il rêva une estrade plus large, une influence plus étendue... les 60 000. Ses vertus de bon-garçonisme apparent, son goût marqué pour les cuisines et les « combines », son manque de délicatesse, bref, son manque d'épiderme, le rapprochaient de l'électeur courant. On disait de lui, dans les débits : « C'est un bon type, et qui sait causer, on l'écouterait pour rien, pour le plaisir. »

Georges Boivin prépara donc tout doucement les lendemains. Pas un tonnelier de la région, pas un aiguilleur de tramway, pas un aubergiste, pas un marchand de moutarde, ou de fil en quatre, qui ne le connût, ne le saluât avec admiration, ne se recommandât à lui pour étouffer ses petites malversations, ou encourager ses entreprises, pas un qui, à l'occasion, ne lui offrit « un blanc », sous sa tonnelle. Tout se présentait donc bien pour lui, et quand demain, ce soir peut-être, un siège se trouverait vacant... On pense que le souvenir

de sa petite infamie ne pesa jamais une once sur sa conscience : il savait oublier, excellente condition d'indépendance et de paix. Comprit-il, d'ailleurs, le rôle qu'il avait joué dans le désastre ? C'est douteux. On ne sait jamais, avec les Boivin, où leur mémoire finit, où leur trahison commence.

Quatorze ans avaient passé. Juliette allait avoir quarante ans. Petit à petit son chagrin, les difficultés, les ennuis quotidiens, si lourds à porter seule, l'avaient usée. Sa tournure demeurait jeune et ses cheveux blonds ; mais, sur son visage, la lassitude traçait des rides, éteignait l'éclat du regard, jadis trop gai, au dire du professeur.

Résignée, elle vivait maintenant comme toutes les autres dames de la ville, toutes les autres dames de son âge, s'occupait de sa fille, bonne musicienne, qui travaillait le contrepoint avec l'organiste de Notre-Dame, et donnait déjà quelques leçons aux alentours ; de son fils, boursier au lycée, de sa petite maison. Le dimanche, elle se promenait après la messe, sur le Bastion et revenait régulièrement par la place de la Comédie. « Ces dames reçoivent peu de visites », disait-on à Bourg. Quelquefois, les jours fériés, le ménage Rey arrivait de Dijon par le train de dix heures trente-cinq, pour déjeuner avec elle. Les voisins en étaient avertis, lorsqu'ils voyaient la bonne traverser la place. Ils disaient : « Le juge d'instruction et madame viennent déjeuner ce matin chez M^{me} Milon ; la domestique est descendue chercher un vol-au-vent à l'hôtel de France. » Ces habitudes, qu'elle détestait jadis, ce train-train morne de la vie provinciale, ces ragots, elle les acceptait, rompue aujourd'hui aux gestes rituels de tous, aux obligations que l'on multiplie pour raccourcir les jours, aux événements que l'on gonfle pour les remplir. Ah ! elle ne ressemblait guère à la Juju d'autrefois, si imprudente, si prime-sautière... si indisciplinable. Le temps est le maître : ce que ni l'amour, ni la société n'avaient pu obtenir, il l'avait obtenu, lui, il avait fait de cette imprudente qui refusait de s'ennuyer une dame en robe sombre, toute pareille aux autres dames de la ville, quand elles ont dépassé quarante ans, aussi mesurée dans ses gestes, aussi décente dans sa tenue, aussi silencieuse, aussi renfermée, — d'apparence, — car, au fond d'elle-même, son cœur était vivant encore, elle se souvenait, et Dieu merci ! n'avait pas désappris de pleurer.

Elle songeait bien souvent à X... et aux puissances mystérieuses qui l'en avaient chassée, exilée ici. Depuis que son mari n'était plus là, elle se demandait comment elle avait pu lui cacher ces événements, si importants, de leur vie commune ? Par tendresse, — il aurait trop souffert, et pour rien, puisqu'on ne pouvait rien changer, — mais elle s'étonnait, en songeant à l'enfant qu'elle était alors, que cette enfant ait pu garder un tel secret.

* * *

Un soir, entre chien et loup, comme elle s'attardait à songer au passé, repoussant le moment d'allumer sa lampe, la paysanne qui la servait introduisit un visiteur ; elle n'en recevait guère, et reconnut celui-là tout de suite : c'était Georges Boivin.

Quoiqu'il ne fit pas bien clair dans la pièce, elle remarqua son air d'autorité et de suffisance. Il portait sous son bras une serviette bourrée de papiers, et, à sa boutonnière, une rosette aussi grosse que celle du colonel Chabert. Juliette se sentit émue à la vue de cet homme : tant de fantômes, oubliés ou lointains, se levaient sur ses pas ! Que venait-il faire ici ?

Nullement gêné, il déposa sa serviette sur la table avec son chapeau, s'assit commodément dans le seul fauteuil du salon. Juliette se taisait.

— Je vois, commença-t-il avec aplomb, que vous m'avez reconnu, et que vous êtes surprise de ma visite. Pourtant, croyez bien que je ne vous ai jamais oubliée. Voilà longtemps que je formais le projet d'aller vous voir... Hélas ! mes multiples occupations... la vie de Palais est absorbante... en outre... vous avez peut-être appris que je me présentais à la députation, sur le siège de Chindroux, le député sortant ? Non ? peu importe. Madame, je serai bref, — et... franc... je viens vous demander un service.

Juliette l'interrompit :

— Pardon ! vous avez appris que j'avais perdu mon mari ?

— Certes, certes ! bien terrible épreuve !...

Boivin ne s'y attarda point. Il expliqua : il s'agissait d'obtenir une lettre d'introduction auprès des Rey, très liés avec l'évêque de X... Ce dernier pourrait lui rendre certain service :

— J'ai perdu Marie-Amélie de vue, continua Boivin, familial, depuis qu'elle habite Dijon; mais je sais que vous êtes demeurée fidèle à vos amitiés, et que vous voyez le ménage. Ah! les femmes sont bien heureuses! elles ont le temps d'entretenir leurs relations; nous autres, nous en avons à peine pour accomplir les devoirs d'un métier qui...

Juliette reconnaissait ces propos vides, ce bavardage niais, cette personnalité égoïste et vulgaire. Boivin, c'était clair, avait agi avec ces amis-là comme avec elle-même, il s'en souvenait quand ils pouvaient le servir; il n'avait pas changé. Elle le considérait, stupéfaite. Ainsi, cet homme, artisan de son infortune, cet homme dont la méchante indiscretion lui avait coûté si cher, il était là, bavardant familièrement avec elle, insouciant, croisant ses longues jambes: « Vous permettez? » allumant une cigarette.

Elle rougit de le voir si bas.

— Monsieur Boivin, comment avez-vous pu venir ici?

Elle sentit qu'il s'étonnait à ces mots; peut-être, après tout, ne se souvenait-il plus de rien?

Combien de fois avait-elle désiré cette heure! Combien de fois avait-elle songé, dans sa solitude, à une scène toute semblable à celle-ci, pendant laquelle, rigoureusement, elle reprocherait à Boivin sa lâcheté, l'accablerait, se vengerait enfin!... Trop tard. Elle se sentait vaincue, il y avait trop longtemps... Néanmoins, sa rancune la poussa:

— Avez-vous donc oublié le temps où mon mari professait à X...?

— Comment pourrais-je l'oublier?

Il y avait, dans le ton de l'autre, une galanterie si vulgaire, que Juliette fut écœurée...

— Et notre départ, vous vous en souvenez aussi, n'est-ce pas? Il n'est pas possible, que vous ne vous soyez pas aperçu du mal que vous nous avez fait: nous vous devons toute notre infortune.

Comme il sursautait, elle continua:

— Souvenez-vous donc, à la fin! vous me poursuiviez, vous me compromettiez à plaisir, grossièrement, je ne pouvais plus sortir de chez moi, et un jour, pour vous éloigner, je... je vous ai... enfin, je vous ai fait une confidence, seule façon de décourager votre vanité... mais cette confidence, qui

n'était que pour vous seul, vous l'avez répandue joyeusement aux quatre coins de la ville. Par vos soins, le scandale est né, l'hostilité s'est dressée autour de nous, mon mari, forcé de quitter X..., dut accepter Bourg. Comprenez-vous : *accepter* ? Nous y sommes venus, il y est mort, et... sa vie échoua ici. Tout le mal est venu de vous.

L'avocat ne l'entendit pas ainsi.

— Permettez, madame ! Je me souviens fort bien... mais, ne renversons pas les rôles, s'il vous plait. Si j'ai bonne mémoire, vous aviez commis, vous, une grosse imprudence. Vous aviez une intrigue... Dans une petite ville comme X... Quelle erreur ! On vous écrivait des lettres... ne vous étonnez donc pas que, lorsqu'on l'apprit...

— Personne ne pouvait l'apprendre, riposta Juliette àprement. Avant de vous avoir parlé au musée, personne ne savait rien, — pour cause. Du jour au lendemain, tout le monde m'a tourné le dos. Par votre trahison, vous avez alimenté, à mes dépens, la chronique venimeuse de la ville !

— Peut-être ai-je été léger, reconnut Boivin, ennuyé de la tournure que prenait la conversation, qui l'éloignait beaucoup du but de sa visite, — possible ; pourtant, la première faute, madame, permettez-moi de vous le dire, venait de vous. C'est vous-même qui...

— J'étais trop jeune, gémit Juliette, ce fut tout mon crime, j'étais une enfant. Non, non. Il n'y avait rien de vrai dans ce que je vous ai, soi-disant, avoué, vous entendez ? *rien*. Je voulais vous éloigner, j'ai tout inventé.

Boivin cligna de l'œil.

— Et la lettre que vous m'avez récitée par cœur ? Hein ?

— Elle ne m'appartenait pas. Ah ! pourquoi m'avez-vous crue ?

Boivin, quelque épais qu'il fût, ne pouvait pas se tromper à un pareil accent. Il regardait Juliette qui pleurait. La nuit était venue. Il ne voyait plus son visage, il ne voyait que ses cheveux blonds, et sa robe noire. Surpris, certes, toutefois cette vieille histoire ne l'intéressait plus beaucoup... Il entendit Juliette gémir.

— Vous avez fait notre ruine. Combien de fois y ai-je pensé depuis ! J'étais résolue, si jamais vous osiez revenir, à vous dire mon mépris. Hélas ! je suis toujours la même, je pleure

bêtement, je ne sais faire que cela. J'ai perdu l'homme que j'aimais ; par vous je l'ai vu malheureux, oublié, et lui, que je plaçais si haut, est mort inconnu. Tout cela par votre faute, par votre faute stupide ! Moi, j'étais une enfant, je n'avais jamais eu affaire qu'à d'honnêtes gens, je ne me doutais pas de la vilénie humaine, c'était visible pour tous, même pour vous, monsieur Boivin ; mais vous, qu'étiez-vous donc ?

Boivin songeait à la lettre qu'il était venu demander, la lettre pour l'évêque... lui restait-il encore quelque chance de l'obtenir ? Pour lui, elle valait son pesant d'or, cette lettre. Elle lui permettrait de pénétrer dans le milieu clérical du quartier des Remparts, qui se méfiait, d'approcher l'évêque ; il le gagnerait, sans doute, par la promesse de la réfection de l'hospice qui s'effondrait ; il n'y avait plus de fonds, il le savait... c'est pourquoi il ne s'en allait point.

Juliette, le voyant silencieux, crut innocemment qu'il éprouvait quelque confusion, et ne savait comment opérer sa retraite. Elle ouvrit la porte :

— Allez-vous en, monsieur Boivin, dit-elle doucement.

Il ne se le fit pas dire deux fois, et eut tôt fait d'enjamber l'entrée étroite et de franchir le jardinet. Elle l'entendit marcher sur le gravier.

Quand il se trouva dans la rue, il s'efforça de chasser le souvenir de sa déconvenue, et s'ingénia à découvrir un intermédiaire, qui l'aiderait à atteindre Monseigneur... Puis il pensa de nouveau à Juliette. « Quelle idée ai-je eue d'aller me fourvoyer chez elle ? Les femmes sont si rancunières ! »

Il s'aperçut qu'il avait dix minutes à perdre avant de reprendre son train, entra au buffet de la gare, et se fit servir un grog chaud.

— C'est singulier comme les blondes vieillissent vite... murmura-t-il.

MARIE-LOUISE PAILLERON.

DE GENÈVE A FRANCFORT

Février-mars 1932

ENNUIS, REFUGES

Genève, février. — La solennelle ouverture est jouée, la Conférence entre dans ses routines, et l'ennui tombe sur Genève, tenace, insidieux comme une fine pluie d'automne. Les délégations dans leurs hôtels, les commissions à leur travail (elles n'y croient guère, à ce travail), quelle maussaderie ! Il y a l'ennui des grands hôtels, l'ennui des administrations, connus tous deux. La bureaucratie à l'hôtel, c'est nouveau, et Genève, capitale d'hôteliers, a réussi cette addition d'ennuis.

Le désir de fuir est fort, on le devine dans les regards. Mais l'attache est solide, le cadre étroit. Que faire ? Il y a les coins où l'on joue, où l'on dine. Heureux qui a son itinéraire, son refuge. Pour moi, je connais un chemin, celui qui mène chez Guglielmo Ferrero. Il faut quitter la Genève d'en bas, gravir la pente, enfiler sous les maisons mêmes un étroit couloir voûté. Le passage franchi, on a changé de monde, on est au cœur de la vieille cité, dédale ombreux où l'échoppe artisanale voisine avec la maison noble. N'était la grisaille sur les murs tombée là comme un dépôt de tristesse et de brume, ce pourrait être Pérouse ou Sienne. En Italie la patine est dorée ; ici l'or est absent, c'est le secret d'un autre ciel. Une Pérouse un peu nordique, tel est ce coin de vieille cité où Ferrero s'est installé. Entre Toscane, Lombardie, Piémont, Helvétie, de tous temps il y eut échange de biens et d'êtres. Qui se trouvait gêné dans sa province se déplaçait, allait se poser à côté, évitant l'orage, parfois s'enracinant où il s'était posé. Sismondi, l'historien genevois des premières années du

xix^e siècle, était, par ses origines, Pisan. Aujourd'hui Ferrero est à Genève, c'est pour y respirer.

Quelle humaine figure ! Il sait admirablement l'histoire ; peu des nôtres la savent comme lui. Il la sait en érudit, en philosophe, en connaisseur, comme un dilettante connaît Bach ou Mozart ; l'histoire est en lui une science, un goût, une savouration. Elle l'a éprouvé, il l'en aime davantage. Il est certain qu'au temps de sa jeunesse il attendait tout autre chose que notre confuse et violente mêlée. Pourtant il demeure attentif à l'apport de chaque jour, et, quoiqu'il ait exploré les zones du désespoir, il sait encore ne pas s'y attarder. Bienveillance, attention, tristesse, vont ensemble dans son regard, et l'expérience, même amère, n'a fait qu'accroître l'active douceur de son esprit. Les échos de la Genève d'en bas montent jusque dans son salon ; il s'y intéresse de cœur à cause des vivants qui s'y trouvent froissés, les commente un instant, soucieux de ne pas laisser perdre le peu d'espérance qu'on y peut déceler. Ce n'est qu'un instant, son esprit reste toujours en quête de plus vastes ensembles. Les humanités primitives, leurs symboles ; Rome, ses consuls, ses banquiers ; l'Italie médiévale, la glorieuse anarchie de ses quatre-vingts villes libres, tout cela lui est familier.

Mais sa pensée s'est en ce moment fixée plus près, aux origines de ce xix^e siècle dont nous habitons les ruines. Napoléon, Metternich, tel a été cette année le sujet de son cours à l'Université, et sa conversation en reflète l'étude. Il n'aime pas Napoléon, il n'a aucun goût pour son œuvre violente et courte. Au contraire, il admire celle de Metternich. Metternich a repris, continué après notre Révolution, les traditions politiques du xviii^e siècle : voilà par où il a été utile et bien-faisant. Ce xviii^e siècle, Ferrero le découvre chaque jour et la découverte l'enchanté. Son refuge intérieur, son image consolatrice, c'est dans ces années-là que maintenant il l'a placé. Nous les apprécions mal, pense-t-il. La Révolution, qui les a terminées, nous fascine, et ce qui la précède nous apparaît comme un flot coulant vers elle. Ce n'est pas ainsi qu'il faut considérer les choses ; il faut les prendre en elles-mêmes, le xviii^e siècle en lui-même et l'estimer pour ce qu'il est. La Révolution est survenue, apportant le bien, le mal, crevant sur les peuples comme une tempête de neige sur un

verger en fleurs. Ferrero aime ce grand verger d'Europe dont la richesse et la douceur laissaient espérer d'autres fruits que l'égalité par l'échafaud, le service militaire universel et obligatoire, vingt ans de guerre et dix millions de morts. Il admire cet art de vivre que le ^{xviii}^e siècle a pratiqué en tous sens. Cet art d'ailleurs, pour une grande part, était d'inspiration italienne. En ce siècle où l'Italie nation n'existait pas, ses musiciens, ses architectes, ses juristes, ses moralistes, participaient à la vie de l'Europe plus activement qu'ils ne font aujourd'hui. Et le ^{xviii}^e siècle avait ses libertés, dit Ferrero, beaucoup plus étendues que nous ne le croyons. Ses peuples, ses souverains, n'avaient pas idée de cette caporalisation, de cette stupéfaction des pensées qui se produit autour de nous. Ils faisaient toute chose avec mesure, même la guerre.

Nous parlons de l'humaniser, et nous doutons si la chose est possible. Mais il y a eu un temps où c'était presque chose faite. Le ^{xviii}^e siècle, avec ses guerres bien conduites, bien limitées, terminées par des traités bien faits, était allé très loin dans cette voie. Nos guerres à nous, nos traités... « Avez-vous lu Vattel ? » interroge Ferrero. Vattel est ce ministre, diplomate, écrivain politique du ^{xviii}^e siècle, dont la mémoire et l'œuvre allaient s'empoussiérant et qu'il a su retrouver, ranimer dans son dernier livre, *la Fin des Aventures*. A la veille de la guerre, la pensée de Vattel nous eût été inintelligible. Écoutez plutôt : *Le droit fondé sur l'état de guerre, la légitimité de ses effets, la validité des acquisitions faites par les armes, ne dépendent point extérieurement et parmi les hommes de la justice de la cause, mais de la légitimité des moyens en eux-mêmes, c'est-à-dire de tout ce qui est requis pour constituer une guerre en forme*. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Comment nous serions-nous expliqué, en 1914, cette séparation du droit et de la justice, cette valeur attribuée aux « moyens », et aux « formes » pour la détermination du droit ? A la lumière de la Grande Guerre et des troubles qui la suivent, la substance des assertions de Vattel se découvre. Vainqueurs ou vaincus, les combattants de la Grande Guerre ont cru combattre pour une juste cause, et c'est de là que sont venus leurs malheurs. La justice est un absolu, un attribut de Dieu, non de l'homme. Seul, Dieu connaît la justice, seul il en est capable, et chaque fois qu'un parti, un

peuple, s'arme pour la faire régner dans les rapports humains, il introduit un trouble inapaisable, il engendre des fanatismes. Le salut des sociétés humaines n'est pas dans le droit absolu, mais dans l'ensemble des conventions qui constituent le droit écrit, dans cette liturgie qui règle les gestes que l'expérience a montrés les plus convenables à l'activité des peuples.

Quiconque se bat pour la justice tient jusqu'au dernier souffle, jusqu'à l'écrasement de l'adversaire ou son écrasement même. C'est ce qui arriva dans les guerres religieuses du *xvi^e* et du *xvii^e* siècle qui laissèrent d'effroyables souvenirs, et c'est ce que recommencent nos guerres démocratiques. Le *xviii^e* siècle, entre deux, a restauré la notion des formes de la guerre, Vattel a été son théoricien. Qui saura aujourd'hui exorciser les fanatismes ?

— Ah ! dit Ferrero, cette sagesse du *xviii^e* siècle, cet art perdu de la mesure...

MUSIQUE ET POLITIQUE

Genève, février-mars. — Un des bienfaits de la rêverie historique, c'est la valeur musicale qu'elle donne aux événements. Mais qu'est-ce que l'histoire, sinon de la politique raccourcie, condensée ? Ce que contient l'histoire, la politique doit donc le contenir aussi, et le contient en effet, mais rare, comme l'or dans un sable aurifère, et la respirant on ne sent que le sable. Pour cette raison peut-être, une des distractions, un des refuges qu'on préfère à Genève, c'est la musique. Vers sept, huit heures du soir, les salles des commissions étant silencieuses et le Palais des Nations désert, çà et là dans la ville les violons, sortis de leurs boîtes, cherchent l'accord. Ils viennent de Berlin, Milan ou Vienne, des quatre points cardinaux, comme cette société bizarre et désunie qu'ils ambitionnent de distraire. Derrière eux, il y a les États (je dis ceux qui savent leur métier, le nôtre n'en est pas), et qui payent. Mais l'argent a beau faire, dans Mozart ou Cimarosa il y a un bien qui ne s'achète pas.

Genève a trouvé cet hiver, pour chacune de ses crises, l'accompagnement qui convenait. En février, le ministère Laval tombant et sa chute enlevant soudain d'ici, découronnée, notre délégation, aussitôt Mozart arriva (de Berlin) et l'Enlè-

vement du *Sérail* accompagna les bavardages. A Paris, on s'agitait, on s'absorbait; l'Allemand resté à Genève saisissait l'occasion, et, sûr qu'on ne lui répondrait pas, montait à la tribune de la Conférence, marquait un point. — *Così fan tutti*, chantèrent Mozart et sa troupe. Enfin M. Tardieu se hasarda, réussit, termina au plus vite et au mieux l'aventure, de nouveau fut à Genève quittée l'avant-veille. Les musiciens jouent les *Noces ou la Folle Journée*, puis repartent pour Berlin.

Deuxième alerte : Chine et Japon. On se canonnait à Changhaï, cela faisait mauvais effet. Genève cependant ne restait pasdémunie ; un instant même on craignit un encombrement de musique. Vienne envoyait Busch et son quatuor, interprète fameux de Beethoven ; Milan envoyait les chanteurs de la Scala, et Rossini, Verdi, Cimarosa. Il fallait que l'une des deux, Vienne ou Milan, marquât le pas. Vienne, avec raison, s'est effacée ; Beethoven est trop grave, et il ne sert à rien d'ajouter une tragédie à une tragédie, un souci à un souci, cela ne composerait pas une journée. Vendredi donc, Genève a entendu *Il Matrimonio segreto*. L'après-midi avait été fort agitée, agitante. M. Sato, diplomate japonais, parlant à la Commission générale, avait, par inadvertance, prononcé le mot *guerre*. « Si nos troupes ont occupé tel village, dit-il, c'est que cela était devenu inévitable par le développement de la guerre... » Aussitôt violente rumeur, scandale, le mot *guerre* étant interdit par les bienséances du lieu, et le soir, au lever du rideau, Genève s'indignait encore de l'avoir dû subir. « *Guerre !* Vous avez entendu ? Il a dit : *La guerre...* » *Couvrez ce sein que je ne saurais voir...* Les violons de Cimarosa firent beaucoup de bien. Les bouffes étaient excellents, et Caroline, c'était Anna del Monte, c'est-à-dire la grâce et l'art mêmes. L'Assemblée garnissait la salle avec ses cinquante peuples, et Chinois, Japonais, contents, émus, battant des mains aux mêmes endroits, furent camarades pendant quelques heures dans un monde inventé où rien ne pèse et où tout finit bien.

Non loin de moi, Ferrero, qui me rencontre à l'entr'acte.

— Ah ! fait-il avec un geste rapide de la main, un habile geste italien apte à signifier tous les bonheurs, ah ! ce xviii^e siècle...

Encore lui !

DISPERSION

Briand est mort, Genève s'attriste. Elle a perdu son orateur, son musicien. Qu'on aime ou qu'on n'aime pas Briand, il faut reconnaître qu'il avait le don magique, sa parole était la seule ici qui fût désaltérante. La musique n'était pas bonne, c'était une romance qui tirait sa puissance d'un appel à des sentiments faciles, souvent bas. Mais c'était une musique.

Les cloches de Pâques sonnent, Genève se disperse. Beaucoup vont à Paris, enterrer Briand. Les Allemands rentrent chez eux. Dans quinze jours, votant à la moderne, à la barbare, hommes et femmes ensemble, trente-cinq millions d'électeurs, ils se donneront un chef : ce sera Hitler, le peintre en bâtiment, ou Hindenburg, le maréchal prussien. Quelle sensation ! L'Allemagne a un génie pour orchestrer son histoire, les attentes de son histoire. L'événement, aperçu comme une lourde nuée d'orage qui va crever, qui avance inexorablement, paraît formidable. Quiconque revient d'Allemagne en reste pénétré. Où aller, qui suivre dans la dispersion ? A Paris, considérer la pompe officielle, la foule derrière les barrages ? A Berlin, au Kaiser Hof, où, me dit-on, descend Hitler ? Chaque jour, à cinq heures, on le voit prendre le thé. Plusieurs de mes confrères vont là. Mais Berlin est une des plus ingrates villes du monde, et Hitler prenant le thé, est-ce vraiment une joie pour les yeux ?

L'Europe est fertile en beaux lieux, et il y a de la ressource. Entre Paris et Berlin, entre Prusse et France, il y a le Rhin ; à la naissance du grand Rhin, au sortir des montagnes, à ce tournant où il se lance vers le nord et ses plaines, il y a Bâle, sa hauteur escarpée qui est l'obstacle même qui fait tourner le fleuve ; sur la hauteur, il y a la cathédrale de grès rouge, et dans la cathédrale, à chaque retour de Pâques, des concerts fameux dans toute la région. Bâle fournit l'orchestre, les chœurs, le travail de son hiver ; l'Allemagne envoie ses meilleurs solistes, et les auditeurs viennent de Suisse, d'Alsace, du pays de Bade, de toute cette Rhénanie enfin, royaume que la politique européenne a rompu, mais non écrasé, royaume invisible qui a Bâle pour capitale, la hauteur de Bâle pour acropole, la cathédrale de Bâle pour temple, et

au pr
de Bâ
ni his
tout à
œuvr
lende
heure
desce

V
table
et clo
chef-
Là-de
sema

J'
jadis,
étant
pathe
Brig
neble
n'y r
tacle
nable
se ca
m'y

E
dispo
et pa
ses é
matic
les n
gratt
mais
passe
gam
que
prud

au printemps de chaque année, pour fête nationale, le festival de Bâle. Heureux royaume qui n'a ni constitution, ni prince, ni histoire, qui lui-même sait à peine qu'il existe. Le 12 mars, tout à l'heure, c'est la messe en ré qui sera chantée, la grande œuvre de Beethoven. Quel beau choix, quelle commodité! Le lendemain, le 13, l'Allemagne votera, et, ayant dormi quelques heures au sortir du concert, nous irons aux nouvelles en descendant le fleuve.

SURPRISE A FRIBOURG

Voici Bâle, au matin, toute gelée. Est-ce une ville véritable, ou un jeu de la nature et des hommes? Arbres, toitures et clochetons forment une composition fantastique, un baroque chef-d'œuvre de branchages, de pierres ouvragées et givrées. Là-dessus, cette lumière si belle qui, depuis tant de jours, de semaines même, nous favorise.

J'aurais pu aller, sans retard, à la cathédrale, au musée; jadis, on était à Bâle, c'était pour monter là. Mais l'Allemagne étant si proche, comment différer d'y entrer, de respirer son pathétique? Les attraits du monde ont changé. Fribourg-en-Brigau, la ville universitaire, est tout près, comme Fontainebleau de Paris; j'y ai donc été. Or j'ai eu cette surprise de n'y rien rencontrer qu'une merveilleuse journée et un spectacle de bonheur. Sans doute, c'était absurde, à peine convenable, de prétendre voir le malheur qui, par dignité, essence, se cache. Mais ce bonheur, cet évident bonheur, pouvais-je m'y attendre?

Entre la plaine rhénane et les hauteurs de la Forêt noire, disposée sur un large seuil, voici Fribourg-en-Brigau, savante et paysanne. A peine une ville, plutôt un bourg solide, avec ses écoles, ses églises, sa place de foire et ses auberges. L'animation est ce qu'elle doit être, les boutiques ne soldent pas, les maisons ne quêtent pas les locataires. La crise désole les gratte-ciel et rend oisives les cheminées trop hautes des usines, mais ce qui est au ras du sol, elle ne fait que le toucher en passant, sans l'abîmer. Je ne vois nulle part affichée la croix gammée, signe des nazis, ni le visage fatal du bel Adolf. C'est que Fribourg-en-Brigau, toute catholique et surveillée par un prudent évêque, résiste à l'engouement. Quelle atmosphère de

très ancienne Allemagne! N'est-ce pas autre chose encore? Je pense à l'Italie. N'est-ce que la lumière si belle? Non, l'accord est plus réel : sur toute cette Allemagne méridionale s'élève et passe vraiment un souffle d'Italie. Pour une part, c'est voisinage, pour une autre, c'est la religion, commune aux deux versants alpestres. La rigueur calviniste, le mysticisme luthérien, ici n'ont pas décoloré le visage de l'univers. L'image égaie l'enseigne du marchand, et le saint, la sainte, vivement colorés, se dressent à l'angle des rues dans leurs petites niches à fond bleu. Eux peut-être ont exorcisé la croix gammée, la croix barbare. Saints et saintes n'ont pas cette grâce qu'on leur verrait sur la pente ensoleillée des monts, et l'humidité çà et là gâte le gai badigeon des murs, tombé par plaques. Mais c'est ici et là le même paganisme atténué, la même joie visible et sensible.

Entre le vieux Fribourg et les hauteurs boisées de la Forêt Noire, il n'y a aucun intervalle. On y accède par des chemins montants, la ville a pour jardin la montagne. Que de promeneurs sur ces chemins montants! J'avance dans de vastes parcs éclatants de soleil et de givre. Que de jeunesse, allant par couples ou par bandes, cherchant la chaleur déjà printanière au plein jour? Cette beauté du jour, du temps si stable cet hiver, cette splendeur météorologique enfin, voilà l'unique événement, tout le monde veut en jouir. Il se produit ainsi, au cours des ans, telles périodes de lumière aussi dignes de mémoire que les plus illustres paysages. Rien ne les fixe, ils passent, on sait à peine qu'ils existent, on oublie qu'ils ont existé. Il y eut, par exemple, en 1897, cet automne radieux jusqu'en novembre et qui se prolongea sans heurt, sans rupture aucune, se transfigurant par une lente magie en la pureté différente, plus dure, des premiers froids. Alors s'amassaient les fureurs de la révolution dreyfusienne, le ciel les couvrait d'un inviolable azur. Qui s'en souvient? Quinze ans plus tard, en 1912, il y eut cet autre inaltérable automne, greffé sur un été lui-même inaltérable. Alors éclata la guerre des Balkans, premier chaînon de ces convulsions dont le terme n'apparaît pas. De cette saison, Jules Romains a fait le début de son récit, *le Six Octobre 1912*, et presque le sujet des éclatantes premières pages. Ces beautés-là, ces réussites de la nature, faites de lumière et d'heures, sont comme un jeu lointain des dieux, qui nous effleure.

Mo
froide
fermé
forêt.
Alle
de sa
carrel
miné.
du m
sont l
taille,
dessu
sager,
temp
j'ente
petits
de l'a
et qu
existe
les t
bout.
veux
plus
dans
ses fl
d'un
la g
reux
autou
Je
soleil
un a
d'ora
pèle,
en tr
nom
de la
à un
terai
roul

Montons dans les sous-bois. Est-ce la crise, est-ce la saison froide ? Les petites brasseries éparses dans les sapinières sont fermées. Volets clos, frileuses sous la neige, elles jalonnent la forêt. Tant mieux, un des traits déplaisants de la plantureuse Allemagne que nous avons connue, c'était l'odeur de bière et de saucisse qu'on respirait partout, aux foyers des théâtres, aux carrefours champêtres. Le grand air même en restait contaminé. Si la crise a réussi ce nettoyage, vive la crise ! Partout du monde, jeunes hommes, jeunes femmes, enfants. Rares sont les solitaires, pourtant en voici un : un homme de haute taille, de haut maintien, de tenue un peu raide. Son long pardessus est élimé, montrant la corde. Je m'abstiens de le dévisager, je le devine plutôt que je ne le vois, grisonnant aux tempes, traits sévères. Sa marche est lente, je le dépasse, et j'entends derrière moi le bruit de sa canne frappant le sol à petits coups nerveux, rythmés. Qui est cet homme ? Un officier de l'ancienne armée, j'imagine, un demi-solde du désastre, et qui dans son ennui ressasse les souvenirs de l'ancienne existence, les disciplines, les parades si belles, les camaraderies, les tueries héroïques, l'immense sacrifice consenti jusqu'au bout. Non pour le vide, mais pour l'honneur. Les coups nerveux m'évoquent tout cela. Maintenant c'est fini, je n'entends plus la canne, les pas ; cette désolation est éteinte, consumée dans la beauté du jour, et la jeunesse, par bandes, couvree de ses flots eux-mêmes lumineux l'impression triste. Au détour d'un chemin, j'interromps un instant, d'ailleurs sans beaucoup la gêner, une jeune femme fort occupée à payer d'un généreux baiser le compagnon de son après-midi. Je ne sens autour de moi rien qui ne soit confiant, enthousiaste, allant.

Je redescends, quittant la forêt où le givre égoutte au soleil. De nouveau, Fribourg. Une fontaine où l'eau ruisselle, un arbre branchu, un banc de pierre, un étalage chargé d'oranges. J'en achète une ; assis sur le banc de pierre, je la pèle, suce et mange. Que tout cela est simple et bon ! Suis-je en train d'insulter au malheur d'un peuple ? Mais non, les nombreuses oranges, l'agrément du soleil, la solide fraîcheur de la pierre, tout cela est à tous, je n'ai rien dérobé, je puise à un trésor intact. Le bruit de l'eau m'enchanté : qui n'enchanterait-il pas ? C'est comme un bruit de perles qui se heurtent, roulent dans la lumière ; qu'on écoute ce bruit, qu'on s'y

adonne avec naïveté, constance, et l'esprit bientôt s'apaise, se fond en une sorte de glorieuse hypnose. Cette hypnose ne nous livre-t-elle pas, par delà les soucis vaincus, la vie même un instant trouvée et possédée ? ne nous révèle-t-elle pas une des vérités essentielles du monde ? Notre sang, n'est-ce pas ainsi qu'il court dans nos veines, avec un rythme, un chant, un doux frémissement que la maussade habitude ou le grossier tapage nous distraient de connaître ? Il y a donc, au sein de l'univers, en son cœur, une sorte d'éblouissante sérénité, et qui peut-être est son cœur même. N'est-ce pas d'elle que nous parle le visage soudain profondément détendu des morts ? Le souci les a soudain quittés, et une révélation dont ils n'ont pas joui erre sur leurs lèvres entr'ouvertes. Quel résultat de mon exploration ! un instant j'ai saisi le bonheur.

Historiens, publicistes, politiques, nous nous exagérons l'importance de ces événements que nous appelons triomphes, catastrophes. Ils nous occupent, nous fournissent nos sujets de livres, de discours ou d'articles. L'imprimé, partout accessible, conspirant avec nos préoccupations professionnelles, travaille sans répit à persuader aux gens que leurs vies sont bouleversées par des souffrances ou des joies qui ne peuvent que les effleurer. La politique, ce souci des peuples, trouble leur vrai bonheur, qui est dans leurs mains, leurs yeux, leurs corps. Les crises sociales les plus dures ne travaillent pas si avant : comme les tempêtes en mer, elles ne creusent que les surfaces, et les remous sont vite amortis par l'inertie des profondeurs. — Mais l'inertie n'existe que pour les mers. Pour nos sociétés humaines, le fond, ce sont les êtres dont l'apparent repos enveloppe un travail qui est celui de la vie même.

Il y a encore, je ne dois pas l'oublier, outre ces vrais bonheurs que laissent échapper nos doigts préoccupés, les vraies détresses profondément masquées.

BEETHOVEN A LA CATHÉDRALE

12 mars, la messe en ré. — Écho, attente, présence, elle a occupé ma journée. Dès le matin, j'étais monté à la cathédrale ne pensant qu'à l'heure, au temps, au lieu, à la promenade dans le dédale des cloîtres qui surplombent le Rhin. C'est une sorte de Mont Saint-Michel fluvial, rien n'est plus beau.

Or, j'entendis une surprenante rumeur, un chœur de voix mal étouffées, mal contenues par les épais murs de grès rouge. Les portes de la cathédrale étant closes, contre l'une d'elles j'appliquai mon oreille. Alors, entendant mieux, je reconnus les cris ascendants, les interjections du *Gloria*. Quelque dernière répétition, sans doute. Impossible d'entrer. Je repartis à travers les cloîtres, la rumeur m'y suivant, parfois assoupie mais toujours renaissante, écho de l'âme même de cette sainte acropole.

Au soir, les portes s'ouvrent. Magnifique spectacle : un immense charpentage compose avec l'ensemble des nefs une double pente, une vallée de gradins et d'êtres. Vers l'entrée, l'orchestre et les chœurs, l'orgue les dominant. Vers l'autel, la montée des auditeurs, pressés jusqu'aux galeries et dans les galeries mêmes, tracées sous les vitraux ; là-dessus les lumières, un frémissement d'attente, puis, au bâton levé du chef, choristes, hommes et femmes tous debout, et l'œuvre beethovienne.

Quel effort, quel élan vers l'affirmation ! Elle éclate vraiment dans ces cris du *Gloria* qui ce matin traversaient les murs. Est-elle atteinte, saisie ? L'*Amen* hésite, l'angoisse n'a été qu'écartée. *Amen, ainsi soit-il*, reste pour Beethoven un mot imprononçable. Et aux derniers accents reviennent, comme une onde envahissante, affreuse, ces troubles qu'un instant on avait pu croire vaincus. *Pax, pax, et non erit pax*. Beethoven l'a écrit en marge de son texte ; le plus triste tumulte occupe tout l'orchestre ; la trompette guerrière interrompt le chant religieux. *Paix, paix, il n'y aura pas de paix*.

L'AMI DES NÈGRES ET DES ORGUES

Strasbourg, 13 mars : chez M. Albert Schweitzer. — Aujourd'hui, les Allemands votent. Descendons le Rhin, passons par Strasbourg, nous y verrons M. Albert Schweitzer. Nous ne le connaissons pas assez, ce grand Alsacien. C'est regrettable. Que de fois nous avons entendu dire, dit nous-mêmes après la guerre, que les Alsaciens tiendraient parmi nous, dans nos travaux intellectuels, cet emploi où nul ne peut les suppléer, de nous interpréter la pensée allemande. Or voici Schweitzer, homme de rare valeur et énergie ; ses maîtres sont

à Paris comme à Francfort, c'est un modèle parfait de la double culture, par surcroît un cœur sans défaut, qui ne demande qu'à éclairer, aider. Qu'avons-nous fait de cette bonne volonté ? Peut-être avons-nous laissé passer l'instant. Depuis 1924, Schweitzer n'est plus que rarement parmi nous, quelque huit mois tous les deux ans, et c'est en Afrique équatoriale, à Lembaréné, que cet homme étonnant, musicographe éminent (son livre sur Bach est classique), musicien éminent (un de nos meilleurs organistes), et philosophe encore, et missionnaire, s'occupe aujourd'hui, très loin de nos querelles, à soigner, opérer les noirs. Car j'avais omis de le dire (on m'en excusera, ayant dit tant de choses), Schweitzer est médecin, chirurgien aussi. Cela fait beaucoup d'occupations pour un seul homme, en qui tant d'aptitudes n'auraient pas abouti si elles n'avaient trouvé pour les féconder ensemble la force d'un grand esprit, d'un grand cœur et d'un corps athlétique.

Schweitzer est en ce moment chez lui, tout juste rentré d'Afrique où commençait à l'accabler la fatigue tropicale. Quittant Bâle de bon matin, à neuf heures on est à Strasbourg : le Rhin est la plus commode comme la plus belle et la plus animée des routes de l'histoire. Neuf heures, ce serait tôt pour une visite mondaine, mais, pour surprendre Schweitzer, c'est très bien. Voici sa rue, une rue sans faste, toute peuple. Pas de concierge, selon l'usage alsacien ; il faut monter, trouver la bonne porte. Le problème est vite résolu, car dès le bas de l'escalier, le son d'un harmonium m'oriente. Je frappe, la musique cesse, la porte s'ouvre. Voici Schweitzer, avec ses moustaches tombantes qui le font ressembler à Nietzsche, un Nietzsche gigantesque, bienveillant, et la mine la plus fraîche et l'air le plus dispos.

— Eh bien ! cette fatigue ?

— Partie en mer, dit-il et de la main lui souhaitant bon voyage.

Il me fait asseoir dans la pièce encombrée comme le plus pittoresque, le plus imprévu des bazars. A côté de l'harmonium il y a un bureau, sur le bureau des registres de comptabilité, des partitions et des bocaux, flacons, boîtes pharmaceutiques, tout cela destiné à l'hôpital d'Afrique dont l'image m'est montrée au mur par une peinture naïve que pourrait signer notre douanier Rousseau : une dizaine de pavillons couverts de

tôle ondulée, étagés au bord d'un fleuve, sous des ombrages tropicaux. Dans cette pièce où j'entre, Schweitzer l'organiste, Schweitzer l'écrivain, Schweitzer le chirurgien, trois hommes en un, a installé, ont installé (je ne sais vraiment comment dire), leur poste (ou son poste) de commandement. D'où ce petit peu de désordre. Je lui explique mon passage, et où je vais, en Allemagne.

— Ah! fait-il, vous allez dans la barbarie.

Il en revient; il y a des maîtres, des amis, des attachements nombreux; il écrit indifféremment en allemand, en français, mais l'allemand est la langue de sa pensée. Or, il a été frappé par l'agitation, l'égarement où il a trouvé là-bas les esprits. La source profonde du mal, pour lui, c'est le socialisme d'État. L'État a assumé trop d'emplois; pour les remplir, il lui faut trop d'argent; il subvient à tout, nourrit un peuple de chômeurs, mais n'y parvient qu'en pressant, écrasant tout ce qui ne chôme pas, et aggravant le chômage même. Le peuple allemand s'est embarqué sur un seul bateau, qui, trop chargé, n'obéit plus au gouvernail et sombre. Point d'issue, point de respiration: d'où Hitler, qui donne au moins une espérance. Aujourd'hui, peut-être... Du vote d'aujourd'hui, pense Schweitzer, peut sortir le triomphe d'Hitler.

— Tout de même, dis-je, Hindenburg...

Comme à tous ceux qui voient les choses du dehors, il me semble impossible que l'Allemagne préfère un aventurier au soldat qui l'a bien servie, à l'octogénaire qui la sert encore, et l'événement tout à l'heure montrera que cette vue rapide était juste. Mais Schweitzer a touché, écouté (William Martin, le rédacteur du *Journal de Genève*, nous parlait sur un même ton), Schweitzer a subi ce pathétique que l'Allemagne développe avec tant de puissance, et son erreur même est un renseignement. Hindenburg, c'est la sagesse. Y a-t-il aujourd'hui une sagesse allemande? On en désespère dès qu'on a causé avec les jeunes hommes des générations nouvelles, ardents, énervés, frénétiques. Schweitzer d'ailleurs précise sa pensée: non, Hitler ne sera pas élu aujourd'hui, il ne réunira pas le nombre de voix qu'il faudrait pour battre tous les autres candidats, mais il est possible que les voix communistes, jointes aux siennes, l'emportent sur Hindenburg, et qu'au second tour un bloc révolutionnaire se forme et domine l'Alle-

magne. Schweitzer n'a vu là-bas que les esprits excédés, il s'attend à tout. Il parlait avec animation, assis sur son tabouret d'organiste, tournant le dos à son clavier, et, tout en écoutant les propos désastreux, je pensais à la musique interrompue ; je le dis. Et la réponse :

— Aujourd'hui même, à cinq heures, je donne aux Strasbourgeois mon concert de rentrée. Venez m'entendre.

— Hélas ! objectai-je, comment vous écouter à cinq heures, et le soir être à Stuttgart ?

— Qu'à cela te tienne ; à midi, je travaille à Saint-Thomas, je vous invite.

Saint-Thomas, c'est cette église d'un style si pur, aux proportions si justes, où le tombeau du maréchal de Saxe, monumental et animé, dressé à la place du chœur, introduit d'une manière inopinée dans la sévérité dominicaine l'élégance et l'émotion du ciseau de Pigalle. A midi nous y entrons, l'église est vide, seuls nous y avançons, Schweitzer considérant avec attention les trois nefs aux murs nus, l'édifice désert où naguère il a si souvent prêché et dont le sépare maintenant son existence africaine.

— J'aime cette église, murmure-t-il, elle est parfaite. Et puis quel orgue ! Il est de Silbermann.

Silbermann ; ce nom, prononcé comme celui d'un illustre, ne me disait rien du tout, et je le laissai voir.

— Silbermann : le constructeur de clavecins et d'orgues qui travaillait au temps de Bach, et pour Bach lui-même. Ses instruments sont des chefs-d'œuvre.

J'interroge :

— L'orgue depuis le xviii^e siècle a donc changé ?

— S'il a changé ! Hélas ! on l'a développé dans le sens de la force, on lui a donné un volume de sonorité qui ne répond à rien d'utile. Toute la puissance qui convenait pour remplir nos nefs et satisfaire notre ouïe, l'orgue l'avait au temps de Silbermann. Nos nefs ont-elles grandi, nos organes sont-ils modifiés ? C'a été une mode, malheureusement on n'en est pas guéri ; une mode qui a entraîné des destructions irréparables. Cet orgue même sur lequel je vais jouer, il a été question de le restaurer, voilà vingt ou vingt-cinq ans. Restaurer, vous savez ce que cela veut dire. J'ai protesté, je me suis jeté aux pieds des conseils de l'église, des membres du Consistoire, j'ai

demandé grâce pour notre orgue. J'ai dit : « Il y a des cuirs fatigués, des bois vermoulus, qu'on les remplace pièce par pièce. Pourquoi davantage ? L'instrument est sans faute. » On m'a cru, et la réparation n'a pas été coûteuse ; le maréchal de Saxe l'a payée : il a suffi des droits d'entrée perçus sur les touristes qui viennent tourner autour de son tombeau. Que d'argent, par toute l'Europe, on a dépensé pour des restaurations inutiles, pernicieuses !

Schweitzer me conduit vers l'orgue ; il veut me faire voir ces antiques claviers qu'il aime. Un rayon filtré par les vitraux, vrai chemin tracé pour les anges, traverse l'étroit escalier de chêne dressé contre le mur dans l'ombre. Schweitzer, se tournant vers moi, me montre cette lumière, d'un geste large l'admire et la salue, puis il pousse la porte qui mène aux soufflets, pédales, claviers, à cet atelier encombré qu'est la chambre d'un organiste. Il joua, s'escrimant des pieds, des mains, et deux jeunes gens, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, manœuvraient les registres. Mais les harmonies, perçues de trop près, se composent mal, et c'était un spectacle pour les yeux, ce n'était pas une satisfaction. Schweitzer me ramena dans l'église à la croisée des nefs.

— C'est d'ici qu'on entend le mieux, dit-il. La princesse de Metternich, qui voulait que je lui joue du Bach quand elle séjournait à Robertsau chez la comtesse de Pourtalès, s'asseyait à cette place.

J'ai entendu sans surprise ces grands noms du Second Empire et de France et d'Autriche. Ils conviennent dans cette Alsace où se sont longtemps conservées, où se conservent aujourd'hui même, à grand peine, tant de choses anciennes, par exemple un certain patriotisme français, un certain germanisme et, je ne dois pas l'oublier, les orgues du vieux Silbermann. La princesse de Metternich, c'était elle, l'animatrice des fêtes de Compiègne ; elle encore, la wagnérienne qui, à force d'insistance, obtint que *Tannhäuser* fût joué à Paris en 1865 ; elle encore, l'impatient qui, d'un geste fameux, brisa son éventail quand elle entendit l'œuvre qu'elle admirait reçue à coups de sifflets par ses amis les élégants du Jockey Club, qu'un détail du ballet avait mécontentés. Je me souviens l'avoir rencontrée, toujours la même, remuante et vivace, point belle, au sortir d'une réception académique, voilà quelque

trente ans... La voix de Schweitzer interrompit ce remuement intérieur.

— Je remonte dans l'orgue, vous allez entendre cette limpidité.

Une fugue presque aussitôt résonna. *Limpidité* : Schweitzer avait trouvé le terme juste, le terme vrai, pour cette qualité intense et pure des lignes de chant qui s'entrecroisaient, m'entouraient invisibles. Non pas cette richesse, diversité, de nos orgues modernes qui imitent le bruit du vent, la voix des anges, les trompettes de cavalerie, ni ces cataractes sonores dont trop souvent ils nous accablent; tout autre chose, une richesse, une puissance mesurée et parfaite, une étonnante qualité, clarté des sons. Dans le silence revenu, voici Schweitzer.

— C'est admirable, lui dis-je; comment a-t-on pu renoncer à de tels instruments?

— L'engouement, murmura-t-il, peut-être aussi les intérêts. Les fabricants poussent à la dépense... En Allemagne et en France, le mal est fait. En Suède, en ce moment même, il gagne : on restaure à tour de bras, c'est-à-dire on détruit. La Hollande seule est intacte; elle a gardé ses orgues anciennes. Et puis, ça et là, on en trouve quelques-unes, plusieurs qui sont mes protégées, que j'ai contribué à sauver. Savez-vous ce qu'un ami a dit de moi? « Schweitzer, il sauve les vieilles orgues et les vieux nègres. » Ce qu'il y a de plus difficile à sauver, ce sont les vieilles orgues. Les organistes se laissent tenter. Ils veulent, disent-ils, plus de puissance. Qu'est-ce qu'il leur faut donc? Tenez, j'y remonte; vous allez entendre un prélude, je le jouerai *fortissimo* de la première à la dernière note. C'est l'indication de Bach, c'est ce qu'il a voulu. Si je déchainais le *fortissimo* de Saint-Sulpice, vous ne le supporteriez pas deux minutes. Mais celui-ci...

Un court silence, un court instant de solitude, et j'entends l'accord initial, puissant d'une puissance qui remplit la nef mais n'y éclate pas, puis l'ondulation d'une ligne sonore, et de nouveau l'accord. Le prélude tout entier construit ainsi comme un tracé d'arabesques enveloppant une enfilade de colonnes, un jeu de lianes entre de beaux et robustes étais. Et toujours cette limpidité qui m'avait été annoncée, cette mesure, et jamais ces encombrants tonnerres qui nous fati-

guent dans nos églises et dont nous accusons à tort l'orgue même. Le coupable, c'est nous, notre goût détérioré.

Retour de Schweitzer. Je le remercie, vraiment enthousiaste, et lui, se retournant vers l'orgue, faisant de ses bras levés une sorte de salut et comme un geste d'apothéose :

— Le XVIII^e siècle !

Je reconnais ces trois mots, est-ce donc mon refrain, ma chanson de route. A Genève, c'était Ferrero intéressé par Vattel, ravi par Cimarosa ; à Strasbourg, c'est Schweitzer, ravi par Bach et Silbermann. Comme il est vaste, ce grand siècle ! L'ampleur de son inspiration dérouté mes esprits. 1732 : Voltaire est à Londres, il y apprend la physique de Newton, la liberté, et frappe par ses *Lettres* le premier coup de hache qui ébranlera le monde. Bach, à Leipzig, donne la *Passion* selon saint Mathieu.

SOIRÉE A STUTTGART

Un saut de l'église à la gare, et en route vers Stuttgart. Dans la campagne médiocre, les villes aux noms inconnus surgissent l'une après l'autre. De vastes quartiers, habitations et usines, sont neufs : constructions d'après-guerre, monuments de cette aventure industrielle que l'Allemagne a tentée pour venger son désastre, et où elle trouve un deuxième désastre. Enveloppé dans la paix et le silence, tout cela défile comme un fantastique décor à travers lequel m'entraîne un train vide. Mais c'est aujourd'hui dimanche, je ne dois pas l'oublier, et il m'est impossible de faire le départ entre le repos du septième jour et la paralysie causée par la crise. Quatre heures de trajet. Stuttgart : il est six heures, l'Allemagne a voté, les dés sont jetés, en cet instant on clôt les urnes. Hitler ou Hindenburg ? Reste maintenant à ouvrir, à déchiffrer, quarante millions de bulletins, à les lire et compter. Vers minuit, pense-t-on, l'administration aura réussi cet exploit. Ainsi procèdent nos vies dans ce bizarre monde moderne, avec un curieux mélange de précision matérielle et de désarroi moral : les cœurs sont déréglés, les montres impeccables.

Grand calme : un ordre de police a donné à toute l'Allemagne une consigne de torpeur, et l'Allemagne a beau être égarée, furieuse, une consigne est toujours pour elle une

consigne. Stuttgart obéit, Stuttgart est en sommeil pour toute la soirée. Les résultats des élections ne seront projetés nulle part, ni dans la rue, ni au théâtre, ni au cinéma. Rien à voir. Voyageur toujours déçu, où irai-je ? Voici, tout proche de la station, un parc dont s'élèvent les arbres dépouillés : gazons, statues, alignements, un jardin à la française entourant un vaste palais. Lié à ce palais, comme notre Comédie-Française au Palais-Royal, un théâtre où quelque public entre. Que joue-t-on ? *La Valkyrie*. Hier Beethoven, ce matin Bach, ce soir Wagner ; soit, la musique jalonnera mon parcours.

Me voici dans un fauteuil d'orchestre, et je vais éprouver une fois de plus, comme avant-hier à Fribourg, dans ce pays dont le monde entier surveille les gestes dangereux, la plus heureuse impression. Je ne parle pas ici de la représentation même, très convenable, rien de plus. Ce qui surprend et plaît, c'est la salle. Une salle toute jeune, vive, attentive, intelligemment et ardemment heureuse. Comment fait-elle pour venir ici, cette jeunesse ? Ruinée, presque affamée, si j'en crois les récits que démentent d'ailleurs étrangement les belles mines, où a-t-elle pris les cinquante francs que j'ai moi-même déboursés ? On me l'expliquera tout à l'heure : j'ai payé, j'ai ainsi subi une sorte de taxe perçue sur l'étranger. Peu d'Allemands aurait fait comme moi. Presque toutes ces places que je vois occupées, ont été distribuées par l'administration, données.

Et pourquoi pas ? Entrons dans ce système social qui est aujourd'hui celui de l'Allemagne, et nous trouverons la chose naturelle, logique. L'État allemand s'approprie par l'impôt presque tout ce qui subsiste des fortunes privées, et en échange, assume presque toutes les dépenses. Il nourrit les chômeurs, les nourrit bien (la santé publique est excellente, de semestre en semestre meilleure) ; il ne lésine pas, fait grandement les choses, et comme aux besoins du corps pourvoit à ceux de l'esprit. Le budget des Beaux-Arts aligne des chiffres pour nous prodigieux, s'élevant au total à 800 millions de nos francs. Je ne sais pas le chiffre de la subvention reçue par le théâtre de Stuttgart, mais il est probable qu'elle est supérieure à celle de notre Opéra parisien. Très évidemment, dans un tel système, il revient à l'État d'animer la salle comme la scène. Le nombre des spectateurs payants sera très peu élevé, puisqu'à

très peu l'argent est laissé. Le dilettante, l'amateur aisé du XIX^e siècle, ici n'existe plus, il a rejoint dans le passé mécènes et marquis. Au théâtre donc, presque toutes les places, si l'État ne les donne, resteront vides. Le spectacle tend à la gratuité, comme l'école, le musée, l'université. Le problème, c'est de bien donner, difficulté qui est celle de tous les socialismes. Si j'en juge par ce que je vois, à Stuttgart on l'a bien résolu, les auditeurs qu'on a favorisés méritent cette faveur. Une question : pourquoi les jeunes filles sont-elles plus nombreuses, beaucoup plus nombreuses que les garçons ? Serait-ce que ceux-ci, passionnés de politique et de grand air, laissent à leurs sœurs et camarades, le soin de l'ancienne culture ? Elles y mettent tout leur zèle. Les visages sont un peu lourds, mais les chevelures sont intactes, les carnations magnifiques (où est ce ternissement qu'on m'avait annoncé ?), et cette éclatante jeunesse compose, en avant de la scène, un glorieux intermède.

Quant au drame même, à l'œuvre wagnérienne, chaque fois qu'on la réentend, on admire cette tragique beauté d'année en année plus profonde. Perte et désolation des hommes, perte et désolation des dieux, et, répétées à travers la double catastrophe, les sept notes cuivrées qui annoncent Siegfried, la dernière révolte et le dernier désastre. Quel concert de désastres ! C'est au goût de ce peuple : l'heureuse jeunesse qui m'entoure s'y complait. Tout s'achève, Brunnhilde est dans les flammes. Où en est l'autre drame ? Le dernier chant résonne : pas un bruit du dehors n'est entré dans la salle. Soixante-cinq millions d'êtres ont fait choix d'un chef, qui est-ce ?

Sur les marches du théâtre, dès la porte franchie, les camelots tendent les premières feuilles. On se groupe pour les lire : Hindenburg : 23 076 ; Hitler : 6 706 ; Thaelmann (communiste) : 5 163. Ce sont les chiffres de la région, mais déjà, pour Hindenburg, un présage de victoire. Pas une réflexion, chacun suit son chemin. Silence total ; la police est obéie ; de nouveau me voici errant. Je pousse la porte d'une brasserie : un jazz énergique m'assaille, mêlé dans un souffle de bière. Après *la Valkyrie*, ce n'est pas supportable. La rue morne, et attendre là. Voici la devanture d'un journal, quelques chiffres y sont montrés, collés à la vitre, crayonnés, de temps en temps changés. Le nombre des voix se compte maintenant par millions, et Hindenburg à lui seul balance presque tous ses

concurrents. Où sont les partisans, les adversaires? Silence toujours. Quelles acclamations en novembre dernier, à Londres, quelle joie sportive des vainqueurs! Ici, rien. Enfin le journal affiche sa dernière édition, et j'y trouve quelques lignes qui me déterminent à ne pas davantage attendre : il existe, paraît-il, aux portes de Stuttgart, un asile de demi-fous et de demi-imbéciles capables encore de voter, et dont les voix, recueillies et comptées dans l'asile même, donnent avec rapidité un renseignement qu'une très longue expérience a prouvé valable pour toute l'Allemagne. Or ces demi-fous et ces demi-imbéciles ont donné à Hindenburg un nombre de voix qui n'exclut pas le ballottage, mais qui comporte la victoire. *Vox populi, vox Dei*. Allons nous coucher.

14 mars. — Du fond du lit tendant le bras, je saisis le téléphone.

— Mademoiselle, voulez-vous me dire le résultat de l'élection ?

Pour toute réponse j'entends un rire, et ces mots étonnants :

— Mais je ne le sais pas !

J'aurai donc fait ce long voyage pour qu'une Allemande, un peu moqueuse, me fasse comprendre que l'élection d'un président, Hindenburg ou Hitler, ce n'est pas très intéressant. Ce beau scepticisme féminin me réjouit; pourtant j'insiste.

— Renseignez-vous, renseignez-moi, et faites-moi porter un journal.

Un court silence, la voix revient :

— *Hindenburg ist gewählt*.

Naturellement c'était inexact : il y avait ballottage, mais à vol d'oiseau, à vue de femme, c'était vrai ; un journal me le dit bientôt avec la précision de l'imprimé. Et ce grand calme qui régnait hier à Stuttgart avait régné dans toute l'Allemagne, surprenant les Allemands mêmes. Alors qu'est-ce que cela voulait dire, cet émoi de Schweitzer, de William Martin, tous deux bons observateurs ? Quel que soit le résultat du vote, nous disait Martin à Genève (et il l'écrivait dans son journal), ce sera terrible : vainqueurs, les hitlériens emporteront tout; vaincus, ils n'accepteront pas leur défaite. Dans tous les cas, il y aura du sang. Et nous restions impressionnés. Ces faux pronostics veulent dire, je crois, qu'il faut prendre garde à ne

pas être dupe d'une certaine ébullition idéologique, d'une certaine redondance qui est un trait germanique. *Ungeheuer, geheimnisvoll*, y sont les mots de chaque jour, et le vocabulaire d'une déclamation que, latins, nous débrouillons mal, parce que nous avons l'habitude de déclamer sur d'autres thèmes. Cela est constant dans leur philosophie. Cette énorme rumeur se passe dans leurs têtes, très haut et presque sans contact avec le ras du sol, où continuent d'exercer leurs souverainetés diverses, la ménagère, le balayeur, cette méticuleuse ménagère de la rue, et le vénéré *schutzmann*.

Et puis en politique il faut déceler, s'ajoutant à la redondance, une ruse toujours active. La tragédie est aujourd'hui un des outils de ces hommes d'État qui, de loin et de haut, dirigent, à coups de livres, d'articles inspirés, de dépêches, une vaste symphonie pathétique du malheur national. Ils ont imaginé, pour faire marcher tous les peuples de l'univers, une sorte de chantage à la catastrophe, et l'Allemagne tout entière participe à la manœuvre avec un accord admirable où on ne sait ce qui domine, la discipline ou la naïveté. Rien de plus curieux que d'entendre un Allemand annoncer « la catastrophe ». Notre mot même, il l'emploie, et les trois syllabes méditerranéennes, prises dans le flot des syllabes germaniques, ont un accent à elles, se détachent avec une autorité singulière. *Catastrôphe* : l'Allemand en a plein la bouche, il appuie sur le deuxième *a*, prolonge l'*o* final, annonce la détresse comme un régal des dieux. Wagner a composé un *Gotterdammerung*, un crépuscule des dieux, et ce n'était pas mal, mais l'Allemagne tout entière prétend faire mieux pour se venger de ceux qui l'ont humiliée, pour corriger un monde qui a outragé son orgueil ; l'Allemagne composera avec des éléments réels une *Menscheitsdämmerung*, davantage encore, une *Totaldämmerung*, me hasarderais-je à écrire, car dans le crépuscule des hommes les dieux seront entraînés. Il y a là-dedans toutes sortes de choses, la vérité d'une situation difficile, l'instinct des spéculations intrépides, le goût du tragique, de l'horrible, et puis cette arrière-pensée rusée : « Faisons peur, on nous cédera. » Mais il n'est pas commode de se tenir sans défaillance au diapason d'une telle vibration. Il faut des moments de relâche ; en voici un : l'Allemagne est ce matin une vessie dégonflée.

De ce trait de leur nature, les Allemands plaisaient quelquefois. Une de leurs caricatures représente Hindenburg et Brüning, assis côte à côte, l'un contre l'autre, serrés sur le couvercle d'une marmite fumante. Hindenburg interroge : « Comment ça se fait-il que ça n'ait pas encore sauté ? » Et Brüning : « C'est peut-être que ça ne bout pas. » Toute l'Allemagne doute aujourd'hui de l'ébullition d'hier.

VISITE A GÖTTE

Francfort n'est pas loin, allons voir la maison de Goethe. Son visage est partout montré comme celui d'Hitler, l'un sur les murs, l'autre aux étalages des libraires. Que signifie cette profusion ? Le centenaire est organisé comme une affaire, un plébiscite, une guerre, non sans excès, inflation, surproduction. Goethe vivant mettait entre les Allemands et lui une distance qu'un siècle ne semble pas avoir diminuée. En 1849, au centenaire de sa naissance, les républicains de Francfort interdirent toute célébration : Goethe, c'était le courtisan, le *Fürst-knecht*, le valet des princes. Aujourd'hui, anniversaire de sa mort, autre querelle, mais querelle toujours : les républicains marchent, les nationalistes grondent. Ils ironisent sur la fausse gloire de l'intellectuel de Weimar : Que celui qui l'a lu lève la main ! disent-ils. Que les Allemands le lisent ou non, peu importe. Allons voir sa maison.

De nouveau, l'étonnant pays. Stations immenses, rails sans nombre, logements cubiques, usines logiques et nues. Dix cornues géantes, communiquant entre elles par des tubes, voilà l'une d'elles, saisissante à voir comme une anatomie de monstre. Et sur tout cela, une atonie, une immobilité, l'ombre visible de la mort. Cinq cheminées se dressent, à peine deux fument. Ça et là, collée sur les murs, paraît l'affiche hitlérienne, portant le visage du chef, la croix gammée. Le visage, c'est peu de chose, le masque d'un Charlot qui se prend au sérieux. Mais la croix gammée, son trait lourd, son tracé bizarre, étonnent l'esprit et y restent gravés. Que signifie cette gesticulation géométrique, répétée, insistante, hallucinante comme une idée fixe ? La croix gammée a une histoire, une dignité antique. On la trouve martelée dans le granit breton, au Mexique, au Thibet. Une préhistoire même :

elle est aussi ancienne que l'homme. Il faut qu'elle contienne un mystère. Qu'est-ce qu'elle symbolise, le soleil qui tourne entraînant ses rayons ? ou quelque ardeur dévorante, cruelle ? Peut-être vient-elle du diable, cette caricature de la croix.

Laissons cela, nous allons vers Goethe. Quelle épaisseur de révolutions et de troubles entre nous et cet homme, presque notre contemporain ! Nos grands-pères ont pu le voir, nous aurions pu fréquenter, dans notre adolescence, des vieillards nourris de son air. Pourtant comme c'est loin, incroyablement loin ! Voici Francfort, sa ville. Non, ce n'est pas sa ville : s'il y venait, il n'y reconnaîtrait rien. Pour parvenir où il vécut, il faut traverser, négliger cette métropole de négoce, ces vastes avenues ternies par le chômage et qui l'étonneraient comme une vision de Babylone. Enfin les aspects changent, et voici son quartier. Encore est-ce une manière de dire. Son quartier, c'était une sorte de lisière entre ville et campagne. Où commençaient les jardins et les champs, aujourd'hui s'étale un boulevard bordé de cafés dont le plus luxueux est à louer, stores pendants, lamentable à voir. Et cette rue même, qu'on appelle sienne, n'a-t-elle pas été élargie ? Du côté où il habitait, les façades ont vieille apparence, mais en face elles sont d'une autre époque. La maison enfin, cette maison où nous venons chercher les souvenirs d'une glorieuse enfance, prenons garde, Goethe enfant ne l'a pas habitée. C'est l'endroit, ce n'est pas la maison. L'autre, la vraie (lui-même l'a décrite) était bien différente. Les étages surplombaient la rue, le second débordant le premier : c'était une construction du moyen âge, un échafaudage de pans de bois, le docteur Faust y eût été chez lui. Il y a souvent ainsi un décalage, une dissonance, entre les êtres si mobiles et leurs habitations plus stables. Les pierres et les charpentes sur lesquelles ils s'appuient appartiennent à un monde qu'ils ont déjà quitté, à tel monde expirant qui livre contre eux, en eux-mêmes, dans l'ombre confuse des souvenirs et des instincts, de difficiles combats. M. le conseiller von Goethe et son épouse, les parents du grand Goethe, bourgeois cultivés, habiles à parler italien ou français, jetèrent bas la bicoque et construisirent l'habitation neuve, si agréable. C'est leur enfant, comme Goethe ; elle entretient avec lui des rapports fraternels, elle ne l'a ni porté ni inspiré.

Goethe est donc né dans une maison du ^{xv}^e, du ^{xvi}^e siècle.

C'est bien, c'est mieux ainsi. Plusieurs âges l'ont pris dans leurs climats, et je ne réentendrai pas ici, uniforme, ce rappel du *xviii^e* siècle qui m'accompagne depuis Genève. Que Vattel, Cimarosa, Silbermann restent liés à leur sol et à leur âge, c'est dans l'ordre, et c'est dans l'ordre aussi que Goethe échappe à ces attaches. Il a respiré l'air du moyen âge dans une chambre obscurcie par ces verres étroits et bombés comme des culs de bouteilles qu'on employait jadis, cela est juste, car le moyen âge l'a comblé de ses légendes. Et la Renaissance aussi est à lui, car il est parent de Léonard; et le *xviii^e*, il est parent de Shakespeare; et le *xviii^e*, il est si près de Rousseau, des Encyclopédistes! Que de choses il faut laisser tomber : la ville, le quartier, la rue, presque la maison! Et tant d'autres encore. Goethe, pour devenir l'homme qu'il a été, a opéré sur lui-même les plus sévères purifications; il a trouvé un art à lui de ne rien briser ni froisser, mais de s'évader et en silence d'aller aux cimes. S'il est loin de nous, il l'a été des siens mêmes, de son pays, de son temps. De l'Allemagne, il s'évada par l'Italie. Des tumultes de notre Révolution, par le silence et le secret. Il laissa à d'autres, aux Fichte et aux Hegel, le soin de penser l'événement énorme. Il avait autre chose, mieux à faire. « L'humeur politicaillante de tous, écrit-il, me ramène à mon foyer. J'y trace autour de moi un cercle où n'auront droit d'entrer que l'amour et l'amitié, l'art et la science. »

Ce cercle enchanté, c'est Weimar, où, par une grâce de la destinée, rien ou presque rien n'a changé. C'est donc là qu'il faudrait aller. Mais la foule s'y presse aujourd'hui; c'est mieux de se souvenir. Il a vraiment habité, et sa présence anime encore, cette longue maison provinciale, rurale, adossée à la campagne comme naguère sa maison natale. Devant, c'est la route, la place où la diligence s'arrête, la fontaine où le cocher fait boire les chevaux; en arrière, le jardin carré, la pelouse, quelque ombrage. Là Goethe a vu commencer le monde où nous vivons : nos machines, qu'il a regardées comme des jouets de faible intérêt; notre remue-ménage, il s'en est bien gardé. Là, il s'est donné pour tâche d'assurer en son âme cette intense immobilité d'où lui vint tant de force pour contempler, sentir, comprendre, voir, entrevoir.

DANIEL HALÉVY.

APOLOGIE DU BON SENS

LE bon sens n'a pas bonne réputation : mettez tous les orgueilleux et les sots contre lui, cela fait déjà beaucoup de monde.

L'erreur serait de compter se diriger dans la vie uniquement avec du bon sens : le bon sens remplit l'office de frein et non de moteur. Il n'est pas là pour nous faire accomplir de grandes choses, mais pour nous empêcher de faire des bêtises. Or on constatera qu'une bêtise que l'on a évitée, cela vaut souvent mieux que n'importe quel exploit hardiment réalisé, et qu'il arrive aussi bien qu'elle tienne lieu de cet exploit même.

Sous prétexte que « qui ne risque rien n'a rien », on dénonce le rôle stérile du bon sens, que l'on représente comme l'ennemi du risque : c'est comme si l'on prétendait que l'ennemi du danseur de corde, c'est son balancier.

S'il faut un balancier à l'acrobate, il n'est entreprise si audacieuse qui ne soit à base de bon sens, qui ne repose sur une observation de bon sens, et, pour s'élancer vers le ciel, il faut avoir touché la terre.

LE bon sens est inné, c'est-à-dire que, dans toute personne saine, il est comme un sixième sens qui s'ajoute aux cinq autres : la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher, — et le bon sens. Nombre de fautes contre le bon sens, en peinture, par exemple, en musique, ne se ramèneraient-elles pas justement à de véritables dépravations de l'ouïe, ou de la vue ? Et bon sens et bon goût ne s'associent-ils pas pour protester contre certaines chimies culinaires que l'on se flatte de nous imposer comme le fin du fin ?

Le bon sens, ce sont les cinq sous du Juif errant. On n'en

a pas plus ou moins à sa disposition, plus ou moins à dépenser suivant les circonstances; c'est affaire à l'intelligence de se montrer plus ou moins fine, alerte, avertie; pas de nuances, pas de différence de qualité, ni de progression ou d'accroissement du bon sens, et parler d'un « gros » bon sens est une expression vide de sens, ou un pléonasme : le bon sens est le bon sens, qui est ce qu'il est, et jamais plus ou moins gros.

Tout le monde a du bon sens, toute personne normale et bien constituée, et le manque de bon sens ne serait pas une infériorité intellectuelle, mais une sorte d'infirmité physique; il n'y a donc pas plus à se vanter d'avoir du bon sens, que d'avoir bon pied, bon œil, ou bon estomac.

Cependant il n'est pas défendu de s'en réjouir et, en tous cas, si tu digères mal, si tu deviens myope ou presbyte, ou qu'un accès de goutte t'interdise de courir ou même de marcher, tu ne songeras pas à accueillir cet état fâcheux et nouveau avec cette sorte de coquetterie que l'on voit certains mettre à la perte momentanée mais volontaire de leur bon sens.

Car c'est un fait que d'aucuns, ayant du bon sens comme tout le monde, affectent de ne s'en point servir pour ne pas ressembler à tout le monde, parce que ressembler à tout le monde, penser, sentir comme tout le monde, est, dirait-on, ce qu'ils craignent le plus au monde.

Le bon sens, c'est l'instinct des hommes; or, avez-vous jamais vu des animaux s'appliquer et se contraindre à désobéir à leur instinct? Les bêtes ne sont pas si bêtes.

Qui va à l'encontre du bon sens le fait toujours exprès, ou par orgueil, ou par sottise : par sottise, il en a peur, par orgueil, il en a honte.

Ce que nous reprochons au bon sens, c'est son dogmatisme, c'est d'être celui qui affirme toujours : — C'est ceci ! ou : c'est cela ! — et d'être celui qui a toujours, qui veut toujours avoir raison.

Nous n'aimons pas, nous supportons avec humeur que l'on ait toujours raison : « Et si je veux être battue !... » proteste la femme de Sganarelle. — « Et si nous voulons nous tromper et être trompés !... »

DEUX maladies principalement attaquent le bon sens : le paradoxe et l'ironie. Le paradoxe se manifeste par accès, par quintes; l'ironie est une infection généralisée; elle se met dans nos actes, dans nos paroles, comme le ver dans le fruit; rien n'y résiste; elle empoisonne tout, elle ronge tout.

Une arme, l'ironie? Une arme avec laquelle on se suicide.

C'est l'ironie qui, péjorativement, traite de lieux communs et de truismes toutes les formules du bon sens. Devant toutes nos paroles, et devant tous nos actes, elle présente un miroir déformant.

RECHERCHE de l'équilibre, goût de l'expression simple et des justes proportions, voilà le bon sens.

Marcher sur les mains, la tête en bas et les pieds en l'air, c'est peut-être drôle, c'est assurément moins commun, mais c'est, à la lettre, manquer de bon sens.

Nous manquerons plutôt d'originalité et de drôlerie, bien résolus à marcher sur nos deux pieds, tout simplement, et le mieux d'aplomb qu'il nous sera possible, conformément au bon sens qui, par définition, n'est pas de tout mettre sens dessus dessous ni, pour commencer, les têtes à l'envers.

LES femmes ont-elles du bon sens?

Il est vrai que l'on félicite certaines et qu'on les admire d'être des femmes de tête : est-ce à dire que tête et cerveau, bon sens par conséquent, soient chez elles qualités d'exception, et par quoi les femmes de tête, de bon sens, se distinguent de toutes les autres?

Quand nous accusons les femmes de manquer de bon sens, c'est beaucoup par représailles, et parce que nous avons constaté tout penauds que, neuf fois sur dix, c'est pour elles, à cause d'elles, sinon à leur instigation, que le bon sens nous quitte, nous, les hommes.

Le bon sens est un trésor de famille à l'égard duquel l'homme et la femme ont une responsabilité égale et dont tous deux connaissent également le prix. Or ils semblent, devant ce trésor, précisément revenus devant la pomme du Paradis : la femme met son orgueil à le dilapider, pour entraîner l'homme dans sa ruine; et la sottise de l'homme est de se laisser entraîner complaisamment, sans résistance.

Nous ne nous lasserons pas de répéter, en effet, que le bon sens n'a d'autres ennemis, de pires ennemis que l'orgueil et la sottise, et que, sans la tyrannique intervention de celle-ci et de celui-là, nous userions tous de notre bon sens de la façon la plus naturelle, sans même qu'il soit besoin ni question de le remarquer.

Oui, la femme a du bon sens, ni plus ni moins que l'homme, mais tout autant; la femme a du bon sens mais plus d'orgueil que de bon sens, et un orgueil qui, pour la majeure partie, s'accroît de la sottise de l'homme.

ENTRE le bon sens et l'amour qui donc a inventé qu'il y avait incompatibilité?

Est-ce que l'amour et le bon sens ne sont pas frères, enfants tous deux de la nature humaine, puisqu'il n'est rien de plus naturel que d'aimer, et que le bon sens est, par excellence, le sens naturel?

Mais on est allé raconter à l'amour que le bon sens ne pouvait pas le voir en peinture, tandis que l'on racontait au bon sens que celui-là seul aimait vraiment qui aimait à en perdre la raison.

Voilà comment le bon sens et l'amour sont devenus des frères ennemis.

Et qui leur faisait ces contes détestables? Était-ce des gens qui aimaient? C'était des gens qui parlaient de l'amour, ce qui n'est pas du tout la même chose, car celui qui aime n'éprouve pas le besoin d'en faire des discours et des contes.

La réputation de l'amour, dont le bon sens s'est ému et a pris ombrage, a été, comme la plupart des réputations fausses, établie après coup, par ricochet, par intermédiaire, et par le récit de ses excès.

Un amour raisonnable, qui s'y intéresse? Aussi bien lui-même ne demande qu'à n'intéresser personne, c'est-à-dire, personne d'autre que le couple directement intéressé.

Et parce qu'il n'est rien de plus raisonnable que d'aimer, et qu'un homme et une femme n'ont sans doute, raisonnablement, rien de mieux à faire, il a bien fallu pour dresser contre l'amour le bon sens et la raison, que l'on créât de toutes pièces, en effet, une image déraisonnable, une image insensée de l'amour.

L'amour, comme il est toute raison, est toute joie, toute allégresse. Or, il n'a plus été question que de ses peines, que de ses chaînes, que de ses tourments, de ses tortures et de ses maux.

Lorsque le bon sens dit : « Aimez qui vous aime ! » en quoi se montre-t-il l'ennemi de l'amour ? L'ennemi des peines d'amour, ce qui est bien différent.

Il ne faudrait pas confondre l'amour avec ses malades, et il est exact que le bon sens ne peut rien que pour des gens sains.

A qui parle le langage du bon sens, il n'est pas encore question de décerner un diplôme, comme aux élèves diplômés des langues orientales.

Mais il n'en est pas moins remarquable que l'on s'intéresse au langage du bon sens, comme à l'idiome spécial d'un pays étranger, importé chez nous par de hardis explorateurs, vocabulaire surprenant de quelque peuplade lointaine.

La vérité est que tout le monde, cependant, connaît ce langage, qui est, en quelque sorte, la langue maternelle de chacun. Mais il semble que l'on se refuse ou que l'on hésite à l'employer couramment, comme s'il ne convenait pas aux esprits distingués, cultivés, comme si les expressions qui le composent apparaissaient vulgaires, grossières, trop communes et contraires au ton de la bonne compagnie.

Vienne une circonstance grave, il y a des chances pour que le langage du bon sens nous revienne alors tout naturellement à la bouche, du moins souhaiterions-nous qu'il y revint ; mais à force de ne nous en plus servir, par système et par snobisme, si nous allions complètement l'avoir oublié ?

On cite ainsi le cas de certaines personnes du Midi qui, pour corriger un accent qui trahissait avec éclat leurs origines, affectent de prendre l'accent anglais, mais n'ont en réalité ni l'accent anglais, ni l'accent méridional.

Il ne faudrait pas imaginer, d'ailleurs, qu'il y ait une telle différence entre le langage du bon sens et d'autres propos que nous qualifierons d'insensés : bien des fois, ce seront les mêmes propos, au contraire, et la différence résidera seulement dans les conditions de temps et de lieu, dans les dispositions d'esprit où ils auront été prononcés.

Ainsi la même réplique peut prendre à nos oreilles une

résonance absurde ou sublime, et il n'y aurait pas besoin de chercher beaucoup, par exemple, pour que le fameux « Qu'il mourût! » se présentât tout autrement que comme une réplique sublime.

Ce qui caractérise le langage du bon sens, c'est qu'il est toujours clair et précis, qu'il ne participe jamais à la fausse éloquence, ni au pathos, ni au charabia.

Ces orateurs, qui sont à la tribune comme sur un trépied, leurs lèvres frémissantes semblent obéir à une agitation mystérieuse, venue d'on ne sait où, car eux-mêmes ne le savent guère, et même ils s'en vantent: ils se vantent de n'être plus les maîtres de leurs paroles, qui leur sont dictées uniquement par l'inspiration; plus simplement ils vous confieront qu'ils ne peuvent penser à ce qu'ils disent, attendu qu'ils ne peuvent penser qu'en parlant.

Ce synchronisme singulier et un peu inquiétant de la pensée et de la parole, il est bien évident que tu ne le retrouveras pas dans le langage du bon sens, où ce qui caractérise la moindre parole prononcée est que celui qui la prononce a réfléchi avant de parler.

C'est pourquoi il est arrivé qu'au milieu d'une période désordonnée, une simple interruption de bon sens, qui n'est jamais qu'un rappel à l'ordre raisonnable et à la discipline de l'esprit, produisait l'effet d'une douche bienfaisante sur le feu de l'inspiration.

Le bon sens n'a pas besoin d'arrondir ses phrases ou d'en chercher très long; il lui suffit parfois d'un mot, d'une exclamation ou d'une épithète, comme le doucheur n'avait d'autre geste à faire que d'ouvrir un robinet; et la réaction causée par la douche, c'est le premier jet du robinet, la première pluie ou le premier paquet d'eau reçu, et non toute l'eau qui coulera ensuite...

Un mot, et souvent moins qu'un mot, un froncement de sourcils, un haussement d'épaules: le langage du bon sens a sa pantomime, qui n'est pas toujours la moins explicite.

Sous cette réserve, pourquoi serait-il interdit au bon sens de parler comme tout le monde? L'homme de bon sens n'annonce pas: « Je parle le langage du bon sens! » mais il ne prononce que des paroles opportunes; car le langage du bon sens doit se reconnaître surtout à son opportunité.

Et même ne serait-il pas défendu que l'on y cherchât midi à quatorze heures, si l'on avait constaté auparavant que la montre, sur laquelle il s'agit de chercher l'heure, avance régulièrement de cent vingt minutes.

Il n'existe aucune bonne raison de laisser aux insensés, aux frénétiques, le privilège des expressions les plus nobles, imagées et émouvantes ; le tout est de savoir pourquoi et pour qui l'on s'en sert, et de ne jamais s'en servir sans mesure et hors de saison.

Ce que l'on reproche à ces lyriques, à ces politiques, à ces amants, ce n'est pas leur exaltation, mais de l'exprimer constamment, même quand ils sont parfaitement calmes, c'est de s'exalter au commandement, à froid, avec des mots, n'importe quels mots, en sorte que l'on n'arrive plus à distinguer la vérité sous l'emphase, l'instant qu'ils sont sincères, qu'ils parlent pour leur compte, et celui où ils n'ont d'autre dessein que d'exercer, pour l'émerveillement d'un auditoire bienveillant, leur virtuosité d'élocution ou de style.

Le langage du bon sens ne proscrit ni les élans du lyrisme, ni les appels au peuple, ni les déclarations d'amour.

Mais si je te dis : « Je t'aime », dans le langage du bon sens, c'est parce que je t'aime.

FRANC-NOHAIN.

LA VIE D'UN LYCÉEN

SOUS L'EMPIRE

Mon cousin, le colonel L..., a bien voulu me confier des papiers de famille qui concernent son grand-père maternel, Henri Philippon (1). Après les avoir lus, j'ai pensé qu'il serait utile d'en tirer quelques pages sur un sujet peu connu : la vie des jeunes garçons qui, dans les lycées du Premier Empire, se préparaient à fournir de nouvelles recrues au conquérant du monde. Quel fut l'état d'esprit de cette génération, d'où sont sortis les « Marie-Louise » ? On l'imagine perpétuellement vibrante et enthousiaste, avide de recevoir les nouvelles du dehors et acclamant la gloire des armes françaises ; on se représente aussi les maîtres empressés à échauffer son ardeur. La vérité est tout autre.

Voici quelques extraits d'une correspondance échangée entre un père et son fils, élève du lycée impérial de Limoges pendant les années 1810 à 1816. Durant la plus longue période, de 1810 à 1814, elle est surprenante par la tranquillité qui y règne et par l'absence d'allusion aux événements contemporains. C'est seulement en 1815 et 1816 que le ton change, quand l'invasion, forçant les portes de la France, répand la panique dans le pays tout entier. Jusque là, c'est le récit d'une vie unie, coupée de petits incidents, avec son cortège de séparations, de tristesses, de travaux et d'amusements, et avec les effusions qu'encourageait la phraséologie du temps. On y voit en pleine clarté une petite âme d'enfant brusquement séparé

(1) Pour des raisons de convenances personnelles et d'accord avec mon parent, j'ai cru devoir changer le nom de famille.

des siens, âme délicieuse, empreinte de bonté et de bon sens, qui suit sans hésiter la ligne droite du devoir; c'est elle, — et non l'Empereur, — qui fait l'intérêt des trois quarts de ces lettres.

Nous y trouvons aussi autre chose : la peinture de l'organisation des lycées à cette époque, des règlements et des programmes, le jugement porté par un élève (qui est un bon élève) sur ses maîtres, sur leur valeur, sur ceux qui l'ont conquis et entraîné. On y voit en outre l'influence que la famille, même de loin, garde sur la formation des goûts et des caractères, l'autorité incontestée que le père exerce comme une sorte de magistrat antique. De tous ces éléments, combien reste-t-il dans notre société moderne? N'est-ce pas là encore matière à réflexion?

Disons enfin que ces feuillets jaunis ont une histoire assez curieuse. Nés au temps des guerres napoléoniennes, ils ont dû à la grande guerre de 1914 l'occasion de revoir le jour. La maison de famille du colonel L... fut bombardée de telle sorte dès 1915 qu'il n'en resta pas deux pierres debout. Un officier français, passant dans cette rue dévastée, aperçut un monceau de papiers éparpillés sur le sol; il eut la curiosité d'en ramasser quelques-uns et y lut avec étonnement le nom d'un de ses camarades de promotion. Il fit mettre de côté par ses hommes ce qui provenait de ces ruines, et c'est ainsi que le colonel rentra en possession d'un portefeuille renfermant les lettres de son grand-père, lettres dont lui-même jusqu'alors avait ignoré l'existence! Quelques coups de canon, en les jetant dehors, leur avaient rendu la vie.

L'enfant et ses parents

Le père du petit Henri Philippon était musicien. Né en 1768, il avait occupé les fonctions de maître de chapelle pendant le règne de Louis XVI. Sous l'Empire, il entra dans l'administration des Postes, tout en continuant à donner des leçons de musique. Ayant de bonnes relations avec le clergé, il confia le troisième de ses fils, Pierre, à la maîtrise de Notre-Dame où il avait, lui aussi, passé son enfance et il obtint, pour son fils aîné, Henri, comme pour le cadet, Théophile, trois quarts de bourse dans les lycées de l'État. Henri fut envoyé à Limoges

et Théophile à Rennes. Le père manifeste d'ailleurs peu de tendresse pour ce dernier, dont il se plaint souvent et qu'il traite même d'« estuberlu », en demandant au sage Henri de lui donner de bons conseils quand il lui écrit.

Henri quitta Paris au début du mois de février 1810; il avait juste dix ans et il entra en septième. On possède de lui une miniature qui le représente en uniforme : veste bleu foncé serrée à la taille, avec larges parements rouges semés de petits boutons de cuivre doré; un bout de col blanc dépasse l'habit. Sa physionomie est douce et avenante : des cheveux blonds à boucles un peu rebelles, le nez fin, plus fort du bout, de jolis yeux gris-bleu qui ont un air câlin. Ses lettres lui ressemblent.

Celles qu'il adresse à sa mère le font mal connaître; le style en est apprêté et semble inspiré de quelque manuel; elles sont d'ailleurs peu nombreuses, car M^{me} Philippon mourut fort jeune, à trente-cinq ans, en 1811. La plus grande affection de l'enfant fut certainement son père. Pour le contenter, il n'est pas d'effort qu'il ne fasse, pas de gentillesse qu'il ne lui dise; aux reproches qu'on lui adresse il répond avec déférence, et il se justifie tranquillement : on est tenté de lui donner toujours raison. Sans cesse il parle du logis paternel, de son ardent désir d'y revenir pendant les vacances; deux fois seulement, en cinq ans, cette faveur lui fut accordée. Le père répète souvent que son plus grand bonheur serait d'avoir ses enfants autour de lui, mais il rejette sur les complications de sa vie et sur son manque de ressources la nécessité cruelle de les tenir éloignés.

La première fois qu'Henri écrit de Limoges à ses parents (22 février 1810), il oublie complètement de leur donner des nouvelles de son voyage; un seul événement occupe son imagination d'enfant :

« Mon cher papa et ma chère maman,

« Je vous demande pardon de ne pas vous avoir écrit peu après mon arrivé, mais vous allez en savoir la raison. Le feu a pris deux fois au même endroit du lycée. Le 19 de ce mois, à huit heures du soir, le feu prit à une cheminée; il en sortait une très grande quantité d'étincelles et à peu près un quart d'heure après, on l'éteignit (1). Cependant il restait de la suie

(1) Nous reproduisons à dessein l'orthographe de la lettre.

alumée et on ne l'avait pas vu. Le lendemain, à 4 heures du matin, le feu prit à une charpente que l'on n'avait pas aperçue. Un précepteur qui couchait dans un coin du dortoir se réveilla par hasard; lorsqu'il aperçut le feu, saute de son lit, va droit aux élèves qui dormaient et s'écri : mes enfants ! levez-vous ! voyez le feu ! A ces cris, tous les élèves se lèvent et je suis sûr que presque toute la ville était sur pied à cette heure-là, et on fut bien au moins 1 heure $\frac{1}{2}$ à l'éteindre ; enfin, craignant que comme cette cheminée était très étroite et qu'on ne pouvait la ramoner, on la fit abattre. Heureusement pour moi que j'étais dans une chambre éloignée, et heureusement pour les autres que il y avait beaucoup de neige et personne n'a été endommagé. »

J'ai respecté dans ce texte les fautes d'orthographe ; elles sont d'ailleurs peu nombreuses et l'on doit tenir compte aussi des formes anciennement usitées. On reconnaîtra que pour un bonhomme de dix ans, cette petite narration n'est pas mal tournée. L'écriture est fine, élégante et allongée, un peu féminine. On s'attachait particulièrement dans les écoles à donner aux élèves une « belle main ».

L'horaire, les programmes, et les maîtres

Le 22 avril 1810, l'enfant expose à son père l'emploi de son temps :

« On se lève à 5 heures $\frac{1}{2}$ du matin ; on a $\frac{1}{4}$ d'heure pour s'habiller et dire sa prière ; on entre ensuite à l'étude jusqu'à 7 heures $\frac{1}{2}$; à 7 heures $\frac{1}{2}$ déjeuner et récréation jusqu'à 8 heures ; à 8 heures classe jusqu'à 10 ; à 10 heures étude jusqu'à 11 ; à 11 heures écriture et dessin jusqu'à midi ; à midi dîner jusqu'à midi $\frac{1}{2}$; à midi $\frac{1}{2}$ récréation jusqu'à 1 heure $\frac{1}{4}$; à 1 heure $\frac{1}{4}$ étude jusqu'à 3 heures ; à 3 heures classe jusqu'à 5 ; à 5 heures goûter et récréation jusqu'à 5 heures $\frac{1}{2}$; à 5 heures $\frac{1}{2}$ étude jusqu'à 7 heures $\frac{1}{2}$; à 7 heures $\frac{1}{2}$ récréation jusqu'à 8 heures moins $\frac{1}{4}$; à 8 heures moins $\frac{1}{4}$ souper jusqu'à 8 heures $\frac{1}{4}$; à 8 heures $\frac{1}{4}$ récréation jusqu'à 9 heures moins $\frac{1}{4}$; à 9 heures moins $\frac{1}{4}$ coucher ; ainsi finit la journée. »

Récapitulons : classes, cinq heures ; études, six heures et demie ; repas, une heure et demie ; récréations, une heure

trois quarts; exercices religieux et soins de toilette, un quart d'heure; repos au lit, huit heures trois quarts. Le total n'est que de vingt-trois heures trois quarts; Henri a oublié un quart d'heure dans son compte. Même en l'ajoutant généreusement aux récréations ou aux soins de toilette (si pauvres !), nous aboutissons à un programme fort chargé. Je demande à mes jeunes camarades des lycées de Paris s'ils s'accommoderaient aisément de se lever à cinq heures et demie du matin pour fournir ensuite onze heures et demie de travail. On ne s'occupait pas, il y a cent vingt-deux ans, de la « loi de huit heures ». Je demande aussi aux parents ce qu'ils pensent du « surmenage » intense, imposé à un enfant de dix ans, et de la détente que représente une heure trois quarts pour les récréations, plus une heure et demie pour les repas. Les pédagogues de 1810 auraient eu maille à partir avec notre Académie de médecine et avec toutes nos commissions parlementaires. Mais personne alors ne se préoccupait de ces futilités, pas plus les enfants que les parents. Jamais le petit Henri ne se plaint d'être accablé de besogne; notons seulement qu'il avait de fréquentes migraines. Dans la même lettre il annonce avec joie que son travail lui a valu une médaille, que son professeur le fait monter tout de suite en sixième, qu'à la première composition il a été quatrième et, à la seconde, premier.

Il a une façon de rendre compte de ses dépenses qui en dit long sur l'esprit d'ordre et d'économie qu'on lui a inculqué, et cependant il lui arrive un grand malheur dans sa trésorerie.

« 31 mai 1810. — Mon cher papa, voici l'usage que j'ai fait de l'argent que vous m'avez donné à mon départ. D'abord j'ai donné quelques sols au postillon. Lorsque j'ai été arrivé au lycée, j'ai donné la pièce au portier comme c'est de coutume; ensuite j'ai acheté un cahier de papier à lettre, puis j'ai acheté des oranges, des cerises, que le portier du lycée vend et j'ai employé le reste pour mes déjeuners et mes goûters. Vous m'avez donné 9 fr. avant de partir, et vous m'avez dit de les conserver, de sorte que j'ai serré mon écu de 3 francs dans mon gousset de montre afin de l'oublier et de ménager ce qui restait. (*Défiance de soi-même vraiment touchante*). Mais je ne sais comment cela c'est fait, je cherchais quelques exemptions que j'avais mises dans ce gousset, et je ne trouvais plus mon écu; j'en étais si fâché que j'en pensai pleurer. Mais

comm
tait L
eu l
donne
donne

Al
comm
agréa
jours

M
Les m
d'une
3 flû
chère
ou de

U
impér
1810,
un pe
ne d
Henri
jouer
const

dessin
Nous
inscri
quelq

de la
devie
trois
j'en j
crois
plus
si ac
Nous

L
sique
comm

(1)
(2)

comme je l'avais dit à M. Gardet (*un ami de la famille qui habitait Limoges et qui s'était chargé d'y conduire l'enfant*), il a eu la bonté de donner 12 francs à M. le Censeur pour qu'il me donne mes semaines, c'est-à-dire que chaque semaine il me donne 12 fr. »

Ainsi riche d'argent et libéré de tout souci, notre lycéen commence à trouver que l'avenir se présente sous un jour agréable, et les divertissements que lui procurent « les beaux jours de congé » mettent le comble à sa bonne humeur.

Même lettre. « On va en promenade avec la musique. Les musiciens sont quelques élèves. Cette musique est composée d'une grosse caisse, d'un chapeau chinois, de 3 clarinettes, 3 flûtes, 4 octavins, et des cymbales. Si vous pouviez, ma chère maman, me promettre de me faire apprendre dans un ou deux ans l'octavin (1), vous me feriez grand plaisir. »

Une remarque à faire. En 1810, il y avait dans les lycées impériaux une heure d'écriture et de dessin *chaque jour* ; en 1810, la musique était assez en honneur pour qu'on pût former un petit orchestre *uniquement composé d'élèves*. Assurément, je ne demande pas qu'on introduise à Louis-le-Grand ou à Henri-IV le chapeau chinois, ni même l'octavin, pour aller en jouer au bois de Boulogne ; mais je ne puis m'empêcher de constater qu'après plus d'un siècle écoulé, la musique et le dessin sont en forte régression dans nos établissements officiels. Nous avons bataillé pendant plusieurs années pour faire inscrire dans les programmes de l'enseignement secondaire quelques pauvres heures de dessin. Actuellement, le programme de la cinquième comprend deux heures par *semaine* ; le dessin devient facultatif à partir de la seconde, c'est-à-dire que les trois quarts des élèves ne suivent plus cet enseignement. Si j'en juge d'après les doléances de M. Julien Tiersot (2), je ne crois pas que la situation des études musicales soit beaucoup plus brillante. Quand cessera-t-on de considérer des éléments si actifs d'éducation comme une sorte de luxe superflu ? Nous demandons qu'on nous ramène à 1810.

Les renseignements fournis sur l'étude des auteurs classiques sont peu détaillés. En 1813, Henri est en seconde et, comme on peut le prévoir, le latin y occupe la première place :

(1) Petite flûte qui donnait le son à l'octave de la flûte ordinaire.

(2) Voyez *le Temps* des 5 et 23 juillet 1931.

on fait des vers latins et on explique en classe la *Conjuración de Catilina* de Salluste, le *Pro Roscio* de Cicéron, le second livre de l'*Énéide* de Virgile; en grec, la *Cyropédie* de Xénophon. On apprend par cœur le même livre de l'*Énéide*, et la traduction en vers de « M. Delisle », les discours de Cicéron, un traité de grammaire sur la proposition, le récit, l'apologue et un abrégé de l'Histoire de France. En 1814, le professeur de rhétorique est chargé en même temps du cours d'histoire qui va « du berceau de Rome au règne de Louis XV ». Des inspecteurs généraux viennent assez régulièrement visiter le lycée et interrogent les élèves; ils examinent aussi leur tenue et leur toilette; ils remarquent que les habillements sont en mauvais état, qu'il conviendrait d'en donner de neufs (11 juin 1813). Henri attend avec anxiété le résultat de son examen qu'il croit avoir été satisfaisant et il espère être jugé digne d'une bourse entière. Quelle aubaine ce serait pour lui, et pour son père! Quelques mois après, il lui envoie la bienheureuse nouvelle.

« 27 novembre 1813. — Quel bonheur pour moi, mon cher papa, de pouvoir enfin dire : je soulage mon père par mon travail et ma conduite. Je t'ai dit l'année dernière (*il calcule d'après l'année scolaire*) que Messieurs les Inspecteurs généraux, satisfaits de mes notes, m'avaient fait espérer une pension franche. Ils me l'ont accordée... M. le Proviseur va mettre quelques mots au bas de ma lettre. »

Suit le post-scriptum du proviseur : « C'est avec une bien grande satisfaction, Monsieur, que je vous confirme la nomination de M. votre fils à une bourse entière... En demandant l'avancement du jeune Henri, il a été bien doux pour moi de récompenser son travail, ses talents et sa bonne conduite. »

Parmi ses maîtres il en distingue deux qui lui inspirent de vifs sentiments d'affection. L'un est son professeur de seconde, M. Périer; car, dit-il, « il a toujours eu pour moi de grandes bontés et maintenant il me répète pour rien dans la langue grecque. » Il voudrait donc lui faire « un présent présentable » et écrit à son père : « Je te prierais, toi qui es à la capitale et qui as la liberté de sortir quand tu veux, de m'envoyer ce que tu croiras le plus digne de lui marquer ma reconnaissance. » Mais le préféré est le professeur de rhétorique, M. Cabantous, qui, dans des circonstances difficiles, en 1815, lors de l'expul-

sion
rageu
En
distrib
parol
«
plaisi
c'est
l'ente
donn
dit es
la F
encor
ce m
deux
roug

Le
au d
trace
retra
passé
et pe
trop
cach
mém
angl
les P
du p
cloch
ne v
«
cher
priso
nuit
sont

(1)
(2)

sion de cinq élèves suspects de « napoléonisme », a pris courageusement leur défense et obtenu qu'on leur pardonnât (1).

En 1816, le même professeur est chargé du discours de la distribution des prix et notre rhétoricien boit littéralement ses paroles.

« J'ai entendu le discours de M. Cabantous qui m'a fait un plaisir ! Ce n'est point par pédantisme que je te dis cela. Mais c'est un vrai plaisir pour moi et pour bien d'autres de l'entendre parler. Je l'en aime dix fois plus après. C'est qu'il donne à tout ce qu'il dit un ton, une énergie ; tout ce qu'il dit est si fort, si juste, si noble, si plein de feu, d'amour pour la France, qu'en vérité je donnerais tout pour l'entendre encore, aujourd'hui, demain, toujours. Je n'oublierai jamais ce mot, prononcé à la barbe de tant d'officiers russes, il y a deux ans : *La France a eu quelquefois à pleurer, jamais à rougir* (2) ».

En 1814

Ici se marque le changement de ton dont nous avons parlé au début. Des graves événements de 1812 et de 1813 aucune trace dans la correspondance familiale. Aucun écho, ni de la retraite de Russie, ni de la défaite de Leipzig, ne semble avoir passé par-dessus les murs du paisible enclos où vit l'enfant, et peut-être son père a-t-il voulu lui épargner la douleur de trop tristes nouvelles. Mais en 1814 on ne pouvait plus rien cacher des désastres qui menaçaient l'Empire et Limoges même n'était plus à l'abri de toute atteinte directe : l'armée anglaise de Wellington, alliée aux Espagnols, avait franchi les Pyrénées et envahissait la France par le sud. Les lettres du père et du fils reflètent un état d'esprit nouveau ; leur petite clochette se met à sonner le tocsin, car on se demande si l'on ne va pas évacuer le lycée.

« 19 mars 1814. — Nous avons couru la nuit dernière, mon cher papa, le plus grand danger qu'on puisse imaginer. Les prisonniers espagnols qui sont dans Limoges ont manqué la nuit dernière mettre le feu à la ville. Les uns disent que ce sont ceux de la garde du roi Joseph, mais il est plus probable

(1) 28 octobre 1815.

(2) 16 septembre 1816.

que ce soient les prisonniers. Mais heureusement leur complot a été découvert et affiché dans toute la ville. Ils devaient courir chez les quatre principaux de la ville et les contraindre, le pistolet sur la gorge, à signer un ordre par lequel la cohorte et la garde nationale mettraient bas les armes. Ils devaient ensuite piller tout ce qui est à Limoges, la brûler comme un pays conquis et de là se joindre aux Anglais que tu dois savoir avoir pris et passé Bordeaux; mais ils ont été découverts et tous renfermés dans l'église de Saint Pierre. On dirait qu'ils en veulent enfoncer les portes; ils y donnent de grands coups de pied. De la salle de la Retenue on les entend causer. Les ennemis avancent toujours, on parle déjà d'évacuer. Adieu, mon cher papa, ne tarde pas, je t'en prie, de m'écrire. »

Voici la réponse du père :

« 27 mars 1814. — Je me félicitais, mon enfant, il y a encore peu de temps, de ce que ton frère et toi vous vous trouvez éloignés du théâtre de la guerre et des troubles. Il me paraît que Limoges commence à se ressentir des malheurs de la France et ce que tu me racontes du projet des prisonniers pouvait avoir les suites les plus funestes... Ma santé est toujours très bonne; on est un peu plus content de Théophile; Émilie travaille assez bien et Pierre se comporte à merveille. Je n'aurais que des sujets de joie et je me trouverais assez heureux si les malheurs de notre Patrie ne troublaient ce bien-être et ne répandaient sur l'avenir un nuage fort noir et fort inquiétant. Il faut espérer pourtant dans le courage des Français, le génie de l'Empereur et la protection de Dieu. Je compte sur toi pour m'instruire de ce qui se passera à Limoges... »

« 1^{er} avril 1814. — Donne-moi vite de tes nouvelles et dis-moi s'il est toujours question d'évacuer le lycée. »

Nous n'avons pas conservé, et c'est dommage, une lettre d'Henri qui a dû être écrite après le 11 avril 1814, date de l'abdication de Napoléon. Son père, le 30 avril, fait allusion à cette correspondance, en se félicitant de savoir que « tout s'est bien passé sans plus d'opposition », mais il n'approuve nullement son fils d'avoir manifesté si ouvertement ses opinions en faveur de l'Empereur. Sa lettre est curieuse à lire, car elle peint bien l'état d'âme des innombrables fonctionnaires qui, dans le passé comme dans l'avenir, se sont trouvés et se trou-

veron
zèle d
gens
pour
qui a
peut-

«
fait p
chem
vient
faire
l'Inst
qui a
fusse

êtes,
des e
circo
certa
fait,

quem
pas
défen
mettu
vous

vive
vivon
l'adre
d'app
devoi

dans
dérer
leurs
place
de ch
nable
brass

Il
des r
tenan
en du

veront dans la douloureuse nécessité de servir avec le même zèle des régimes tout à fait opposés. D'une part, les braves gens ne veulent pas oublier ce que le pouvoir déchu a fait pour eux : d'autre part, ils redoutent de se brouiller avec ceux qui arrivent aux affaires. Est-ce pour cette raison que la lettre peut-être un peu compromettante du fils a disparu du dossier ?

« 30 avril 1814 — ... Il me paraît cependant que le lycée a fait preuve dans cette circonstance d'un sentiment d'attachement et de reconnaissance envers le gouvernement qui vient d'être renversé. Ce sentiment au reste ne peut que lui faire honneur. Le trône que l'on vient d'abattre avait fondé l'Instruction publique en France, et il est tout simple que ceux qui avaient le bonheur d'en jouir lui en fussent gré et lui fussent attachés. Des enfants cependant (car, tous tant que vous êtes, vous me permettrez de ne pas vous appeler autrement), des enfants, dis-je, ne doivent pourtant pas, dans quelques circonstances que ce soit, manifester leurs sentiments d'une certaine manière. Il n'appartient, par exemple, qu'à l'homme fait, et surtout au magistrat et au militaire, d'émettre *publiquement* son vœu, de résister *ouvertement* à ce qu'il ne croit pas conforme à son devoir et aux lois qu'il est chargé de défendre. Je trouve donc que tu aurais fort bien pu ne pas mettre ce jour-là une cocarde plus rouge qu'à l'ordinaire et vous dispenser tous de crier en pleine rue : à bas Louis XVIII, vive Napoléon ! Les circonstances au milieu desquelles nous vivons, mon ami, pourront me fournir quelques occasions de t'adresser des avis utiles dans le monde et que tu es en âge d'apprécier. Je m'en tiendrai aujourd'hui à te dire qu'il est du devoir d'un *bon citoyen* de ne s'attacher à aucun individu dans le gouvernement, de ne voir que *la Patrie*, de ne considérer que ce qui peut lui être utile et de s'en rapporter d'ailleurs à ce que décident *les hommes publics* chargés par leur place de veiller à l'exécution des *lois* et au maintien des *droits* de chacun. Voilà à quoi doit s'en tenir tout homme raisonnable qui n'est pas chargé de *fonctions publiques*... Je t'embrasse de tout mon cœur. »

Il y a aussi l'histoire du maître d'armes du lycée qui, pour des raisons politiques, gifle un jeune homme de la ville appartenant à une excellente famille et qui, après l'avoir provoqué en duel, va « manger sa petite prune avec les officiers ». Là

encore le père prudent plaide énergiquement la cause du « juste milieu ».

« 10 juin 1814. — Votre maître d'armes est un fou. Son action n'est pas mauvaise en elle-même, elle a au contraire un fond noble et digne d'éloges. Mais la forme qu'il y a mise est grossière et lui fait perdre beaucoup de son mérite. Je suis sûr que vous trouvez cela superbe, vous autres. Donner un soufflet et se battre ensuite pour légitimer sa brutalité, quoi de plus héroïque? Et puis, que de gentillesse et de grâce dans cette expression d'*avalier sa petite prune*! L'action et le propos n'appartiennent qu'à un spadassin, et un spadassin est ce qu'il y a de plus méprisable au monde. »

Voici d'ailleurs la contre-partie. M. Ambroise Philippon est amené à donner son avis sur une poésie due à l'un des professeurs du lycée dont le texte imprimé et blasonné des armes royales lui a été envoyé par son fils. Ce sont des stances sur le *Retour de Louis XVIII en France*, chant dédié aux élèves qui avaient sollicité eux-mêmes cette déclaration de royalisme, sans doute pour contre-balancer la mauvaise réputation du « lycée impérial ».

« Agréez, mes bons amis, la dédicace de ces stances; elles renferment la faible, mais sincère expression des sentiments de mon cœur et des vôtres. Vous avez triomphé d'une timidité qui n'est que trop naturelle : ce chant vous appartient, recevez-le, et croyez toujours à l'affection de votre Professeur. »

Suivent quatre couplets dont nous citerons seulement deux échantillons :

Belle jeunesse que la France
A vu naître dans sa douleur,
S'il t'a fallu dès ton enfance
Goûter la coupe du malheur.
Jouis de tes destins prospères,
Elle est brisée et pour jamais!
Souriant au meilleur des pères,
Connais Louis par ses bienfaits.

Au sein même de ta Patrie
Le fils de Henri vit le jour :
Il revit sa terre chérie!

On
mathé
brisé,
l'appr
lippon
tion e
Ap
s'écou
allure
réalis
mom
temps
fesseu
le pre
prem
jusqu

M
ville
reur,
revie
Roya
«
ne vo
toute
except
band
Pend
tail e
à en
cour
céré

Chantons, chantons ivres d'amour :

« Croissez sous le règne du Juste,

Croissez, croissez, antiques Lis!

Vive à jamais ce Prince auguste!

Vive à jamais, vive Louis! »

On ne savait pas que M. Bouriaud aîné, professeur de mathématiques à Limoges, avait eu le premier l'idée du *Vase brisé*, et le cher Sully Prudhomme eût été bien surpris de l'apprendre, mais cette trouvaille laisse indifférent M. Philippon : il déclare courageusement que ces vers dont l'inspiration est si digne d'estime sont très mauvais.

Après le retour des Bourbons, une année à peu près s'écoule pendant laquelle le lycée de Limoges reprend ses allures pacifiques. Au mois d'août 1814, Henri a pu enfin réaliser son rêve : il est allé à Paris revoir sa famille : « heureux moment, écrit-il, après lequel je soupire depuis si longtemps. » Nous le retrouvons à Limoges en novembre : le professeur de rhétorique, M. Cabantous, compte sur lui pour être le premier de la classe et si son élève favori n'obtient pas le premier prix d'excellence, « il lui allongera les oreilles jusqu'à lui en envelopper la tête ».

Pendant les Cent jours

Mais un nouveau coup de tonnerre éclate dans la petite ville ; le courrier arrivant de Paris annonce que l'Empereur, quittant l'île d'Elbe, a débarqué à Cannes. La politique revient au premier plan et voici la guerre rallumée entre les Royalistes et les Impériaux.

« 29 mars 1815. — Il faut te dire qu'il y a quinze jours, on ne voulait dans Limoges rien moins que nous lapider. Pendant toutes les récréations, ou presque toutes, tous les élèves, excepté neuf ou dix royalistes, se promenaient en une seule bande dans la cour, en chantant des chansons sur l'Empereur. Pendant ce temps, les royalistes se réfugiaient sous un portail et là politiquaient tout à leur aise, mais en secret. Mais à entendre les Limousins, c'était bien autre chose ; on faisait courir le bruit que les lycéens Impériaux avaient fait une cérémonie où chacun, deux à deux, allaient embrasser l'aigle

et qu'on avait *presque tué* (c'est l'expression dont on se servait) deux petits royalistes qui n'avaient pas voulu faire comme les autres. Rien de tout cela n'est vrai. On disait aussi qu'on laissait les royalistes tout seuls, sans jamais leur parler; cela est vrai; mais ce sont eux-mêmes qui se sont séparés des Impériaux, *ne voulant pas*, disaient-ils, *entendre les indignités que disaient les rebelles*. Il est vrai que les deux partis se portaient à des excès condamnables, les uns, ne trouvant que dire contre Napoléon, l'appelaient *Tigre*, *Anthropophage*, les autres appelaient le roi *Cotillon*. Pour moi qui aimai toujours le Roi et l'aime encore, et qui estimai et aimerai toujours l'Empereur, et l'estime et l'aime encore, je trouve que tout cela n'est véritablement que des sottises. Il semble, selon ces messieurs, que l'on ne peut aimer l'Empereur en même temps que le Roi, et qu'aimer l'un, c'est haïr l'autre. »

On voit que les lettres du papa ont porté leurs fruits et que l'enfant s'efforce docilement de concilier les inconciliables, mais il n'est pas douteux, comme on le verra plus loin, qu'il vibre à l'unisson de ses camarades et qu'à l'exemple du maréchal Ney il n'hésiterait pas à se jeter dans les bras de l'Ogre, s'il le voyait face à face.

« ... A peine l'ombre de la nouvelle de l'entrée de Napoléon à Paris est parvenue au lycée, que tous les élèves, d'un commun accord, ont vendu leurs lis : et ceux qui n'en avaient pas ont donné quelqu'argent pour acheter un drapeau tricolore. On voulait l'arborer de suite sur le lycée; mais le proviseur, M. Payen, l'a expressément défendu avant que le courrier eût confirmé la nouvelle. En moins d'une heure, il s'est fait plus de 200 transparents sur lesquels on voyait : vive l'Empereur; vive Napoléon; vive Marie-Louise, etc., etc. Mais le plus beau de tous est celui qu'a fait un élève, le plus fort en dessin; il a fait le portrait de Napoléon et de Marie-Louise, autour desquels on lit *vive Napoléon et Marie-Louise*, et au milieu, au dessus, est un aigle déployant ses ailes et en légende : *Nous ne la quittons jamais...* Enfin tout est presque fini dans le lycée, si ce n'est l'illumination; mais il n'y a plus qu'un parti; les royalistes ou se sont convertis, ou ne politiquent plus guère; il n'y a qu'une voix, qu'un cri : vive l'Empereur! »

Après cette petite débauche de politique, notre lycéen revient à des préoccupations plus sérieuses pour lui.

« 4 mai 1815. — Tu sais que je n'ai pas encore quinze ans. Je ferai bien tous mes efforts pour ne pas me voir le bonnet dont m'a menacé M. Cabantous ; mais je t'avoue que si je triomphe, je serai bien heureux. Il y a dans ma classe trois gaillards qui me le disputent, et ferme ; jusqu'ici cependant c'est moi qui ai l'avantage, j'ai été six fois premier. »

Mais à quelle carrière se préparer ? A l'École polytechnique ou à l'École normale ? Si la première est plus lucrative, les études y sont plus ardues et moins attrayantes. La seconde conduirait à un poste de maître d'étude, ou, tout au plus, de professeur de cinquième ou de quatrième, avec 900 francs d'appointements ! C'est maigre. Que décider ? Tandis qu'il réfléchit à ces difficiles problèmes, pour la troisième fois la foudre tombe, plus terrible encore que jamais : Waterloo.

« 25 juin 1815. — Hier, lorsque nous revînmes de promenade, les journaux étaient arrivés. Les maîtres d'études nous en firent part : aussitôt nous passâmes de la joie à l'abattement le plus profond. Le plus grand silence règne tout à coup dans la cour ; nous prenons alors notre collation, le pain nous tomba des mains ; tout le monde s'écria : cela est impossible, comment cela a-t-il pu se faire ? Le proviseur fit appeler les plus grands, et après leur avoir fait part des nouvelles, il nous engage à ne pousser aucun cri qui pût nous commettre [*compromettre*] et à demeurer tranquilles. Il n'avait pas besoin de nous faire ces recommandations, personne ne disait mot. Ce matin même, le bruit court que toutes ces nouvelles sont fausses, qu'elles viennent d'Orléans, et que celui qui les a fabriquées a été saisi et puni... »

Le retour des Bourbons envenima naturellement le désaccord qui existait entre les habitants de Limoges, ville restée très royaliste, et les élèves de l'ex-lycée impérial. C'est encore à la rentrée de la promenade que les manifestations prirent une allure de petite émeute.

« 19 juillet 1815. — Le courrier n'était pas encore arrivé que nous étions partis, ayant tous, comme de raison, nos aigles et nos cocardes tricolores. Comme nous rentrions dans Limoges, on décachetait les dépêches ; elles ne portaient encore rien de certain. Tout à coup quelques femmes du peuple que poursuivaient des gendarmes, je ne sais pour quelle raison, passent devant nous en criant : vive le Roi !

Nous leur répondons par un autre cri de vive l'Empereur! On n'entend plus dans toutes les rues que le cri de vive le Roi! répété par des artisans et des gamins payés apparemment pour cet effet. Mais ce fut bien pis quand nous ne fûmes plus qu'à deux ou trois cents pas du lycée. Une foule de jeunes gens qui nous attendaient apparemment, nous environnent de toutes parts et veulent nous faire crier vive le Roi! Nous ne leur répondons que par vive l'Empereur! cri que nous ne cessâmes de pousser jusqu'à notre entrée au lycée. Et il faut bien que nous ayons eu affaire à des Limousins pour qu'ils ne nous eussent point attaqués.

« C'était bien certainement là leur intention, mais notre ferme contenance leur a ôté toute la leur. Nous nous attendions bien cependant que ce n'était pas fini pour nous. En conséquence, les cinquante plus grands s'armèrent d'une manière formidable; trois ou quatre secrètement avaient dans leurs shakos des pistolets, et pour tous les autres voici l'arme qu'ils choisirent : nos chapeaux ou shakos étaient suspendus, au dortoir, à de longs clous qui étaient enfoncés d'un pied dans le mur et sortaient d'environ sept à huit pouces; chacun tira le sien, l'aiguisa sur les bancs de pierre de la cour et, un bouchon au bout, le mit dans sa culotte. Malheur à ceux qui auraient osé nous attaquer en cet état; nous étions disposés à leur répondre. Mais M. le Proviseur en fut informé et nous empêcha d'aller en promenade pendant quinze jours, non pour nous punir, mais pour éviter des désagréments qu'aurait pu lui attirer notre conduite dans la ville. Car Limoges est bien acharnée contre nous. Pendant les détestables orgies que l'on y a faites pour célébrer le retour du Roi, on voulait enfoncer les portes et venir nous frapper, mais les troupes qui, de jour en jour, passaient à Limoges, ont bien fait passer cette fureur aux habitants et disparaître les drapeaux blancs qui se déployaient à toutes les fenêtres. Sur deux ou trois mille maisons qui sont dans la ville, je n'exagère pas en disant qu'il y en avait au moins huit à dix mille. Sur la seule cathédrale il y en avait sept. Peut-on voir des folies pareilles?... Encore une vengeance bien digne des Limousins : on a fait dresser sur la place un buste de Napoléon au bout d'une perche; on a entassé des fagots autour et on l'a fait brûler. »

Tous ces préparatifs belliqueux n'eurent pas d'autre suite,

mais, naturellement, on supposa qu'il n'y aurait pas cette année-là de distribution de prix au lycée. L'infortuné Henri venait à la tête de sa classe avec huit prix. Il ne pouvait pas non plus être question d'aller à Paris. Tout l'accable. Encore espérait-il que le rétablissement de la royauté servirait les intérêts de son père et que celui-ci serait remis au nombre des musiciens du Roi; mais cette illusion enfantine s'évanouit, ce qui lui inspire un commentaire ironique sur l'histoire des Cent jours.

« 10 août 1815. — Je croyais que tout ce qui s'est passé sous le gouvernement du *Corse*, de la *bête fauve*, etc., étant regardé comme rien, et le départ précipité de Louis XVIII n'étant qu'un petit voyage volontaire, tout serait dans le même ordre qu'auparavant, que le Roi n'aurait pas égard à l'apparition momentanée de l'*anthropophage*, et qu'en conséquence tu serais encore au nombre de ses musiciens. Mais puisque cela est impossible, il faut s'y conformer... Tu me dis que l'armée entière se soumet au gouvernement. Je t'avouerai que cela me paraît bien suspect, d'autant plus que les militaires qui sont ici font entendre bien souvent, et en corps, en se promenant sur les places, le cri de vive l'Empereur! Ils ont même été plus loin. Lorsque Son Altesse Royale Monseigneur le Duc d'Angoulême a passé il y a deux jours à Limoges, deux ou trois cents lanciers l'ont toujours suivi en criant vive l'Empereur! Aussi Son Altesse Royale n'a-t-elle séjourné que trois quarts d'heure à Limoges. Vandamme, que les journaux disent pris, Vandamme est à Limoges avec toute sa division; les soldats l'adorent. »

Nous n'avons pas de lettres du père pour toute cette période; il n'est pas injurieux de penser que cette absence est due à ses habitudes de prudence, d'autant plus qu'il avait des raisons de craindre pour lui-même. Mais n'anticipons pas.

Sous la Restauration

Au mois de septembre, tout est rentré dans l'ordre et la distribution a lieu, présidée par l'évêque de Limoges. « Un élève très fort en dessin, dit Henri, avait fait et dédié un Christ que nous avons eu l'honneur d'apporter à Monseigneur (1). » On

(1) 14 septembre 1815.

ne nous dit pas si c'est le même élève qui avait dessiné les portraits de Napoléon et de Marie-Louise surmontés de l'aigle. Le jeune lauréat a la satisfaction de recevoir ses prix, mais il les trouve mesquins : pour quatre premiers prix il n'a que huit volumes. Pendant les vacances, les récréations sont mornes ; on se promène en rond autour de la cour. On dirait « une assemblée d'hommes faits, il n'y a que les plus petits qui s'amuse » ». Dans une de ses lettres, le père a demandé, non sans intention, comment on pratique les exercices religieux. Henri répond qu'à la messe « on n'observe pas toujours un extrême silence et que tous les élèves ont une religion tiède, sans un examen plus approfondi (1) ». Le nouveau proviseur, homme tout de glace, leur reproche d'être des têtes légères, des dissipés, quand il les entend rire ou chanter, même en récréation. Les promenades au dehors, dans les villages, où l'on peut faire collation avec du lait et des fruits, deviennent plus rares : on visite quelques grandes manufactures, « celles de laine et de cire » et une papeterie. La politique reste l'objet d'une surveillance sévère : le jour de l'Assomption, qui était le jour de fête de Napoléon, des élèves ont illuminé en cachette et proféré quelques cris de vive l'Empereur ! « Cinq furent reconnus et dénoncés, et ceux-là ont été chassés, avec un maître qui ne s'y était pas opposé. » Les frayeurs qu'avait inspirées le retour de l'île d'Elbe ne sont pas encore dissipées dans les milieux royalistes : l'Ogre ne va-t-il pas trouver moyen de reparaitre ? Notre lycéen se fait l'écho des superstitions bizarres nées de cette peur. « Les paysans et quelques gens du peuple prétendent et assurent avoir vu dans un nuage l'Empereur à la tête d'un régiment de lanciers, mangeant un canard qui rendait des cocardes tricolores... Quelques paysans chez qui nous allons boire du lait nous ont assuré avoir vu des boules de feu tricolores à leurs portes. »

Les lettres du père reprennent à la fin de 1813. Il annonce un branle-bas général dans le personnel du lycée et son fils le renseigne à cet égard, le 29 novembre : M. d'H... est remplacé par M. La L... « portant épée et croix de Saint-Louis » ; M. D... par M. F..., « abbé de je ne sais où » ; le proviseur M. P... a pour

(1) 9 octobre 1813.

successeur M. G..., « curé d'une paroisse d'Uzerche et principal du collège de cette ville ». Cependant, malgré ces défiances, au bout de quelque temps, le nouveau régime paraît apporter aux élèves du lycée « l'âge d'or », parce qu'on les autorise à danser tous les soirs et, les jours de congé, à jouer la comédie, non pas des farces, mais du Regnard, du Racine, du Molière, du Destouches « joués avec toute la perfection dont nous sommes capables (1) ». Dans *les Plaideurs*, Henri incarne Petit-Jean ; dans *le Joueur*, il tient le rôle d'Angélique ; dans *M. de Pourceaugnac*, celui de Julie ; dans *les Fourberies de Scapin*, il est Zerbinette. Sans doute sa gentille figure et sa petite taille lui faisaient attribuer de préférence les personnages féminins et il reconnaît que les emplois de soubrette lui conviennent très bien.

Le 25 avril, son père lui envoie une nouvelle très inattendue.

« A compter du 1^{er} de ce mois, tu as ton rang parmi les employés des Postes. Par une faveur signalée, il t'est permis de faire ton surnumérariat en achevant tes études à Limoges et l'on m'a fait espérer que tu jouirais de quelques appointements, quand tu entrerais en activité au mois de septembre. »

Le jeune homme est tout étourdi du bonheur qui lui arrive. Quitter Limoges, revenir à Paris, entrer dans le même bureau que son père ! Ce changement est d'autant plus opportun que l'enseignement du lycée paraît engagé maintenant dans une voie déplorable, par la faute de son nouveau proviseur, homme vaniteux et incapable, uniquement occupé de ses sermons et de son éloquence qu'il croit irrésistible, quêteant les applaudissements du public, laissant les études à l'abandon, sans autorité à l'égard des maîtres d'études qui se grisent abominablement et lui parlent avec insolence. Les choses sont allées si loin, que les élèves eux-mêmes ont rédigé une adresse pour lui demander tout uniment « de s'en aller ».

« 2 mai 1816. — Nous lui écrivons tout net qu'il nous fait regretter nos anciens directeurs, qu'il n'avait pas besoin de venir d'Uzerche pour nous traiter ainsi, et que, s'il ne veut pas mieux se conduire (ce sont les propres expressions de la lettre), il n'a qu'à s'en retourner. »

C'en est trop, cette fois, pour un homme féru de l'esprit

(1) 30 janvier 1816.

d'obéissance. Une telle atteinte au respect de la hiérarchie passe les bornes, et maître Henri reçoit une sévère mercuriale pour la façon dont il narre avec tant de complaisance, et presque de sympathie, les prouesses de messieurs les lycéens.

« 3 juillet 1816. — Il me paraît d'abord qu'il règne dans votre maison un très grand désordre et que M. G... aura fort à faire s'il veut rétablir une exacte discipline. La lettre impertinente que vous lui avez adressée méritait un châtimement des plus rigoureux... J'aime à croire que tu n'étais pas du nombre des signataires... Je voudrais te voir bien convaincu qu'il ne convient nullement à un enfant de ton âge de juger des personnes infiniment au-dessus de lui par leur état et les fonctions qu'elles remplissent. »

Heureusement, notre lauréat a un moyen d'apaiser l'ire paternelle; c'est de lui parler de ses études et du projet qu'il aurait de prendre le grade de bachelier avant de rentrer à Paris, idée qui séduit beaucoup son sévère Mentor. D'ailleurs l'année scolaire se termine et les préparatifs de départ commencent à prendre corps. Mais d'abord, soyons prudent en route.

« 7 août 1816. — Je te recommande particulièrement une chose qu'il importe que tu n'oublies pas. C'est de ne porter dans ton voyage aucun *signe extérieur* des partis qui divisent les Français, et si tu as un chapeau rond, de le préférer à tout autre... Je t'embrasse de toutes les facultés de mon âme. »

Comme nous l'avons vu, le mois d'août ne marquait pas la fin des classes; la distribution n'avait lieu que le 24 et, le 19, les inspecteurs généraux terminaient à peine leur tournée. Leur visite avait donné lieu à de nouveaux drames. Les maîtres d'études sont renvoyés, le censeur quitte ses fonctions, la plupart des professeurs ont donné leur démission et sept élèves sont chassés.

Henri trouve que « la plus horrible injustice a présidé à cette exécution » : sur ces élèves il y en avait trois qui ne le méritaient pas autant que d'autres, un surtout qui était parmi les meilleurs sujets du lycée. Sur ces tristes journées luit pourtant un rayon de soleil : Henri a passé son examen avec succès. Il termine sa lettre du 26 août par ces mots : « Je suis bachelier; bachelier ! ah ! » et son père lui répond : « J'ai l'honneur de présenter mes très humbles respects à M. le bachelier ! »

Mais que se passe-t-il ? Pendant plusieurs semaines encore le bachelier, bouillant d'impatience, reste au lycée ; on le fait languir pour des questions de costume et de trousseau. M. Philippon semble s'entendre avec son ami M. Gardet pour le tenir enfermé encore quelque temps dans la geôle. Enfin une lettre apporte la clef du mystère ; Henri comprend pourquoi l'on désire qu'il soit habillé de neuf par le lycée avant de revenir chez lui.

« 4 septembre 1816. — Mon bon ami... il faut que tu saches aujourd'hui que j'ai perdu ma place à la Poste. Oui, mon enfant, une place que j'avais depuis vingt cinq ans et qui était mon unique ressource depuis que je n'avais plus celle de la Musique du Roi, m'a été enlevée le 26 mars dernier et je n'ai à présent pour exister que le revenu de mes leçons, qui n'est pas bien considérable, comme tu peux le penser, car on n'est pas trop dans ce moment disposé à chanter. C'est à cette époque que M. R..., dont l'amitié pour moi ne s'est pas démentie un instant, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir en ma faveur, a sollicité et obtenu pour toi une place de surnuméraire... Voilà, mon ami, l'effet des révolutions. Quand les passions et les intérêts se trouvent ainsi déchainés, il n'y a plus ni humanité, ni justice à attendre. Les éclats de la foudre frappent à droite et à gauche ; tout le monde n'est pas tué, mais tous sont plus ou moins blessés. Heureusement que je ne suis pas encore au nombre des morts... Les soins ne me manquent pas. J'ai une excellente famille, j'ai des amis, et si, parmi ceux que j'appelais ainsi, j'ai eu la douleur d'apercevoir quelques poltrons et même quelques traîtres, j'ai eu aussi la bien douce satisfaction d'en rencontrer que le malheur n'a fait que m'attacher davantage. »

On voit que pour M. Philippon l'autorité et l'infailibilité des « hommes publics » ont soudain, dans cette bagarre, perdu beaucoup de leur prestige. Henri, toujours raisonnable, accepte encore une fois ce coup du sort et offre ses consolations au malheureux fonctionnaire. Mais cet accident tranche les hésitations au sujet de sa carrière. Il avait pensé à l'École polytechnique, puis à l'École de Droit ; il aurait voulu s'affranchir de toute profession dépendant d'un gouvernement quelconque. Maintenant il faut en prendre son parti et, avant tout, songer à l'avantage de passer trois ans à l'École normale sans qu'il en

coûte rien. Il sera donc professeur. Sa dernière lettre datée de Limoges, 21 septembre, fait prévoir qu'il sera réuni aux siens vers la fin du mois.

Dirons-nous l'épilogue de cette histoire d'enfant? Nous n'avons plus de lettres pour nous guider, mais nous savons que, devenu normalien, Henri Philippon fit partie de la promotion de 1817. Sans doute il avait utilisé l'année scolaire à préparer son examen pendant qu'il était aux Postes. Le 17 août 1842, il prononçait le discours de distribution des prix au collège royal de Henri IV comme professeur de seconde. Il fut l'auteur de plusieurs éditions classiques estimées, dit M. Dubois dans son allocution à l'Association des anciens élèves. De son mariage avec M^{lle} B..., sont nées trois filles dont l'ainée épousa un imprimeur-éditeur fort connu du monde scientifique, la seconde le directeur d'une manufacture de tabac (tous deux sortis de l'École polytechnique), la troisième un imprimeur des services administratifs de l'État. Il mourut jeune, en 1855. Ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants représentent, en descendance directe, environ quatre-vingts personnes parmi lesquelles on compte le colonel auquel nous devons ces lettres, un écrivain humoriste qui fut une des célébrités du Paris mondain, un éditeur, un médecin professeur agrégé de la Faculté, un peintre, un ingénieur, un agent de change, un agriculteur, un prêtre, un marin, etc. On se plaît à penser que chez beaucoup de membres de cette belle lignée subsiste, sous forme d'atavisme, quelque chose de l'âme douce, honnête et courageuse du petit lycéen de Limoges.

EDMOND POTTIER.

FACE A LA CRISE

VI ⁽¹⁾

LA MARINE MARCHANDE

La marine marchande fut la première de nos industries atteintes par la crise. Avant d'analyser cette crise, il importe de faire ressortir la situation toute particulière de la flotte de commerce. Contrairement à ce qui se passe pour les autres branches de la production ou des transports, qui sont l'objet d'une protection territoriale, la marine marchande est obligée de lutter sur le terrain maritime sans bénéficier d'aucune des mesures qui ont été adoptées pour permettre à nos producteurs de se défendre contre l'invasion des articles étrangers. Cette idée élémentaire ne doit jamais être perdue de vue.

Un autre point liminaire à retenir, c'est le rôle joué par la marine marchande dans l'économie générale française. D'abord au point de vue financier. Notre flotte de trois millions et demi de tonnes de jauge brute ne saurait être évaluée à moins de trois à quatre mille francs la tonne, compte tenu de sa répartition en paquebots et cargos. Elle représente donc, si l'on tient compte moins de sa valeur vénale, toujours difficile à évaluer, que de sa valeur de remplacement, un patrimoine national de douze milliards environ. Ce tonnage, par ce que les Anglais nomment les « exportations invisibles », apporte à la balance commerciale de notre pays des recettes importantes. En 1928, les encaissements de la seule Compagnie générale transatlantique ont dépassé un milliard quatorze millions. Cette même année, les Messageries maritimes encaissaient 683 millions, les Chargeurs réunis 501 millions, ce qui nous permet de

(1) Voyez la *Revue* des 15 mars, 1^{er} et 15 avril, 1^{er} mai et 15 juillet.

supposer que, dans une année de prospérité, les recettes globales de notre flotte doivent atteindre près de quatre milliards. Une grande partie de ces fonds figure dans les comptes sous forme de devises étrangères, car, notamment sur la ligne de New-York et de Buenos-Ayres, la clientèle française est en minorité. L'activité bancaire de notre armement a contribué dans une très large mesure au redressement, puis à la stabilisation du franc. Les Allemands comprennent si bien cette fonction régulatrice de la marine marchande qu'ils lui apportent un concours très large en se fondant sur le fait qu'en 1931 les compagnies allemandes ont versé 140 millions de marks de devises à la Reichsbank.

Mais la mission de notre marine n'est pas seulement d'ordre économique. Elle est nécessaire à notre commerce d'exportation pour lui maintenir sa clientèle mondiale. Elle est indispensable à l'œuvre de liaison coloniale, puisqu'il ne saurait y avoir de colonies sans marine. Notre pavillon est agent indispensable de notre propagande extérieure. Enfin n'oublions pas que nos bâtiments de commerce sont désignés pour porter les convois de troupes qui seraient appelés éventuellement à défendre la métropole. La marine marchande a donc des objectifs spécifiquement diplomatiques et militaires.

On voit tout l'intérêt que nous avons à nous pencher au chevet d'une malade dont la santé est si utile au prestige et à la sécurité de la nation. De quoi souffre-t-elle? D'une congestion.

EXCÉDENT DE TONNAGE; TRAFIC INSUFFISANT

Là comme partout ailleurs, les causes profondes de la crise résident dans un déséquilibre entre la production et la consommation. Comme il s'agit non d'une industrie créatrice, mais d'un organisme de transports, le déséquilibre observé tient au fait que les disponibilités du tonnage dépassent les besoins du trafic.

Dans les années qui ont suivi la guerre, préoccupés des vides que la guerre sous-marine avait creusés dans les rangs des vaisseaux marchands, la plupart des nations s'étaient engagées avec ardeur dans la reconstitution de leur tonnage. Le résultat de cette politique se traduit aujourd'hui par les

chiffres suivants : de 49 millions de jauge brute en 1914, le tonnage mondial s'est élevé à la fin de 1931 à 70 millions de tonnes en chiffres ronds, d'où un excédent de 21 millions de tonnes par rapport à 1914 (1). Emprisons-nous d'ailleurs d'ajouter que les nations maritimes n'ont pas toutes augmenté leur flotte dans les mêmes proportions. Le pourcentage de notre pays n'a point changé : il était en 1914 de 5,1 pour 100 par rapport au tonnage global ; il est aujourd'hui de 5 pour 100. Nous reconnaissons là l'esprit de mesure de notre race et la prudence de nos armateurs.

De son côté, la Grande-Bretagne, qui détenait en 1914 41 pour 100 de la flotte mondiale, a vu cette proportion s'abaisser à 29,4 pour 100 en 1931, et cette décadence est d'autant plus sensible qu'en 1897 la flotte britannique représentait 55 pour 100 du tonnage mondial. Cette chute est due au nationalisme de tous les États qui, comprenant le parti qu'ils peuvent tirer de leur marine, ont artificiellement poussé à la construction des navires et ont, de ce fait, produit une véritable révolution dans la répartition des flottes marchandes du globe. En rapprochant la situation respective des nations maritimes en 1914 et en 1931, on s'aperçoit que le pourcentage des États-Unis a bondi de 4,5 pour 100 à 15,1 pour 100 ; celui de l'Italie de 2,2 pour 100 à 4,8 pour 100 ; de la Hollande 1,8 pour 100 à 4,5 pour 100 ; du Japon, de 2,2 pour 100 à 6,2 pour 100, etc. Il en résulte, que si la situation de la France n'a point changé, tout le terrain perdu par la Grande-Bretagne a été gagné par les États-Unis, par l'Italie, par la Hollande et par le Japon.

Sur ce point, l'exemple de la marine marchande peut servir de prototype à ceux qui cherchent à découvrir les causes profondes de la crise. Celle-ci n'est-elle pas en effet en grande partie la conséquence de la mégalomanie américaine ? Elle éclate ici au grand jour. Le quadruplement du tonnage aux États-Unis ne correspondait à aucune nécessité économique. Cet accroissement allait même à l'encontre de la logique, puisque le coefficient d'exploitation des navires battant le pavillon étoilé est le plus élevé du monde. De même, l'accrois-

(1) Du fait de la substitution aux voiliers de navires à vapeur ou à moteurs, les bâtiments de cette catégorie sont en augmentation de 22 964 000 tonnes sur 1914.

sement anormal des flottes italienne, japonaise et hollandaise ne peut s'expliquer que par le dérèglement d'une psychologie impérialiste.

Quoi qu'il en soit, retenons le fait de l'excédent de 21 millions de tonnes de navires en 1931 par rapport à 1914. Mais ce chiffre ne saurait donner une mesure exacte de l'accroissement réel de la capacité des transports maritimes. Car à cet excédent quantitatif s'ajoute une amélioration *qualitative* de ce tonnage. Une tonne d'aujourd'hui est en effet capable de transporter un poids de marchandises très supérieur à celui que, pendant le même laps de temps, une tonne de 1914 était susceptible de conduire à la même destination. Cela s'explique par de nombreuses raisons. D'abord, un accroissement de 40 à 30 pour 100 dans la vitesse moyenne des navires, a permis d'en accélérer les mouvements. Puis, une augmentation de 40 pour 100 du tonnage moyen a entraîné une meilleure utilisation des chargements. Enfin, les améliorations apportées aux conditions de la navigation ont eu pour objet de réduire les retards dans les itinéraires des bâtiments.

Mais ce sont les progrès réalisés dans les instruments de manutention et dans l'accès des ports maritimes, qui ont surtout transformé les conditions d'exploitation du tonnage. Grâce à l'emploi d'appareils de levage spécialisés et à grande capacité, les mouvements des diverses cargaisons s'opèrent avec une rapidité tout à fait remarquable. Tous les ports ont développé leur outillage. Il est maintenant courant d'obtenir une vitesse de déchargement du charbon de 350 tonnes à l'heure. Par suite de ces diverses causes, le rendement horaire de la tonne s'est développé d'une façon considérable et il n'est point téméraire d'affirmer que la flotte d'aujourd'hui est susceptible de transporter 130 pour 100 de passagers et de marchandises de plus qu'en 1914. Le trafic a-t-il répondu aux exigences de cette circulation intensifiée? Le rapport si complet que M. de Rousiers vient de présenter au Comité central des Armateurs de France démontre exactement le contraire.

Le canal de Suez, ce manomètre des échanges maritimes mondiaux, a enregistré, en 1931, un transit de marchandises en déficit de 3 millions de tonnes sur 1930, et de 9 millions sur 1929. Sur le canal de Panama, la diminution s'affirme encore plus sérieuse que l'an dernier, révélant l'intensité de la

crise américaine. De 31 millions de tonnes en 1929, le transit tombe à 27 millions en 1930, et 22 millions en 1931, soit une différence en moins de 9 402 000 tonnes, si bien qu'au cours des deux années 1930-1931, la réduction du poids des marchandises transitant par les deux grands canaux maritimes, atteint plus de 18 millions et demi de tonnes; c'est une baisse de 28,1 pour 100. Dans la même période, les trois grands ports du continent européen : Hambourg, Rotterdam, Anvers, voient leur trafic diminuer de 20,84 pour 100, soit une différence pour l'ensemble de ces trois ports de 19 millions de tonnes en moins. Est-ce à dire que l'on puisse constater une amélioration en 1932? Hélas! non. Le total des marchandises transportées pendant le premier semestre 1932 à travers le canal de Suez n'a été que de 11 697 000 tonnes, inférieur de 14,2 pour 100 au trimestre correspondant de l'année passée. Quant au canal de Panama, il a perdu, au cours des sept premiers mois de 1932, 203 000 dollars de moins qu'en 1931, soit une diminution de 16,2 pour 100 sur les recettes et de 18,2 pour 100 sur le transit.

Si le trafic des ports français n'a pas diminué dans les mêmes proportions, soit 49 millions de tonnes métriques en 1931, contre 51 millions en 1930, cette cadence ne paraît pas devoir se soutenir en 1932, puisqu'un fléchissement très important s'est manifesté dans les premiers mois de cette année. Cette diminution atteint 16 pour 100 par rapport à 1931, et 32 pour 100 par rapport à 1930. Il est à remarquer, en outre, que notre flotte est loin de monopoliser tout le trafic des ports français. En effet, ce trafic est surtout important en poids aux importations (32 millions contre 12 millions aux exportations). Or, notre pavillon n'absorbe que 37,49 pour 100 des marchandises débarquées. Il pâtit, en outre, d'autant plus de la régression du trafic mondial, que la France étant située sur la route de tous les grands itinéraires, les navires étrangers se procurent chez nous des compléments de frets, et font à nos armateurs une concurrence des plus graves. Notre armement, qui était allé chercher une compensation à cet état de choses en faisant remonter ses têtes de lignes à l'étranger, voit ce trafic lui échapper de plus en plus.

Ajoutons à cela que nous ne nous rendons pas suffisamment compte de l'évolution caractéristique qui s'est accomplie

depuis quelques années dans le système de nos transports modernes, par suite de la mise en service de lignes d'aviation et des grands circuits automobiles qui font à notre marine marchande une concurrence qui tend à se développer. On comprendra, dans ces conditions, que soit survenue cette rupture d'équilibre dont nous parlons plus haut, entre les offres de transport et les demandes de chargement : d'où la crise de notre marine marchande qui s'est traduite par plusieurs symptômes.

DÉSARMEMENT DE NAVIRES ET CHUTE DES FRETS

Le premier, c'est la paralysie de ces membres épars de la flotte que sont les navires. Faute de pouvoir les faire naviguer dans des conditions rémunératrices, leurs armateurs les ont désarmés d'une façon massive. Le chiffre des désarmements s'élevait, à la fin de 1931, à 42 millions de tonnes environ, et il ne cesse d'augmenter. Rien que le tonnage pétrolier désarmé, qui était de 3 150 000 tonnes il y a huit mois, est aujourd'hui de 3 750 000. En France, le tonnage désarmé a augmenté au cours des semaines qui viennent de s'écouler, et cette augmentation atteint actuellement près d'un million de tonnes. Naturellement, les désarmements de navires entraînent le chômage des marins : le cinquième des équipages dans le monde est réduit au chômage.

Quant aux navires qui continuent à naviguer, ce sont pour la plupart des paquebots affectés à des lignes impériales maintenues en activité pour des fins politiques. Mais les unités de la flotte libre sont obligées de subir des déficits d'exploitation qui ne leur permettront pas pendant longtemps de continuer la navigation active. M. Jacques Marchegay estime que le coût de l'exploitation, qu'il s'agisse de la construction, des réparations, des approvisionnements, de la main-d'œuvre, des droits de port ou des charges fiscales, etc..., a augmenté de 60 à 70 pour 100 par rapport au coût de 1913, exprimé en francs d'avant guerre.

Pour répondre à cette augmentation, les frets auraient dû monter ; c'est tout le contraire qui s'est produit. Ils ont baissé de 24,41 pour 100 par rapport à la moyenne de 1913, et de 78,83 pour 100 par rapport à l'année 1920 que l'on avait adoptée comme une année moyenne pour servir de base à

l'appréciation des cours. Les graphiques de la *Lloyd's Lyst*, indiquent encore un fléchissement des frets depuis le premier janvier. Encore faut-il appliquer un correctif de 30 pour 100 aux chiffres que nous venons d'indiquer, pour les armateurs appartenant à un pays à monnaie stabilisée, ce qui est notre cas, puisque ces proportions sont établies sur la base de cotation en monnaie anglaise. Totalisons ces trois coefficients : monnaie, augmentation des frais d'exploitation, baisse des frets, pour nous faire une idée de la situation

Rien de surprenant à ce que les bilans de nos grandes compagnies de navigation accusent des déficits. Ce qui est même étonnant, c'est que, malgré ce que nous venons d'exposer, nous continuions encore à faire naviguer les deux tiers de nos navires dont la plupart, appartenant à l'armement libre, naviguent sans recevoir de l'État le moindre encouragement financier et subissent au contraire toutes les charges sociales que notre législation fait peser sur notre pavillon. Pour apprécier les déficits d'exploitation, prenons l'exemple de la Compagnie générale transatlantique. Les recettes de cette compagnie, qui s'étaient élevées graduellement de 615 millions en 1926, à 965 millions en 1927 et 1014 millions en 1928, sont tombées en 1931 à 689 millions, soit une différence brutale de 325 millions. Une constatation analogue peut être faite sur la plupart des trafics. Les réseaux des chemins de fer français, dont les navires prolongent les rails, ont vu le nombre de leurs voyageurs tomber de 800 millions en 1930 à 777 millions en 1931 et le tonnage de leurs marchandises de 306 millions de tonnes à 271 millions. Or, la circulation commerciale interne n'a pas été affectée comme nos échanges extérieurs par les récentes mesures de restriction douanière et de contingentement, auxquelles tous les pays ont cru devoir recourir la France y compris. La marine marchande pâtit de ce que les États élèvent des digues législatives à l'entrée de leurs ports. C'est un retour à la barbarie médiévale, à cette époque de défiance et d'hostilité où les navires marchands étaient soumis au droit d'aubaine.

A plusieurs reprises, l'Association des grands ports a élevé d'énergiques protestations au sujet de cette politique qui, en faussant le jeu naturel des échanges, prive la marine marchande d'un aliment sur lequel elle eût été en droit de compter.

Les entraves apportées aux importations, les droits prohibitifs qui frappent les marchandises étrangères, les contingentements arbitraires nous attirent des représailles des pays voisins qui, par mesure de rétorsion, s'opposent aux importations saisonnières de nos produits agricoles. Ne sait-on pas que les contingentements de charbon, dont le taux vient d'être fixé à partir du 15 mai 1932 à 60 pour 100 par rapport à la moyenne des importations des années 1928-1929-1930, nous aliènent l'Angleterre qui a tenté de former une union douanière impériale lors de la récente conférence d'Ottawa ? A compter du 1^{er} juin, les coques eux-mêmes ne peuvent entrer en France qu'avec des autorisations d'importations prévues par le décret du 10 juillet 1931. Nous sommes en pleine « guerre des tarifs ». Les grands vaincus de ce conflit mondial sont les bâtiments de commerce.

Leurs désarmements répétés ont eu une répercussion immédiate sur l'industrie des constructions navales. Les armateurs ont suspendu le renouvellement de leur flotte, si bien qu'au 30 juin le montant du tonnage en construction dans le monde était tombé à 1 109 000 tonnes, en diminution de 105 000 tonnes sur le trimestre précédent et de 716 000 tonnes sur la situation de l'année passée. Mais on se rend mieux compte du marasme en rapprochant le chiffre actuel des constructions de celui de 1919; au cours de cette année-là il avait été lancé dans le monde 7 144 000 tonnes contre 194 000 tonnes au cours du second trimestre 1932. En France, du fait de la présence du *T. 6* sur les cales de Penhoët, le tonnage en chantier est de 128 000 tonnes; mais il n'a été commencé, au cours du dernier trimestre écoulé, que trois petits vapeurs jaugeant 3 508 tonnes en tout. Il faudrait remonter à 1887 pour trouver un chiffre aussi faible de mises en chantier. Au rythme actuel, la flotte mondiale ne se reconstituerait pas en cinquante ans, alors que le coefficient de renouvellement, compte tenu des pertes de navires, devrait être de vingt ans environ.

Tels sont les facteurs mondiaux de la crise. Les intéressés la subissent sans en être responsables. Nous avons montré que nos armateurs ont fait preuve de modération en ne reconstituant leur flotte que dans la proportion où elle figurait en 1913 dans l'ensemble de la flotte mondiale. Or les hommes qui reprochaient à notre armement de manquer d'audace dans ses

plans de reconstitution et qui demandaient avec le ministre des Travaux publics, M. Claveille, que notre tonnage fût porté à 5 millions de tonnes, sont les mêmes qui accusent aujourd'hui nos compagnies de mégalomanie pour s'en être tenues au chiffre de 3 millions et demi de tonnes qui répond à nos besoins nationaux. Ce chiffre n'en a pas moins exigé un effort de reconstitution qui se traduit par un tonnage de 3 817 000 navires entrés dans la flotte de commerce française depuis 1919, compte tenu des 2 135 000 tonnes sorties dans ce même laps de temps.

Peut-on reprocher à nos armateurs d'avoir mal géré leur industrie? On le croirait à écouter certaines critiques parlementaires. Mais ces critiques ne reposent sur aucun fondement. Que l'on compare les déficits de nos compagnies à ceux des compagnies étrangères similaires et l'on en sera convaincu. En réalité, notre armement, aux prises avec une tempête dont rien ne faisait prévoir la violence, a fait la manœuvre qui s'imposait : il a serré les voiles et réduit ses frais d'exploitation. Cette réduction est de 6 millions sur les services contractants des Messageries maritimes, malgré des services plus importants que l'année passée. La nouvelle direction de la Compagnie transatlantique avec M. Henri Cangardel a fait dans ses services des économies qui n'atteignent pas moins de 137,5 millions. Mais l'initiative des intéressés suffit-elle à sauver le bâtiment? Il y a des cas où, malgré toute la science du capitaine, il faut se résoudre à lancer l'appel de S. O. S. devant les éléments déchainés. C'est le cas présent de notre industrie maritime.

LES REMÈDES

La première mesure qui paraîtrait devoir s'imposer consisterait dans l'accélération de la rotation des navires, dans la réduction du nombre des départs et même dans la suppression de certaines lignes impériales déficitaires. Ce plan, qui se heurte à des intérêts politiques et sociaux, a cependant été partiellement réalisé dans la plupart des compagnies. On a même envisagé des décisions plus radicales, pour le cas où la crise continuerait. Mais ces décisions entraîneraient de nouveaux désarmements. Une telle solution équivaut à un suicide.

Nos rivaux n'attendent que ce geste mortel pour substituer définitivement leur pavillon à celui de nos lignes défaillantes. Nous ne pouvons ni perdre le fruit de plusieurs siècles d'efforts, ni compromettre l'avenir. Il faut donc adopter une tactique provisoire. Tous les parlementaires qui ont dénoncé le péril de notre marine marchande et notamment M. Rio, président de la Commission de la marine au Sénat, ont fait appel à l'État pour doubler le cap. Le précédent ministère avait promis d'élaborer un projet d'ensemble de protection de la flotte de commerce.

Pourquoi le recours à l'État s'imposerait-il? Nous sommes en principe hostile au concours du Trésor public dans les affaires privées. Nous pensons même qu'on a souvent abusé de l'aide de l'État dans des circonstances où celle-ci n'aurait pas dû être demandée. Mais pour ce qui est de la marine marchande, la situation se présente d'une façon tout à fait différente. Il s'agit de légiférer non sur des faits particuliers, mais au profit d'une situation d'ensemble. Distinguons, à cet égard, entre les lignes dites impériales et l'armement libre.

Pour les premières, elles accomplissent de véritables services publics. On ne comprendrait pas plus l'arrêt des trains du P.-L.-M. sur Marseille pour cause de déficit des réseaux, que le désarmement des navires destinés à établir des relations régulières entre la France, son empire d'outre-mer et certains pays où notre pavillon a des motifs impérieux d'être représenté. Car nos lignes de navigation ne doivent pas être mises en d'autres mains qu'en celles de nos nationaux. Les navires ne sont-ils pas une parcelle de la patrie?

Non seulement, pendant la paix, il est essentiel d'équiper des lignes en rapport avec les besoins permanents de notre domaine d'outre-mer, mais, en cas de mobilisation, cette flotte serait absolument nécessaire pour rapatrier nos deux cent mille hommes de l'armée active stationnés hors de France et pour assurer les convois de la réserve de cette armée. Il faut donc définir la fréquence et l'importance des lignes qui doivent être maintenues en armement en vue de réaliser ce double objectif.

Cela posé, l'État se doit en premier lieu de payer aux compagnies les services que celles-ci lui rendent. Les subventions accordées à certaines compagnies, et notamment à la Compagnie transatlantique, sont notoirement insuffisantes.

Sur l
franc
7 000
où c
23 n
papi
notre
gères
somm
génér
lière
lieu
tion
d'id
tarif
com
M
nos
puis
Or.
mar
pub
pass
Les
mer
à se
ce v
sub
de
cet
im
au
Cy
de
un
na
ch
ac
tu
cr

Sur la ligne de New-York, la subvention s'élevait à 6 680 000 francs-or en 1885, quand les paquebots ne jaugeaient que 7 000 tonnes et ne filaient que 15 nœuds. A l'heure actuelle, où ces mêmes paquebots dépassent 40 000 tonnes et filent 23 nœuds, la subvention allouée n'est plus que de 4 millions papier. L'incohérence de ce régime éclate quand on songe que notre administration des Postes a réglé aux Compagnies étrangères, pour le transport exceptionnel de ses courriers, des sommes supérieures à celles qui ont été soldées à la Compagnie générale transatlantique pour effectuer ce même service régulièrement. L'équité la plus élémentaire exige donc en premier lieu que l'État revise les subventions postales et les proportionne à la réalité des services accomplis. Dans le même ordre d'idées, cessons de demander pour nos fonctionnaires des tarifs de faveur. Il faudra que de leur côté les compagnies compriment leurs dépenses et concentrent leurs services.

Mais cet ajustement ne sera pas suffisant pour permettre à nos lignes impériales de vivre. Encore faut-il que celles-ci puissent supporter la concurrence de leurs rivales étrangères. Or, toutes les nations maritimes du monde encouragent leur marine marchande par la contribution directe des finances publiques. Le *Shipping Board*, par exemple, a accordé l'année passée à sa marine marchande plus de 675 millions de francs. Les lignes allemandes ont reçu 6 milliards de leur gouvernement dans ces dernières années et l'Italie donne actuellement à ses armateurs plus de 350 millions. L'Angleterre elle-même, ce vieux pays libéral, s'est engagée envers la Cunard pour une subvention de 150 000 livres par an pendant vingt ans, en vue de la construction de deux de ses paquebots. En présence de cet état de concurrence artificielle, il est malheureusement impossible que la France échappe à la nécessité de contribuer aux dépenses d'exploitation de sa flotte marchande. M. Léon Cyprien-Fabre, président du groupe de la Marine marchande de l'Exposition coloniale, faisait remarquer dernièrement dans une savante étude que le total des encouragements de toute nature figurant au budget de 1931 au titre de la Marine marchande, ne s'élève qu'à 205 millions dont 13,5 millions sont accordés aux lignes libres, 177,6 millions aux lignes contractuelles et 14 millions constituent les allocations d'intérêt du crédit maritime.

L'auteur précité observait avec raison que ce total était réellement très modeste en comparaison des sommes figurant aux chapitres suivants : navigation intérieure, 173 millions; routes, 1033 millions, non compris les dépenses supportées par les départements et communes; chemins de fer, 569 millions à titre de subventions et d'annuités, sans compter le déficit de trois milliards qu'il sera nécessaire d'éteindre d'une façon ou d'une autre au compte de l'État. Comment la France refuserait-elle les sacrifices nécessaires pour défendre son pavillon, quand le *Shipping Board* est décidé à ne pas reculer devant une subvention postale de 750 millions pour assurer l'existence des *United States Lines* ?

Si nous envisageons maintenant l'armement libre, nous nous apercevons que, par un singulier paradoxe, cet armement qui percevait avant la guerre des primes, alors que les autres marines n'étaient pas protégées, cesse aujourd'hui d'émarger au budget de la place de Fontenoy, quand au contraire toutes les flottes du monde reçoivent des avantages financiers de leurs gouvernements. Pour ces compagnies, les plus nombreuses, un avant-projet a été préparé d'accord entre les représentants du personnel navigant et les armateurs, afin de demander au gouvernement de prévoir une sorte « d'indemnité de chômage », par jour d'armement administratif et par tonne de jauge, non pour payer les navires désarmés, mais au contraire pour favoriser leur réarmement. Mieux vaut en effet s'imposer des sacrifices provisoires pour faire circuler le pavillon que de répartir des allocations à des marins qui attendent vainement leur tour d'embarquement devant des horizons vides. « Le jeu de cette intervention ne ramènerait pas la prospérité ; mais il permettrait à notre flotte libre de ne pas succomber. »

Ces compensations d'armement attribuées avec discrétion et qui disparaîtraient si le trafic reprenait, se justifient par le fait qu'elles sont destinées à atténuer les effets des charges spéciales que supporte notre marine marchande, et par le protectionnisme des autres nations. Cette aide devrait être complétée par l'octroi en faveur de la construction navale de compensations analogues. Celles-ci pour rétablir l'écart, aggravé par la chute de la livre sterling, qui existe entre le prix de revient de la construction en France et ce même prix dans les chantiers étrangers. Notre politique douanière, —

nous avons eu l'occasion de l'écrire (1), — profite à toutes les industries, à l'exception de celle des constructions navales qui est obligée de vendre ses navires au prix du marché international.

Il serait injuste de croire cependant que la France n'ait rien fait pour sa marine marchande, puisqu'elle a instauré le crédit maritime en sa faveur. Mais elle l'a fait trop tardivement. Nous nous étions fait les apôtres de cette idée dans la *Revue* (2). Le crédit est le stimulant des périodes de prospérité. Aujourd'hui il est insuffisant pour déterminer le relèvement de la flotte de commerce et des chantiers, si la première navigue à perte et si les seconds construisent plus cher que leurs voisins. Ce n'est que tout récemment, par une loi promulguée le 9 avril dernier, que le crédit maritime a été établi sur des bases susceptibles de lui faire rendre ce qu'il est juste d'en attendre. Le temps perdu ne se rattrape pas. Il aurait fallu instituer le crédit maritime quand nous l'avons demandé pour la première fois, c'est-à-dire en 1920, alors qu'aucun pays n'y pensait.

Quoi qu'il en soit, il n'y a pas d'exemple que le calme ne succède un jour à la tempête. Le baromètre économique monte et nous percevons déjà les signes avant-coureurs de l'embellie. Préparons-nous dès maintenant à en profiter et pour cela prenons les mesures exceptionnelles et urgentes que les circonstances de navigation imposent à la Puissance publique. Et surtout, instruits par l'expérience, n'attendons pas que le navire ait sombré pour lui jeter la remorque! Nous connaissons les mesures d'ordre intérieur que nous devons adopter. Mais la crise est externe. Elle a été initialement provoquée par l'accroissement exagéré du tonnage de certains pays. Les États-Unis d'Amérique notamment, qui aiment à donner des leçons à l'Europe, bien qu'ils soient les principaux auteurs de l'incompréhension économique de l'après-guerre, n'ont pas craint de lancer 9635000 tonnes de navires de mer au cours des années 1918-1931, eux qui n'avaient lancé que 228000 tonnes en 1913! Pour résorber cette hypertrophie de notre système de transports maritimes, on a suggéré une entente internationale de limitation, sorte de « Washington de la flotte de commerce » dont M. René Moreux s'est fait le propa-

(1) *Revue* du 1^{er} février 1931, la Crise de natalité des navires.

(2) Voyez la *Revue* du 15 janvier 1923, l'Effort de notre marine marchande.

gateur dans son *Journal de la Marine marchande*. La réalisation de cette idée serait susceptible de produire d'heureux résultats si elle réussissait à provoquer une déflation du tonnage en envoyant à la vieille ferraille toutes les unités démodées pour ne conserver que le matériel moderne.

Mais là encore nous nous heurtons à de très grosses difficultés pratiques d'application. Nous savons déjà par expérience combien il est malaisé d'obtenir des gouvernements qu'ils consentent à la limitation raisonnable de leurs flottes de guerre. Que sera-ce lorsqu'il faudra, dans une conférence, concilier les intérêts divergents des armateurs de toutes les nations du monde ? Sur quel critère se fondera-t-on ? Faudra-t-il revenir à la proportion d'avant-guerre ou tenir compte du *statu quo* ? Dans le premier cas, on risque de méconnaître le légitime développement des États et de supprimer du tonnage presque neuf, à la destruction duquel les propriétaires ne se décideront pas. Dans le second cas, on donnerait une prime à la mégalomanie de ceux qui nous ont plongés dans le chaos : l'Amérique, l'Italie, le Japon.

Prenons maintenant l'exemple de l'Angleterre et de la France. Comment la première accepterait-elle une limitation de son tonnage, quand celui-ci est resté à peu près le même qu'en 1914 et que sa position relative a diminué dans d'effrayantes proportions ? Quant à la France, dont le tonnage est passé de 2 millions et demi de tonnes à 3 millions et demi, elle ne saurait descendre au-dessous de ce dernier chiffre. M. Haarbleicher, le distingué directeur de *la Flotte marchande*, a établi par les statistiques suivantes, que notre tonnage est en temps normal plutôt inférieur à nos besoins. Pour un chiffre total d'importations de 30 193 milliers de tonnes en 1914, la proportion des entrées sous pavillon français était de 6 811 milliers de tonnes, soit 22,6 pour cent contre 23 382 milliers de tonnes, soit 77,4 pour cent entrées sur des navires étrangers. En 1926, pour 26 213 milliers de tonnes, la proportion respective était de 48 pour cent et de 52 pour cent. C'est la plus élevée qui ait été constatée en faveur de notre pavillon. Enfin, en 1930, pour 37 411 milliers de tonnes la proportion d'importation sous pavillon français était tombée à 35,9 pour cent contre 64,1 pour cent sous pavillon étranger. Que prouvent ces chiffres, sinon qu'une

flotte française de trois millions et demi de tonnes est équilibrée pour faire face au trafic de 1926, soit 26 213 milliers de tonnes ? Que notre flotte tombe alors au-dessous de 3 millions et demi de tonnes et la proportion d'importations sous pavillon étranger augmentera rapidement et sensiblement ! Il en sera de même si, la flotte restant stationnaire, le trafic augmente. Concluons que nous ne devons point songer à diminuer la proportion de notre tonnage par rapport à celui de nos concurrents, mais conserver notre position intacte en attendant la reprise économique. D'ailleurs, en cette matière, comme pour la limitation militaire, chacun prêche pour son saint.

Il serait plus facile, avec un peu de bonne volonté, de conjurer les abus du nationalisme maritime. Chacun veut monopoliser à son profit le trafic de ses marchandises et de ses passagers. Le monde devient une assemblée de Puissances égoïstes qui, par leurs actes, contredisent journellement leurs déclarations hypocrites de solidarité. Notre pays souffre particulièrement de cette vague de chauvinisme, qui se traduit par des injonctions adressées par les gouvernements à leurs ressortissants, à l'effet d'utiliser les lignes nationales. Or nous venons de montrer que la France confie plus de marchandises aux navires étrangers qu'aux navires français. Aussi sommes-nous en droit de demander, dans ces « conférences de fret » qui ont pour but de régler les bases de l'exploitation du tonnage entre compagnies effectuant les mêmes services, que le gouvernement intervienne dans chaque pays pour prêcher la conciliation au lieu d'attiser la rivalité des armateurs. Tout récemment, par un coup de force, les États-Unis ont imposé à la « Conférence de l'Atlantique » une baisse de tarifs de 20 pour cent sur New-York qui coûtera 60 millions environ à notre grande Compagnie de la rue Auber.

Et cependant tous les remèdes qu'on pourrait administrer à la Marine marchande, même l'injection de caféine des subventions de l'État, seraient inopérants si le pouls se ralentit et le cœur cesse de battre. Voilà bien à quoi aboutissent ces mesures douanières restrictives et ces contingents dont nous savons que notre pays vient de donner l'exemple. Une telle politique est contraire à notre régime capitaliste fondé sur la concurrence. Ce régime en mourra si nous ne revenons

pas à une notion plus exacte de la liberté du commerce. On objectera que ce repos forcé auquel nous nous condamnons est un réflexe de défense organique, une manifestation de l'instinct de conservation ; comme le fait du malade qui se met au lit et à la diète. Mais une diète prolongée conduit au tombeau. Pour ce qui est de la Marine marchande, les contingentements ont eu pour effet de la priver des derniers souffles d'un trafic agonisant. Il est essentiel, dans l'intérêt du monde, qu'une réaction se produise. Là encore, des ententes internationales s'imposent. La pression économique moderne est si forte qu'elle fait éclater le cadre des États. On doit rechercher une structure nouvelle pour l'organisation des transports et spécialement de la Marine marchande. Nous ne saurions trop rappeler que celle-ci est indispensable à la vie des peuples. Sa prospérité est l'indice d'une bonne circulation des richesses.

C'est pourquoi nous nous apercevrons de la fin de la crise quand nous verrons se dessiner progressivement une augmentation du trafic maritime. A cet égard, il est intéressant de noter, depuis quelques mois, une amélioration dans les recettes du canal de Suez. Comparées à celles du mois correspondant de l'année dernière, les recettes d'avril 1932 accusaient une diminution de 22,92 pour 100. En juillet, le pourcentage de diminution est tombé à 18,33 pour 100 et à 9,44 pour 100 en août. Les derniers chiffres publiés montrent que les fluctuations saisonnières du trafic s'atténuent et que les recettes semblent avoir atteint un palier. Autre symptôme favorable : le mouvement des marchandises dans le sens sud-nord, c'est-à-dire vers l'Europe, a accusé depuis quelque temps une augmentation appréciable. De son côté, la Compagnie générale transatlantique, dans son rapport annuel du mois d'août, signale que le nombre de ses passagers, au cours de la saison estivale, n'a pas subi de diminution appréciable, la baisse des recettes provenant de la réduction des tarifs. Enfin, pour la première fois, le tonnage à flot est en déficit (bien faible il est vrai puisqu'il ne s'élève qu'à 396 000 tonnes) sur le chiffre de l'année précédente. Serait-ce que l'excédent de la flotte mondiale fût sur le point de se résorber ? Une lueur brille à l'horizon encore chargé de nuages.

RENÉ LA BRUYÈRE.

LE THÉÂTRE DE GOËTHE

II ⁽¹⁾

EGMONT (SUITE)

Par Egmont se fait la jointure du drame politique et du drame bourgeois. Ces deux drames se soudent dans la plus invraisemblable et la plus séduisante tragédie. *Goetz* était un drame historique où il avait fallu refouler le drame d'amour trop foisonnant. *Egmont* est un drame d'amour envahi par un drame politique énorme, destiné à faire valoir le héros. Ce drame politique, il a fallu pourtant l'élaguer, pour laisser à Egmont les vertus rayonnantes et les éclatants défauts qui lui valent notre affection, comme la tendresse passionnée de la pauvre fille qui s'est donnée à lui. Le destin privé de ces deux êtres héroïques et tendres est suspendu à la marche d'une révolution qui va transformer le monde. Les périls de tout un peuple, de toute une civilisation nous obsèdent, nous laissent haletants. Nous suivons avec anxiété de dures ratiocinations politiques; mais nous les acceptons, comme autant de coups du destin qu'on prévoit, sans pouvoir les éluder.

Au milieu de tout cela, Egmont se meut avec aisance. N'a-t-il jamais d'arrière-pensée? A l'occasion, il est maussade, froid, raide, tourmenté, quand les gens le croient « joyeux et gai ». Mais cette joie de vivre, dont il garde l'apparence toujours, est aussi son fond.

Celui-là est mort déjà qui ne vit que pour sa sécurité. Dois-je me refuser à goûter l'instant présent, afin d'être sûr de l'instant d'après, et consumer cet instant d'après en soucis et en tristes lubies?

(1) Voyez la *Revue* du 1^{er} octobre.

Non seulement il croit à la bonté des hommes; mais il tient la méchanceté pour une médiocrité intellectuelle. Il n'y a pas jusqu'à ses adversaires auxquels il ne prête un peu de sa générosité. Pas de caractère plus conforme à la pensée panthéiste de l'homme qu'on disait « ivre de Dieu ». Egmont croit que pour lui les obstacles mêmes se tourneront en auxiliaires. Il passe à travers, comme l'aurige pindarique, qui lance ventre à terre ses chevaux. Mais ici ce sont les chevaux solaires du Temps qui s'attellent à son char. Des génies invisibles fouettent leur galop. Bien léger véhicule que notre destin, pour passer, comme l'ouragan, sur un chemin de rochers et qui longe des abîmes (acte II). En tout cas, il n'est pas vrai que ce déterminisme soit une doctrine de quiétisme. Il nous enseigne une résolution limitée par le possible, mais qui tire parti de tout le possible, c'est-à-dire de tout ce qui habite entre le hasard et la nécessité.

Cet Egmont-là annonce la maturité de Goethe. Pourtant n'est-il pas rempli du souvenir d'un Egmont plus jeune, qui sentait en lui une énergie gonflée de toutes les sèves de la terre, nourrie des effluves des astres? Ne nous méprenons pas à l'ordre apparent des scènes actuelles. Les hymnes à la nature, qui remplissent au cinquième acte ses monologues dans la prison, sont antérieurs au passage du deuxième acte sur l'art de conduire un char au galop. Il est visible que ces hymnes, si voisins de l'Ode à *Ganymède*, marquaient un sentiment panthéiste plus large, où entraient tous les souffles des forêts et des plaines aux vastes horizons. Alors le moi s'étendait jusqu'aux limites du monde. Les retouches ultérieures nous font entendre déjà le langage weimarien nouveau. La nature n'alimente pas seulement nos forces. Elle nous assigne aussi des bornes. « Car un Dieu a prescrit à chacun son orbite. » Dans un drame, la leçon de Shakespeare doit toujours primer celle de Spinoza, car la nature ne connaît pas de destinée; il n'y a de destinée que de l'homme.

La vague nous soulève,
La vague nous submerge,
Et nous sombrons...

Les plus forts finissent comme les plus faibles. Et c'est pourquoi ce prisonnier, qui est allé à l'embûche mortelle par

toutes les qualités qui assuraient sa force, connaît enfin l'appréhension. *O Sorge! Sorge!* Enfin le souci commence son meurtre avant le bourreau; ce souci qu'il n'avait jamais connu, et ce frisson qui le secoue pour la première fois.

Ceci est très émouvant. Le héros pris au piège a peur : non de mourir, mais de mourir ainsi, sans un dernier baiser à la vie, sans un dernier haut fait dans une dernière bataille, sans un dernier enivrement. Pourtant cette suprême désillusion apportera la purification, la maîtrise de soi. C'est Egmont qui, le premier, dira à Ferdinand sanglotant : « Ressaisis-toi. » Goethe anticipe sur tout ce qu'il y aura de plus beau dans *le Prince de Hombourg* de Kleist, en logeant cette courte angoisse dans ce cœur impavide. La philosophie entière de sa vie passe dans ce premier monologue d'Egmont captif. Or, si près de mourir, il dira son affirmation de la vie. La résignation spinoziste vraie est celle qui, dans la mort même, sait que la vie ne nous était pas donnée pour durer toujours, mais pour contenir quelques instants qui équivalent à de l'éternel. Il ne faut pas méditer sur la mort. Car la pensée doit servir l'action. Elle est faite pour aider la destinée. Elle est une aile ouverte à ses souffles. Quand la destinée a cessé de la porter, replions cette aile. Mais que reste-t-il de la vie, quand tout nous est ôté ? Il reste ce pourquoi, même de propos délibéré, on l'aurait donnée; son contenu vrai, que Spinoza à différents échelons de la connaissance appelait Vérité, Amour, Liberté. Noms qui se valent, car nous n'aimons vraiment que l'absolu; et c'est de l'absolu que nous révèle l'amour humain, quand il nous est donné.

C'est pourquoi il faut que, dans une dernière vision, surgisse devant Egmont, après le mirage de sa vie temporelle évanouie, le sens de sa vie considérée sous l'aspect de l'éternité. C'est la Liberté qui entre dans son cachot. Et elle entre sous les traits de Claire. Admirable et profonde interprétation. Elle se retrouvera dans le II^e *Faust* et dans le *Divan oriental d'Occident*. Selon Spinoza, la passion est nécessaire pour nous faire une vie individuelle. Une existence de raison pure est impossible à l'homme. Il a ses racines dans le sensible. Mais il s'achemine vers la raison par la vie même, et davantage par le sacrifice. L'objet toutefois du sacrifice le plus cher garde encore les traits survivants de la passion. C'est une philosophie qui n'a pas quitté Goethe. Très tard, dans *Urworte, Orphisch*.

quand il décrira les puissances mystérieuses qui mènent les hommes, il citera le démon que nous apportons en naissant, le hasard changeant qui nous accompagne, la fatalité écrite dans les astres; mais il n'oublie pas l'Éros ailé qui descend sur nous pour embellir notre vie d'un rayon d'immortalité.

Egmont n'est pas rapetissé, il est grandi par son amour pour Claire. M^{me} de Stein ne comprenait guère cette héroïne de mansarde « moitié grisette et moitié déesse ». Goethe la fait vivre dans un rêve. Claire s'émerveille sans mesure d'avoir été désirée par l'homme universellement admiré. Cet amour vaut pour elle l'Éternité. Dès lors elle ne prévoit plus rien; seule la fin de l'amour serait une épouvante égale aux affres de la mort. Mais que son bien-aimé soit en danger, voici qu'elle se transforme en héroïne égale à celles des plus grandes légendes. Son cœur d'amoureuse exigera le même enthousiasme du moindre menuisier, du charpentier le plus grossier. Ce n'est plus la séduction démoniaque d'Adélaïde. Cette croyance-là s'affaiblit en Goethe. Claire fait songer plutôt aux plus douces vierges de Shakespeare, Cordélia, ou la tendre Miranda. Puis, quand elle découvre qu'il n'y a plus de justice au monde, que la tyrannie égorge impunément les meilleurs, que c'en est fait de l'amour puisqu'il ne sauve pas l'objet aimé, il ne lui reste que la fiole de poison. La mort acceptée, cherchée pour la cause vraie, telle est la part de sagesse réservée même aux plus humbles. Mais cette sagesse élève cette fille du peuple jusqu'aux essences éternelles. Claire s'associe par sa mort aux puissances libératrices. Ayant vécu dans un songe éveillé toute sa vie, c'est le dernier songe du bien-aimé qu'elle doit remplir comme une figure surhumaine.

LES DRAMES BOURGEOIS

Ce resplendissant drame d'*Egmont* ne s'achevait pas, ne pouvait s'achever, faute de l'unité rêvée dans l'action et dans la croyance qui la soutenait. Il s'en échappait, dans tous les sens, une foule de petits drames bourgeois, qui semblaient dire le contraire de cette grande pièce. Les meilleurs amis de Goethe s'en désolaient. L'accord n'est pas fait sur le bien fondé de leurs doléances. J'incline à me ranger parmi ces amis impatients qui attendaient de lui qu'il gravit des cimes nouvelles.

Accordons au génie le droit de se reposer par le jeu. Goëthe s'y attarde. C'est qu'il est le plus sociable des hommes, comme le plus naturel. Il ne pouvait se refuser le plaisir d'écrire une *bergerie* de salon. Quand il a quitté le salon de Lili Schœnemann et le beau parc d'Offenbach, où en été se réunissait sa « ménagerie » d'adorateurs, comment ne pas lui avouer pourquoi il avait été l'« ours » mal léché de cette collection de renards venus pour se coucher à ses pieds? Goëthe se dit que peut-être *Erwin et Elmire* ou *Claudine de Villabella* seront joués devant ce public mondain. Lili aurait consenti à le suivre en Amérique, et s'étonna toujours de sa fuite. Il pensait qu'elle serait touchée de le voir se justifier; et qu'en lui ouvrant son cœur véritable et souffrant, il se ferait pardonner.

Nous sommes moins sensibles aux déclarations que Goëthe, par ces courtes pièces, adresse à celle qu'il a aimée peut-être plus qu'aucune autre femme, sans avoir pu se décider à lier à elle sa vie. Ce sont de tendres madrigaux encore, dans un goût plus sentimental que le *Caprice de l'amant*. Goëthe connaît à présent la grande passion, ses ravages, et les remords qu'elle laisse. Mais l'héroïne du *Devin de village* chantait aussi :

J'ai perdu tout mon bonheur,
J'ai perdu mon serviteur,
Colin me délaisse.

et il y avait déjà un devin qui, ayant su lire dans le cœur des deux amoureux, savait ramener aux pieds de l'amoureuse son amoureux volage. Si l'on ajoute que la ballade d'Angeline dans le *Vicaire de Wakefield* fournissait le thème, on ne sera plus tenté de trop admirer. Ainsi Edwin, dans la ballade anglaise, désespère de se faire aimer de cette légère et orgueilleuse Angeline, et s'enfuit dans un désert lointain où sans doute il a péri. Repentante alors, errant sous des habits d'homme, Angeline essaie de retrouver sa trace. Un ermite enfin la rencontre, et, sans être reconnu d'elle, sans non plus s'apercevoir que l'étranger recueilli par lui est une femme, il lui fait confesser le secret de sa mélancolie; et, tout se dévoilant, ils se jettent dans les bras l'un de l'autre pour jamais.

La mélancolie des plaintes, puis la douceur des aveux, offre chez Goëthe une variété plus musicale. On voit l'éloignement chez Elmire, comme chez Erwin, tisser lentement des

liens de nostalgie que la présence quotidienne n'avait pas fait paraître si forts. Et celui qui n'avait jamais cru se faire écouter tant qu'il vivait près d'Elmire, se trouve l'entraîner à sa suite jusque dans sa retraite silvestre par le seul fait de fuir. Des intermèdes charmants, des *lieds* qui restent parmi les plus doux de Goëthe, achèvent de mener cette série de duos jusqu'à la musique délicieuse qui prépare la dernière étreinte.

Mais est-ce cela qu'on attendait de Goëthe, après *Werther* et après *Götz*? On n'attendait pas non plus *Claudine de Villabella*, moins fade et de dialogue plus vif. Il nous importe moins qu'à Goëthe qu'on élève sur un trône fleuri, dont les guirlandes sont portées par un quatuor d'amoureuses, au milieu d'enfants, d'adolescents, de jeunes filles qui portent des corbeilles de fleurs et de fruits, la jeune reine de ces fêtes. Cette Claudine a toutes les perfections, comme Lili, et, comme elle, l'orgueil de ne pas avouer qu'elle aime. On a dû donner des fêtes aussi galantes à la gloire de sa resplendissante beauté dans ses jardins d'Offenbach. Mais Pedro, l'amoureux qu'elle ne se décide pas à choisir, fait atteler ses chevaux pour demain. N'écouterait-elle pas sa dernière sérénade cette nuit sur la terrasse?

L'incident romanesque des brigands qui troublent le rendez-vous au clair de lune, n'est pas si invraisemblable dans l'Allemagne du temps. Ni dans le Taunus, ni dans les monts de Bohême ou dans le Riesengebirge, les routes n'étaient sûres. Schiller et Arnim n'auront rien à inventer. Dans la Sicile de fantaisie où Goëthe situera le domaine de Villabella, une attaque de brigands ne laisse pas d'être encore plus croyable; et, comme de juste, le chef de bande a décidé d'enlever la belle à la barbe de son galant. Duel avec Pedro, que les malandrins emmènent couvert de blessures à travers bois jusqu'à l'auberge qui leur sert de repaire. Poursuite haletante. Le père, l'oncle, toute la domesticité à cheval cernent la spélouque. Chose plus touchante, Claudine, en habits d'homme, s'est jointe à l'expédition. Héroïquement ingénue, elle est tombée au pouvoir de Crugantino, amoureux d'elle. Vainement Pedro, tout saignant de ses estafilades, essaiera de croiser le fer avec le monstre. Sans l'infanterie qui cerne la maison, tous les malheurs se consummeraient.

L'étrange n'est pas que l'honnête et vaillant oncle Sébas-

tien, après une poursuite menée ventre à terre, ait réussi à alerter la garde; c'est que Crugantino semble un personnage plus digne d'intérêt que Pedro; et que Goëthe en tienne pour le bandit. Quel est le brigand qui ne ferait pas main basse sur une jeune beauté trouvée errante en habits d'homme sous les étoiles? Crugantino l'a ménagée chevaleresquement, mais il ne saurait vivre dans la société policée. L'enseignement de J.-J. Rousseau a étendu jusque-là ses ravages :

Connaissez-vous les besoins d'un jeune cœur tel que le mien? Je suis une tête folle. Quelle place pouvez-vous me faire dans votre monde? Votre société civile m'est en horreur. Si je veux travailler, il me faut m'asservir; si je veux m'amuser, il me faut m'asservir. Un homme de quelque valeur ne fait-il pas mieux de s'enfuir au bout du monde?

Ce Crugantino est le frère de Pedro, un Castelvechio du même sang. Va-t-on le discipliner à présent qu'il est captif? On lui rendra la liberté avec l'affection nouvelle de tous. Alors le héros, n'est-ce pas ce bandit magnanime? Et voilà pourquoi Goëthe avait quitté Lili grande dame, lui qui aurait vécu avec elle au fond des bois.

CLAVIJO

Tous ces petits drames traitent d'un thème unique : les droits de l'infidélité. C'est le sujet de la tragédie bourgeoise que Goëthe a tirée sans gêne des *Mémoires* de Beaumarchais, qui venaient de paraître. On aimera le drame de *Clavijo*, si l'on pense qu'il fallait récrire la glorieuse *Emilia Gallotti* de Lessing. Ni par la langue laconique et coupante, ni par la rigide et rapide dialectique, le drame de Goëthe n'y est inférieur. Mais à cause de cette priorité d'*Emilia*, *Clavijo* ne pourra jamais passer qu'au second rang. Le précédent a suffi pour qu'un disciple de Lessing, très doué, pût, en huit jours, d'un texte de rencontre, tirer un drame qui approche du sien. Ce n'en est pas moins l'œuvre d'un disciple. Peut-être cette régression était-elle salutaire, si Shakespeare a été un poison trop violent.

La fatalité qui mène Clavijo à l'abîme tient au tempérament de l'homme. Elle n'est pas enchevêtrée aux forces qui

viennent du fond de l'univers. Elle ne se tisse pas de libre arbitre apparent et de la nécessité des actes. Elle sort directement du caractère et l'exprime en son entier, comme le veut la dramaturgie de Lessing. Il suffit de mettre les personnages en présence. Chacun tire de l'autre la réaction qu'on pouvait exactement présumer. Ces carambolages sont calculés par le jeune poète avec une précision qui prévoit l'élasticité des bandes aussi bien que l'angle d'incidence de ses boules de billard. A la fin, il les réunit dans un dernier triangle infiniment petit où aucun coup ne peut être manqué.

Il ne serait pas sans intérêt, — mais combien d'autres l'ont fait et bien fait ! — de chercher sous les personnages des portraits.

Toute une génération d'historiens, depuis Wilhelm Scherer, s'est ingénieusement dépensée à ce commentaire biographique des œuvres de Goëthe. Marie Caron de Beaumarchais a des traits de Frédérique Brion, telle que Goëthe l'avait dépeinte dans une lettre à Salzmann, « avec ses joues pâlottes », sa grâce, son cœur d'or et sa poitrine malade. Carlos, rude et clairvoyant et que les scrupules n'étouffent pas, que son amitié désintéressée pour Clavijo élevait au-dessus du cynisme vulgaire, n'est-ce pas Merck ? Et Clavijo, c'est donc Goëthe, nous le savons par lui-même, mais ce n'est pas notre problème. Clavijo est de la lignée de Werther, sans être un nouveau Werther. Le procédé d'analyse est celui du grand roman ; et c'est assez dire qu'il n'est shakespearien que pour une part.

Clavijo a un cœur et un cerveau, il n'a pas de volonté. Quelle fatalité tragique peut-il résulter de là ? Le conflit à résoudre vient de l'antagonisme entre deux morales, commandées par des conditions sociales différentes. La pièce relève ainsi de Diderot et de Lessing plus que de Shakespeare. Pourtant ni d'*Emilia Gallotti*, ni de *Clavijo*, Shakespeare n'est absent.

L'affabulation, si magistralement menée, serait, sans cette alacrité de la démarche, une des plus ennuyeuses qu'on ait vues au théâtre. La basse intrigue d'un ambitieux vulgaire ruine la santé et broie le cœur d'une pauvre fille. Elle avait donné ce cœur éperdument à Clavijo, quand il était arrivé à Madrid, pauvre et inconnu. Elle lui a gardé sa foi pure-

ment, jusqu'au jour où il pourrait lui assurer un foyer. Les premières relations avec le monde des arts et des lettres de Madrid, Clavijo les a eues par elle et par les siens. En quelques années, il est devenu l'écrivain célèbre, qui dirige un journal, *El Penseroso*. Il est le prince de la jeunesse pensante d'Espagne. Il est « garde des archives du Roi ». On n'imagine pas de plus important personnage. Il peut être ministre demain. Il est le triomphateur des salons. Plus d'une Espagnole altière, belle et passionnée, se montre avec orgueil à son bras. Les filles les plus belles, les plus spirituelles, les mieux apparentées se le disputent. Un tel homme pourra-t-il faire l'humble mariage où il s'était sincèrement engagé lors de ses débuts? Voilà la croisée des chemins. Clavijo pourra choisir la grandeur, la gloire, le bonheur de dominer; et alors il devra arracher de son cœur un vieil amour dégradant par sa médiocrité. Ou bien, il choisira la vie obscure de la petite bourgeoisie, les caresses d'une femme aimée, l'honnêteté littérale qui sacrifie son ambition à sa parole, et avec son ambition sa personnalité profonde. Ayant en lui ces deux goûts prononcés, une chère préoccupation de cœur dont il ne se détache pas sans remords, un besoin d'éblouir les hommes par une œuvre qui suppose la richesse, il restera, comme Goetz, une ruine humaine, s'il choisit. Mais Goetz était un caractère actif qui n'hésitait pas. Clavijo dit de lui-même : « Donne-moi le pouvoir de vouloir, et je voudrai. » Et d'où lui viendrait le pouvoir de désirer? Le litige intérieur ne peut prendre fin de lui-même. Sa décision ne peut venir que du dehors.

C'est merveille de voir les allées et venues par lesquelles Clavijo cède aux pressions contraires qu'il subit. Beaumarchais, accouru de Paris, met au service de Marie son épée vengeresse et la force de son éloquence persuasive et flétrissante. Carlos, le bureaucrate retors, met au service de Clavijo la puissance des procédés de police, les lettres de cachet, les cabales de cour, et la séduction des rêves de carrière exposés avec une ensorcelante casuistique. Entre eux Clavijo est misérablement ballotté. A chacun d'eux, tour à tour, il engage sa parole avec une égale émotion. Beaumarchais, qui est venu forcer ce gibier dans sa tanière, n'y réussit pas. L'homme s'échappe à travers le maquis de la procédure, et oppose la force de l'organisation sociale. Cela est très conforme au

scepticisme désabusé de ce xviii^e siècle finissant, dont Wieland transmet à Goethe les maximes relâchées.

Où trouver un dénouement ? Là est pourtant la nouveauté, ou peut-être déjà le retour à la tragédie française. Oui, je sais ce qui le masque. Ce dénouement est amené par des souvenirs, et ces souvenirs sont de l'époque de *Sturm und Drang*. Goethe fait mourir Marie de chagrin et de consommation, comme les humbles héroïnes de *Volkslied* qui meurent parce qu'un chevalier dénué de scrupules les abandonne. Puis, tandis que s'achèvent les funèbres préparatifs, et que dans l'affluence des amis, parmi les torches, s'avance le cercueil ouvert où est couchée, visible encore, la défunte si touchante, le poète place sur le passage du cortège le coupable hagar. Il lui prête un langage ossianesque, une âme werthérienne. Clavijo essaie de se convaincre qu'il est en proie à une hallucination.

Je prie ! mon cœur se fond en frissons ! Non, tu ne mourras pas, Marie ! Disparaissez, fantômes qui mettez sur ma route vos spectres angoissants.

Mais l'évidence se fait :

La voici, cette fleur, fauchée à tes pieds — et toi... Seigneur ! aie pitié à moi ; ce n'est pas moi qui l'ai tuée !

Alors le cœur parle plus fort que le dernier sophisme de l'intelligence. Quand se rencontrent devant le cercueil Clavijo et Beaumarchais, il faut enfin croiser le fer ; et la défaite de Clavijo est certaine. Ce sont entre Marie et lui des épousailles dans la mort. « Je veux la suivre ! » Ce cri réconcilie les adversaires et exigera le pardon de tous, parce qu'il a révélé la vraie nature de Clavijo, intacte sous sa corruption sociale. La liberté vraie pour l'âme la plus faible vient dans un moment d'illumination. Cette leçon provient de Corneille et de Racine. Combien elle est ici encore dissimulée ! Il faudra *Iphigénie* pour qu'elle soit pleinement mise en lumière.

STELLA

Ce moment est encore lointain, bien que *Stella* soit un petit chef-d'œuvre de musique sentimentale et de contrepoint dramatique. Me trompé-je si je crois la pièce peu comprise ? Elle

contient la plupart des motifs de la tragédie bourgeoise. Est-ce pour cela qu'on a forcé Goethe à faire de *Stella* une tragédie qu'il n'a pas préméditée?

L'amante abandonnée qui suit son infidèle amant est indispensable au drame bourgeois depuis *Miss Sarah Sampson* de Lessing. *L'Amalia* de Christian-Félix Weisse (1766) suivait ainsi à la trace, en vêtements d'hommes, pour arracher aux filets d'une rivale son amant en rupture de ban. Sujet peu douloureux; mais déjà Weisse avait su en tirer un drame très larmoyant dans *Grossmuth um Grossmuth* (1768), que Goethe connaissait. Il avait suffi que l'amante sût découvrir la retraite de l'amant, mais ne sût rien de son infidélité. La rencontre des deux belles sentimentales ne saurait se terminer que par un combat de générosité, où la dernière venue dans les bonnes grâces de Treuwerth cède généreusement ses droits à l'abandonnée. Une magnanime réponse lui sera faite en retour, puisqu'elle est accueillie dans l'amitié durable des deux conjoints. C'est cette situation que Goethe prétendit approfondir. Mais jusqu'où pouvait aller l'amitié de deux femmes qui se partagent un même ami, leur ancien amant ou leur ancien époux. Je ne sais, mais il me semble discerner le sourire de Goethe. Le *Stürmer und Dränger*, qui survit en lui, soutient contre Christian-Félix Weisse une gageure. Je n'ignore pas que Goethe a remanié son dénouement; et chacun des deux dénouements a ses partisans. Il me paraît bien que le premier jet nous donne la signification vraie de ce petit drame charmant, osé et révolutionnaire. Comment croire qu'un drame mêlé de dialogues pétillants, mené d'une démarche si allègre par la vaillante et spirituelle fille de Fernando, si fûtée, si vive dans ses reparties, si aimée de lui dès qu'il la reconnaît, doive aboutir à une solution qui la laissera orpheline?

Fernando n'est pas un Werther, et ce n'est pas un faible caractère. C'est un brillant officier, un châtelain chasseur et agriculteur. Il est amateur de femmes, et réussit auprès de toutes, sans se laisser lier par aucune. Pour fuir, il s'engagera dans un régiment français, et fera la guerre, sans conviction, aux Corses soulevés. Faire la guerre pour le plaisir et faire l'amour par vocation, est-ce la preuve d'un caractère faible? N'est-ce pas le vieil apanage de toute chevalerie? Ce Fernando aux mœurs faciles, mais qui adore les belles en grand artiste,

ne ressemble-t-il pas à l'immoraliste génial décrit par Fritz Jacobi dans le roman d'*Allwill* :

Dieu te pardonne d'être un tel malfaiteur et d'être si bon, — Dieu te pardonne, qui t'a fait tel, — si volage et si fidèle, dira de lui Stella.

Il a laissé derrière lui sa femme légitime, cette Cécile qu'il a abandonnée sans ressources, l'obligeant à vendre sa terre, ses meubles et ses immeubles. Sa vaillante fille Lucie se fera dame de compagnie pour vivre. Il a laissé en larmes une autre jeune femme, Stella, qui pleure l'enfant qu'elle avait de lui. Si Cécile est languissante comme Frédérique ou comme Johanna Fahlmer, Stella est vive et enjouée comme Lili, sentimentale comme la plus vaporeuse des amies de Darmstadt, Louise de Ziegler.

Voilà bien des souvenirs. Ils n'étaient dans la vie de Goethe que platoniques. Il fait l'infidélité de Fernando plus grave, pour que l'apologie en soit plus probante. Aucune de ces gémissantes abandonnées ne se plaint. Elles savent qu'elles ne suffisaient pas à remplir un aussi grand cœur. Chacun de ses amours a été pour Fernando un grand et cher poème. Il n'en abandonne aucun. Mais parfois il l'interrompt. Est-ce comble ? Il y a une inspiration en amour, comme en poésie. Il est aussi naturel à Fernando de quitter Cécile, de vivre avec Stella, et de la laisser seule, de retourner à la première, puis à la seconde, qu'à Goethe d'abandonner *Egmont* ou *Iphigénie* ou *le Tasse* et *Faust*, puis d'y revenir pour les retoucher. Une seule inspiration le porte, l'éloigne, le ramène. Un seul amour réunit dans son cœur toutes les femmes qui lui ont été douces, et toutes auront auprès de lui la certitude enivrée d'une présence presque divine. Il reviendra auprès d'elles pour reprendre, par touches successives, l'œuvre qui ne pouvait vivre que d'une fervente inspiration. Il est le Prométhée panthéiste à qui aucune divinité ne peut interdire de pétrir ses figures d'argile.

S'il y en a deux qu'il ne peut arracher de son souvenir, Cécile et Stella, comment peut-on voir en Fernando un indécis ? Des conventions sociales périmées seules prétendent lui dicter un choix. La vérité naturelle et divine serait celle que suggère Cécile en racontant une vieille légende, celle du comte Gleichen,

revenu d'Orient. Ce chevalier avait quitté en son château d'Orlamünde, la plus aimante des femmes, pour aller à la croisade. Mais tombé aux mains des Sarrasins, la fille du sultan l'aime, le sauve de la mort, se donne à lui. Il la ramène en Allemagne. L'épouse le contraindra-t-elle à la répudier? Toute cette action ne se passe qu'entre âmes magnanimes. Il est des dispenses pontificales que la légende admet, et que le poète regrette de voir tombées en désuétude :

Dieu dans le ciel se réjouit de leur double amour, et son vicaire le bénit. Et leur bonheur, comme leur amour, habita dans la béatitude d'une même demeure, d'un même lit, d'un même tombeau.

Si on pouvait revenir aux coutumes des Celtes et des Scandinaves anciens, ou proposer aux problèmes de l'amour des solutions que les Orientaux n'ont pas redoutées, la régénération morale serait proche. Pourquoi Goethe a-t-il quitté Frédérique ou Lili? C'est que les mœurs lui ont interdit de les réunir « dans une même demeure, dans un même lit ». Ainsi de nos jours, un poète d'une égale richesse de tempérament, Richard Dehmel, a offert à trois femmes de faire leur bonheur simultané et de leur être fidèle à toutes trois. Elles ont consenti à laisser publier les documents qui nous prouvent cette offre, suivie à vrai dire de leur refus.

Ceci est affaire de convention sociale. Le rêve de Goethe a été le panthéisme en amour, comme celui de Novalis a été de se sentir emporté par un torrent de chair de jeunes filles en fusion. Entre le *Sturm und Drang* et le romantisme, ce rapprochement accuse à la fois la transition et la différence. Mais la tyrannie des mœurs oblige Goethe à la lâcheté d'un dénouement postiche, qui défigure son drame. Dans ce dénouement, le choix que Fernando ne pouvait faire, Stella le fait pour lui. Elle va, dans sa douleur et dans son dévouement, jusqu'au courage de se séparer de lui par la mort. Elle ne le rend pas ainsi à Cécile : elle l'entraîne dans le tombeau. Le coup de pistolet de Werther semble ici une redite placée à contre-sens, une façon d'exploiter un effet qui avait trop réussi. La cure d'âme véritable ne pouvait venir que d'une croyance renouvelée. Ce sera celle d'*Iphigénie*.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE

Ceci est le chef-d'œuvre pur, la mélodieuse gloire de la langue allemande; et un incomparable joyau de la culture humaine. Mais sur les choses les plus évidentes, il faut s'attendre à un litige avec la critique allemande. Quel critique opposer à Gundolf? Pourtant, il va, lui aussi, nous décevoir, puisque, pour lui, *Iphigénie en Tauride* est l'Évangile de l'humanisme allemand, sans plus : *das Evangelium der deutschen Humanität schlechthin*. Quelle plus grande consolation cependant que celle d'un commun héritage d'humanité appartenant aux peuples européens et qui, dans des œuvres diverses, moyennes ou grandes, serait déposé également? Les témoignages de cette humanité sont innombrables. Ils ne seront jamais trop nombreux. Il n'en faut récuser aucun. Mais en réclamer le privilège pour une nation, n'est-ce pas déjà l'éternel orgueil tudesque, exaspéré encore par sa blessure récente?

Dans tout ce que glorifie l'*Iphigénie* de Goëthe, l'idéal de la dignité féminine, le modèle d'une amitié virilement héroïque, comme celle d'Oreste et de Pylade, le culte de la vérité comme seule digne de l'homme et de la femme, la soumission réfléchie aux puissances divines qui mènent le monde, il n'y a rien qui ne soit de l'art et de la pensée du ^{xviii}^e siècle. Les modestes « sourciers », tels que Steinweg, qui ont relevé ces influences, ont rendu des services dont l'utilité n'est pas de satisfaire la curiosité seule, mais de servir l'équité.

Goëthe est plein de Racine. Quelle apparence qu'il ait ignoré l'amitié d'Oreste et de Pylade, telle que la dépeint *Andromaque*? Et si la « mélancolie » d'Oreste, qui lui fait chercher la mort, est due chez Racine à d'autres causes, comment ne pas voir qu'elle donne à Pylade les mêmes motifs d'inquiétude, les mêmes occasions de se dévouer avec une chevalerie toute moderne? *Andromaque* elle-même, captive à Buthrote, persécutée par les instances de Pyrrhus, comme Iphigénie par celles du roi Thoas, n'est-ce pas, quand elle se refuse, la dignité royale qu'elle défend, autant que la fidélité à Hector?

Il n'est pas jusqu'aux tragédies raciniennes, où le thème est inverse, que Goëthe n'ait présentes à la pensée. Il n'oublie pas

Bérénice où Oreste est devenu le mélancolique Antiochus, prédestiné à une douleur éternelle; et bien que ce thème ait servi à Goëthe surtout pour *Tasso*, encore la douleur résignée qui plane sur le drame, quand le destin sépare des âmes unies par des liens si tendres, donne-t-elle à tout le drame de *Bérénice* une couleur sentimentale, dont l'*Iphigénie* de Goëthe gardera le reflet. Dans *Bajazet* même, le problème de la dignité de la femme et de la véracité qui convient aux héros, le congé donné avec une douloureuse hauteur d'âme par Roxane, nous mettent pleinement dans l'atmosphère goëthéenne. Puis dans *Mithridate*, c'est déjà un roi barbare promu à l'humanité par une Grecque. Les stratagèmes affreux par lesquels il a réussi à pénétrer le secret de Pharnace et ensuite le secret de Monime, la résolution sauvage où le pousse l'arrivée des Romains, le cèdent pourtant à un dernier accès de noblesse, comme les aimait le grand siècle; et *Mithridate*, quand il paraît une dernière fois pour unir Xipharès et Monime, abdiquera la passion avec la vie. Cet art de chercher le sublime dans le renoncement conciliant, c'est lui surtout qui marquera la dramaturgie de Goëthe.

On peut trouver naturel qu'un poète aussi grand que Racine ait su parler à Goëthe, l'ait rempli de grandes images et de fortes émotions. Ce n'est pas cependant un mérite si banal, vingt ans après le moment où, par d'injustes attaques contre Corneille, la *Dramaturgie* de Lessing commençait la guerre contre l'idéal classique français. Nietzsche a su dire les méfaits de la pédantesque polémique.

Il faut ajouter maintenant que pas un des drames issus de l'école racinienne et qui ont repris au xvii^e et au xviii^e siècle le sujet d'*Iphigénie en Tauride* n'est resté ignoré de Goëthe, pas même *Oreste et Pylade* ou *Iphigénie en Tauride* (1679) de Lagrange-Chancel. C'est un drame à explosions, à péripéties violentes, mais qui, dans de grandes réparties nobles, atteint la hauteur morale qui plaisait à la cour de Louis XIV. Sans doute aussi ce drame n'est qu'un mélange de *Bajazet* et de *Mithridate*. Mais Goëthe, qui savait le nombre exact des situations tragiques possibles, n'était pas homme à en oublier une, parce qu'elle aurait été découverte par un poète obscur. Ce n'est pas d'Euripide, mais de Lagrange-Chancel que Goëthe tient le motif d'un roi Thoas qui prétend épouser Iphigénie,

quoique prêtresse. Déjà le jour des épousailles est fixé, quand elle résiste et oppose des refus dilatoires.

IPHIGÉNIE

Les dieux n'approuvent pas ton hymen avec moi.

THOAS

Quel revers ! la prêtresse inconnue, étrangère
Ne crut pas mon amour digne d'être écouté.

Il y a de plus beaux vers ; mais Goëthe les écrira :

Hat nicht die Göttin

Allein das Recht auf mein geweihtes Leben?

Der Unbekannten bietest du zu viel.

(Ma vie n'est elle pas vouée à la déesse ?

Tu veux trop donner à l'inconnue.)

Les détails accourraient sous la plume, significatifs et nombreux. Parfois un accent plus profond atteste l'aristocratique moralité d'une société qui exigeait encore beaucoup d'élévation de ces drames sans génie, mais où subsistait, dans une facture encore harmonieuse, une âme de poésie qui n'était pas exhalée. Ce sont de beaux morceaux de cantate que ceux d'Oreste dont la tristesse appelle la mort, quand Iphigénie lui annonce le sacrifice :

Grâce au ciel, mon destin ne m'est plus inconnu.

O mort ! heureuse mort ! tu finis ma misère !

Levez les bras, frappez !

On croit entendre le cri désespéré, à l'acte III, 6, de Goëthe :

Ja, schwinge deinen Stahl, verschone nicht ;

Zerreiße diesen Busen und eröffne

Den Strömen, die hier sieden, einen Weg.

(Oui, brandis ton épée, déchire ce sein,

Que s'en échappent les torrents qui bouillonnent en lui.)

Dans la discussion, plus d'une sentence bien frappée se retrouve. Chez Lagrange comme chez Goëthe, le roi Thoas conteste l'inspiration divine de la prêtresse :

Et quelquefois nos dieux, ce sont nos passions.

Es spricht kein Gott, es spricht dein eigen Herz (IV, 3).

(Ce n'est pas un dieu, mais ton propre cœur qui parle.)

Et quand Iphigénie a révélé le secret de sa glorieuse et fatale ascendance, quand le nom d'Agamemnon n'a pas suffi à désarmer l'exigence menaçante du roi, d'emblée le grand orgueil nobiliaire de la fille du roi des rois se réveille :

Quel es-tu pour tenir ce superbe langage ?

Oses-tu commander à qui tu dois hommage ?

Goëthe aussi savait ce qu'on doit à une fille de roi :

Der Fürstin willst du rasch gebieten? Nein.

(Oserais-tu donner des ordres à la souveraine ? Non.)

Dans la bataille qui s'engage, il sied, sous Louis XIV, que le roi meure ; mais la reine Thomyris, remontée sur le trône, laissera pacifiquement s'enfuir les Grecs.

A soixante ans de là (1737), on donne l'*Iphigénie en Tauride* de Guimond de La Touche ; et son inspiration est encore plus proche de Goëthe que celle de Lagrange-Chancel. Comme Goëthe, La Touche prêtait à Iphigénie cette mélancolie du malheur prédestiné qui détruit toute joie dans sa fleur :

O de tin, n'ai-je dû naître que pour souffrir?...

Le cœur des malheureux a tout à redouter...

Thoas en vient à exiger l'immolation de cet étranger furieux, sanglotant, égaré, qui vient de toucher terre en Tauride, et de qui il redoute

Le calme ténébreux après la rage éteinte.

Alors, ce sera chez Iphigénie la même résolution, mais déjà motivée par une foi nouvelle, celle en la loi naturelle :

La nature me parle et ne peut me tromper.

C'est la première loi... C'est la seule peut-être.

Et déjà, c'est aussi, chez cet Oreste du ^{xviii}e siècle, la protestation goethéenne contre la fatalité ; la révolte de cet homme qui souffre d'un crime imputable aux dieux seuls, qui l'ont commandé, et qui maintenant le font poursuivre tout le long

de son sentier hanté de fantômes. Puis, après la scène classique des fureurs d'Oreste, voici la pacificatrice, celle qui, par sa seule présence, éclaire et apaise :

Quelle femme vers nous avec effort s'avance ?

Je sens que ma fureur se calme en sa présence.

Elle prononce aussitôt les paroles qui délivrent :

Que l'on ôte les fers des mains de ces victimes.

Unglücklicher, ich löse deine Bande.

(Malheureux, je te délivre de tes liens.)

Latouche a tout gardé de la rivalité euripidéenne et racinienne qui pousse Oreste et Pylade à se dévouer l'un pour l'autre jusqu'à la mort. Mais le point culminant de l'émotion est l'instant où Iphigénie se fait connaître, et, par l'aveu de l'attente où elle vit d'une délivrance par son frère lointain, provoque enfin la révélation :

Eh bien ! à ses malheurs reconnaissez Oreste !

On pourrait multiplier les rapprochements. Ils prouveraient déjà, et la mort de Thoas elle-même nous apprend que

La loi de la nature est donc la loi des dieux.

On sent une purification dernière descendre sur le descendant persécuté des Atrides. Il ne restera, chez Goethe, qu'à faire descendre cette purification sur tout un monde.

Mais, s'il nous restait un doute, nous le dissiperions en relisant le livret très décent que Guillard a fourni à Gluck pour son *Iphigénie en Tauride*. C'est la musique que Goethe se faisait jouer dans ses tournées d'inspection, tandis qu'il portait dans la tête sa tragédie naissante et dans le cœur son amour pour M^{me} de Stein. Ce n'est pas l'heure de préciser que ce livret même se ressent de Latouche. Mais la croyance en une humanité qui tout d'abord s'abstiendra de verser le sang remplit les motifs grecs. Ils balancent avec une mélodieuse émotion les motifs scythes que le musicien a fait rauques à plaisir. La prière des prêtresses de Gluck :

Que nos mains saintement barbares

N'ensanglantent plus nos autels,

est aussi la prière d'Iphigénie, dans Goethe :

O enthalte von Blut meine Hände.

(O garde mes mains pures de sang.)

Comme dans Gluck, la révolte contre un sanglant ministère dont elle a été la « victime involontaire », contre cette obéissance contrainte où elle a vécu, remplit son cœur de remords. Or, est-ce un cœur pur que celui où l'orage habite encore? Tout le drame, mis en mouvement par la vaillance de Pylade, sera donc, chez les deux poètes, une lutte contre la mort soutenue par les armes de la vérité. Il subsistera toutefois dans Goëthe quelque chose de plus, qui n'était dans aucun des drames antérieurs et qui fut son propre secret, le calme profond de l'âme où il touchait enfin : *Denn seine Seele ist stille.*

Jusqu'à lui, la poésie allemande n'avait pas su exprimer cette qualité neuve d'humanité. Elle marquait même un notable retard. La preuve serait facilement faite, si l'on rapprochait de Goëthe le drame très méritant et vigoureux qu'il a sûrement connu, *Die Geschwister auf Tauris*, d'Élias Schlegel (1731). Pourquoi donc ne pas avouer que la tragédie de Goëthe sort de toute une tradition d'humanité française et européenne? Elle est l'aboutissement de cette tradition, sa fin éblouissante, et l'œuvre d'art la plus parfaite où elle ait pris corps. Dans l'*Iphigénie* de Goëthe, cette tradition chante, comme elle n'avait jamais chanté depuis Racine. Cela tient à la perfection nouvelle que la langue allemande doit à Goëthe plus qu'à aucun autre de ceux qui avant lui l'avaient assouplie et épurée. Tout ce qui s'exprimait dans ces vocalises nouvelles, dans ce contrepoint savant et pur, semblait dit pour la première fois au monde. Cela suffit, et c'est un miracle dont ne sont capables que les très grands.

CHARLES ANDLER.

(A suivre.)

ROBERT DE LA SIZERANNE

Ce qui ajoute à la tristesse de cette mort, c'est l'apathie d'une presse et d'une opinion qui ne savent même plus qui était la noble figure qui s'en va. C'est cet oubli qui est cruel. Robert de La Sizeranne a payé ainsi le prix de sa fierté un peu ombrageuse et de sa discrétion, l'absence de réclame, et même l'absence tout court, puisqu'il n'était presque jamais là, ne se montrait à aucun des endroits où il convient de se faire voir, ne faisait nulle avance à la faveur publique, non pas par mépris du public, mais au contraire parce qu'il le respectait comme il se respectait lui-même: c'est un luxe qui coûte cher.

Jusqu'au bout, il lui plut d'être l'homme d'une seule maison, la nôtre, cette vieille maison de la *Revue*, celle de ses amitiés de jeunesse, Brunetière et Francis Charmes, Vandal et le vicomte d'Avenel, E.-M. de Vogüé et le maréchal Lyautey, si accueillante à ses débuts et dont il demeura depuis quarante ans une des colonnes: il avait ce genre de fidélité, cette forme de l'honneur littéraire qui faisait qu'on ne portait pas sa copie n'importe où, pas plus qu'on n'achetait ses livres chez n'importe quel libraire, ses cadeaux, quand on en avait à faire, chez n'importe quel bijoutier. On avait ses adresses, comme on avait ses relations. Cela s'appelait des habitudes et cela constituait une espèce de famille. Il y avait, il y a encore une famille de la *Revue*. C'est pourquoi cette perte, qui laisse la foule indifférente, est vivement ressentie chez nous et nous laisse l'impression d'un deuil intime, comme si nous venions de perdre un de nos proches, un des nôtres.

*
* * *

C'est il y a environ trente ans, que je rencontrai pour la première fois, à des thés littéraires, Robert de La Sizeranne.

Son *Ruskin* venait de faire événement dans la jeunesse et de consommer la défaite du bas naturalisme, commencée par le *Roman russe* de Vogüé. C'était le temps où l'on gardait en visite sa canne et son chapeau et où il fallait une certaine habileté de manœuvre pour boire son thé sans accident ; encombré de ces accessoires, M. de La Sizeranne déployait dans cet exercice une supériorité qui attestait son expérience des meilleures maisons du faubourg. Non seulement il y était reçu, mais on voyait qu'il en était et comptait, sans qu'il s'en vantât, les cousinages les plus huppés, les Séréville, les du Chayla, les Cugnac, les Cambourg, toute une aristocratie de vieille roche, école de diplomates et surtout de soldats.

C'était plutôt du militaire que tenait, dans son apparence, Robert de La Sizeranne : assez grand, mais le torse épais, ce qui lui donnait l'aspect trapu, comme s'il portait un plastron d'escrime, la jambe sèche, le poil en brosse, le nez tranchant, la barbiche à la Lesdiguières, il eût fait, en fraise et en cuirasse, dans une toile de Pourbus ou un crayon de Dumonstier, la figure parfaite d'un capitaine du Royal-Dauphin. Il aimait à parler debout, le dos à la cheminée, en se grillant les mollets, une main dans la poche du pantalon (une poche horizontale placée à la ceinture), ce qui remontait une épaule et inclinait la tête légèrement en avant, dans l'attitude d'un violoniste qui se prépare à jouer et prend l'accord, la joue appuyée à la mentonnière de l'instrument. Mais le trait essentiel de la physionomie, c'était ce nez capital, busqué, paradoxal et péremptoire, qu'il relevait brusquement, d'une vive secousse en arrière, lorsqu'il allait lancer quelque saillie, et qui empanachait son profil comme un moulinet préalable et décoratif de clairon.

Le causeur était célèbre, dans un temps où il subsistait un art de la causerie et où ce jeu rapide et brillant des idées était tenu pour le plus vif des plaisirs de la société (ce qui supposait une société). A l'époque où je l'ai connu, M. de La Sizeranne n'y paraissait plus que rarement. Il passait les trois quarts de l'année en voyage ou de plus en plus « rembuché » à l'écart dans sa gentilhommière, parmi ses vigneron de la Drôme, dans une solitude occupée et un studieux loisir. Sa maison (je n'en parle, hélas ! que par ouï-dire) empiétait largement, sur la place du village de Tain, sur la route nationale de Marseille, qui est obligée d'en contourner l'angle en un virage aigu et

maudit des touristes ; il y tenait cependant, moins par haine du progrès que par amour du pittoresque et de l'irrégularité, ce qui faisait dire, non sans raison, qu'il était un peu ours. Il ne sortait de sa tanière que pour hiverner deux mois sur la Côte d'Azur, autour d'Hyères ou de Costebelle, où l'attirait le voisinage de son ami Paul Bourget, et pour remonter à Paris avec le printemps, quand les Champs-Élysées se couvrent de verdure et de tableaux. Il y arrivait gonflé par six mois de silence, avec une fringale de paroles et prenait sa revanche d'une longue retraite. On le voyait alors dans quelques maisons amies, parfois chez lui, dans son pied-à-terre de l'avenue de Breteuil, plus souvent boulevard de la Madeleine, dans ce vieux cercle de l'Union, où il recevait d'ordinaire et traitait ses hôtes à déjeuner. Alors, en l'écoutant, on voyait défiler dans la conversation mille images, mille souvenirs du monde et du Parnasse, de France et d'Italie, et j'ai eu souvent l'impression de recevoir par lui un écho des salons que je n'ai pas connus, comme celui de la princesse Mathilde, à Saint-Gratien ou rue de Berri, ceux de M^{me} Aubernon ou de Gaston Paris, ou encore des fameuses réunions chez M^{me} Henri Germain, où brillaient tous les habitués de la Riviera, de Gabriel Hanotaux à Ferdinand Bac et de Louis Bertrand au ménage Bonnières, et qui ont rendu légendaire le nom de la villa Orangini.

Causar veut dire bien des choses : un échange nonchalant de traits fins et de spirituelles malices, comme était la conversation de Jules Lemaitre, l'aphorisme mordant de Forain, quelquefois le monologue où inclinait Vogüé. M. de La Size-ranne écoutait d'abord presque sans rien dire, tâtait le terrain, prenait position en silence ; sa méthode favorite était d'attaquer par surprise, en prenant le contrepied de tout le monde, et de donner à ses idées l'apparence d'une gageure. Il se mettait en travers, comme sa maison de Tain. Il aimait cette façon piquante de débiter. Elle donnait du rebondissement à la conversation. Maintes fois, en l'entendant, j'ai cru reconnaître une voix familière, le démon taquin d'Henri Beyle.

Plus j'y songe, plus je crois (toutes proportions gardées) que cette impression ne me trompait pas et qu'il y a entre ces deux esprits un air de famille : bien entendu, il y a aussi toute la différence entre le Brûlard de la place Grenette, petit-fils du grand-père Gagnon, et le châtelain de Margès et de la Size-

ranne, seigneur de ce donjon haut perché de Chantalouette, inaccessible aux chevaux et aux automobiles, et où depuis trente ans ne nichent plus que des oiseaux. Cela n'empêche pas qu'il y ait dans l'humeur un trait de ressemblance, un esprit frondeur, agressif, un goût de l'escarmouche et de la petite guerre, une façon de rabrouer les idées toutes faites, l'allure cavalière, et, comme dit Sainte-Beuve, une manière de houspiller les gens à la housarde. Ce sont des esprits excitants, qui ne craignent pas d'irriter, mais auxquels il y a plaisir à se froter. Un petit Stendhal conservateur, traditionaliste, élève de Ruskin, au lieu de Stendhal jacobin, disciple de Cabanis et de Tracy, et, disons-le aussi, un Stendhal sans musique, sans le grain de folie, sans Mozart ni Cimarosa ; mais c'est peut-être simplement, non que M. de La Sizeranne n'eût pas d'oreilles, mais qu'il n'avait pas de compétence et qu'il ne parlait jamais que de ce qu'il savait.

C'est dommage de sentir que de cet esprit si racé, comme de quelqu'un qui croise le fer, nous ne connaissions que la pointe, et que tant de lui-même, sa figure, sa personne véritable, qui demeuraient là-bas, dans sa Drôme ou dans son Vercors, nous ne pouvions que l'entrevoir ou essayer de la deviner. C'est là-bas qu'il était chez lui, c'est là qu'il avait son trésor et son cœur. Parisien, il ne le fut jamais : on sent bien qu'il n'y était qu'en passant, que ce n'était pas pour lui les Lares, le foyer, qu'il avait dans les yeux et au fond de la mémoire la présence de beautés plus hautes, ce coin de sauvagerie qui ne quitte jamais dans les plaines l'habitant des Alpes, et qui emplissait le genevois Jean-Jacques, ou le grenoblois Stendhal du dépit de ne pas trouver aux environs de Paris « un lac et une montagne passables ». En même temps, par leur nature même, ces montagnes sont cosmopolites ; elles ont leurs deux faces et leur double versant ; elles sont des couloirs plus que des frontières et des portes plus que des murailles. Elles sont à la fois la plus étroite des patries et celle qui conseille le plus le nomadisme, l'émigration. Il y a dans tout Dauphinois le côté méridional, italien, le balcon au soleil, l'attrait de la lumière et du bleu, si sensible chez l'auteur de la *Chartreuse* et de la *Vie de Rossini* ; et aussi le côté du Nord et des frimas, qui confine à la Suisse et qui s'entend si bien avec ce qui se passe aux bords de l'Isar ou de la Tamise.

La Sizeranne adorait Töpffer, l'auteur des *Réflexions d'un peintre genevois*, « le seul critique, me disait-il, qui m'ait jamais appris quelque chose, avec Ruskin et Fromentin ». Tel est le double climat de ses idées et, si je ne m'abuse, l'explication d'une bonne part de sa sensibilité.

Au fond, pas plus que Stendhal, il n'aime très passionnément l'art français : ni Versailles ni l'art gothique, ni Poussin ni Mansart ne lui parlent vraiment au cœur. Ces choses lui demeurent toujours un peu lointaines et étrangères. Leurs qualités moyennes, leur charme modéré, raisonnable le laissent froid. Il eût dit volontiers, avec le poète de *Charmes* : « Les extrêmes me touchent », ou repris l'épigraphie tirée de *Roméo* par l'auteur de *Rome, Naples, Florence* : « Mon cœur est triste : j'ai vu de trop bonne heure la beauté parfaite. » C'est ce qui lui donne toujours, à l'égard de Paris, l'indépendance d'un point de vue légèrement excentrique : il s'en sert en critique, comme Stendhal, pour juger Racine, se place tour à tour sous l'angle de Dante et de Shakespeare. Point de service plus utile que celui que rendent de tels esprits, naturellement libérés et peu disposés à emboîter le pas à l'opinion. Il est bon qu'il y ait de ces réfractaires pour nous rafraîchir les idées. Nous aurons toujours assez de complaisants pour nous bercer de nos louanges. Mieux vaut, de temps à autre, une parole qui émoustille et qui nous force à réfléchir.

* * *

C'est ce rôle de nous faire penser et de nettoyer nos lunettes, que La Sizeranne a rempli avec tant de bonheur et tant d'éclat à la *Revue*. En réalité, pour le définir, je ne trouve qu'une comparaison : c'est celle de son frère, l'admirable Maurice de La Sizeranne, le fondateur de l'*Association Valentin Haüy*, une des plus belles figures de la charité contemporaine, plein du zèle et de l'amour de ses frères les aveugles. Ayant perdu la vue à l'âge de douze ans, il consacra le reste de ses jours à ses compagnons d'infortune, à leur rendre des occupations, un métier, à les rééduquer, à leur donner une raison d'être et une dignité dans une vie d'où ils se croyaient retranchés par leur infirmité. Être aveugle, si ce fut toujours un malheur, cessa d'être une humiliation. On peut dire que Robert de La Sizeranne (qui peut-être ne se maria pas pour

pouvoir à son tour se dévouer à Maurice) fit pour les clairvoyants, ou pour ceux du moins qui croient l'être, ce que son frère avait fait pour les exilés de la lumière : il leur ouvrit les yeux, il leur rendit la vue, il leur apprit à jouir des délices du jour et de la beauté des choses. Il leur enseigna l'art de lire les images et d'en interpréter les signes avec la patience d'un maître des Quinze-Vingts promenant les doigts d'un novice sur la page de caractères Braille. Car nous ne savons pas reconnaître ce que nous voyons et nous avons besoin qu'on nous apprenne à le déchiffrer :

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat ?...

et surtout peuple léger, distrait, indifférent et qui n'est pas seulement ici le peuple hébreu. Ce n'est pas pour Israël seul que le vieux Breughel a peint la *Parabole des aveugles*.

On connaît le mot des Goncourt : « Ce qui entend le plus de bêtises, c'est un tableau », et parmi ces bêtises il ne faut pas oublier celles des professeurs et des esthéticiens. La Sizeranne avait à cet égard une extrême supériorité, qui lui venait d'abord d'une solide culture et de l'étendue de ses connaissances. Je ne sais pourquoi on a l'illusion que la critique d'art est un genre qui dispense de préparation et qu'on peut décider du beau sans rien savoir. La Sizeranne était bien loin de penser ainsi : il était curieux de tout, connaissait les musées aussi bien que les bibliothèques, n'ignorait rien des travaux de l'érudition, savait l'histoire sur le bout du doigt ; il avait toujours tout lu, et à l'ordinaire tout vu, ce qui lui épargnait une foule de méprises, et en particulier la plus fréquente de toutes, qui est de se laisser « monter le coup » et de prendre pour des nouveautés ce qui n'est que du déjà vu. Il disposait toujours d'un immense répertoire d'exemples et d'analogies qui lui permettaient de classer chaque ouvrage dans une série, même quand il s'agissait d'objets très éloignés, comme lorsqu'il rapprochait un dessin de Caran d'Ache représentant Guillaume II d'une figure d'Osiris, et arrivait à définir la caricature un genre d'hiéroglyphe. Deuxièmement, il pouvait toujours parler de toute chose en homme du métier et en fournir des raisons techniques : ce qu'il disait, il savait le faire, il avait mis la main à

la pâte, manœuvré la brosse, mélangé les couleurs, pétri la glaise, manié l'ébauchoir ; il connaissait les secrets de l'eau-forte et les procédés du graveur ou du fondeur en médailles. Rien de l'outillage des arts, et par conséquent de leur langage, ne lui était étranger. Il en avait parlé longuement, dans les interminables discussions de l'atelier, avec ses amis les artistes, à Florence, à Paris, ou à Londres, chez un Sargent, un Carolus ou un Albert Besnard, comme chez un Frémiet ou un Eugène Guillaume. Cela donnait à ses jugements l'autorité spéciale qui manque aux gens de lettres qui s'en tirent par le lyrisme. Et enfin, sachant tout cela, il savait que ce n'est rien encore, que ce n'est là que l'ABC, et que l'art est autre chose, un domaine interdit à qui n'a pas le *sixième sens*, un monde qui n'a rien à voir avec la science et qui ne s'ouvre qu'au sentiment.

C'est ce qui lui a permis d'avoir raison cent fois sur une foule de points, embrouillés à plaisir et devenus inextricables par la littérature et la phraséologie. La critique d'art est par malheur une des branches de l'art d'écrire les plus infestées de galimatias et de logomachie. C'est le royaume du « tarte à la crème », je veux dire celui où une formule, un mot d'ordre, une abstraction quelconque, ayant l'air d'un système, tient lieu de goût et de sens commun. La Sizeranne avait horreur de ce jargon impertinent et de cette façon de se payer de mots. Parler pertinemment, être pertinent, c'était au contraire une de ses expressions favorites ; il ne prodiguait pas cette louange. De ces « tarte à la crème » modernes, le moins supportable à ses yeux était le mot « moderne » lui-même et la mode de s'en servir à tort et à travers : la vie moderne, le costume moderne, l'art moderne et même le *modern style*, comme on disait alors, comme si c'était un comble d'élégance et de modernité que d'écrire les mots à l'anglaise. Il ne pouvait souffrir qu'on mit une théorie à la place d'un fait et qu'on voulût répondre à une affaire de tact et de sensation par une idée. Par exemple, il y a trente ans, on ne parlait que de l'avenir de l'architecture en fer : la tour Eiffel, la galerie des Machines, les stations et les balustrades du métro, donnaient le délire et faisaient présager l'avènement d'un nouveau « flamboyant », d'un art de la découpe, du fenestrage, de la nervure, qui ne serait plus qu'une cage de métal et de verre,

un squelette de ferronnerie. C'était là le dernier « bateau » de la critique. Le seul La Sizeranne refusa de s'y embarquer. Il soutint que l'art serait ce qu'il plairait aux artistes et non pas aux critiques, et que tout dépendait de conditions imprévues qui échappaient au raisonnement. En effet, ce qu'on vit, au lieu de claires-voies métalliques, ce furent des masses de ciment armé : au lieu de carcasses de fer, ce furent des cubes de béton. Sur l'esplanade des Invalides, à l'Exposition de 1925, il n'y avait pas une forme, de l'architecture au bijou, qui ne donnât un démenti aux anticipations des prophètes de 1900. Tout avait tourné autrement que les oracles l'avaient prédit. M. de La Sizeranne restait maître du champ de bataille, au milieu d'une déroute de systèmes et d'un carnage de théories.

Mais son plaisir était de laisser là les polémiques et d'oublier les controverses pour la contemplation. Tantôt une exposition, un anniversaire lui donnait le prétexte d'une étude sur Ingres ou sur Delacroix, d'un portrait de Watteau, de David, de Degas. Tantôt il se bornait à feuilleter sa mémoire et, comme on fait avec les enfants, à nous montrer des images : il choisissait un thème, la guerre ou l'Évangile, le cheval, l'enfance, la vie des champs, la mort et le tombeau, que sais-je encore ? Il convoquait du fond des musées ou de ses souvenirs de voyage toutes les scènes, tous les tableaux, toutes les gravures qui illustraient son thème, depuis les vieux bas-reliefs rupestres de l'Égypte et de l'Assyrie jusqu'aux gravures populaires du *Punch*, du *Rire* et du *Simplicissimus* et les enfilait côte à côte comme des images d'Épinal suspendues à une ficelle, aux étagères de ma jeunesse, par des chevilles de blanchisseuse.

Alors il se mettait à écrire ou plutôt à parler : il expliquait les nuances, les transformations du sujet, avec la finesse du naturaliste détaillant les métamorphoses d'une fleur, et peu à peu, dans cette suite de formes ou de représentations, ou plutôt dans cette sorte de miroir animé, l'histoire apparaissait, la vision de l'humanité. L'auteur se faisait montreur de lanterne magique, faisait défiler sur l'écran la cavalcade des siècles, tous les mirages du passé, les Pharaons et les Césars, les jeunes filles des Panathénées, les légions de la colonne Trajane, les régiments de Fontenoy et les grenadiers de l'Empereur sur l'Arc de Triomphe de l'Étoile et les spirales de

la colonne Vendôme. Et il résultait de cette revue une idée du monde et de la vie plus touchante que celle que nous laissent les historiens et les poètes. Des trois livres où l'espèce humaine a confié sa mémoire, le registre de ses actions, celui de ses idées et celui de son art, le dernier est le plus vrai et le plus beau, parce que c'est le livre de tout le monde, et non pas d'une poignée de penseurs et de héros; de ces trois testaments, celui-là fait le plus d'honneur à l'homme, parce que c'est celui où il a déposé ses songes.

* * *

Depuis la guerre, il s'éclipsait plus souvent de Paris. On le voyait encore aux environs du 1^{er} mai, avant le vernissage, flairant les tableaux et cherchant son sujet, comme un chasseur bat les buissons, parmi les couturières achevant de coudre à la hâte les tapis, avec des aiguilles plein la bouche. Le plus souvent, il se terrait dans un de ses châteaux, qu'il réparait, relevait, entretenait dans leur vétusté vénérable avec un soin pieux, s'occupant de ses bois, de ses foins et de ses récoltes, activement mêlé à la politique du village, essayant, enseignant autour de lui de nouvelles méthodes de culture et multipliant toute une œuvre d'économiste à la Le Play, tout un apostolat local que personne ne connaît, pensant, ici encore, qu'il avait charge d'âmes et qu'en véritable gentilhomme il se devait de prêcher d'exemple. C'était un de ces nobles qui s'astreignent à la résidence et qui tiennent leur titre moins pour un privilège que pour une fonction. Ainsi il s'opposait, il faisait obstacle au torrent; il maintenait, il barrait la route à la démagogie (toujours comme sa maison!). Et en cela il restait fidèle aux idées de son maître Ruskin et aux leçons de ce profond penseur, sir Alexander Harrisson, « la Cassandre de l'Angleterre », un des hommes dont il parlait avec le plus d'admiration. Et en même temps, il faisait penser à un de ses ancêtres, les gentilshommes physiocrates du xvi^e siècle, mais corrigé et revenu de beaucoup de chimères, excepté de l'amour des hommes.

En général, il ne soufflait mot de toute cette œuvre de philanthrope. Il se cachait de faire le bien comme d'autres dissimulent leurs vices. Les vraies passions sont solitaires. Cependant, parmi ces labeurs, il ne laissait pas de s'accorder

des récréations. Il n'était pas seul dans son désert. Il y a souvent dans les musées, où l'auteur avait tant vécu, des visages qui vous hantent, des regards qui vous suivent et que l'on n'oublie plus; à côté des chefs-d'œuvre illustres, qui d'abord attirent le curieux, ces figures vous attachent et semblent vous demander quelque chose : une prière est là derrière la toile, une âme en peine d'un secret. Ce sont des confidences muettes qui vous implorent, des lèvres scellées par la tombe qui flottent dans le cadre au milieu de ces traits pâlis et qui murmurent : « Devine-moi ! » C'étaient ces ombres du temps passé, ces graves sourires de femmes mortes qui venaient entourer l'écrivain dans sa solitude, surtout dans sa maison romanesque de Margès, où il passait l'arrière-saison, dans les bois plaintifs, jaunissants, près de la petite chapelle grillée comme un oratoire de prison, faite pour y célébrer à minuit, pendant la Terreur, un mariage de fugitifs ou pour y réciter, pendant une veillée funèbre, les prières des agonisants. Ces revenantes venaient lui tenir compagnie et il avait fini par préférer leur société à celle des vivantes.

C'était son évasion, son caprice, la fête galante qu'il se donnait le soir, les pieds sur les chenets, en regardant danser les flammes : il contemplait la ronde de ces « filles du feu ». Roman de solitaire qui se console avec ses rêves, comme ce philosophe amoureux de Longueville et de Chevreuse, ou plutôt encore comme Stendhal, dont les dernières amours furent la Cenci et Vittoria Accoramboni. Celles de Robert de La Sizeranne s'appelaient Bianca Capello, Tullia d'Aragon, la belle Simonetta, Giovanna Tornabuoni : c'étaient surtout les dames de Mantoue, de Ferrare, d'Urbino, Élisabeth, Béatrice, Isabelle, les perles de la Renaissance, qu'il aimait à faire revivre dans leurs palais déserts, leur rendant leurs bijoux, leurs robes, leurs plaisirs, leurs tableaux dispersés, reconstituant le cadre et l'atmosphère de leur existence et nous introduisant peu à peu, sur la pointe des pieds, dans leur intimité pour entendre auprès d'elles la musique des luths accompagnant des madrigaux ou les causeries platoniciennes du *Cortegiano* de Balthazar Castiglione.

Il ne manquait pas, chemin faisant, de rencontrer plus d'une idée neuve et de donner la réplique à son voisin Henri Beyle : il n'avait pas de peine à lui montrer qu'en dépit de ses

belles phrases, la morale de la Renaissance différerait peu de la nôtre; il arrivait parfois qu'on tolérât des monstres, comme César Borgia, et surtout qu'on tremblât devant eux, mais non pas qu'ils se fissent admirer ni aimer. Il répondait à Taine que rien n'est plus erroné que l'idée romantique qu'il se faisait du condottière : lequel était au plus juste une sorte d'entrepreneur au service d'un prince ou d'un État, comme serait un architecte ou un maître d'équipage, travaillant à forfait, prudemment et au meilleur compte, cherchant à éviter la « casse », bref, en tout le contraire de l'officier de fortune et du héros à la Bonaparte.

Inutile de rappeler aux lecteurs de la *Revue* ces magnifiques études, ces récits vivants et dramatiques, dont ils ont eu la primeur et que les connaisseurs placent sur les rayons de leur bibliothèque à côté des écrits de Charles Yriarte, de Burckhardt, de Saltini et de Gregorovius. Le malheur est que le grand public s'intéresse peu à l'histoire; dans un monde ignorant, où tout date d'hier, le nombre des personnes diminuée de jour en jour qui aient assez de culture, de désintéressement pour prendre quelque plaisir aux formes de la vie du passé.

On ne voit pourtant pas pourquoi la manière de vivre d'une Isabelle d'Este offrirait moins d'attrait que celle de la duchesse de Guermantes; au fond l'historien opère sur les documents à peu près le même travail que fait le romancier sur ses observations; l'un et l'autre se vouent à la recherche du « Temps perdu ». Cependant le succès qu'ils obtiennent est bien différent. Nous ne sommes plus à l'époque où l'on disait, avec cet ancien, que l'histoire plaît toujours. Elle rebute aujourd'hui, comme on redoute une leçon. Le talent n'y fait rien, ni l'art le plus parfait du conteur, ni la finesse des aperçus, ni la science accomplie du bien dire; tout cela est en pure perte: on passe pour un auteur sérieux, tout est dit. Il y a pourtant un endroit où ces qualités-là, sans compter celles de l'honnête homme et du grand gentilhomme de lettres, devraient avoir leur prix: l'Académie française est faite justement pour corriger les erreurs de la foule, consacrer les mérites que ne proclament pas les gros tirages. Elle a paru ignorer M. de La Sizeranne.

La dernière fois que je l'ai vu, c'était l'hiver dernier, à

Hyères, dans le vieil hôtel à l'ancienne mode où il retenait la même chambre depuis plus de trente ans et où il retrouvait des amitiés chères à son cœur. De silencieuses familles anglaises tricotaient ou lisaient leur *Times* dans le hall comme auraient pu le faire il y a un siècle les dignes parents de John Ruskin. En prenant le thé, il me donnait des nouvelles d'Italie et me contait diverses anecdotes des Romagnes, où il avait passé les dernières semaines de l'automne; la veille de son arrivée, dans le château où il se trouvait, un valet d'écurie avait tué d'un coup de fusil, par la fenêtre, le maître d'hôtel dont il était jaloux. Il poursuivait en me parlant de son village de la Drôme; il me dépeignait le paysage, cette fameuse colline de l'Ermitage dressée comme une pyramide, avec ses vignes illustres plantées, m'apprend James Joyce, par l'apôtre d'Irlande saint Patrick. En octobre, ce cône rouge de pampres semble une aiguille de porphyre : sur ses pentes escarpées, les files de vendangeuses par d'étroits sentiers en lacets descendent, comme des canéphores, la tête chargée de corbeilles. Rien n'a changé depuis des siècles. On croirait voir aux flancs de la colline revivre un bas-relief antique : les rayons du couchant dorent ces Dionysies... Il m'y avait donné rendez-vous pour l'automne; j'entends encore sa voix chantante qui m'invitait. Je vois le spectacle qu'il m'a décrit. Et maintenant il n'est plus là. Les vendanges se feront sans lui.

LOUIS GILLET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'INDÉPENDANCE DE LA MANDCHOURIE ET LE RAPPORT LYTTON

Le gouvernement japonais poursuit, en Mandchourie, ses desseins très anciens avec un esprit de suite et une ténacité qui révèlent la persistance des influences traditionnelles. La pensée politique de la grande génération qui a ouvert l'ère de Meiji et qui fut contemporaine du glorieux empereur Mutsu-Hito se continue, malgré le suffrage universel et l'ascension de la démocratie, par l'action prépondérante des états-majors de l'armée et de la marine et le prestige intact de la couronne. Le plan d'expansion qui a commencé à se réaliser en 1894 par la guerre contre la Chine, qui s'est continué en 1904 par la guerre contre la Russie et en 1914 par la participation de l'Empire nippon à la grande guerre, se trouve concorder aujourd'hui avec les besoins vitaux d'un prolétariat industriel très éprouvé par la crise économique et d'un prolétariat agricole à l'étroit dans un archipel où les moindres coins de terre sont cultivés à plein rendement. Le gouvernement de Tokio fait de méritoires efforts pour concilier sa politique d'expansion continentale avec son rôle, auquel il attache tout le prix qui convient, à la Société des nations et dans les affaires de l'Europe; mais, s'il se trouvait en présence d'une contradiction radicale entre ces deux devoirs, c'est sans aucun doute le premier qui l'emporterait. Ainsi se pose, pour le Japon comme pour la Société des nations, le redoutable problème de la Mandchourie. De 1894 à nos jours, en maintes circonstances, les événements d'Extrême-Orient ont eu, sur la politique européenne ou américaine, de décisives répercussions; il en est de même aujourd'hui encore. Une histoire nouvelle se prépare dans ces

immenses régions qui commencent à peine à entrer dans le cycle de la civilisation européenne.

Il convient d'abord de rappeler l'enchaînement des faits. Il y a un an, le 18 septembre 1931, les troupes japonaises chargées, conformément aux traités en vigueur, de la protection du chemin de fer sud-mandchourien, entraînent à Moukden, y établissent sous leur protection un gouvernement national et entreprennent de purger le pays des troupes de soldats chinois et des bandes de Koungouses qui pressuraient à l'envi la population laborieuse et entretenaient un état d'anarchie aussi préjudiciable aux indigènes qu'au commerce des étrangers. Le dernier empereur de Chine, Pou-Yi, devenait souverain de la Mandchourie ; ce choix apparaît d'autant plus significatif si l'on se souvient que la dynastie qui a longtemps régné sur la Chine et dont Pou-Yi est le rejeton, était d'origine mandchoue. Depuis le Tchinggaïz-Khan, au ^{xiii}^e siècle, les maîtres de la Chine sont souvent venus des steppes de la Mongolie ou de la Mandchourie où se conservent les antiques vertus guerrières. Le 1^{er} mars 1932, le gouvernement de la Mandchourie proclamait l'indépendance du pays ; le 10, il notifiait aux Puissances sa résolution de s'affranchir de tout lien de vassalité vis-à-vis de la Chine.

Le dernier acte de ce scénario savamment agencé vient de se jouer. Le 9 août, le général Nariyoshio Muto, gouverneur du Kouantong, qui incarne la tradition et la pensée de l'état-major nippon, était nommé gouverneur du territoire que le Japon tient à bail et, en même temps, haut commissaire et envoyé extraordinaire auprès du gouvernement du Mandchou-Kouo. Le 15 septembre, par un protocole daté de Shire-King, — nouveau nom de Tchang-Tchoun qui signifie Nouvelle Capitale, — le gouvernement impérial du Japon a reconnu le Mandchou-Kouo comme État indépendant et a conclu avec lui une convention militaire d'alliance défensive. Des forces militaires japonaises sont autorisées à stationner en Mandchourie afin d'en protéger l'indépendance. Le protocole affirme que c'est par la volonté des habitants que le Mandchou-Kouo s'est librement constitué en État indépendant ; il précise également que « le Mandchou-Kouo a déclaré respecter les accords internationaux conclus par la Chine en tant qu'ils s'appliquent au Mandchou-Kouo ».

En même temps, le gouvernement japonais publiait une déclaration où il rappelle les efforts accomplis depuis vingt-sept ans

pour le développement de la Mandchourie et l'importance des intérêts japonais dans ce vaste pays qui, de la Corée à la chaîne du Kingan, est, avec les districts de Jehol et de Tungsheng, aussi vaste que la France et l'Allemagne réunies. La déclaration ajoute que le nouvel État a l'intention de refréner la corruption politique de l'ancien régime et de maintenir, au point de vue économique, la « porte ouverte ». Le nouveau gouvernement respectera les intérêts japonais tels que les ont établis les traités, mais le gouvernement nippon se défend de nourrir des prétentions territoriales sur un point quelconque du territoire du Mandchou-Kouo. « Ce que le Japon désire en Mandchourie, c'est d'y faire cesser toutes les politiques xénophobes, de telle sorte que cette contrée devienne sûre pour le séjour aussi bien des indigènes que des étrangers, en leur garantissant leurs droits et intérêts légitimes ; il est à peine besoin de réitérer l'assurance que le Japon espère sincèrement que tous les peuples du monde poursuivront leurs activités économiques en Mandchourie sur le pied d'égalité et contribueront ainsi au développement et à la prospérité de cette région. »

Que le Japon ait, par ses nationaux, par ses capitaux, par l'ordre qu'il a fait régner dans la zone du chemin de fer et par la bonne administration qu'il y a organisée, fait entrer la Mandchourie, ce pays de 37 millions d'habitants dont les richesses naturelles sont inexploitées et même inexplorées, dans la voie de la civilisation et du progrès à la mode européenne ; que, d'autre part, le gouvernement des généraux chinois tels que Chang-tso-lin se soit montré incapable d'organiser le pays et d'y protéger le travail honnête et les intérêts légitimes, tout cela le cabinet de Tokio est fondé à le soutenir et personne ne le conteste sérieusement. Mais il s'agit de savoir d'abord si l'action des Japonais est compatible avec les traités, notamment avec le traité de Washington de 1922, dit des neuf Puissances, qui fonde la paix et l'ordre en Extrême-Orient sur le respect de l'intégrité territoriale de la Chine. On doit se demander ensuite quelles peuvent être les conséquences d'une déclaration telle que celle de Tchang-Tchoun au point de vue des relations du Japon avec la Société des nations et avec les États-Unis. Le fait que le gouvernement nippon a reconnu l'indépendance de la Mandchourie avant la publication du rapport de la Commission Lytton indique la ferme résolution de poursuivre ses desseins et de ne se laisser

arrêter par aucune opposition. Au demeurant, et pourvu que satisfaction lui soit laissée sur le point essentiel, le Japon ne demande pas mieux que de se montrer accommodant et de sauver les apparences.

L'ancien empire chinois se composait de la Chine proprement dite, c'est-à-dire des dix-huit provinces, et de pays plus ou moins autonomes que des liens de vassalité, parfois bien lâches, unissaient à la dynastie qui régnait à Pékin : c'étaient le Tibet, le Turkestan chinois, la Mongolie, la Mandchourie, la Corée. Vers 1884, la diplomatie chinoise prétendait même y joindre l'Annam. La Corée a été annexée par le Japon après la guerre sino-japonaise. Les Russes sont les maîtres dans la Mongolie septentrionale et le Turkestan chinois. Les Anglais protègent le Tibet. Les liens se sont encore relâchés depuis la déposition du dernier empereur et l'anarchie militaire. Ce ne sont pas les étrangers, ce sont les partis et les chefs d'armée qui réalisent ce que lord Charles Beresford appelait, en 1899, *The break-up of China*. A Joui-King, dans le Kiang-Si, siège un « gouvernement provisoire » bolchéviste qui exerce son autorité sur 50 millions de Chinois, dont « l'armée rouge », bien organisée, exerce d'atroces ravages et dont la propagande infeste toute la Chine. Le principe de l'intégrité est devenu une fiction diplomatique, d'ailleurs nécessaire et bienfaisante dans l'intérêt général, mais il serait excessif de l'étendre à des régions extérieures, telles que la Mandchourie, qui ont toujours vécu d'une vie à part tout en étant associées de loin à la vie générale de la Chine. Si l'État chinois se disloque, la faute en est d'abord aux Chinois eux-mêmes qui, depuis qu'ils ont cru fonder la République, se sont montrés incapables de rétablir l'unité et de faire vivre un gouvernement central. De plus, la xénophobie de la nouvelle Chine, l'acharnement de la jeunesse des étudiants à boycotter les marchandises étrangères et particulièrement japonaises ont porté le plus grave préjudice au commerce et à l'industrie de l'empire nippon et aggravé le chômage dont il souffre.

Ces raisons, ces circonstances, le rapport de la Commission Lytton qui vient d'être publié ne manque pas d'en faire état dans une juste mesure. On se souvient que le Conseil de la Société des nations, lorsqu'il assumait, après les événements de septembre 1931, la tâche de rétablir la paix entre la Chine et le Japon, prit la décision, le 10 décembre, d'envoyer sur place une Commission d'enquête,

présidée par lord Lytton, ancien gouverneur du Bengale, et dont les membres étaient, pour la France, le général Claudel ; pour l'Allemagne, M. von Schnee, ancien gouverneur de l'Afrique orientale ; pour l'Italie, l'ambassadeur comte Aldrovandi ; pour les États-Unis, l'ingénieur Mac-Coy. La Commission a fait une œuvre sérieuse, impartiale, où tous les aspects de la question sont envisagés ; mais elle s'est trouvée en présence d'une situation inextricable. Elle reconnaît le préjudice considérable porté aux intérêts japonais par le boycottage que le gouvernement de Nankin a été incapable d'arrêter ; elle reconnaît les droits du Japon, fondés sur les traités en Mandchourie, mais elle admet aussi que la déclaration d'indépendance du Mandchou-Kouo n'est pas spontanée et que les Japonais, tant à Changhaï qu'en Mandchourie, ont outrepassé leurs droits.

Les conclusions du rapport sont sages et modérées, mais elles ne paraissent pas toujours en rapport avec les prémisses. La Commission Lytton préconise une étroite entente entre la Chine et le Japon qui ont, l'un et l'autre, des droits, des intérêts, des ressortissants en Mandchourie ; elle affirme que l'Extrême-Orient ne connaîtra une paix stable que par une collaboration sino-japonaise. Ce serait, en effet, hautement souhaitable ; mais qui en persuadera les Chinois qui pratiquent un nationalisme exclusif et étroit jusqu'à la phobie ? Que fera le Conseil de la Société des nations dans sa session du 21 novembre ? Il se trouvera en face des conclusions prudentes, mais difficiles à réaliser, de sa Commission et en face d'un fait accompli, la reconnaissance de l'indépendance du Mandchou-Kouo, sur laquelle il paraît invraisemblable que le Japon puisse revenir. Ne l'a-t-il pas publiée précisément pour couper les ponts avant la publication du rapport Lytton ? La Commission conclut à l'autonomie de la Mandchourie dans le cadre de la Chine, mais, si l'autonomie est réelle, que deviennent en pratique les droits de la Chine ? Elle propose l'établissement de nouvelles relations contractuelles entre la Chine et le Japon et un rapprochement économique. Ce serait parfait, mais n'est-ce pas supposer le problème résolu ?

De si grands intérêts sont en jeu dans cette question de Mandchourie que de graves complications peuvent en sortir. Il s'agit d'abord du prestige et de l'autorité de la Société des nations. Il s'agit encore des intérêts et de l'amour-propre de l'U. R. S. S. et des États-Unis. Du côté de la Russie soviétique,

il est probable que le Japon s'est assuré d'avance que, pourvu que ses droits sur le chemin de fer de l'Est-Chinois soient respectés, le gouvernement de Moscou n'interviendra pas. Du côté des États-Unis, la situation est plus tendue. M. Stimson a rappelé, dans un discours, le 1^{er} octobre, l'importance des intérêts commerciaux des Américains sur l'autre rive du Pacifique : « Au cours des siècles à venir, les relations entre les deux rives du Pacifique exerceront une influence prépondérante sur la situation dans le monde entier. Il y a plus de trente ans que l'Amérique a préconisé l'adoption de la politique de la porte ouverte en Chine, et cette politique repose sur les principes jumeaux de l'égalité de traitement de tous les pays faisant du commerce avec la Chine et de la préservation de l'intégrité territoriale de la Chine. » La porte ouverte, le Japon promet de la respecter, mais M. Stimson englobe-t-il la Mandchourie dans « l'intégrité territoriale de la Chine » ? S'il en est ainsi, son discours ferait présager un grave conflit. La presse américaine estime le rapport Lytton trop indulgent pour le Japon, tandis qu'au Japon l'opinion publique et surtout le parti militaire reprochent à la Commission de n'avoir pas suffisamment tenu compte des intérêts vitaux du Japon. On aboutira peut-être à quelque cote mal taillée, mais il subsistera, en Extrême-Orient, des causes de conflit.

Entre les conclusions du rapport Lytton et l'état de choses créé par la reconnaissance de l'indépendance mandchoue par le Japon, il y a surtout une différence de termes, puisque le rapport admet que la Mandchourie ne peut plus retomber dans l'état où elle était avant les événements de septembre 1931 ; mais les mots, en pareille matière, ont une singulière importance et l'on se demande si, malgré l'insistance de la Société des nations, le gouvernement nippon consentira à se contenter d'une autonomie, si large soit-elle, du Mandchou-Kouo. Le dixième et dernier point des conclusions du rapport Lytton comporte : « coopération internationale pour la reconstruction de la Chine ». C'est peut-être dans cette direction qu'il conviendrait d'orienter la politique européenne et américaine ; c'est une politique qui « paierait » ; mais encore faudrait-il que les Chinois admissent qu'ils ont besoin du concours des autres Puissances. Nous n'en sommes pas là. Il y aurait, pour la Société des nations, si elle tient à garder son caractère universel, une belle œuvre à entreprendre ; mais elle y risque son autorité et même peut-être son existence.

LA QUESTION DU DÉSARMEMENT

C'est, en Allemagne aussi, en présence d'une politique inspirée par des militaires et conduite selon la méthode des états-majors, que l'Europe se trouve. Ce trait domine la situation et l'éclaire ; il justifie l'attitude et les paroles de M. Herriot et rend plus regrettables les fausses manœuvres du gouvernement britannique. La réponse de sir John Simon à la note allemande du 29 août, comme nous l'avons montré dans la précédente chronique, avait produit un excellent effet : elle discréditait, en Allemagne, le « gouvernement des barons », elle replaçait la question du désarmement sur son vrai terrain ; elle manifestait l'accord foncier entre la France et l'Angleterre sans fermer la porte à des négociations avec l'Allemagne. Le gouvernement de Berlin s'en tenait à sa réclamation de « l'égalité de droits » ; il affirmait que la Conférence du désarmement n'était qu'un trompe-l'œil et ne pourrait arriver à aucun résultat sérieux ; il notifiait sa résolution de n'y plus participer tant qu'il n'aurait pas obtenu satisfaction. Cette intransigeance n'avait visiblement d'autre objet que d'obtenir gain de cause. Le gouvernement du Reich renouvelait la manœuvre qui lui a réussi à Lausanne pour s'affranchir des réparations. Il suffisait, pour déjouer sa tactique, de reprendre le travail commencé à Genève et de mettre sur pied, même sans l'Allemagne, un programme précis et positif de réduction et de limitation des armements. Déjà l'Allemagne s'inquiétait : le travail de Genève allait-il continuer sans elle et aboutir à des résultats qui, sans lui donner les satisfactions qu'elle souhaitait et dont le ministère avait besoin pour se maintenir, recueilleraient l'approbation de toutes les Puissances représentées à la Conférence ? Déjà l'Italie découvrait qu'entre son point de vue et la réponse du Foreign Office à la note du 29 août, l'accord était complet. L'Allemagne se trouvait à peu près isolée dans son intransigeance.

Mais, en Angleterre, toute une partie de l'opinion critiquait vivement le langage de sir John Simon ; on s'alarmait de voir l'Allemagne se retirer de la Conférence de Genève et on ne s'avisa pas que le meilleur moyen de l'y ramener n'était pas de paraître y attacher trop d'importance ; la France, disait-on, n'avait retenu, dans la réponse du Foreign Office, que le côté juridique, et elle avait oublié que, selon l'avis du gouvernement britannique,

l'Allemagne a un droit moral à l'égalité de traitement en ce qui concerne les armements ; il fallait donc négocier pour ramener le Reich du Mont Aventin sur le forum de Genève. M. Arthur Henderson, qui n'est plus ni ministre, ni membre du Parlement, mais qui est resté, contre toute convenance, président de la Conférence, s'élança le premier au secours de l'Allemagne en détresse ; saisissant, le 22 septembre, le prétexte d'une proposition de M. Litvinof et prenant une initiative qui n'appartenait nullement au bureau de la Conférence, ni même à la Commission générale, mais plutôt au Conseil de la Société des nations, il annonçait son intention « de soumettre au bureau un document de nature à alléger la situation ». Il entreprenait des négociations avec M. von Neurath dans le dessein de provoquer un débat public sur la question de l'égalité des droits. Ainsi ce que le gouvernement britannique refusait directement au gouvernement des hobereaux, M. Henderson s'arrangeait pour le lui procurer indirectement. Il en était d'ailleurs pour ses frais, car le ministre des Affaires étrangères du Reich évitait de le rencontrer ; M. Henderson devait renoncer à saisir le bureau de la Conférence du memorandum qu'il avait annoncé. Mais sir John Simon, lui aussi, tombait dans la même erreur de manœuvre ; dans un entretien de deux heures avec M. von Neurath il ne gagnait rien, si ce n'est d'assurer à l'Allemagne la position favorable de défenseur et de prendre pour lui celle de demandeur. Ainsi, sans avantage d'aucune sorte, la partie diplomatique qui se présentait dans les meilleures conditions était gâchée. L'Angleterre avait reculé devant son propre succès.

A Gramat, dans le Lot, le 25 septembre, M. Herriot définissait sa politique en termes où apparaît l'amertume de ses expériences et de ses déceptions. Le seul terrain solide est celui où, sous l'inspiration de la Société des nations, la France se tient depuis douze ans. La politique française est celle de la Société des nations, dont elle a toujours cherché à renforcer les pouvoirs et les moyens d'action, « politique devant laquelle tous les peuples, grands et petits, sont égaux, politique aussi qui doit rompre avec les procédés occultes d'où sont issues tant de guerres ». La France ne nie pas que l'article 8 lui impose des obligations qu'elle entend respecter ; elle les a déjà respectées, puisqu'elle a réduit à un an la durée du service militaire et diminué le nombre de ses divisions. Le malheur est que, de ces réductions, pas plus que de l'évacuation

anticipée de la Rhénanie, pas plus que du sacrifice des réparations, pas plus que du traité de commerce avantageux pour l'Allemagne, celle-ci ne nous a su aucun gré. Puis, M. Herriot montre l'Allemagne en train de réarmer selon le plan indiqué par le ministre de la Reichswehr. Il ne s'agit pas seulement d'un droit moral, mais d'un projet précis de réarmement. « Un ministre qui nous reproche constamment notre prétendue volonté d'hégémonie précise les dotations en matériel qu'il réclame et le caractère de la milice dont il demande la création. » La préparation militaire de la jeunesse vient d'être organisée afin qu'un court séjour sous les drapeaux suffise à créer des réserves instruites. Le plan de l'état-major, indiqué déjà dans le livre du général von Seeckt, vise à l'organisation d'une armée destinée non seulement à la défense, mais au besoin à l'agression ; il s'agit d'une double armée que l'Allemagne entend créer « avec l'intention de frapper au cœur, d'un coup décisif, l'adversaire visé, celui pour qui la défense nationale n'est qu'une des formes du civisme ».

M. Herriot reste fidèle à la politique qui s'est traduite, en 1923, par le protocole. Pas de désarmement sans sécurité ; pas de sécurité sans un arbitrage organisé et capable de faire respecter ses décisions ; pas de sécurité non plus sans contrôle et pas de contrôle sans sanctions. Mais le protocole n'a pas été accepté, et chaque fois que la France cherche à accroître les pouvoirs de contrôle et les moyens de sanction de la Société des nations, elle se heurte à des oppositions irréductibles. L'esprit de suite, la logique de la politique française ne sont ni compris, ni suivis. Comment, en présence du déchaînement des passions nationalistes en Allemagne, en face d'un ministère composé de militaires et de hobereaux, la France pourrait-elle aller plus loin ?

C'est là précisément ce que l'opinion allemande se refuse à comprendre. Le discours de Gramat a soulevé, dans tous les partis, une tempête de protestations, un torrent d'invectives et d'accusations grossières qui indiquent combien le président du Conseil a touché juste. L'Allemagne ne supporte pas de voir ses plans percés à jour, et si elle fait retentir les échos de ses cris, c'est afin de donner le change aux pays anglo-saxons et à l'Italie. Un communiqué officieux déclare que les assertions de M. Herriot sont « monstrueuses » et que, au cours des dernières années, « les déclarations de tous les dirigeants responsables ont prouvé que l'Allemagne accueille favorablement toute mesure de désar-

mement et ne songe pas le moins du monde à donner à sa jeunesse une éducation militaire ». La presse, même un journal sérieux tel que la *Gazette de Francfort*, cherche à démontrer que tous les pays donnent à leur jeunesse une éducation militaire. N'a-t-elle donc jamais regardé défiler par dizaines de milliers les « Casques d'acier », ou, dans leurs chemises brunes, les bataillons hitlériens ? Et quel autre pays a pour chef de l'État un maréchal d'Empire, toujours en uniforme, et un ministère d'officiers d'état-major ? Il est prodigieux que l'Allemagne soit incapable de se voir elle-même telle qu'elle est. Elle proclame à tous les échos qu'elle poursuit la destruction des traités, la restauration de l'Empire bismarckien agrandi de l'Autriche, et elle voudrait qu'on croie que, si elle exige le droit de se réarmer, c'est uniquement pour une satisfaction d'amour-propre. Après tout, peut-être elle-même le croit-elle, car l'esprit grégaire de la foule allemande a toujours été incapable d'objectivité ; mais ses dirigeants savent le contraire, et il leur déplaît que la France, que l'Europe ouvrent les yeux.

Quant au chancelier von Papen, il a répondu à M. Herriot dans une interview. Il regrette que le président du Conseil ait « manqué de courtoisie et de loyauté » en communiquant à d'autres Puissances la note allemande du 29 août. Il souhaitait engager une négociation en tête-à-tête avec la France et se flattait d'aboutir à une entente. M. Arnold Reebberg a donné au journal *le Capital*, du 5 octobre, une curieuse conversation ; l'entente, d'après lui, était possible, la France admettant le principe de l'égalité de droits et l'Allemagne s'engageant à lui laisser une supériorité d'armements. Nous croyons M. von Papen sincère dans son désir d'entente, mais il oublie qu'il est à la tête d'un ministère militaire et que lui-même suit les inspirations de l'État-major. Et pourquoi de tels engagements, de la part de l'Allemagne, seraient-ils plus sacrés que ne le fut celui d'exécuter le plan Young ?

La presse anglaise, en général, a regretté le discours de Gramat. Le *Manchester Guardian* le déclare « plus brutal et plus intransigeant qu'aucune déclaration officielle française depuis le temps de M. Poincaré », et il s'étonne qu'un tel discours ait pu être approuvé par un Conseil des ministres « qui comprend des gens tels que M. Daladier ». Le *Daily Telegraph* reconnaît que M. Herriot « a des raisons de douter des intentions cachées de l'Allemagne. Les discours et les actes, toutes les tendances politiques qui inspirent ses craintes sont notés ici avec une inquiétude aussi

grande que la sienne ». Pourquoi, si les conservateurs anglais voient clair, n'imposent-ils pas aux Henderson et aux MacDonald une politique plus prudente qui n'encourage pas, involontairement sans doute, les espérances de l'Allemagne ?

Sir John Simon, probablement sur les instances de M. Ramsay MacDonald, a offert à l'Allemagne une nouvelle occasion d'affirmer son intransigeance. En vue d'examiner les moyens de faire revenir le gouvernement du Reich sur son refus de participer à la Conférence du désarmement, il a imaginé d'inviter quatre grandes Puissances (Allemagne, Angleterre, France, Italie) ou cinq, si les États-Unis s'y prêtaient, à se réunir à Londres. Lui-même est venu à Paris le 5 octobre afin de gagner M. Herriot à son projet. L'inconvénient serait de dessaisir la Conférence de Genève au profit d'une Conférence plus étroite : c'est ce qu'a fait remarquer M. Herriot, et il a insisté pour que fussent invitées la Pologne, la Belgique, la Petite-Entente. Quant à l'Allemagne, elle a saisi l'occasion : elle accepterait, pourvu qu'elle ne se trouvât pas *a priori* en face d'un front commun réuni contre elle, ce qui veut dire qu'elle accepterait si elle avait d'avance gain de cause et était admise à poser ses conditions.

Le projet du Foreign Office a échoué ; on a appris, le 7 octobre, qu'il était ajourné *sine die*. L'Angleterre encaissait l'échec qu'elle avait cherché et dont la presse radicale voudrait en vain rejeter sur M. Herriot la responsabilité. Renoncera-t-elle enfin à ces procédures anormales, à ces conférences, chères à M. MacDonald, qui se greffent sur d'autres conférences ? La Conférence de Genève va reprendre ses travaux ; M. Herriot est prêt à lui soumettre un plan complet et étudié où la sécurité et la limitation des armements sont étroitement associées. Que l'Allemagne participe ou non aux travaux, le fait n'a qu'une importance secondaire ; si le projet est pratique et accepté par les autres Puissances, l'Allemagne sera en fin de compte obligée de s'y rallier. C'est la procédure normale et régulière. Elle peut aboutir si l'Angleterre le veut. C'est elle, comme toujours, qui tient en mains les clefs. Contrôle et sanctions : hors de là, il n'est pas de solutions possibles et l'Europe irait aux catastrophes.

RENÉ PINON.

TABLE DES MATIÈRES

DU

ONZIÈME VOLUME

SEPTEMBRE — OCTOBRE

Livraison du 1^{er} septembre

	Pages.
LES FIANÇAILLES, deuxième partie, par M. J. DE LACRETELLE	5
LA GUERRE ET LA POLITIQUE, par le maréchal JOFFRE.	46
DERNIERS JOURS DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE, par M. MAURICE PALÉOLOGUE, de l'Académie française	39
L'ÉTAT ET LE CINÉMA, par M. RENÉ JEANNE.	71
LA FIN DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. — II. LES NOUVEAUX PRINCIPES POLITIQUES, par M. PAUL HAZARD	97
PSYCHOLOGIE DU PEUPLE AMÉRICAIN, par M. BERNARD FAY.	113
GASPARD MONGE. — III. L'INSTITUT D'ÉGYPTÉ, par M. LOUIS DE LAUNAY, de l'Académie des Sciences	127
EN RÉVANT DANS HOLYROOD, par M ^{me} PAULE HENRY-BORDEAUX.	156
DIX ANS APRES EN LITTÉRATURE. — DE L'INQUIETUDE A L'ORDRE, par M. DANIEL-ROPS	178
ESSAIS ET NOTICES : I. L'AMBROSIENNE DE MILAN, par Mgr GIOVANNI GALBIATI	204
II. — L'HISTOIRE DE BELGIQUE D'HENRI PIRENNE, par M. CHARLES D'YDEWALLE.	210
REVUE SCIENTIFIQUE. — TOXIQUES ET EAUX MINÉRALES, par M. CHARLES NORDMANN	221
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE, par M. RENÉ PINON	229

Livraison du 15 septembre

LES FIANÇAILLES, troisième partie, par M. J. DE LACRETELLE	241
ESQUISSE D'UNE DOCTRINE COLONIALE FRANÇAISE. — II. TUNISIE ET PROTECTORAT, par M. GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française	281
VISITES AUX MUSÉES DE PROVINCE. — III. AIX EN PROVENCE, par M. LOUIS GILLET.	315
VERS L'EMPIRE. — I. LA CONSPIRATION DE L'AN XII, par M. LOUIS MADELIN, de l'Académie française	345
LES PARADOXES DE LA POLITIQUE ALLEMANDE, par M. MAURICE PERNOT.	391

	Pages
LA FIN DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. — III. L'UNITÉ LITTÉRAIRE, par M. PAUL HAZARD.	407
LA BONNE DOUZAINÉ, par M. W. SOMERSET MAUGHAM. Texte français de M ^{me} E. R. Blanchet	425
GYP TELLE QUE JE L'AI CONNUE, par VÉGA	451
QUESTIONS SCIENTIFIQUES. — L'ART DE PRODUIRE DE LA LUMIÈRE, par M. CHARLES FABRY, de l'Académie des Sciences	458
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE, par M. RENÉ PINON	473

Livraison du 1^{er} octobre

UN PRÉLUDE A L'INVASION DE LA BELGIQUE (1904), par M. MAURICE PALÉOLOGUE, de l'Académie française	481
« A LA BREBIS SANS TACHE », première partie, par M ^{me} MARIE-LOUISE PAILLERON	525
HITLER ET SON ARMÉE, par M. FRÉDÉRIC ECCARD	554
L'ENCHANTEMENT DU BOSPHORE, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française.	580
LES FIANÇAILLES, dernière partie, par M. J. de LACRETELLE	600
VERS L'EMPIRE. — II. L'AFFAIRE DU DUC D'ENGHIEN, par M. LOUIS MADELIN, de l'Académie française	635
LE THÉÂTRE DE GOETHE. — I. LES PREMIERS DRAMES, par M. CH. ANDLER . .	670
REVUE LITTÉRAIRE. — M. PAUL BOURGET ET SES ŒUVRES RÉCENTES, par M. VICTOR GIRAUD.	692
REVUE SCIENTIFIQUE. — PHYSICO-CIMIE DU MYSTÈRE THERMAL, par M. CHARLES NORDMANN	704
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE, par M. RENÉ PINON . . .	712
ROBERT DE LA SIZERANNE, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française . .	720

Livraison du 15 octobre

LA DÉCOUVERTE DE L'AMOUR, première partie, par M. CHARLES GÉNIAUX . . .	721
ESQUISSE D'UNE DOCTRINE COLONIALE FRANÇAISE. — III. L'ALGÉRIE, SON RÔLE ACTUEL ET FUTUR, par M. GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française . .	767
LA RIVIERA QUE J'AI CONNUE. — I. LA VILLA TANIT, par M. LOUIS BERTRAND, de l'Académie française.	794
LA PAIX SÉPARÉE AVEC L'AUTRICHE. — L'INCIDENT DES LETTRES (avril 1918), par M. HENRY ALLIZE.	814
« A LA BREBIS SANS TACHE », deuxième partie, par M ^{me} MARIE-LOUISE PAILLERON	829
DE GENÈVE A FRANCFORT, février-mars 1932, par M. DANIEL HALÉVY	849
APOLOGIE DU BON SENS, par M. FRANC-NOHAIN	873
LA VIE D'UN LYCÉEN SOUS L'EMPIRE, par M. EDMOND POTTIER, de l'Institut . .	890
FACE A LA CRISE. — VI. LA MARINE MARCHANDE, par M. RENÉ LA BRUYÈRE. .	901
LE THÉÂTRE DE GOETHE. — II. STELLA. — IPHIGÉNIE, par M. CH. ANDLER. .	917
ROBERT DE LA SIZERANNE, par M. LOUIS GILLET.	936
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE, par M. RENÉ PINON . . .	943

07

25

61

68

72

81

25

54

80

00

35

70

92

04

12

20

721

767

794

814

829

849

873

880

901

917

936

948